

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Philosophie du Droit.



EXPOSITION DES THÉORIES DE DROIT CRIMINEL QUI SE SONT PRODUITES EN ALLEMAGNE DEPUIS UN DEMI-SIÈCLE.

(*Premier article.*)

Le droit de punir a été exercé de tout temps dans les sociétés civilisées. Ce droit existe-t-il aux yeux de la raison? C'est un point qui n'a pas encore été révoqué en doute. Sur quel *motif légitime* ce droit est-il fondé? quel est le *but* de la peine? quelle est la *mesure* qui doit guider le législateur dans la fixation du taux des peines? Tels sont les problèmes que la philosophie du Droit a soulevés. Notre article a pour but d'exposer les nombreuses solutions qu'ils ont trouvées en Allemagne.

On a dit qu'une question bien posée était à demi résolue. Que ce motif nous serve d'excuse pour les observations

dont nous croyons devoir faire précéder l'exposition des divers systèmes que nous avons à parcourir. Si elles ont pour résultat de simplifier leur classement, en les groupant autour de quelques idées générales, nous leur devrons le mérite de la clarté, ainsi que celui de pouvoir distinguer l'influence plus ou moins grande de chaque théorie sur les progrès de la science.

Transportons-nous par la pensée aux temps où la papauté, après une lutte longue et glorieuse, avait rangé sous ses lois tout le monde chrétien, et substitué au *droit du poignet* le règne de l'intelligence et de la force morale. Alors le *Sachsenspiegel*[1], monument naïf de sagesse populaire, disait avec vérité : « Dieu établit deux glaives pour gouverner le monde: l'un, spirituel, fut donné au pape; l'autre, temporel, à l'empereur. » En effet, le pape et l'empereur, la puissance spirituelle, comme la puissance séculière, obéissaient à un même principe religieux, qui dominait toute l'organisation sociale; et d'un bout à l'autre de la chrétienté, les masses marchaient avec amour au nom de ce Dieu dont les puissances de la terre étaient les représentans. Supposons qu'au milieu d'une telle époque un homme se fût présenté pour demander aux chefs de l'*Église* ou *association* chrétienne, en vertu de quel *droit* et dans quel *but* ils exerçaient le pouvoir de récompenser et de punir, et quelle était la mesure qui les guidait dans l'application des récompenses ou des peines? La réponse eût été évidente : leur droit, ils le tenaient de la mission que Dieu leur avait assignée : leur mesure, c'était la volonté de Dieu, telle qu'elle se révélait à eux par la religion, qui formait alors la base de l'ordre social; quant à leur but, leur intérêt, leur *utilité*, il est probable qu'ils n'eussent pas compris la question. Lorsque l'État reconnaît au-dessus de lui un prin-

1 Recueil célèbre de droit coutumier germanique, rédigé au treizième siècle par le chevalier *Eike von Repgow*.

cipe religieux, il ne peut y avoir pour lui de distinction entre la *justice* et l'*utilité;* car l'idée de *justice* exprime alors la conformité à la loi divine, et celle d'*utilité*, la conformité au but que l'État se propose d'atteindre. Qu'on juge de la force de conviction avec laquelle ces vérités auraient été reconnues par un législateur du treizième siècle, en voyant encore au commencement du dix-huitième, l'un des plus beaux génies qui aient honoré l'humanité [1], professer les mêmes principes sur les fondemens du Droit, sur les idées de la justice et de l'utilité, malgré les préjugés critiques qui se faisaient jour de toutes parts, et surtout malgré la diminution graduelle de l'influence que ces principes exerçaient sur le monde pratique.

Cela posé, supposons une époque dans laquelle il serait devenu évident pour tous les penseurs consciencieux que l'humanité a toujours, depuis son origine, suivi une progression constante dans la triple carrière du sentiment, de l'intelligence et du développement politique [2]; et que, tirant de ce grand fait historique la leçon qu'il renferme, on eût résumé sous une formule large et féconde toutes les notions saines du juste et de l'injuste, en reconnaissant que tout acte conforme au progrès, est *juste;* tout acte contraire au progrès, *injuste.* Ces idées une fois admises, la mission de l'État serait simple et claire : il deviendrait l'*institution chargée de guider l'humanité dans la voie du progrès.* Qu'au milieu d'une société fondée sur ces principes, on jette main-

1 Leibnitz : « L'homme *juste* est celui qui aime tous les hommes.... Aimer Dieu par dessus tout, c'est être juste. » (*Epist. ad Arnald ined.*) « J'avais recherché les sources du Droit, et je les avais trouvées dans la charité chrétienne : ce qui est bien naturel, puisque la justice n'est autre chose que la charité du sage. » (*T. IV*, *Dissert. 2 in Codicem*, *p.* 313.) « La justice est imparfaite sans la religion. » (Collection de Feder, lettre à M. de Beauval, p. 95.)

2 C'est ce que M. Guizot a exprimé par ce mot que nous ne craignons pas d'appeler sublime : « La civilisation européenne marche dans les voies de Dieu. » (Cours d'histoire de 1828.)

tenant les problèmes du *droit* de punir, du *but* et de la *mesure* de la peine; la solution sera facile, parce qu'il y aura *droit* et *utilité* dans la peine, du moment qu'il sera admis qu'elle est un acte avoué par la loi du progrès social. Plus de recherches infructueuses sur la *mesure* qui doit guider le législateur; il la trouve dans la formule qui exprime sa mission : plus de querelle entre les deux principes de la *justice* et de l'*utilité*: la justice, comme l'utilité, ne représente plus qu'une seule idée, celle de la conformité à la loi du progrès. Et qu'on ne vienne pas repousser sans examen cette manière de comprendre la question du juste et de l'injuste, en l'envisageant comme une hypothèse chimérique: si c'est une erreur, elle n'est pas née d'hier, et le puissant coryphée de tous les philosophes critiques, Descartes, comprenait la justice d'une manière moins étroite que les savans modernes, en regardant comme une œuvre de *justice* le mouvement progressif qui porte les hommes à se réunir en société.[1]

Du rapprochement que nous venons d'établir il résulte deux faits: 1.° Aux époques où une même croyance est admise par tous les hommes éclairés sur l'avenir de l'humanité, sur la mission de l'État, sur le but vers lequel doivent tendre la société et l'individu, il ne peut pas s'élever de discussion sérieuse sur les questions de savoir quel est le droit de punir, le but et la mesure de la peine. Le seul problème qui puisse alors être posé de l'aveu de la raison, est celui qui aurait pour but de décider, si dans tel cas donné on doit appliquer telle peine donnée, si tel fait est en général punissable, si tel autre fait ne devrait pas correspondre à une peine plus grande ou moindre que celle dont il a été frappé auparavant. Or, ce ne sont point là

1 La justice seule maintient les États et les empires : c'est pour l'amour d'elle que les hommes ont quitté les grottes et les forêts pour bâtir des villes.» (Lettres de Descartes, t. III, lettre première.)

les questions que soulèvent les *théories générales de droit criminel.*

2.° Aux époques que nous avons décrites, il ne peut y avoir de conflit entre la *justice* et l'*utilité*, entre le *droit* de punir et le *but* de la peine; car l'État reconnaissant une mission supérieure, mission dont le but concorde avec les croyances religieuses et morales de l'humanité, il est impossible que le même acte soit à la fois *utile*, c'est-à-dire propre à atteindre le but, et *injuste*, c'est-à-dire contraire à ce but. Nous citerons encore ici les paroles de Leibnitz; on marche avec plus de sûreté, quand on s'appuie sur de pareils hommes : « Pour démontrer que tout ce qui est honnête est utile, et que tout ce qui est honteux (*turpe*) est dommageable, il faut, dit Leibnitz, aller plus loin, il faut supposer que notre ame est immortelle, et qu'un Dieu gouverne l'univers.[1] » Ce grand génie avait senti que tout se tient dans le monde intellectuel, et qu'on ne sépare pas impunément la religion de la morale et la morale du droit.

Il est des époques où la marche de la civilisation amène d'une manière nécessaire et inévitable ce divorce funeste; alors, la religion, la science et le monde politique ayant cessé de former un tout harmonieux, il est naturel que des sectes nombreuses s'élèvent parmi les publicistes, et sous ce mot nous comprenons en général tous ceux dont les travaux ont pour but de démontrer la concordance qui existe entre les faits contemporains et les règles supérieures de la morale et du droit, de découvrir le principe moral qui régit le monde politique. Alors se présenteront des dissidences interminables entre la théorie et la pratique, entre l'idée de la justice et celle de l'utilité; questions d'autant plus difficiles à trancher, que le mot de *justice* pour les uns, et celui d'*utilité* pour les autres, répondent à une foule d'idées diffé-

1 *Dissert. prævia codici gent. diplom.*, t. IV, Collection de Dutens, p. 287.

rentes suivant la conscience ou l'opinion particulière de chaque individu. On ne saurait prouver cette vérité d'une manière plus frappante, qu'en étudiant les travaux de différentes écoles qui se sont élevées sur la question du droit de punir. Malgré leur multiplicité apparente et la grande divergence des principes qui les guident, nous avons cru pouvoir les rattacher à quatre théories fondamentales.

La première en date, et, nous ne craignons pas de le dire, la plus éloignée de nous sous le rapport des principes, est celle dont Beccaria a été le représentant le plus illustre. Frappés des incompatibilités monstrueuses qu'ils remarquaient entre l'ordre social existant sous leurs yeux et celui que leur révélait leur raison, les philosophes de cette école se posèrent le problème de la manière suivante: « Étant donné un ordre social dépendant des caprices d'un pouvoir tyrannique, et toujours disposé à prodiguer, dans l'intérêt du despotisme, la vie, la liberté et la fortune des citoyens, quelles seront, pour les hommes investis de ce pouvoir, la nature et les limites du droit de punir? » La solution naturelle était: Restreindre le droit de punir aux châtimens absolument indispensables au maintien du corps social. C'est ce que Beccaria traduisit en un système ingénieux. Les hommes, dit-il, se sont réunis en société *pour se défendre les uns contre les autres*. En formant ce contrat, ils sacrifient une partie de leur liberté pour pouvoir conserver le reste avec sûreté. Ils n'ont donc entendu faire entrer dans le dépôt commun que la plus petite portion possible de leurs droits; c'est l'assemblage de ces portions infiniment petites qui constitue le droit de punir; tout ce qui va au-delà, est un abus.[1]

Tel est le système de cette première école. Formée ex-

1 *Egli è certo che ciascuno non ne vuol mittere nel pubblico deposito che la minima porzione possibile, quella sola che basti ad indurre gli altri a defenderlo. L'aggregato di queste minime porzione possibili forma il diritto di punire; tutto il di più è abuso e non giustizia; è fatto, non già diritto.* (Beccaria, *Dei delitti e delle pene.*)

clusivement dans un intérêt d'opposition, elle ne s'inquiète pas de tracer au législateur des règles de conduite; elle se contente de lui poser des limites. Ainsi, pour elle, point de décision sur la querelle entre les deux principes de la justice et de l'utilité. Beccaria ne semble même attacher à ces deux mots aucune idée importante; logicien inébranlable, il ne reconnaît rien au-delà des bornes de son système : « La nécessité seule, dit-il quelque part, a fait naître du choc des passions et de l'opposition des intérêts l'idée de l'utilité commune, qui est la base de la justice humaine. »

Exclusivement préoccupés du spectacle politique qui s'agitait sous leurs yeux, Beccaria et ses disciples n'avaient pas cru devoir faire de l'étude du cœur humain le fondement de leur théorie; aussi s'est-elle éclipsée pour toujours avec les besoins critiques qui l'avaient fait naître. On peut adresser le reproche contraire à l'école qui les remplaça. Non content d'abstraire les recherches philosophiques des révélations de la religion, Kant crut encore pouvoir s'isoler du monde qui l'environnait, en faisant de la *raison pure* l'objet de ses méditations. Aussi la formule sous laquelle il conçut le problème du droit de punir, peut-elle se résumer en ces termes; « Chercher dans l'analyse de la raison humaine les motifs qui peuvent légitimer l'application du droit de punir. » Kant trouva la solution de la question dans cette règle que Dieu a placée au fond du cœur humain : « Chacun sera rétribué selon ses œuvres. » Cette règle, que le philosophe de Kœnigsberg se contente de constater comme un fait d'une nécessité invincible, ou, suivant sa terminologie, comme un *postulat absolu de la raison pratique*, il en fit la base de son système de Droit criminel. L'État, dit-il, a la mission de faire respecter l'ordre moral; or, cet ordre ayant été détruit par le crime, c'est à l'État à faire cesser le désordre, en infligeant au criminel le mal qui, d'après la conscience universelle du genre humain, est la conséquence naturelle

du délit. Si l'auteur des recherches sur la *raison pure* n'avait pas cru s'écarter de sa tâche, en jetant les yeux sur le monde politique, tel qu'il existait autour de lui, il n'eût pas tardé à reconnaître que son principe de justice absolue ou d'*expiation* était impraticable, aujourd'hui que l'État a rompu toute alliance avec l'Église, qui seule pouvait décerner des récompenses morales aux actes moralement bons, et des peines morales aux actes moralement vicieux; tandis que le souverain, tout-à-fait impuissant pour récompenser, n'a pour les crimes dictés par les travers du cœur que des châtimens corporels.

La troisième école est celle des partisans du principe de l'utilité. Philosophes éminemment pratiques, plusieurs d'entre eux ont été appelés à convertir en lois positives les résultats de leurs méditations. Ne leur demandez pas où ils vont, ni dans quel sens ils dirigent les destinées de l'humanité. Peu leur importe l'avenir de la société et le titre en vertu duquel l'État remplit sa mission; ils ont trouvé l'État constitué, et ils l'acceptent comme un fait établi. L'utilité plus ou moins immédiate, tel est le principe auquel ils se rallient; mais c'est aussi leur seul point de contact: car chacun d'entre eux entend l'utilité dans un sens différent; ce dont, au reste, il ne faut point s'étonner. En effet, tout penseur voit au premier abord que le mot d'*utilité* ne préjuge rien, et laisse la question tout entière. Aussi les utilitaires ne méritent-ils pas, selon nous, tous les reproches que leur prodiguent les partisans du principe de la justice: parmi les nombreuses théories que nous aurons à enregistrer sous cette rubrique, il en est plusieurs dont les auteurs, par un défaut de logique dont le motif ne laisse pas que d'être honorable, admettent encore les idées de *justice intrinsèque de la peine*, de *limites légitimes du droit de punir*, etc.

Quelle que soit la force des griefs qui ont été accumulés contre les doctrines utilitaires par des hommes de cœur et

de génie, qui ne peuvent voir sans douleur le monde politique se détacher entièrement de tout principe de morale et de religion, nous sommes presque tenté de regarder leur école comme la plus logique de toutes celles qui se sont élevées depuis un demi-siècle. Leurs théories dérivent, dites-vous, d'un scepticisme absolu sur les grandes questions de la mission de l'État, de l'avenir de l'humanité! Qu'importe, si la société politique actuelle ne reconnaît effectivement aucun principe supérieur, si vous-mêmes, partisans du principe de la *justice*, vous ne savez pas définir ce mot qui vous sert de devise? Leurs théories ne s'accordent pas entre elles; elles présentent l'aspect d'un chaos inextricable! Qu'importe, si ce chaos existe aussi dans la réalité?

Frappés de la vérité psychologique du principe de la justice, et forcés de reconnaître la vérité pratique des théories utilitaires, quelques hommes supérieurs se demandèrent s'il y avait donc entre ces deux idées incompatibilité absolue. Avec le principe de la justice ils obtenaient une mesure assurée pour l'échelle des peines, et une garantie contre les caprices de tout pouvoir immoral; mais en regardant autour d'eux, il leur était facile de voir que le monde politique, tel qu'il s'était fait, se refusait à l'application des théories qui établissent une rétribution générale et illimitée. Avec le principe de l'utilité, ils avaient un excellent guide pratique; mais leur esprit élevé se refusait à ne voir dans l'État qu'une institution dépourvue de toute moralité, vivant au jour le jour, suivant les inspirations de l'intérêt du moment. Confrontant ces deux systèmes, et conservant de chacun d'eux la partie que leur raison adoptait, ils conçurent la théorie éclectique, suivant laquelle l'État n'a le droit de punir que dans les cas où la peine est sanctionnée par le principe de la justice, et n'exerce ce droit que dans les cas dictés par la loi de l'utilité.

Cette théorie, qui est celle des esprits les plus distingués

de notre époque, semble au premier abord concilier toutes les exigences; sa force et son évidence semblent se compliquer de toute la vérité théorique du système de Kant, et de toute l'efficacité pratique de celui de Bentham; nous avouerons même, s'il le faut, que de toutes les théories qui se sont produites jusqu'ici, elle nous paraît être la plus appropriée au degré de civilisation que notre époque représente. Malheureusement, en l'examinant de près, on la trouve sans défense contre toutes les objections auxquelles ont été en butte les théories kantiennes et benthamistes. Et d'abord, que peut-elle répondre à ceux qui lui demandent une définition claire et précise de l'idée de *justice?* Si nous en croyons notre conviction, cette définition ne peut être donnée que par les hommes qui adoptent franchement un dogme religieux, en lui reconnaissant le droit de régir le monde. Or, ce principe une fois établi, que devient l'idée de l'utilité? Quel est alors l'acte juste qui ne sera pas utile, et reciproquement?

Tels sont les quatre systèmes fondamentaux, autour desquels il nous a semblé qu'on pouvait grouper toutes les théories de Droit criminel enfantées par notre époque. Le premier, œuvre de colère et d'opposition légitime[1], peut être regardé aujourd'hui comme ayant fait son temps; le second, vrai en théorie, mais inapplicable, est encore aujourd'hui en lutte avec le troisième, qui, essentiellement pratique, prodigue ses dédains aux œuvres de la théorie, tandis que le quatrième n'a d'autre fondement que l'alliance qu'il a conçue entre les deux idées de la justice et de l'utilité; alliance impossible, si l'on désigne par *justice* la conformité à la loi religieuse que le passé nous a léguée, et par

1 M. Lerminier a bien saisi ce caractère de l'ouvrage de Beccaria: « A l'époque où il écrivait, dit-il, il s'agissait de réclamer vivement les droits de l'humanité méconnus et violés: *c'était un de ces momens où, pour la poursuite d'une réforme, le talent ressemble à du génie.*» (Introduction générale à l'histoire du Droit, p. 218.)

utilité, les besoins de la société actuelle: alliance inutile, si, comme le monde en a déjà vu l'exemple, l'État et l'Église obéissaient au même principe.

Produit de la philosophie française du dix-huitième siècle, le premier système n'a pas franchi les bornes de la France et de l'Italie. Les théories des criminalistes allemands se rattachent toutes à l'un des trois derniers systèmes. Ainsi notre tâche de rapporteur commence naturellement par les partisans du principe de la justice, dont nous avons déjà eu occasion de dire quelques mots.

Tout le monde a lu, dans un des romans de M. Cooper, ce passage admirable, où Ishmael Bush, chef d'une famille qui s'est soustraite volontairement aux lois et à la protection du pouvoir social, assume de son autorité privée la terrible mission de châtier l'assassin Abiram. Avec quel calme et quelle sécurité il remplit lui-même tous les devoirs de ce sanglant ministère! Quelle force de conviction dans ces paroles solennelles, adressées au coupable en présence de sa famille assemblée : « Vous avez commis un meurtre, Abiram White; il faut que vous mouriez.[1] » Le meurtrier ne songe pas à décliner la juridiction de son juge; il semble reconnaître en lui le représentant d'un pouvoir supérieur; et le vieux chasseur indien, qu'on a un instant soupçonné d'être l'auteur de l'assassinat, dit avec une noble fierté : « Si j'avais commis une action aussi vile, j'aurais du moins eu le cœur assez mâle pour aller présenter ma tête au châtiment que j'aurais mérité. » L'exécuteur lui-même n'est guidé par aucun motif d'utilité, par aucun but extérieur; il frappe, parce qu'un crime a été commis; il obéit à un ordre divin. Cet épisode de *la Prairie* est l'exposition naïve et vivante du système de Kant[2]. Il avait lu dans la conscience humaine

1 *My words are plain, Abiram White; you have done murder, and for the same you must die.* (*The Prairie*, t. III, chap. IX.)

2 Ce système est exposé dans son ouvrage intitulé : *Metaphysische Anfangsgründe der Rechtslehre*, p. 226 et suiv.

la grande loi qui veut que le bien soit rétribué par le bien, et le mal par le mal, et avait constaté l'existence psychologique de ce précepte d'ordre supérieur, avant de s'inquiéter par qui et de quelle manière il serait appliqué. Par là il se plaçait infiniment au-dessus de toutes les théories utilitaires, qui sont obligées d'épuiser les artifices de la logique pour rattacher l'existence du droit de punir à celle de l'État. Par là aussi il échappait à toutes les questions sur la nécessité, sur l'utilité de la peine. Vous me demandez, dit-il, pourquoi la conscience humaine veut que le mal suive le mal? Demandez alors pourquoi le soleil est au ciel[1]. La peine n'a d'autre but que le rétablissement de l'ordre, c'est-à-dire elle n'a pas d'autre but qu'elle-même (*sie ist sich selbst Zweck*).

Jusqu'ici la théorie de Kant est d'une vérité frappante; et l'idée de la *rétribution selon les œuvres* est incontestablement la base véritable et unique du droit de punir. Mais lorsqu'il arrive à la mesure de la peine, c'est-à-dire à l'application pratique du droit de punir, elle devient faible en principe, absurde dans ses conséquences. Pourquoi cette contradiction, et comment se peut-il faire qu'un système fondé sur l'étude profonde et vraie de la nature humaine, rencontre dans sa réalisation des obstacles insurmontables? Nous l'avons dit en commençant notre article, et c'est aussi la seule réponse qu'on puisse donner: le monde social actuel n'obéit plus à une loi supérieure, capable de dominer à la fois l'intelligence, les sentimens et l'activité pratique de l'homme. Kant se demande, quelle doit être la mesure des peines? Ne rencontrant dans le monde sur lequel il jette les yeux, ni loi supérieure, ni autorité chargée de l'appliquer,

1 La même idée a été sentie et exprimée par M. de Broglie : « L'expiation est le rétablissement de l'ordre; elle est, au même titre, nécessaire et finale. Pourquoi cela? Parce que ce qui est, est. Pourquoi Dieu? pourquoi l'homme? pourquoi le monde? pourquoi la vérité? pourquoi quelque chose? » (Revue française, n.° V, p. 16.)

il ne sait trouver d'autre guide que le principe de l'*égalité*. Il faut, dit-il, que l'inégalité introduite dans l'ordre universel par l'auteur du crime, soit extirpée ; il faut que le mal qu'il a infligé à un autre, retombe sur lui. De là le principe du *talion*, que Kant admet dans toute sa plénitude, sans reculer devant ses conséquences monstrueuses, que nous n'avons pas besoin d'énumérer, et sans réfléchir que l'égalité apparente de la loi du talion correspond souvent en réalité aux inégalités les plus révoltantes [1]. Quant à l'application de la loi du talion, Kant l'attribue au tribunal, c'est-à-dire à l'État ; non pas, comme l'ont pensé les théories utilitaires, parce que sans l'État on ne saurait se figurer le droit de punir ; mais seulement parce qu'il serait à craindre que la passion et l'intérêt privé ne fissent excéder aux particuliers la juste mesure de la peine. D'après cette règle, Ishmael Bush, exerçant au milieu des prairies de l'Amérique septentrionale le droit de punir avec toute l'impartialité d'un juge, aurait été le légitime instrument de celui qui a gravé dans le cœur humain la loi de la rétribution selon les œuvres.

La théorie de Kant devait rencontrer de nombreuses réfutations, non-seulement dans sa partie pratique, qui prête le flanc aux objections de tout genre, mais encore dans sa base philosophique, qu'on pouvait attaquer avec succès en se plaçant au point de vue du monde réel. C'est la tâche que remplirent, avec plus ou moins de distinction, Feuerbach, Grolman, Henke, Schulze, Œrsted et Welcker, dont les noms se reproduiront encore plus d'une fois dans le courant de cette exposition. « Eh quoi ! objectèrent-ils au théoricien de Kœnigsberg, vous voulez que des hommes se constituent juges de l'immoralité de leurs semblables ! Ne craignez-vous pas les suites de cette *inquisition des consciences* (*Gewissensrichterei*) ? D'ailleurs, l'État ne pourrait jamais

1 Ainsi le fils qui aurait battu son père, ne recevrait en retour qu'une quantité égale de coups, etc.

accomplir que la moitié de la mission que vous voulez lui confier ; car il est impuissant pour *récompenser* le mérite: nous n'avons des tribunaux que pour le crime, et même sous ce dernier rapport leur pouvoir semble insuffisant; car ils ne savent rétribuer le mal moral que par une peine physique. Vous avez, il est vrai, prouvé qu'il existe dans le cœur de l'homme une liaison indestructible entre les idées de *vertu* et de *récompense*, de *vice* et de *châtiment;* mais suit-il de là que l'État ait le droit d'appliquer au monde réel cette règle d'harmonie supérieure? » Considérées comme déduction logique des faits qui se passent autour de nous, ces objections sont d'une vérité incontestable. Mais qu'on les transporte au milieu de l'époque où les dogmes du christianisme dominaient la société politique, en face des institutions sublimes de la confession, de la canonisation et de la pénitence, dans ces temps que d'orgueilleux demi-savans appellent encore aujourd'hui barbares, et que notre illustre Guizot a réhabilités d'une manière si éclatante, et l'on verra s'écrouler cet échafaudage de logique, dont la seule force est empruntée à un ordre de choses que l'homme généreux ne saurait regarder comme le dernier degré de perfectionnement social.

Les premières objections qui furent dirigées contre le système de Kant, avaient surtout attaqué les conséquences qu'entraînait avec elle la doctrine du *talion*. Un disciple de Kant, homme d'un esprit clair et pratique, mais peu distingué comme philosophe, le professeur Zachariæ[1], entreprit de corriger ce que cette doctrine avait de monstrueux, en recommandant la prison comme peine universelle. Considérée comme proposition de politique criminelle, cette idée eût pu avoir quelque apparence de raison; le tort de Zachariæ fut de vouloir la démontrer *a priori*, en lui don-

1 *Anfangsgründe des philosophischen Criminalrechts. Leipzig*, 1805, S. 44.

nant toute la rigueur d'un théorème de géométrie : c'est ce qu'il crut opérer par le syllogisme suivant : « Tout délit, dit-il, est un empiétement illicite sur la sphère de *liberté* d'un autre. Il faut donc, conformément au principe de l'égalité, que le criminel consente à une restriction équivalente de sa propre *liberté;* donc toutes les peines se réduisent à la *privation de liberté*, c'est-à-dire à l'emprisonnement. Ainsi l'emprisonnement sera *perpétuel*, si le coupable a enlevé la vie, c'est-à-dire la liberté tout entière à un autre homme, etc. » Il est inutile de faire sentir tout le vide de cette théorie, qui, confondant ou feignant de confondre deux significations différentes du mot de *liberté*, repose à peu près sur un jeu de mots. Elle a depuis été abandonnée par son auteur lui-même.

Il est une autre théorie qui se dit issue de celle de Kant : elle est connue en Allemagne sous le nom de *théorie de l'amélioration du coupable* (*Besserungstheorie*) ; elle a pour auteur M. le professeur Henke, de Berne[1]. A ce nom de *théorie d'amélioration*, qui semble indiquer de la part du chef de cette école le désir de légitimer le droit de punir en lui assignant un certain but d'utilité extérieure, on se demandera sans doute comment nous avons pu ranger la théorie de M. Henke parmi celles des partisans du principe de la justice. Nous reconnaissons la vérité de l'objection ; mais nous la renvoyons à M. Henke lui-même, qui, tout en faisant de l'amélioration morale du coupable le but et la mesure de la peine, prétend adopter l'idée d'expiation, proclamée par l'école de Kant. Ce défaut de rigueur logique a été senti par les autres partisans du principe de l'*amélioration morale*, tels que Spangenberg[2], Hirtzel[3], etc., qui se sont

1 *Lehrbuch der Strafrechtswissenschaft. Zürich*, 1815.

2 *Ueber die sittliche und bürgerliche Besserung der Verbrecher, mittelst des Pönitentiarsystems. Landshut*, 1821.

3 *Ueber die Zuchthäuser und ihre Verwandlung in Besserungshäuser. Zürich*, 1826.

placés plus franchement dans les rangs des criminalistes utilitaires. Malgré la contradiction que nous croyons remarquer dans la doctrine de M. Henke, elle jouit d'une trop grande considération en Allemagne pour que nous ne nous croyions pas obligé de l'exposer ici.

L'État, dit M. Henke, a la mission de réaliser l'idée de la justice : de là le droit de punir. En effet, les idées de mal et de châtiment sont liées dans la conscience de l'homme par une nécessité irrésistible ; le coupable lui-même ne peut se soustraire à ce sentiment. De plus, l'État, considéré comme corps organique, est affecté par toutes les altérations, même les plus légères, qu'éprouve chacun de ses membres, et l'exercice du droit de punir peut seul le faire rentrer dans son état naturel. Jusques-là la théorie de M. Henke est assez semblable à celle de Kant, qu'elle se contente de fortifier par quelques argumens nouveaux : ici commence la déviation ; ici nous semble aussi cesser la conséquence logique. Après avoir établi, comme nous l'avons exposé, le droit et le devoir qu'a l'État de rétribuer le mal par le mal, M. Henke observe qu'un tribunal humain, ne pouvant être juge compétent du degré de culpabilité intérieure du criminel, ne saurait le punir en raison de l'immoralité de son action ; de là la nécessité d'adopter une autre mesure : cette mesure, l'auteur croit la trouver dans l'*amélioration morale* du coupable ; ainsi, quel que fût le délit commis, la peine ne serait accomplie que lorsque le coupable serait jugé corrigé. Sans parler de la difficulté de reconnaître à des signes certains l'amélioration morale, difficulté au moins égale à celle que présente la détermination du degré d'immoralité du délinquant, n'y a-t-il pas inconséquence radicale dans une théorie qui, reconnaissant que l'État est impuissant pour rétribuer le mal par le mal, ne laisse pas de lui permettre cette rétribution comme un droit, et même de la lui imposer comme un devoir?

M. Guizot a dit, en parlant d'un homme de génie, de S. Augustin, cette parole pleine de sens : « Il se trompait, je crois, comme logicien, en niant une conséquence qui semble découler invinciblement de ses principes. Mais sa supériorité d'esprit le sauva en cette occasion des erreurs où l'eût précipité la logique, et il fut inconséquent précisément à cause de sa haute raison.[1] » Peut-être, en examinant de près le système de M. Henke, pourrait-on assigner à l'incompatibilité apparente de ses doctrines un motif tout aussi honorable. Affligé par le spectacle de nos échafauds, de nos bagnes et de toutes les autres machines de guerre que la société déploie contre des hommes qui trop souvent ne sont qu'égarés, peut-être aura-t-il saisi avec ardeur le principe de l'amélioration morale du coupable comme une garantie contre les rigueurs inutiles, sans cependant pouvoir repousser la grande idée de Kant, dont la justesse lui était révélée par une conviction intime[2] : alors il aura cherché à concilier à tout prix ces deux principes, aimant mieux commettre une erreur de logique que de nier une idée qu'il reconnaissait pour vraie. Nous sommes d'autant plus porté à interpréter de cette manière la théorie de M. Henke, que l'on rencontre souvent dans les écrits de ce jurisconsulte des passages qui prouvent qu'au besoin il sait se mettre au-dessus des préjugés critiques de l'époque, et remonter aux principes véritables et éternels du droit de punir. C'est ainsi qu'il a dit quelque part[3] : « C'est à la science à révéler l'idéal, dont la beauté sans tache ne rappelle plus par au-

1 Cours d'histoire de 1829, cinquième leçon.

2 Dans son premier ouvrage de Droit criminel (*Grundriss einer Geschichte des deutschen peinlichen Rechts*), M. Henke avait combattu le principe de Kant : c'est par l'effet de la conviction qu'il s'y rallia deux ans plus tard.

3 *Ueber die wichtigsten Gegenstände der Strafrechtswissenschaft*, article inséré en 1821 dans les *Archives du Droit criminel*, t. V, p. 258.

cun vestige la faiblesse de l'homme et les besoins étroits de la terre. Une législation criminelle, qui se proposerait de réaliser cet idéal, devrait commencer par supprimer la distinction entre le juge et le législateur, mettre pour chaque cas particulier la peine en harmonie avec le degré d'immoralité du délit, et renoncer à résumer en règles générales et abstraites les diverses espèces individuelles. Alors le coupable serait jugé par les hommes dans lesquels la dignité de la nature humaine se manifeste avec le plus d'éclat et de pureté; ceux-ci ne tireraient leurs décisions que du fond de leur cœur, et le coupable s'y soumettrait avec docilité, parce qu'il les regarderait comme les organes vivans de la divinité. » C'est en vain qu'on chercherait, dans les écrits des jurisconsultes les plus célèbres de notre époque, des idées aussi claires et aussi éloquemment exprimées sur l'avenir vers lequel marche l'humanité.

On s'est souvent demandé s'il fallait ranger au nombre des théories fondées sur le principe de la justice, celles qui font dériver la peine d'un *droit de défense* inhérent à l'État en sa qualité de personne morale. M. Rossi[1] n'hésite pas à répondre négativement. Nous admettons volontiers avec lui que dans le sens attribué à ces théories par la plupart de leurs sectateurs, et notamment par Romagnosi, Schulze, Martin, etc., elles ont une grande analogie avec les doctrines fondées sur le principe de l'intérêt. La solution de la difficulté dépend, selon nous, de la manière dont chaque théorie particulière envisage le but de l'État et le principe moral sur lequel il repose. Or, sous ce point de vue, il nous semble que tel partisan du système de légitime défense (*Nothwehrstheorie*) peut à bon droit être rangé parmi les sectateurs du principe de la *justice*, en comprenant ce mot dans toute l'étendue que lui donne Descartes. Nous citerons ici une déduction remarquable de M. Weber,

1 Traité du Droit pénal, Paris, 1829; t. I.er, p. 136.

conseiller à la cour d'appel de Stuttgart[1], qui d'ailleurs se décide pour la théorie de Schulze, dont il sera question plus bas. Suivant lui, la réunion des hommes en société est fondée sur le besoin de faciliter à chacun d'entre eux l'accomplissement du but qui lui a été désigné par le Créateur. Or, ce but n'est autre que le perfectionnement moral (*sittliche Veredlung*). C'est cette formule simple et claire qui doit servir de devise à l'État; pour la réaliser, il a le droit d'invoquer le concours de tous les membres de la société, et de leur imposer, sous la menace d'une peine, tous les préceptes dont l'observation lui paraîtra absolument nécessaire au but vers lequel il marche. On sent au premier abord tout ce que ces idées ont de grand et de large : en assignant ainsi à l'État un but supérieur, on supprime la distinction entre la justice et l'utilité, dont on efface le second terme; on rétablit l'harmonie entre le monde politique et le monde moral, et l'on rattache les intérêts du jour présent à l'intérêt supérieur du perfectionnement de l'espèce humaine. Aussi peut-il paraître étonnant, qu'en se plaçant à une telle hauteur, M. Weber n'ait trouvé rien de mieux en pratique que le système, d'ailleurs ingénieux, de M. Schulze; système que nous aurons occasion d'exposer dans le numéro prochain, en parlant des théories utilitaires.

H. LAGARMITTE.

1 *Beitrag zur Revision der allgemeinen Grundsätze der Strafgesetzgebung;* article inséré en 1822 dans les *Archives du Droit criminel,* t. VI, p. 436, et portant pour épigraphe cette devise : « Tendre à la perfection, sans jamais y prétendre. »



Médecine.

ESQUISSE HISTORIQUE

Sur le Choléra-Morbus de l'Inde. [1]

Des trois grandes pestes qui dans ces dernières années ont ravagé la terre, la peste d'Égypte, la fièvre jaune et le choléra-morbus, aucune ne doit plus exciter l'attention des Européens de l'intérieur que la dernière.

La petite vérole, qui faisait périr chaque année, en Allemagne, jusqu'à 60,000 individus, et dans toute l'Europe près d'un demi-million, est désormais beaucoup moins à craindre depuis la découverte de Jenner.

La peste proprement dite, dont le germe est en Égypte, a régné épidémiquement en Europe, à différentes époques, dans des temps bien antérieurs aux nôtres, et continue de ravager la Turquie d'Europe. On ne l'a plus observée en Allemagne depuis 1715, qu'elle se montra pour la dernière fois à Vienne, à Nuremberg et à Ratisbonne. Elle a de même disparu de la France depuis 1720, époque de la dernière

1 On parle tant du choléra-morbus depuis qu'il a pénétré en Russie, et qu'il menace le centre et l'occident de l'Europe, qu'il nous a paru intéressant, pour les lecteurs de cette *Revue*, de leur faire connaître ce qu'en disent quelques-uns des journaux les plus accrédités de l'Allemagne, qui ne s'adressent pas seulement aux médecins, mais à tout le public de ce pays. Ce premier article sur le choléra-morbus de l'Inde sera suivi d'un autre, sur le choléra-morbus de Russie. On pourra se convaincre facilement, en lisant ce dernier, que l'auteur de l'article que nous publions aujourd'hui a beaucoup exagéré les dangers de cette maladie. Il serait même facile de le réfuter par ses chiffres, qui ne répondent pas toujours à ses expressions ou à ses épithètes. Nous avons assisté à plusieurs épidémies du typhus contagieux des armées, dans lesquelles cette maladie ne se montrait guère moins redoutable que le choléra-morbus de Moscou. G. L. D.

épidémie qui désola Marseille, Toulon, Aix et la Provence; et l'on ne peut plus douter qu'une stricte quarantaine ne suffise pour la repousser de l'Europe, quoiqu'elle ait pénétré en 1815 à Fiume et Pétervaradin, et, en 1820, dans les îles Baléares.

La fièvre jaune, fruit de nos liaisons avec le nouveau Monde, qui paraît presque chaque année dans les rades des ports de mer du midi de l'Europe, et semble s'attacher de plus en plus aux côtes méridionales de l'Espagne, est moins à craindre pour les habitans de l'intérieur et des côtes septentrionales, sa contagion ayant besoin d'un haut degré de chaleur pour se développer. Cette maladie, telle qu'elle s'est montrée jusqu'ici, s'est arrêtée aux côtes maritimes, sans jamais pénétrer dans l'intérieur des terres, ou si cela est arrivé, c'est en remontant l'embouchure des plus grands fleuves, comme à Natchès sur les bords du Mississipi, à Séville près du Guadalquivir, à Quebeck sur le Saint-Laurent.

Nous savons encore qu'elle ne dépasse pas l'élévation de plusieurs mille pieds. A la Vera-Cruz on est sûr d'être hors de la contagion dès qu'on s'est élevé au-delà de la ferme El-Encero, dont la hauteur, suivant Humboldt, est de 2784 pieds.

Le choléra-morbus, plus terrible que la peste d'Égypte et que celle du nouveau Monde, a paru depuis peu d'années sur les limites de l'Europe, et vient de pénétrer jusques dans le cœur de la Russie. C'est seulement en 1817 qu'on a observé cette maladie dans l'Inde comme régnant épidémiquement dans une grande étendue du pays. Il est cependant certain qu'elle y était auparavant sporadique, c'est-à-dire qu'elle n'y attaquait que quelques individus, comme la fièvre nerveuse chez nous, avant qu'elle commençât à ravager d'une manière aussi effrayante le continent de l'Inde et les îles adjacentes.

Le docteur Taylor a découvert, dans un ouvrage de médecine écrit en sanscrit, une description de cette maladie,

qui prouverait, à la vérité, que depuis long-temps elle était connue des indigènes. A la fin du siècle précédent son nom est souvent répété : il en est question, en 1787, dans les délibérations du conseil de santé de Madras, où Curtis l'observa; Johnson la vit à cette même époque sur les côtes orientales de Ceilan; en 1771 elle régna à Arcot; en 1775 à l'île Saint-Maurice; en 1781 en Gandscham. Mais alors il n'y avait que quelques localités qui en étaient atteintes, et jamais, avant 1817, on ne l'avait encore vu se répandre aussi généralement et avec autant de violence.

Ce qui était arrivé pour la syphilis, qui existait déjà depuis long-temps avant qu'elle prît, sous des circonstances favorables, un haut degré de développement et une importance universelle, a eu lieu de même pour le choléra-morbus. Il se montra d'abord à Silla Dschissor ou Jessor sur le Gange, à 100 milles anglais au N. O. de Calcutta. Le docteur Tittler fut appelé le 19 Août 1817 auprès du premier malade; du 20 au 21 Août quinze personnes en moururent. D'après les informations que l'on prit, la maladie s'était manifestée au mois de Mai à Naddia, en Juillet à Bahar, Patna et Samergong, d'où elle s'était étendue au mois d'Août à Silhet, à Schittagong, à Radschaky, Bangalpoor et Monghir. Dans l'arrondissement de Dschissor 6000 personnes moururent en peu de semaines. Le choléra se portait d'un endroit dans un autre, en suivant le cours du Gange. Au mois d'Août il parut à Calcutta et fut très-meurtrier. Les Européens n'en furent atteints qu'au commencement de Septembre; il parvint à son plus haut période de dévastation depuis le commencement de 1818 jusqu'à la fin de Mai, et fit périr deux cents personnes chaque semaine. Dans l'espace de trois à quatre semaines, peu de villes entre Sylhet et Kattak, depuis l'embouchure du Gange jusqu'à son confluent avec le Dschumna, espace qui comprend de 4 à 500 milles anglais en longueur et autant en largeur, furent épargnées.

Ensuite il pénétra de Calcutta tout le long de la côte de Coromandel jusques à Ceilan. Il disparut du Bengale, et pendant plusieurs mois il se tint sur la rive occidentale du Gange et du Dschumna. Le choléra se montra de nouveau en Mars avec une grande violence à Allahasbad, où il fit périr, jusqu'à la fin d'Août, de trente à quarante personnes par jour. Dans la circonscription de Goruckpour, trente mille personnes moururent dans un mois; à Bénarès il en mourut quinze mille dans deux mois; à Tirfut il fit quatre mille victimes dans une semaine. Le 6 et le 7 Novembre il atteignit dans la contrée de Dschobbalpour l'armée sous le commandement du général Hastings, qu'on avait concentrée dans le haut Bengale pour combattre les princes indiens: cette armée se composait de 10,000 soldats et de 80,000 non combattans; la maladie se développa, d'après Gravier, sous l'influence d'une chaleur humide suffocante et d'un calme parfait dans l'air. Le thermomètre s'élevait à Calcutta de 32 à 35 degrés, l'hygromètre de Saussure de 90 à 100 degrés. Huit à neuf mille personnes en moururent dans l'espace de douze jours. On la vit disparaître de l'armée après qu'on eût fait prendre à celle-ci une position plus élevée. Le choléra étendit ensuite ses ravages sur toutes les côtes de Coromandel et de Malabar, à Ceilan et dans les îles de l'Archipel indien; souvent il franchissait de 15 à 18 milles anglais par jour, s'arrêtait dans le même lieu de quatorze jours à six semaines, puis en disparaissait tout à coup. C'est ainsi qu'il pénétra à travers toute la presqu'île de l'Inde jusqu'à Bombay, où il parut pour la première fois le 9 où le 10 Août 1818. Dans cette ville, qui a 200,000 habitans, 15,000 personnes en furent atteintes et 1100 succombèrent depuis le moment de son invasion jusqu'en Février 1819.

La maladie s'avança de là le long des côtes de Malabar en s'étendant au nord et au sud, revint à Bombay en Septembre, s'y montra encore en Mai 1821 avec une violence

peu commune, et sous l'influence de 92 degrés Fahrenheit; en Mars 1821 elle était à Surate. C'est probablement en suivant cette direction qu'elle atteignit l'Arabie, où elle désolait Mascate en Juillet 1821, avec une température de 122 degrés Fahrenheit; 60,000 hommes y perdirent la vie; beaucoup de malades moururent dans l'espace de dix minutes. En même temps elle s'étendit dans tout le golfe persique, à Bahrein, Buschir, Bassora, où 14,000 personnes périrent en quatorze jours, et pénétra dans l'intérieur de la Perse : à Schiras 16,000 personnes succombèrent en cinq jours.

Au mois de Décembre 1818, cette peste venait de se manifester à Ceilan et sévissait à Kandy avec une telle force que, sur cinquante malades qui en étaient atteints, quarante en mouraient. Du 21 Décembre 1818 jusqu'à la même époque de 1819, 477 hommes des troupes de Ceilan en furent attaqués, et il n'en guérit que 273. Le 5 Septembre 1819 elle parut pour la première fois à l'Ile-de-France, sans qu'on pût découvrir si elle y avait été importée; il mourait à Port-Louis, qui a 8000 habitans, 50 personnes par jour : elle s'y tint près des côtes. Dans les hôpitaux civils, sur 133 malades, il en périt 94; dans les plantations, de 10 jusqu'à 15 sur 100, et dans toute l'île la mortalité atteignit 4000 personnes : d'après d'autres récits jusqu'à 10,000 : ce serait le dixième de la totalité des habitans de cette île. A Bourbon, le choléra se montra au commencement de Décembre 1819 (on dit que ce fut après le débarquement de quelques esclaves nègres); il s'y arrêta jusqu'au mois de Mars de l'année suivante : sur 256 malades, 178 moururent; parmi lesquels 19 blancs sur 33; 154 noirs sur 216, et 5 hommes de couleur sur 8.

Pendant la seconde moitié de l'année 1819, le choléra fit les plus grands ravages dans la presqu'île indo-chinoise, principalement dans le royaume de Siam, où à Bankok

seulement il priva de la vie 40,000 personnes; de là il s'étendit à Malacca et à Singapure; à la fin d'Avril de cette même année il se montra à Samarang dans l'île de Java, et se répandit bientôt tout le long de la côte septentrionale de l'île. Au milieu de Mai, il en ravageait aussi l'intérieur sous une température de 92 à 100 degrés Fahrenheit. Les habitans de cette île en furent de nouveau atteints en 1821, particulièrement ceux de Samarang et de Batavia. Dans la première ville le choléra enlevait 4 à 500 personnes par jour. Il se manifesta en 1820 dans la Cochinchine et le Tonkin, et même en Chine, où il sévit à Canton dans l'été de 1821; il pénétra même jusqu'à Peking, et y fit tant de victimes cette année-là et les deux suivantes, que l'empereur ordonna d'enterrer les pauvres aux frais de l'État. Suivant les rapports du médecin de la mission de cette ville, le docteur Woizkofsky, beaucoup de personnes qui parcouraient les rues en voiture, à cheval ou à pied, étaient prises subitement de vomissemens et de diarrhée insurmontables, et dans peu d'heures elles rendaient le dernier soupir au milieu des crampes les plus douloureuses.

Nous avons parlé de l'invasion du choléra en Perse, en 1821, et des ravages qu'il fit entre autres à Bassora. Dans la même année il se montra à Téhéran, où 5000 personnes en moururent; de là il s'avança jusque sous les murs d'Ispahan, où l'hiver mit fin à ses dévastations. Au mois d'Août il passa de Bassora à Bagdad, où il s'arrêta pendant un mois. A Schiras, qui a 40,000 habitans, 6000 personnes en moururent dans le court espace de dix-huit jours (la reine elle-même en fut la victime, et le prince quitta la ville). En Juin 1822, le choléra était à Mosul, en Novembre à Biri, Aintab, Alepe: 1000 personnes en périrent dans cette dernière ville. En Septembre de cette année, il s'était étendu au-delà de Téhéran vers le nord dans tout le Kurdistan, jusques à Tauris, dévasta, au printemps et dans l'été

de 1823, Orfu, Diarbekr, Antioche, et se montra au mois d'Août à Bakir, sur la mer Caspienne; puis, enfin, au mois de Septembre il parut à Astracan, et en premier lieu dans l'hôpital de la marine. Du 22 Septembre au 9 Octobre, 144 personnes en moururent (près des deux tiers des malades); aussitôt que le froid commença, la maladie disparut.

Depuis cette époque jusqu'à ces derniers temps, le choléra ne fit plus aucun progrès dans l'Occident; mais il se porta au sud et à l'est des villes où il s'était d'abord manifesté. A Java il fut si meurtrier en 1822, qu'on y compta au-delà de 100,000 victimes. Suivant Lesson, ce n'est qu'en 1825 qu'il parut pour la première fois à Amboine, après avoir dévasté Ternate, Célèbes et Banda. Personne, à Amboine, ne se rappelait avoir vu régner cette maladie; dans aucune des Moluques on n'avait même l'idée d'une maladie aussi meurtrière; elle le fut surtout à Timor, moins à Amboine. Dans la dernière de ces îles on comptait 9 morts sur 24 malades au commencement de l'épidémie; vers la fin, la maladie enlevait le dixième des malades, et seulement un dix-septième au moment où toute sa violence s'était apaisée.

Durant ces dernières années, elle n'avait pas interrompu ses dévastations en Chine. D'après un rapport du directeur des douanes de Kiachta, daté du 23 Avril 1827, le choléra menaça de pénétrer en Sibérie à la fin de 1826, après avoir dévasté plusieurs villes de la Mongolie. Au milieu de Décembre 1826, cette maladie se manifesta dans la ville de Kutu-choton (en chinois Guichuatschen) de ce côté du mur, à environ 100 werstes de cette limite, à 5° de longitude orientale de Peking: une partie considérable des maisons fut déserte par suite de ce fléau. Heureusement qu'en Février 1827 il s'éleva un fort vent du nord, qui rompit la violence de cette épidémie.

Le choléra paraît s'être frayé un chemin aussi loin par l'échange des marchandises; cette ville étant un des princi-

paux dépôts du commerce de la Chine, qui de là envoie les marchandises par le poste frontière d'Isacha dans la Mongolie occidentale. Kutu-choton est à environ 1000 werstes de Kiachta.

Si nous jetons un coup d'œil sur les pays que cette maladie a dévastés pendant l'espace de dix années, nous trouverons qu'elle s'est étendue au-delà de 100 degrés de longitude et de 70 de latitude. C'est de ce côté de l'équateur qu'elle a fait les plus grands ravages; mais sa limite méridionale s'arrête à Timor, non loin de la Nouvelle-Hollande, et pénètre, plus à l'occident, presque jusques au tropique du capricorne, dans les îles de France et de Bourbon.

En Orient elle s'est avancée jusques au golfe de Petscheli (Peking), et vers le nord jusques au plateau de la Mongolie, au-delà de la courbure la plus septentrionale de l'Hoangho (à Kutu-choton); au couchant de l'Asie et en Europe elle est même parvenue à une latitude plus élevée (Astracan et maintenant Moscou).

Ainsi le vaste espace de ses dévastations s'étend, en ce moment, du 20° de latitude sud au 57° de latitude nord. Puis du 35° au 120° de longitude, en comptant du méridien de Paris.

Puisque les maladies pestilentielles les plus violentes prennent naissance dans les climats les plus chauds, et paraissent y avoir leur principale demeure, nous pouvons admettre qu'un haut degré de température est particulièrement favorable à leur durée. Sous ce rapport aucune maladie ne se montre plus dépendante de la chaleur que la fièvre jaune, qui ne se développe, dans les pays d'où elle est originaire, que sous une température moyenne de 18 à 20°. Lorsqu'une épidémie de cette maladie est arrivée à son plus haut période, elle peut supporter une moindre température. Cependant le nombre des malades diminue avec la chaleur, mais la mortalité est plus grande; de 8 à 10° la maladie peut

encore régner épidémiquement, quoique difficilement. Le docteur Aubert a vu un malade atteint de fièvre jaune sous une température moyenne de 13° R. Sur les vaisseaux, la maladie s'éteint souvent dans les latitudes froides (par exemple au banc de New-Foundland); mais souvent aussi elle n'est qu'assoupie, et lorsque les vaisseaux retournent à des latitudes plus chaudes, la maladie recommence. Townsend dit qu'un froid sec éteint complétement la fièvre jaune; aussi la voit-on souvent disparaître tout à coup, lorsqu'après une grande chaleur le thermomètre baisse considérablement. Dans les lieux d'où elle est originaire, où la température ne baisse jamais que de peu de degrés, et durant les mois les plus froids de Décembre et de Janvier, pendant lesquels la chaleur moyenne s'élève encore à 17°, comme à la Vera-Cruz, la maladie cesse communément de Novembre en Février, et il n'y a que les épidémies les plus violentes qui durent tout l'hiver.

Lorsque la *peste à bubons* ravageait le centre de l'Europe, on a de même observé que l'arrivée du froid en arrêtait la marche, ce qui a eu lieu une fois à Moscou.

Plusieurs circonstances dont nous avons parlé précédemment, semblent prouver que le choléra-morbus ne peut se propager sous une température peu élevée; cependant il supporte une température plus basse que la fièvre jaune. On sait que les épidémies de cette maladie ont cessé dans plusieurs localités après l'apparition subite du froid et de la pluie; à Ragepur on la vit augmenter avec la chaleur et disparaître à l'arrivée des pluies. Il n'est pas décidé si elle suit une marche réglée dans ses invasions, ou si elle se manifesterait par des retours périodiques, comme on croit l'avoir observé de la fièvre scarlatine? Le choléra reste communément six semaines dans le même lieu, puis il s'avance au-delà, en se portant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre.

On a remarqué que plusieurs maladies épidémiques étaient arrêtées par la hauteur des lieux, et qu'elles ne dépassaient pas certaines limites d'élévation.

La fièvre jaune ne monte guère au-delà de 3000 pieds, et la ferme El-Encero près de la Vera-Cruz est, suivant Humboldt, le dernier point où elle se montre.

La peste ne paraît pas s'élever à plus de 4000 pieds. Le choléra peut monter un peu plus haut, puisqu'il s'est étendu jusque sur le plateau d'Iran (à 4000 pieds), en y conservant toute sa force.

Par contre on ne le voit plus aborder les contrées montagneuses du Dekan, tandis qu'il continue de ravager les plaines basses de la côté de Coromandel et les environs de Coimbettore, qui ne sont élevés que de 400 pieds au-dessus du niveau de la mer et jouissent d'une température de 20°. On n'a plus à craindre cette maladie dès qu'on a monté pendant dix heures de Coimbettore à Dimpathy, et qu'on est arrivé sur le plateau ravissant de Nil-gerri ou de la montagne Bleue, qui s'élève sous le 11.e degré de latitude nord jusqu'à près de 9000 pieds. La hauteur moyenne de ce haut pays, dont Ritter a donné une description si animée dans sa Géographie de l'Inde (*Berliner Kalender für* 1830), est de 5 à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il est habité par des peuples pasteurs; des Européens qui visitèrent ces contrées en Janvier depuis Coimbettore, furent étonnés d'y trouver un demi-pouce de glace. Durant les chaleurs de l'été, le thermomètre ne s'élève pas, à l'ombre, à plus de 15° R., tandis que dans la plaine de Coromandel la température est constamment de 25 à 32°.

Sur ces hauteurs, d'où l'air est si pur, on ne voit ni la fièvre ardente bilieuse, ni le choléra, et l'Européen qui a perdu sa santé dans la partie brûlante de l'Inde, n'a plus besoin de venir jusqu'au Cap ou même jusques aux bains d'Eheltenham en Angleterre pour la rétablir; il la retrouve dans

ces montagnes, où il découvre avec bonheur une flore analogue à celle d'Europe, composée de roses alpines, de mirtilles, de framboises, de fraises, d'anémones, dont les espèces sont, à la vérité, différentes des nôtres. On commence à former des colonies et à établir des bains dans ces Alpes romantiques de l'Inde.

D'après Gravier, premier médecin français à Pondichéry, les conditions nécessaires pour le développement du choléra sont des nuits froides et humides, succédant à des journées très-chaudes, telles qu'on les observe pendant que les vents du nord-est règnent. Aussitôt que la mousson du sud-est se fait sentir (c'est un vent de mer frais et modéré), l'épidémie s'arrête ordinairement.

On n'a pas observé que le choléra attaquât de préférence d'une manière bien tranchée tel âge ou telle nation; au contraire, il ne paraît épargner aucun sexe, aucun âge, aucune race. Il semble cependant que les Asiatiques, et particulièrement les faibles habitans du pays, en sont plus tôt atteints et qu'ils succombent plus que les Européens.

La mortalité varie facilement; tantôt elle est d'un dixième des personnes atteintes, tantôt d'un quart, fréquemment d'un tiers, même de la moitié, et dans les tableaux d'Avesley, qui a publié un ouvrage étendu sur les maladies de l'Inde, il est fait mention d'épidémies de choléra dans lesquelles tous les soldats atteints du mal périrent.

Les victimes de cette maladie, pendant les douze dernières années, ont été très-nombreuses. On n'est pas d'accord sur leur nombre, quoiqu'on puisse, en général, les estimer à quatre millions.

Le choléra, sous ce rapport, ne pourrait être comparé qu'à cette peste noire qui dévasta l'Asie et l'Europe jusqu'à l'Islande de 1346 à 1349. A Florence seule 100,000 personnes en moururent.

Les animaux ne sont pas exempts de cette terrible ma-

ladie; les éléphans privés peuvent en être attaqués, et Lesson raconte qu'aux Moluques des chèvres et des bœufs ont été pris de ce redoutable mal. Lui-même a vu, à Amboine, un jeune singe atteint du choléra; il en périt sous ses yeux. De semblables observations ont été faites à Orenbourg, où deux chiens d'un médecin qui venait de saigner un malade atteint de cette maladie, ayant léché le sang tombé sur le plancher, furent bientôt affectés de crampes violentes, et ne tardèrent pas à périr.

C'est un grand débat parmi les médecins, de savoir si le choléra se propage par contagion ou par infection? Ce débat s'est renouvelé tout récemment, entre les médecins français, au sujet de la fièvre jaune et de la peste d'Orient. Quarante médecins réunis à Bombay en 1819, penchèrent pour l'opinion que la maladie était contagieuse. Plus tard, en 1820, cent médecins, réunis à Calcutta pour le même objet, décidèrent que la maladie n'était pas contagieuse. On se demande, si toute la doctrine de la contagion et de l'infection n'est pas une dispute de mots? Il est probable que le choléra naît d'un miasme particulier qui est dans l'air, mais qu'il peut aussi se propager par contagion, comme toute maladie épidémique qui est à son plus haut période.

Gravier, qui est contre la propriété contagieuse de cette maladie, suppose de grands amas de miasmes qui se forment dans les lieux où beaucoup d'hommes sont réunis, et qui peuvent ensuite être transportés d'un endroit dans un autre.

Tout le monde paraît convenir que la matière contagieuse se dissout facilement dans l'atmosphère et qu'elle est très-volatile. Elle semble aussi ne se porter d'un lieu dans un autre qu'avec de grandes masses d'hommes, telles que des armées en marche et des caravanes. Puisqu'il est démontré qu'elle peut s'attacher aux marchandises, il faudra établir des quarantaines, qu'on devra multiplier et étendre plus que celle pour la peste d'Égypte, le choléra pouvant se propager sur

une grande étendue de pays, et sauter, ce qui n'est pas rare, au-delà des lignes étroites dans lesquelles on veut l'enfermer.

Jusqu'ici il a ravagé des pays où l'on ne connaît pas les moyens d'arrêter une maladie contagieuse.

L'employé chinois à Mai-mai-tschin, dans un entretien qu'il eut avec le directeur de la douane de Kiachta, ne voulut pas entendre parler de mesures à prendre contre l'invasion du choléra, les regardant comme inutiles et comme servant à favoriser l'esprit de paresse! Voici l'anecdote qu'il cita à l'appui de son opinion: « En 1070 parut à Peking une maladie extraordinaire, dont les effets se manifestaient sur les cheveux de ceux qui quittaient leur maison pour vivre en plein air. En peu de temps le malade perdait la moitié de ses cheveux, après quoi il ne tardait pas à mourir. Quand l'empereur d'alors, Tschang-lung, apprit cela, il dit expressément qu'il ne voulait rien savoir de cette maladie. Cette volonté suprême, exprimée avec fermeté et publiée immédiatement, fit disparaître ce fléau. »

Quoique dans l'Inde on doive particulièrement attribuer la naissance du choléra aux terres basses ou à l'espèce de Delta que forme le Gange à son embouchure, à l'humidité et à la chaleur du tropique; il n'en est pas moins certain que les marches des armées ou les guerres de cette contrée ont eu une grande part au développement de cette peste; du moins ont-elles fourni un champ fertile à la maladie. De tout temps le conflit des grandes masses de peuple ont engendré des épidémies meurtrières.

On se demande, si l'on parviendra à cerner, pour ainsi dire, le choléra, et si l'on sera assez heureux pour arrêter, dans sa marche imperturbable d'Orient en Occident, ce fléau qui semble devoir étendre par tout le monde ses épouvantables ravages?

Il ne serait pas impossible, du moins nous avons des doutes à cet égard, qu'il ne tardât pas une année à s'avancer jusqu'au Rhin, puisque dans moins de huit mois il a marché de Calcutta à Candy, dans l'île de Ceilan; ou qu'il a traversé, dans l'espace de six mois, la presqu'île de l'Inde jusqu'à Bombay, distances qui se rapprochent des intervalles qui séparent Moscou des bords du Mein et de la Sprée.

C'est en vain qu'on attendrait des secours efficaces de la médecine de nos jours. Les grandes épidémies qui ravagent le monde, bravent l'art des médecins, et une maladie telle que le choléra, qui fait passer de la santé à la mort dans l'espace de six heures, ne pourrait être domptée que par des moyens extraordinairement actifs.

Les médecins européens dans l'Inde n'ont pu jusqu'ici rien arrêter de précis, pour traiter heureusement cette maladie, et la preuve que nous ne connaissons encore aucun traitement sûr, ce sont les méthodes entièrement opposées qui ont été employées. Des saignées énervantes, des centaines de sangsues sur le bas-ventre, des doses épouvantables de calomel et d'opium, n'ont pu sauver les malades; et peut-être vaut-il mieux leur faire boire des mesures d'eau chaude et d'eau de riz sucrée, du moins pour ne pas les empoisonner.

Croirait-on qu'il y a des médecins dans l'Inde qui, dans l'espace de trois heures, donnent jusqu'à 60 grains de calomel et 600 gouttes de laudanum? Chaque année on voit des malheureux qui ont échappé à la fois au triple poison du choléra, du calomel et de l'opium, venir chercher le retour de leur santé aux sources de Sheltenham en Angleterre.

Cependant les effets de l'empoisonnement ne peuvent être arrêtés ni par ces bains, ni par les maisons de santé établies à Lendaur ou Massureh, dans le climat délicieux des Alpes de l'Himalaya, ni au milieu des paysages frais et de la douce température du Nil-Gerri dans le Désan.

Celui qui est abattu par les premières douleurs du choléra, doit se recommander à un autre médecin, pour obtenir sa délivrance d'une maladie qui visite les peuples et les pays d'une manière aussi épouvantable.

(*Inland* et *Allgemeine Zeitung*.)



Littérature.

ŒUVRES DE LOUIS BŒRNE.

(*Second article.*[1])

Le cinquième volume des Œuvres de Bœrne est tout entier consacré à ses souvenirs de Paris, où il passa les années 1822 et 1823. Il y a là bien des choses qui ne sont pas neuves; mais il y a beaucoup d'observations justes, des tableaux intéressans, des critiques quelquefois exagérées, mais seulement de cette exagération qu'on pardonne à la satire; et si l'auteur s'arrête quelquefois à des objets frivoles, il traite aussi les sujets les plus élevés. Il y a dans ses jugemens moins de préventions que l'on n'est habitué à en trouver dans la peinture que les étrangers font de la France et de Paris. Ce n'est pas qu'il en soit tout-à-fait exempt; cela est impossible. Les citations suivantes justifieront et nos critiques et nos éloges. Le premier chapitre est intitulé: *De la langue française, surtout dans ses rapports avec l'allemand.* « L'esprit des Français est une épée qui a une pointe, mais pas de tranchant; celui des Allemands est un glaive qui a un tranchant, mais pas de pointe: aussi ces derniers succombent-ils toujours dans un assaut d'esprit. Ce qui assure surtout leur défaite dans la conversation, c'est que les meilleures choses qu'ils savent, ils ne peuvent les dire en français. » Et en preuve de cette assertion, Bœrne raconte comment un jour, ayant prié un de ses amis français de revoir un article qu'il voulait faire insérer dans un journal sur l'opéra le *Freischütz* de Weber, cet ami le lui rendit si bien corrigé

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. V, p. 240.

et revu, qu'il n'y était resté plus rien ni du sens, ni de la phrase originale. Trois écrivains seulement, selon lui, sont, pour la richesse du langage, comparables aux meilleurs prosateurs allemands : Rousseau, M.[lle] de Staël et Benjamin Constant. « C'est que les deux premiers sont Suisses de naissance, et le troisième s'est long-temps nourri de l'esprit germanique. » On peut avouer que la langue française n'est point aussi riche que l'allemande; mais elle n'est pas si pauvre que les étrangers le disent, et pour être compétent à porter un pareil jugement, il faudrait savoir également bien les deux langues que l'on prétend comparer. Nous accorderons plus volontiers à M. Bœrne ce qu'il dit de la traduction entreprise à Paris, il y a une dizaine d'années, du théâtre étranger, des drames de Schiller, de Gœthe, de Werner, de Mullner. Il assure, et nous le concevons, qu'il n'a jamais pu lire plus de quatre pages de ces prétendues versions.

Ailleurs, revenant sur ce sujet, à propos de la bévue littéraire faite par je ne sais quel écrivain [1] qui a traduit le mot *Erlkönig*, espèce de loup-garou, que Gœthe a introduit dans une de ses plus charmantes romances, par le *Roi des Aunes*, Bœrne s'exprime ainsi : « Il est vrai, on n'écrit en France ni de si mauvais livres, ni tant de mauvais livres qu'en Allemagne; il est plus vrai encore, les Français ont de plus grands écrivains et plus de grands écrivains que les Allemands; mais cet avantage leur coûte trop cher. Les Allemands forment une république littéraire; ils sont libres quant à la pensée, et ne se prosternent devant aucune idole. Chez nous, chacun peut écrire et chacun en use comme il lui plaît. C'est un abus, si l'on veut; mais l'abus suppose l'usage. Les Français, au contraire, sont soumis à une aristocratie littéraire; ils rampent devant les règles, comme les courtisans devant l'étiquette, et ils ne pensent, ne veulent,

1 Le traducteur est M. H. de la Touche. *Note du Rédact.*

ne font que ce qu'ont voulu, fait, pensé les grands seigneurs de leur littérature. Or, comme la liberté civile est incompatible avec une poétique, hors de laquelle il n'y a pas de salut, la révolution politique en France doit être nécessairement suivie d'une révolution littéraire, et déjà, en effet, elle se fait sentir (1822). En littérature, les Français sont divisés en deux partis, les *classiques* et les *romantiques*. Ils décorent du nom de classique la vieille littérature, la littérature légitime, conventionnelle; et ils appellent romantique tout écrivain qui va son chemin à lui, qui ne tient compte de la loi et de la coutume, et qui de temps à autre se sert d'un mot dans un autre sens qu'il n'était usité à l'*Œil-de-bœuf* littéraire. Mais ni les sectateurs, ni les adversaires de la littérature romantique ne savent au juste en quoi elle consiste. Ainsi que les Grecs appelaient barbares tous les étrangers, ainsi les Français nomment romantique tout ce qui n'est pas français, et comme ils ne comprennent rien de ce qui n'est pas français, ils désignent par le nom de romantique tout ce qu'ils n'entendent pas. » Ne voilà-t-il pas une de ces exagérations qu'on pardonne au satirique, mais dont il faut retrancher quelque chose pour être juste?

« L'*humeur*, poursuit notre auteur, cette démocratie désordonnée et volontaire des pensées et des sentimens, les Français la comprennent si peu, qu'ils n'entendent même pas leur propre Rabelais, et qu'ils le classent parmi les satiriques. Comme nous l'avons dit, l'aristocratie littéraire dut peser aux Français habitués à la liberté, et plusieurs des jeunes écrivains en secouèrent le joug. Mais ici se montre un phénomène très-extraordinaire : les ultras favorisent le romantisme, et sont les libéraux, les protestans de la littérature, tandis que les constitutionnels s'efforcent de maintenir l'antique foi au classicisme. Les premiers se plaisent au romantisme, parce qu'ils s'imaginent que les brouillards, les spectres, les croix et les misères qui y ap-

paraissent quelquefois, en sont l'essentiel, et que tout cela favorise leurs plans; par la même raison les libéraux ont pris le genre romantique en aversion. Qui ne reconnaît pas ici de nouveau quel sage ministre est le sort, qui entend le système de bascule aussi bien qu'un autre? Il porte ainsi les partis à se neutraliser réciproquement, et à réparer les excès de l'un par ceux de l'autre. »

Le même sujet est traité dans un chapitre intitulé: *Aristocratie de l'esprit.* « Dans l'empire de l'art et de la science française règnent sans contrôle et sans opposition (cette opposition s'est élevée depuis) la coutume, la naissance, l'usage, la convenance. Chaque principe est obligé de justifier de ses armoiries, de ses aïeux; vient-il de Corneille, de Boileau, de Voltaire, on l'admet; n'a-t-il pour toute recommandation que sa valeur intrinsèque, il est repoussé. Dans les tragédies les plus récentes, les sentimens s'expriment encore dans le style conventionnel, usité il y a deux siècles. Vainement leurs héros portent les cheveux à la Titus; leur tête est encore aussi lourde que lorsqu'elle était surchargée d'une énorme perruque. Leurs belles héroïnes ont beau se draper à la grecque, si l'on ne voit plus la robe à queue traînante et les paniers du temps de M.me de Pompadour, on les entend du moins. Les paroles sententieuses, les mots passionnés, y sont arrangés comme des mouches. Le vieux goût est un despote, devant lequel ils s'inclinent et rampent. On s'imagine toujours encore en France qu'il est du bon ton d'effleurer seulement la philosophie, et qu'il est bourgeois de vider la coupe jusqu'au fond. Même servilité dans la peinture et la sculpture: poses théâtrales, coquetterie, couleurs éclatantes, cheveux frisés, etc., toute la pompe de la cour de Versailles. Quel est ce grand jeune homme dans ce tableau de bataille, qui se croit le premier, parce qu'il est placé sur l'avant-scène, qui se pavane comme un roi de théâtre, et qui, en face de la mort, n'a pas

oublié les pratiques de la salle d'armes? Est-ce un tambour-major de la vieille garde? Non, c'est Romulus, et c'est David qui l'a peint....

« Il devait en être ainsi. Depuis François I.er, les rois de France et leurs courtisans ont favorisé les sciences et les arts; et ceux qui les cultivaient, semblables en cela à tous les favoris, cherchèrent à conserver ces bonnes grâces par les moyens qui les leur avaient acquises, par une complaisance sans bornes pour les principes, les passions et les caprices de leurs protecteurs. La révolution n'a guère changé à cet état de choses. La cour domine comme autrefois sur les esprits; seulement cette cour s'est agrandie, et au lieu d'être renfermée entre les grilles des Tuileries, elle a pour limites les murs de Paris. Cette aristocratie de la capitale étouffe en France toute liberté de l'esprit [1]. Tout ce qui a quelque talent va à Paris, pour y périr. La gloire la mieux méritée vieillit en huit jours; et le silence d'une semaine équivaut à l'oubli. De cette manière le progrès est impossible. Tous les ouvrages paraissent à Paris, et sont jugés à Paris, de sorte que presque toujours les mêmes hommes sont juges et parties. Mais ce sont principalement les divisions politiques qui exercent sur les sciences et les arts une funeste influence. Le blâme que chaque parti déverse ordinairement sur les productions des écrivains et des artistes du côté opposé, fait moins de mal que les éloges souvent immérités dont chacun comble ceux qui lui appartiennent. Et ici nous accusons moins les ultras; ce parti est aussi vieux que le monde, et ses défauts sont trop enracinés pour qu'il soit possible de l'en corriger. Mais il peut être utile de faire de

1 Le dirons-nous? Cette aristocratie, cette tyrannie s'est encore accrue depuis la glorieuse révolution de Juillet. Plus que jamais les départemens sont traités en provinces, et jamais Paris n'y a envoyé autant de proconsuls que depuis cette époque. Dans les institutions littéraires surtout, tout se fait par quelques hommes de Paris, et tout ce qui déplaît à certains personnages de la capitale, est impitoyablement repoussé.

justes remontrances aux libéraux, dont les faiblesses sont encore de fraîche date. Ils devraient même savoir que le but de tous leurs efforts doit être d'assurer le triomphe de l'esprit sur la matière, de la loi naturelle sur les vieux parchemins, et que la victoire est par cela même à moitié acquise, s'ils forcent l'ennemi de combattre avec les armes de l'esprit. Pourquoi donc déprimer les talens qui peuvent se trouver encore dans le camp opposé? Combattant avec des armes spirituelles, c'est en définitive pour les progrès de l'esprit, pour la vérité qu'ils travaillent, malgré eux peut-être, mais à coup sûr.

« Il faut le répéter : les Français ne voient qu'un côté des choses, et ce défaut de leur esprit ressort maintenant d'autant plus qu'ils cherchent à s'en délivrer. » A l'appui de ce reproche, qui est un de ceux que les étrangers adressent le plus souvent à notre nation, M. Bœrne cite la conduite un peu brutale du parterre de la Porte-Saint-Martin, lorsque le 31 Juillet 1822 une troupe anglaise essaya de représenter sur ce théâtre le Maure de Venise. On se souvient avec quelle grossièreté fut alors repoussé ce qu'on appelait une invasion littéraire. Il décrit d'une manière très-vive et très-piquante cette scène, où Martainville fut mis à la porte, et où les spectateurs donnèrent un spectacle bien plus intéressant et plus vrai, que celui qu'ils refusaient de voir. Heureusement Paris a depuis noblement réparé cette réception discourtoise et inhospitalière des acteurs britanniques.

M. Bœrne a une singulière manière de se dédommager lorsqu'il est dans une société où la politesse ou la prudence ordonne de taire ce qu'on pense. Se trouvant un jour à table, avec un de ses amis, dans une maison de jeu, dont un marquis faisait les honneurs, lequel marquis correspondait avec la police, ennuyé du prudent silence qu'on observait, il s'avisa d'entamer avec la société une conversation mentale. « Ne serait-ce pas d'un bon effet, me disais-je, si,

au dessert, je me levais tout à coup de mon siége en m'écriant : Messieurs, nous sommes entre nous, buvons un coup à la santé de Napoléon II. Ou si j'adressais au marquis, placé à l'autre bout, cette question : Connaissez-vous, monsieur, la traduction de Platon par Schleiermacher? Ou si, avec mon voisin à gauche, je m'entretenais avec chaleur de l'immoralité et des conséquences funestes des jeux de hasard; et, avec mon voisin à droite, des *Fausses années de voyage de Guillaume Meister* [1], par M. Pustkuchen? »

Parmi les autres morceaux de ce volume, les plus intéressans sont les articles intitulés : *La Place de Grève*, *Talma*, *Les Cabinets de lecture*, *Le Jardin des Tuileries*, *Versailles*, *La Colonne de la place Vendôme*.

« Talma est à tel point supérieur à tous les acteurs que j'aie jamais vus, que je n'avais aucune mesure pour le juger. Tant qu'il joua, je croyais la réalité sur le théâtre et la fiction dans les spectateurs. Ceux-ci concouraient à l'action dramatique, et formaient, en quelque sorte, le chœur, bien que sous une autre forme que chez les Grecs. » — L'avidité des Parisiens de lire les journaux, doit surtout frapper les étrangers, et leur donner une haute idée de l'esprit public de cette immense population. « Il faudrait bouleverser de fond en comble, dit M. Bœrne, le sol français, si l'on voulait extirper l'intérêt que tous prennent à la chose publique. Tout le monde lit : le cocher sur son siége en attendant son maître; la fruitière au marché; le portier dans sa loge. Pour un peintre de mœurs il n'y a pas de scène plus riche à observer que le jardin du Palais-Royal, le matin. Là, mille personnes ont des journaux à la main, et se montrent dans les attitudes les plus diverses. L'un est assis, l'autre debout, un troisième marche d'un pas tantôt plus lent, tantôt plus pressé. Voilà

1 Traduction impropre du titre de la seconde partie du *Wilhelm Meister*, de Gœthe (*Wanderjahre*). Gœthe ayant tardé de publier la suite de cet ouvrage, un M. Pustkuchen s'avisa de le terminer à sa place : hardiesse qui fit dans le temps une grande sensation en Allemagne.

qu'une nouvelle attire plus fortement son attention; et, oubliant de poser le second pied, il s'arrête immobile sur un seul, comme Simon le stylite. Le garçon boucher s'essuie la main sanglante, pour ne pas salir la feuille qu'il tient; et le pâtissier ambulant laisse se refroidir ses gâteaux pour lire la gazette. Si jamais Paris venait à périr comme Herculanum, et que, mettant à découvert le Palais-Royal, les archéologues futurs trouvassent les hommes dans cette attitude, qu'ils se rompraient la tête pour deviner ce qu'ils faisaient lorsque la lave est venue les surprendre! Il n'y avait là ni marché, ni théâtre, c'est ce que prouve la disposition des lieux. Nul spectacle n'avait attiré leur attention commune, car toutes ces têtes sont tournées d'un autre côté, et leur regard est porté vers la terre. Que faisaient-ils donc? se demandera-t-on, et personne ne dira : ils lisaient. » Ce qui, selon M. Bœrne, prouve surtout jusqu'à quel point la lecture des journaux captive l'attention et toutes les facultés des Français, c'est le silence solennel qui règne dans les cabinets; « car dans d'autres occasions, à table, par exemple, quatre Français font plus de bruit que tous les convives du Cygne blanc à Francfort, dans la seconde semaine de la foire. » Dans le chapitre sur les Tuileries, et à propos du télégraphe placé au haut du Garde-Meuble, M. Bœrne fait une digression sur ce mode de correspondance; nous la transcrivons sans autre transition : « Sur ce palais joue le télégraphe. Jouer? Oh oui, comme le serpent se joue au soleil. Qu'elle est terrible, cette tyrannie aux longs bras! Dernièrement un écrivain anglais partit de Paris pour Londres; déjà il est à Calais, à bord du paquebot; déjà les voiles sont déployées : voilà que le télégraphe l'atteint, comme un trait lancé depuis Paris. Il est arrêté et jeté au cachot, et après un mois de détention, relâché comme innocent. Je parcourrai le Moniteur, pour voir si, depuis 1789, le télégraphe a jamais porté au loin la prompte annonce d'un seul bienfait, ou la grâce d'un con-

damné, et si je trouve un seul exemple de ce genre, je me réconcilierai avec lui. »

Plus loin, M. Bœrne raconte un tour de sa façon. « A chaque porte du jardin des Tuileries sont postées deux sentinelles, l'une française, l'autre suisse, qui se gardent mutuellement. Souvent, me plaçant entre les deux, je me plaisais à tirer mon mouchoir blanc, et à assembler ainsi, à l'aide de l'uniforme rouge de l'Helvétien et de l'habit bleu du Français, les trois couleurs séditieuses! » Et à propos de ces sentinelles, dont l'une venait de tuer la nuit un jeune homme qui avait négligé de répondre au *qui vive*, il condamne prophétiquement et un peu en termes voilés, comme les oracles, la tyrannie qui alors pesait sur la France: « Funeste et malheureuse domination, s'écrie-t-il, que celle qui, semblable à une plante exotique, apportée dans le pays sur des vaisseaux étrangers, entretenue dans la serre chaude de la cour, arrosée par des ouvriers mercenaires, tremble au moindre nuage qui se montre à l'horizon, au moindre souffle de l'air vif! »

Sous le titre *Versailles*, notre satirique voyageur décrit toute l'ancienne cour avec ses abus énormes, ses scandales et ses honteuses dilapidations. « Qu'est-ce que ces deux édifices à droite et à gauche; sont-ce des temples? Non, c'étaient les écuries du roi. — Et celui-là? — Là logeaient les chiens du roi. — Et, de ce côté, ce bâtiment immense? — Là, dans mille appartemens, le roi nourrissait deux mille esclaves. Le cuisinier en chef tirait 150,000 francs par an de la seule vente des restes desservis des tables royales. — Et là-bas, qu'est-ce? C'est le jeu de paume, où la France perdit patience et trouva la liberté. » Ce chapitre se termine par ces mots: « Un seul feu d'artifice, brûlé aux noces de Louis XVI, coûta six millions; chaque représentation d'un opéra causait une dépense de 100,000 francs, et l'on ose parler encore des excès auxquels se livra la nation française dans l'effervescence de ses premiers jours de liberté! »

L'article sur la colonne de la place Vendôme, finit par une observation que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter. « Pour apprendre à l'histoire à être polie, ils ont effacé l'inscription qui se trouvait au bas de la colonne. Elle était conçue en latin, et inintelligible pour le grand nombre : maintenant les plus grossiers comprennent de reste ce que signifient ces mots effacés. »

Nous terminerons toutes ces citations par le morceau qui porte pour titre : *La place de Grève.*

« Paris est un livre ouvert ; parcourir ses rues, c'est lire. J'ai coutume de feuilleter tous les jours quelques heures dans cet ouvrage si instructif et si amusant. Il était deux heures lorsque je sortis de mon logis. Vers ce temps, le menuisier qui habite vis-à-vis de moi joue infailliblement un quart d'heure avec son perroquet, pour reprendre ensuite le rabot. Un baron allemand, mon voisin, revenait de sa course du matin, et sortait d'un pied léger de son tilburi. Bientôt j'entrai dans la rue Vivienne : c'est le paradis du monde féminin ; là, on trouve tout ce qui peut déguiser la laideur, tout ce qui peut déceler la beauté : chapeaux, voiles, bijoux d'or, pierreries si riches et en si grand nombre qu'une reine même hésiterait dans son choix. Un superbe carrosse arrêta devant le magasin d'une marchande de mode ; un nègre en ouvrit la portière, et une dame en descendit. Cinq minutes après je jetai un regard indiscret à travers la porte de ce temple de la vanité, et je vis déposer sur le comptoir un billet de banque pour un chapeau surmonté de toute la dépouille d'un oiseau de paradis. Mais peut-être la haute et puissante dame aurait volontiers échangé son rang et ses richesses contre le joli visage qui, à côté de moi, regardait d'un œil d'envie le chapeau et le billet. A quelque distance de là s'était formé un petit groupe ; je m'en approchai : c'étaient deux chiffonniers qui se querellaient vivement. L'un d'eux avait trouvé dans le fumier un lambeau de laine, large comme la main ; et l'autre,

qui prétendait avoir fait la découverte en même-temps, levait son crochet de fer, en s'écriant avec fureur : *Veux-tu lâcher cela !*

« Plus loin un homme, debout, marquait quelque chose dans son carnet, d'un air aussi grave que si le bon Dieu était à lui dicter le décalogue. Un *gare !* crié du haut d'un cabriolet, l'arracha soudain à ses pieuses rêveries. C'était sans doute un courtier, car il venait du côté de la bourse. Je descendis maintenant le perron du Palais-Royal, où l'on trouve tout, jusqu'à la misère humaine, excepté son apparence. Là, l'indigence est dorée, la faim plaisante et le vice sourit.

« Je m'étais ainsi promené pendant deux heures, et j'avais trouvé partout la vie la plus active. Cette vie ne se montrait pas toujours bondissante, chantante, riante; elle pleurait, gémissait, se traînait çà et là, mais elle vivait du moins. Et dans cette heure même, dans cette même ville, respiraient quatre jeunes hommes sans vivre, puisque, s'ils n'étaient pas la proie du désespoir, l'enthousiasme les élevait au-dessus de la condition humaine. Les quatre sous-officiers, condamnés à mort, pour avoir pris part à la conspiration de la Rochelle, devaient être exécutés à quatre heures en place de Grève. C'est ce que j'appris seulement dans la rue, et peut-être un demi-million d'hommes n'en fut instruit que par la feuille du soir. Il était quatre heures. Je me jetai dans un cabriolet, pour assister à ce terrible spectacle. Je passai devant le palais des Tuileries, que gardent les petits-fils de Guillaume Tell, devant le Louvre, du haut duquel Charles IX tira sur ses sujets; près du Pont-Neuf, où se trouve la statue équestre de Henri IV, dont les yeux étaient dirigés sur le lieu de l'exécution : arrivé sur la place du Châtelet, la foule et les gardes ne me permirent pas d'aller plus loin. J'entrai dans le restaurant élevé sur les fondemens du Grand-Châtelet, et du balcon duquel je pouvais voir passer le funèbre

cortége. Le grand salon était rempli de monde. Il y avait des femmes; elles étaient pâles de pitié et vivement agitées; mais elles mangeaient et buvaient. Il connaissait bien le cœur humain le poète qui chanta : Qu'il est doux de contempler du port le désastre d'un naufrage ! Personne n'osa dire ce qu'il sentait; les mouchards seuls exprimaient des sentimens qu'ils n'avaient pas. C'était un beau jour pour ces insectes immondes : la corruption est leur berceau. Ils prêtaient une oreille attentive à ce qui se disait autour d'eux, dans l'espérance de surprendre quelque exclamation séditieuse, échappée à la pitié ou à l'indignation. L'un d'eux vint à moi. Jetant un regard sur la foule et la force armée, il dit avec ironie : « Il leur faut quatre mille hommes pour en garder quatre ! » Je ne répondis rien. « Ces jeunes hommes ont bien mérité un petit châtiment; ils ont voulu renverser le Gouvernement, mais... » Je me taisais toujours. « Paris dort ! » ajouta-t-il; je me tus encore, mais je pensais en moi-même : Non, Paris ne dort pas, il veille, mais il hésite, il réfléchit et laisse faire. Car, si ce géant aux mille bras dormait seulement, si dans son sommeil il étendait ses membres, à ce seul mouvement ces baïonnettes se briseraient, et quatre mères n'auraient pas à pleurer leurs fils.

« Dans ce moment les flots du peuple s'approchèrent; le cortége passa sous nos yeux; les condamnés, en habit bourgeois, nu-tête, étaient assis deux à deux, le dos tourné vers l'échafaud. Ils ne prêtaient aucune attention aux discours des prêtres qui les accompagnaient, et saluaient continuellement la multitude. Ils paraissaient tranquilles, et marchaient à la mort d'un front serein. Trente minutes auparavant le procureur du roi avait encore eu une entrevue avec eux. Un aveu les eût sauvés peut-être; un mensonge les eût délivrés infailliblement. Ils gardèrent le silence et moururent. Bientôt les tombereaux revinrent avec quatre cadavres. La force armée se sépara. J'admirai la haute prudence qui avait présidé

à sa distribution. Je ne pus songer qu'avec respect à la puissance de l'esprit humain, qui dompte la mer par des digues, et assure la domination du petit nombre sur le grand. C'est dans ce moment que, pour la première fois, je me surpris à penser que les gouvernemens étaient institués par la grâce de Dieu; comment sans cela certains d'entre eux se maintiendraient-ils?

« La rue était libre; je pus pénétrer sur la place. On y était occupé à défaire l'échafaud, à laver le sol ensanglanté. Je songeai à la main de lady Macbeth. J'interrogeai les assistans sur les derniers momens des jeunes soldats. Ils étaient montés l'escalier rouge d'un pas ferme. Leur dernier cri avait été: *Vive la liberté!*

« Cette place offre beaucoup de matière à réflexions. La France n'aurait pas ailleurs d'*humoristes*, qu'il y en aurait dans ce voisinage; elle n'aurait pas de fripons, qu'on en trouverait ici; et le sentiment y serait inconnu, qu'il habiterait dans ces lieux. Il était impossible d'avoir, depuis trente ans, vue sur cette place, sans se moquer de l'espèce humaine, ou sans devenir un fripon, ou sans fondre en larmes. J'eus une grande pensée: *L'essentiel après tout, c'est de vivre.* La première exécution en place de Grève eut lieu en 1310, sur la personne de Marguerite Poretti, accusée d'hérésie. Celle-là, il est vrai, n'existerait plus aujourd'hui, quelle qu'eût été à son égard la faveur des Parques. Mais les trente-sept citoyens, qui périrent ici dans l'émeute du 24 Août 1787, d'une seule décharge de la force publique; mais toutes ces victimes de la révolution qui furent tuées ici; mais Aréna et ses quatre compagnons, et George Cadoudal et tant d'autres, ils vivraient peut-être heureux et honorés! »

W.



Voyages.

LETTRE SUR LA LIVONIE.[1]

Château de Karkuss, le 26 Septembre.

Nous avons quitté Pskof dans la soirée. Le lendemain nous étions hors du territoire de la Russie proprement dite. Autour de nous tout avait changé d'aspect. C'était un autre pays, un autre peuple. Nous avions passé les frontières de la Livonie, et, il était facile de le voir, nous étions dans une province qui n'est russe que par le sort des armes.

Les paysans que nous rencontrions ne portaient point le costume moscovite. Ils n'avaient ni cette barbe touffue, ornement principal et presque sacré d'un moujik[2], ni cette chevelure épaisse et brune, que les Russes semblent avoir apportée d'une contrée méridionale. Leurs cheveux blonds et plats tombaient sur leurs épaules; leur teint était pâle,

1 *Note du Rédacteur*. Nous empruntons cet article à un ouvrage qui s'imprime et qui paraîtra incessamment à la librairie Levrault, sous le titre : *Voyage en Russie, ou Lettres écrites en* 1829. L'auteur, M. Léon Renouard de Bussierre, que nous sommes heureux de compter au nombre de nos collaborateurs, a bien voulu nous permettre de publier dans la *Nouvelle Revue germanique* ce qu'il dit sur la Livonie, et nous croyons être agréable à nos lecteurs, en leur faisant connaître à l'avance les détails qu'il donne sur une contrée semi-allemande en quelque sorte, et par sa langue et par ses mœurs. Cette lecture leur fera bien augurer, sans doute, des destinées de l'ouvrage, auquel les circonstances d'ailleurs viennent prêter un intérêt de plus. Pour nous, qui l'avons parcouru en entier, nous ne craignons point de lui présager plus qu'un succès de vogue; car à un style facile, animé souvent et toujours naturel, il joint un vrai talent d'observation, mérite qui seul fait vivre les productions de ce genre. L'auteur n'avait pas vingt ans quand il a écrit ces lettres; à en juger par nous-même, le public sera tenté plus d'une fois d'en douter. F. B.

2 Paysan russe.

leur corps sec et alongé; tout en eux avait une empreinte septentrionale. Les intonations harmonieuses et fortes de la langue slavonne étaient remplacées dans leur bouche par les sons rauques de l'esthonien, tandis que les gens de la classe relevée parlaient un allemand élégant et pur.

L'aspect d'une nature riante enchantait nos regards, privés depuis si long-temps de cette jouissance. C'était un pays fertile, des forêts, des collines, de vertes prairies et des lacs à rivages pittoresques. Une ligne bleuâtre de montagnes terminait l'horizon. Il faut avoir traversé les plaines de la Russie pour comprendre le ravissement que me fit éprouver cette vue.

Au lieu des églises moscovites, surmontées de minarets et de coupoles, je voyais des clochers semblables à ceux des villages de l'Allemagne.

Enfin, les ruines d'antiques manoirs féodaux, jetées çà et là sur des plateaux élevés, me rappelaient que ce pays a fait partie depuis des siècles de la grande famille européenne.

Objet de convoitise pour les différens États du Nord, la Livonie fut toujours la proie de l'étranger. Dès les temps les plus reculés, sa position sur la Baltique et la richesse de son sol, circonstances heureuses en apparence, attirèrent des calamités sans nombre sur ses anciens habitans.

Ils formaient au dixième siècle des peuplades libres et agricoles, d'origine tchoude et lettonne. Mais la monarchie de Rurik s'était alors fondée dans le pays des Slaves. Forte et conquérante pendant les premiers siècles de son existence, elle voulut s'étendre vers les rivages de la Baltique, en même temps qu'elle se portait sur ceux de la mer Noire. La Livonie fut envahie. Les Russes y bâtirent des forts, y prélevèrent des tributs, y cherchèrent des esclaves. Souvent repoussés, ils revenaient bientôt exercer leurs ravages avec un acharnement nouveau.

Et telle a été, depuis cette époque, l'importance que les grands-princes et les tsars ont toujours mise à la possession de cette province, qu'ils y ont reporté leurs armes avec persévérance toutes les fois que la Russie, libre d'un joug étranger, n'était pas elle-même déchirée par des troubles civils.

Après que les Mongols eurent soumis tout le pays entre le Volga et le Borysthène, les incursions des Russes devinrent moins fréquentes. Mais une nouvelle puissance venait de s'élever en Livonie et rattachait cette contrée à l'Europe, tandis que le despotisme asiatique pesait encore sur la nation russe.

En 1160, d'obscurs marchands de Brême, jetés par une tempête sur les côtes de la Livonie, y avaient établi un comptoir. Cette colonie s'accrut rapidement. La ville de Riga fut fondée, et le pape y institua des évêques, qui entreprirent de convertir les Tchoudes et les Lettons. Pour éclairer ces idolâtres, il fallait les soumettre. A cet effet l'évêque Albert créa *l'Ordre des Chevaliers Porte-glaive*, et d'avance leur concéda le tiers de la Livonie, qu'ils étaient chargés de conquérir[1]. La noblesse allemande, appelée à cette croisade, triompha de la résistance des Livoniens, qui, après la soumission de leur pays, furent baptisés et réduits à l'esclavage.

Plus tard la Courlande et l'Esthonie furent réunies aux possessions de l'ordre, qui, pendant trois siècles, resta florissant et redouté.

Cependant la Moscovie, affranchie du joug des Tatars, avait repris, sous Ivan III, une attitude menaçante, et en 1558 les hordes russes reparurent au milieu de la Livonie, qu'elles trouvèrent affaiblie par des divisions intestines. Les chevaliers avaient adopté en partie la réforme religieuse. Leur grand-maître était en guerre avec l'archevêque de

1 En 1201.

Riga, et la présence d'un ennemi commun put à peine interrompre ces querelles. Forcés par leur désunion d'implorer des secours étrangers, ils se mirent à la merci de la Pologne et de la Suède.

Après vingt-cinq années de combats, le tsar se vit contraint de renoncer à ses prétentions. Celles des Suédois et des Polonais restaient en présence. Pendant plus d'un demi-siècle, la Livonie fut en proie à leurs ravages, jusqu'à ce que la Suède en fit l'acquisition définitive par le traité d'Oliva.[1]

Soixante années plus tard, le successeur de Charles XII fut obligé de la céder à Pierre le Grand. Pendant cet intervalle la malheureuse Livonie avait de nouveau été le théâtre d'une guerre cruelle.

Tant de désastres ont arrêté pendant long-temps l'accroissement de la population; et actuellement encore la Livonie est une des provinces de la Russie d'Europe les plus faiblement peuplées.[2]

Aucune fusion n'a eu lieu entre la race des habitans primitifs et celle de leurs conquérans. Depuis cinq siècles, les uns sont restés maîtres, les autres esclaves, et chacune de ces populations distinctes a conservé sa langue et ses coutumes.

Les nobles, ainsi que les bourgeois des villes, sont presque tous d'origine allemande. Les premiers descendent pour la plupart des familles des chevaliers Porte-glaive. Ils possèdent les deux tiers du pays; le reste appartient à la couronne. Le peuple n'a rien.

En Livonie une terre de quatre à cinq lieues de tour n'est qu'une propriété d'une valeur médiocre. Faute de débouchés, les produits du sol sont à vil prix; l'industrie est presque nulle, et au sein d'une abondance dont ils ne

1 1660.

2 La superficie de la Livonie est à peu près le dixième de celle de la France, et sa population ne s'élève pas à plus de 640,000 ames.

savent point tirer parti, les propriétaires de cet ancien grenier du Nord voient diminuer chaque jour leurs revenus.

Les seigneurs livoniens, qui se distinguent par une culture plus ancienne et plus solide que celle des gentilshommes russes, se montrent dignes de leur origine germanique. L'étude et les voyages leur rendent les lettres et les sciences familières. En même temps les habitudes d'une existence isolée mêlent souvent à leur urbanité quelque chose qui est moins de la rudesse que de la bonhomie.

Établis à de grandes distances les uns des autres, ils ont rarement l'occasion de se réunir pendant l'été si court et l'hiver si rigoureux de ces contrées. Il faut ordinairement quelque fête de famille pour les rassembler chez l'un d'eux. Alors ils arrivent de soixante lieues à la ronde, quelquefois au nombre de plus de cent. Ils amènent une suite nombreuse, des voitures, des kibiktes, plusieurs centaines de chevaux et même des meubles, qui servent à garnir les logemens improvisés qu'on leur destine. Quelques semaines se passent dans les fêtes, les courses et les repas; puis on se quitte; chacun retourne dans ses domaines, où son isolement recommence pour durer des mois entiers. Telle devait être en Allemagne, il y a un siècle ou deux, l'existence des châtelains.

Parfois dans ces joyeuses réunions, des usages empruntés à une civilisation raffinée se heurtent avec des habitudes qui rappellent des mœurs rudes et patriarchales. Maintes demeures seigneuriales, où les pièces les plus spirituelles de la scène française sont jouées avec talent sur un théâtre de société, ne sont que des maisonnettes en bois, construites au milieu des champs et meublées avec une simplicité antique. Dans quelques-unes la garde de la maison est confiee à un ours, grotesque majordome, qui, couvert d'un habit galonné, la hallebarde en main, la perruque et le

chapeau sur la tête, est chargé de recevoir les hôtes à leur entrée dans le manoir.

Ici, comme chez les Russes, l'hospitalité est un trait distinctif du caractère national. Et pourrais-je omettre de citer cette qualité, lorsqu'on m'en donne des preuves si touchantes depuis que j'habite la terre de Karkuss?

La *noblesse livonienne* forme un corps politique qui prend une part directe à l'administration de la province. Réunie à des époques fixes en assemblées générales et en assemblées de district, elle vote certains impôts et choisit dans son sein des juges, des officiers supérieurs de police, des administrateurs, enfin, les membres de deux conseils généraux. Ceux-ci, partagés en quelque sorte en chambre haute et en chambre basse, tiennent régulièrement leurs sessions sous la présidence du maréchal de la noblesse. Ils règlent des dépenses d'intérêt commun, donnent leur avis sur différens objets d'administration, contrôlent les actes du gouverneur civil, et adressent à la couronne les plaintes auxquelles sa gestion peut donner lieu.

A l'époque de leur réunion à l'empire, les gentilshommes livoniens avaient obtenu de Pierre le Grand la conservation des priviléges qu'ils tenaient des anciens souverains de la Suède. Mais la main toute-puissante des autocrates a porté des atteintes successives au maintien de leurs droits, et aujourd'hui le pouvoir de l'empereur n'est guère plus limité en Livonie qu'il ne l'est en Russie même.

Pour la plupart des affaires importantes, les seigneurs sont réduits à ne plus avoir qu'une voix consultative, et même l'expression de leurs vœux est souvent étouffée par les délégués de la couronne. Ils voient avec peine des commissions spéciales interrompre dans leur province la marche régulière de la justice, et ils se plaignent du droit considérable dont on a frappé un de leurs plus anciens priviléges, celui d'être en Livonie les seuls fabricans et les seuls

débitans d'eau-de-vie; privilége nobiliaire d'une singulière espèce, que le tsar lui-même s'est réservé dans la plus grande partie de l'empire, et qui lui rapporte annuellement au-delà de 90 millions.

La position des *paysans livoniens* a éprouvé depuis quelques années des changemens importans: leurs maîtres les ont déclarés *hommes libres*. Au mois de Mai 1818 leur affranchissement fut résolu dans un congrès de gentilshommes. Aussitôt une commission, nommée par l'empereur Alexandre, s'occupa de fixer les bases de cette liberté nouvelle. Son travail, achevé dans l'espace de quelques mois, fut adopté par la noblesse, et bientôt après il reçut force de loi.

Mais une irritation générale se manifesta parmi les serfs. Ils s'assemblèrent en armes dans plusieurs cantons et présentèrent le spectacle étrange d'une population qui se soulève pour le maintien de son esclavage. On députa vers eux des anciens, des juges, des pasteurs: ils les insultèrent. On employa la force: ils tentèrent d'y résister. « Nous repoussons, disaient-ils, cette liberté que vous établissez malgré nous. Nous ne voulons pas être détachés du sol qui a nourri nos pères. Qu'on nous l'accorde en propriété, si l'on prétend nous affranchir! Sinon, qu'on nous laisse à notre ancien esclavage! »

L'appareil de forces que l'on déploya fit taire ces plaintes. Pour les comprendre, il faut savoir qu'en Livonie, comme en Russie, certains principes d'ordre et de justice s'étaient introduits au sein même du servage. Les serfs transmettaient régulièrement à leur fils aîné les terres qui leur étaient confiées, et c'était presque chose inouïe que l'on eût privé l'un d'eux de son héritage, autrement qu'à la suite d'un crime ou d'un délit grave. Cette espèce d'inféodation, en vertu de laquelle la possession des mêmes champs se maintenait dans une même famille, passait, aux yeux des serfs, pour un véritable droit de propriété.

L'affranchissement les ayant élevés (ou, d'après eux, réduits) à la condition de fermiers, il fallait nécessairement accorder aux seigneurs le droit de les renvoyer, si bon leur semblait, à l'expiration des baux, et de les remplacer alors par d'autres métayers. Voilà pourquoi les paysans se crurent dépouillés de leurs anciens priviléges et firent de si énergiques protestations.

Avec le temps le plus grand nombre a fini par reconnaître les avantages de leur position nouvelle; et déjà, dans leurs relations avec les seigneurs, on remarque un peu moins de bassesse et de servilité.

Ils ont obtenu le droit d'acquérir toute espère d'immeubles, à l'exception des terres nobles. A partir de 1832, ils pourront se fixer indistinctement dans toutes les parties de la Livonie, et à cette même époque il leur sera loisible de s'établir dans les villes et d'y acheter le droit de bourgeoisie.

Détachés de la glèbe, ils ont vu des institutions stables et uniformes remplacer parmi eux un régime arbitraire. Des *communes* ont été organisées dans les campagnes, et tout paysan, en âge de majorité, a été investi du droit de prendre part aux débats des assemblées générales, qui, dans chaque localité, règlent la répartition des impôts, votent les dépenses communales et procèdent à l'élection des administrateurs et des juges de la commune.

Cependant, si le sort des Livoniens s'est amélioré, il n'en est pas moins digne de pitié, quand on le compare à celui des cultivateurs de nos pays.

Les paysans de Livonie sont tous prolétaires, et il en est fort peu qui puissent concevoir l'espérance d'acquérir par la suite une propriété. Les conditions de bail auxquelles ils sont obligés de souscrire, sont ordinairement très-dures. C'est au seigneur que revient la plus grande partie des produits qu'ils récoltent, en même temps que des corvées

fréquentes, absorbant la moitié de leur temps, les empêchent de bien soigner la culture des terres.

D'ailleurs le pouvoir illimité des seigneurs a survécu en partie à l'abolition du servage : il domine les institutions démocratiques concédées aux paysans, et souvent il en paralyse les effets. Ainsi, par exemple, toute décision prise par une assemblée communale n'est valable qu'après avoir reçu la sanction du propriétaire; c'est lui qui désigne, sur une liste de candidats, les juges et les administrateurs, et il peut interdire l'exécution des arrêts que prennent ces magistrats.

Si un paysan commet quelque désordre, ou s'il parle avec irrévérence au seigneur, celui-ci a droit de lui faire appliquer jusqu'à quinze coups de bâton, ou de le faire emprisonner durant quarante-huit heures.

Enfin, dans chaque arrondissement communal, un juge noble, élu par ses pairs, exerce la haute police, et peut condamner, sans appel, chaque paysan du ressort à soixante coups de bâton.

Rien de plus misérable que les habitations des fermiers : ce sont des huttes informes, construites en bois et en terre, sans cheminée, souvent même sans fenêtres.

Elles ne sont point agglomérées comme dans les villages de la Russie. Entourées de champs, de prairies et de bouquets d'arbres, elles présentent parfois un aspect pittoresque; mais une saleté plus grande encore que celle des Moscovites règne dans l'intérieur. Les hommes et les bêtes y sont logés pêle-mêle.

Chrétiens depuis cinq siècles et membres de l'église protestante, les paysans livoniens ont conservé dans leurs croyances quelques traces de leur ancienne idolâtrie. Ils croient à la magie, se tiennent en garde contre les maléfices et les sortiléges, et la crainte qu'ils ont des esprits les engage parfois à leur consacrer des offrandes dans quelque lieu solitaire.

Leurs haines n'ont pas été moins opiniâtres que leurs superstitions. Encore actuellement on remarque une forte antipathie entre les Livoniens d'origine tchoude et ceux de race lettonne ou lithuanienne. Ils se distinguent par la couleur et la coupe de leurs vêtemens, par un grand nombre d'autres usages, et par une langue différente. Huit siècles de destinées communes n'ont pu les confondre, ni même les rapprocher.

La Livonie est une des provinces de la Russie où l'instruction primaire est le plus répandue; ce qui du reste est fort peu dire. Le Code des paysans, promulgué en 1819, ordonne l'établissement d'une école dans chaque commune de 1000 ames. Les enfans y apprennent à lire et à chanter. Quelques-uns de ceux qui se distinguent en première ligne sont envoyés plus tard dans les écoles paroissiales, où on leur enseigne l'écriture, le calcul et quelques connaissances usuelles.

Par la suite, cette organisation produira sans doute de bons résultats; mais jusqu'à présent une ignorance égale à celle des moujiks de la Russie s'est maintenue en général parmi les fermiers livoniens. Le hasard m'en a fourni plus d'une preuve. Dernièrement, par exemple, j'aperçus un poteau destiné à interdire le passage d'une allée de parc. A défaut d'une inscription, qui serait restée inintelligible pour la plupart des paysans, on avait imaginé une écriture hiéroglyphique d'une espèce nouvelle. Une vue du chemin défendu était grossièrement peinte sur le poteau; et on y avait représenté une charrette, dont le conducteur, arrêté par des agens de police, était renversé par terre, frappé à grands coups de bâton et baigné dans son sang.



Histoire.



HISTOIRE DE LA MORÉE,

PAR J. PH. FALLMERAYER.[1]

L'histoire de la Grèce, à laquelle notre enfance doit les premières inspirations du plus noble enthousiasme, disparaît tout à coup de la scène du monde : à partir du point où s'arrête l'antiquité, elle se confond dans les généralités qui appartiennent à l'empire d'Orient ou aux successeurs du sultan Mahomet. Sparte, Athènes, Thèbes, qu'illustrèrent les noms de Léonidas, de Thémistocle, d'Épaminondas, ne sont désormais que des bourgades élevées par des barbares au milieu des ruines. Il semblerait que depuis bien des siècles le voyageur et l'antiquaire aient seuls conservé le droit de retirer des souvenirs de ces décombres, et si parfois on apprend quelque fait du moyen âge, c'est que des chevaliers français ont porté leur vaillante épée sur les rives de l'Eurotas, c'est que Venise a dirigé ses conquêtes républicaines vers la terre classique des anciennes républiques.

On se tromperait étrangement, si l'on croyait, d'après cette insouciance des auteurs, que la Grèce n'a pas eu son histoire particulière. Celle de la Morée est du plus grand intérêt. Il faut donc suivre M. Fallmerayer, qui dans le vaste champ de la science nous révèle des sentiers encore inconnus. Son sujet est fait pour nous attacher; la manière dont il l'aborde et le discute ne peut que nous plaire en nous instruisant. Dans cet examen nous ne nous arrêterons point à ce qui précède la chute de la ligue achéenne; nous com-

1 *Geschichte der Halbinsel Morea;* un volume in-8.° Stoutgart et Tubingue, 1830.

mencerons par l'invasion des barbares qui se précipitèrent sur l'Empire romain; car c'est à dater de cette époque que la plupart des lecteurs détournent leurs regards de la Grèce; c'est là que se perd cette longue série de faits glorieux, et que les plus belles actions nous sont demeurées cachées, parce que la littérature avait cessé de les recueillir. On peut dont appliquer aux derniers temps de l'histoire de la Grèce ce que dit Horace de ses commencemens et des prédécesseurs d'Agamemnon, ensevelis dans une éternelle nuit, privés de l'admiration de la postérité parce qu'ils ont manqué de poète ou d'historien pour les célébrer : *carent quia vate sacro.*

M. Fallmerayer vient de réparer cet oubli : de sèches indications de chroniques, de rares mentions renfermées dans les chartes poudreuses des monastères, quelques faits communs à d'autres nations, voilà tout ce qu'on semblait pouvoir obtenir. Il a fait plus, il y a dans ses récits de la suite, de la vie, du mouvement. Il a ramassé le fil du labyrinthe, et ce fil ne s'est point rompu entre ses mains : sa marche n'a rien de timide, rien d'embarrassé. Déjà nous possédions une histoire de la Grèce moderne, recommandable sous plus d'un rapport, celle de M. Rizo Neroulos; mais elle ne commence qu'à la prise de Constantinople par les Musulmans, et son principal objet était d'exposer le nouvel état de la contrée sous ces barbares dominateurs. Le but que s'est proposé M. Fallmerayer n'est donc pas le même, et il s'est ouvert une carrière beaucoup plus vaste, puisqu'il part de la ligue achéenne et qu'il ne s'arrêtera qu'à la régénération de la Grèce de nos jours.

La suprématie romaine avait eu les plus funestes effets sur cette contrée : un grand nombre de villes furent abandonnées dès cette époque; la guerre contre Mithridate, les armées qui combattirent à Pharsale, les exactions, les impôts, les vexations de toute espèce, avaient épuisé toutes les facultés du

pays. L'Arcadie souffrit encore plus que les autres provinces, et du temps de Strabon beaucoup de villes étaient entièrement abandonnées. L'Achaïe ne fut guère plus heureuse; Pausanias déjà ne vit de Mégalopolis que des ruines. L'effet de l'asservissement des nations est toujours de réduire à un très-petit nombre les citoyens libres, d'accroître au contraire celui des esclaves : aussi le Péloponèse, dans un temps qui suivit de près le siècle de Polybe, pouvait, à lui seul, fournir trente à quarante mille hoplites (guerriers pesamment armés), tandis que, peu de siècles après, Plutarque nous dit que la Grèce entière en aurait à peine armé trois mille. Les arts et les sciences semblaient abandonner aussi cette terre de désolation; ils avaient passé à Byzance, à Rhodes, à Alexandrie, où ils jouissaient encore d'un peu de liberté. Toutefois, Pausanias le remarque, rien n'avait altéré la pureté du langage ancien, et Sparte gardait jusqu'à son laconisme. En un mot, la nation languissait, mais du moins nul élément étranger n'en venait altérer la pureté primitive.

Ce n'était point assez des maux qu'avait soufferts la Grèce : la peste qui désola l'empire sous Marc-Aurèle, porta les coups les plus funestes à sa population, à ses traditions dont la chaîne se trouvait rompue, à sa littérature et aux arts, qui vivent de souvenirs quand le présent n'a rien qui soit capable de les inspirer. Ce pays était donc entièrement épuisé, lorsque sous Décius les barbares y parurent pour la première fois. Pendant vingt ans les plus horribles dévastations affligèrent la Grèce, l'Illyrie, l'Asie mineure, Cypre, la Crète; les temples furent pillés et brûlés, les villes renversées, les campagnes ravagées. Mais cette terre antique fut délivrée par la victoire de l'empereur Claude; les barbares l'abandonnèrent enfin, ils la laissèrent à peu près dans l'état où se trouvent les champs, quand une inondation a emporté les récoltes. L'établissement de Constantinople fut pour la Grèce antique un nouveau sujet de dépérissement;

le voisinage de cette capitale chrétienne, la nouvelle religion des Césars, lui firent plus de mal encore que les Scythes. Nous ne suivrons pas ici M. Fallmerayer dans la narration de cette lutte entre deux croyances rivales; seulement nous ferons remarquer que la diversité d'opinions ouvrit à Alaric une route plus facile, les chrétiens ne voyant dans les Goths que des auxiliaires de leur foi. Gérontius, qui gardait les Thermopyles, s'enfuit par une lâche trahison, et le torrent se répandit encore sur la Grèce. La Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique, furent mises à feu et à sang; Athènes seule trouva grâce devant Alaric, qui porta ses ravages vers l'isthme : dans le Péloponèse des populations entières furent entraînées ou emmenées en esclavage. Lacédémone fut détruite de fond en comble, le temple d'Olympie, la statue colossale et toutes les richesses du culte antique disparurent aussi dans cette année fatale. Cent trente ans après cette cruelle invasion, Procope trouva encore toutes les villes du Péloponèse dépourvues de murailles. Pour comble de malheurs, les empereurs tirèrent parti de ces désastres pour anéantir l'ancienne physionomie nationale; plus d'olympiades, plus de réunions, plus de délibérations, Théodose interdit tout, et plus tard Justinien renouvela ces prohibitions en y joignant les plus cruelles menaces.

Genseric et ses Vandales succédèrent bientôt à l'armée d'Alaric; ses soldats se jetèrent précisément sur la partie du Péloponèse que ceux d'Alaric avaient épargnée, car ils arrivaient d'Afrique. Ce fut donc la côte qui souffrit de leurs dévastations. Dans la dernière année du cinquième siècle parurent les redoutables Bulgares, et depuis lors les barbares slaves ne cessèrent plus leurs incursions. On les voyait accourir des bords du Wolga, tandis que l'imbécille Anastase leur opposait une faible muraille élevée de la Propontide aux rives de la mer Noire, et que derrière cet abri le sang de ses sujets coulait à grands flots pour une querelle

théologique qui n'avait pas même l'importance d'une question grammaticale. Les Slaves cependant forcèrent les Thermopyles, et plus tard, sous Justinien, ils pénétrèrent jusqu'à l'isthme, en massacrant indistinctement tous les habitans. Cet empereur ne doit qu'aux jurisconsultes l'éclat dont jouit sa renommée; pour lui-même, il ne mérite que le mépris de la postérité. Illyrien de nation, il affectait d'imiter les barbares, et en reçut plus de soixante-dix mille dans les murs de sa capitale. Bientôt vinrent des barbares nouveaux, et les armées impériales vaincues renoncèrent à leur disputer le passage du Danube. Le tableau de l'invasion de 539 a quelque chose de déchirant: toute la Grèce fut changée en un vaste désert, Athènes, la citadelle de Thèbes et les fortifications de l'isthme purent seules se défendre; enfin, les barbares ne furent chassés que par la disette. L'empire, après leur départ, n'avait point perdu de territoire, mais il n'avait presque plus de sujets; car les hordes de bergers scythes qui vinrent parcourir les pays dévastés, ne se souciaient de l'empereur ni de ses délégués. La peste succéda à tant d'horreurs, et les tremblemens de terre couvrirent à leur tour la Grèce de décombres, comme si la nature aussi avait conspiré l'anéantissement de l'ancien monde. Tout à coup les Avares, peuple cruel et redoutable, se précipitent sur l'Europe, et tous les barbares, leurs prédécesseurs, sont à leur tour vaincus par eux. L'empire d'Orient devient tributaire de Bayan Kan. Ce chef des Avares voulut qu'on lui livrât Sirmium, et sur le refus de l'empereur, il battit l'armée commandée par Tibère. En 578, plus de cent mille Avares passèrent le Danube. M. Fallmerayer conclut d'un passage de Ménandre que, cette fois déjà, les barrières de l'isthme furent impuissantes. C'est à dater de cette époque, dit-il, qu'un nuage sanglant s'étend sur toute la Grèce, et quand il se dissipe, les habitans, les mœurs, la religion, la langue, les noms des villes, des villages, des montagnes, des fontaines, ont

tous disparu ; tout est méconnaissable, tout est changé. Sous l'empereur Maurice ces désastres furent plus terribles encore. Les villes du Péloponèse avaient été renversées ou privées de leurs murailles par des tremblemens de terre. Euagrius, historien ecclésiastique du sixième siècle, ne compte pas, il est vrai, le Péloponèse parmi les pays ravagés, d'où l'on pourrait inférer que cette province a été épargnée; mais M. Fallmerayer ébranle beaucoup la confiance de ceux qui voient dans les modernes habitans de la Morée les descendans des Grecs anciens. Un miracle de S. André lui permet de fixer jusqu'à l'année de la prise du Péloponèse. Dans une lettre adressée à Alexis Comnène, en 1081, le patriarche de Byzance cite un titre signé par Nicéphore : il y est dit que deux cent dix-huit ans après la prise du Péloponèse par les Avares, S. André a procuré une victoire des plus complètes aux habitans de Patras. Or, Nicéphore régna de 802 à 811 ; il faut donc que la conquête des Avares ait eu lieu de 584 à 593. Mais comme nous connaissons, par Constantin Porphyrogénète, l'année du danger dont le saint délivra Patras, comme cette année est la 807.e de notre ère, il s'ensuit que l'année 589 aura été celle que nous recherchons. Ce calcul est encore confirmé par un fait incontestable; car Euagrius dit que les désastres qu'il raconte eurent lieu en l'année où Antioche fut dévastée par un tremblement de terre, et la désigne comme la 637.e de la chronologie de l'église d'Antioche : or elle répond à la 589.e de notre ère; il n'y a donc rien d'arbitraire dans cette assertion. Quelques cantons au pied du Taygète, quelques villes fortes à l'est de la presqu'île, échappèrent à la destruction totale que subit le reste du pays. Telles sont l'Acrocorinthe et ses ports, Patras à l'entrée du golfe, Coron et Modon en Messénie, Argos et quelques autres lieux en bien petit nombre. Dans les déserts créés par leur cruauté, les barbares s'établirent si bien, qu'avant la miraculeuse victoire de Patras,

nul Grec n'eût osé s'avancer parmi eux. M. Fallmerayer n'hésite point à affirmer que les Grecs modernes ne sont que les descendans de cette population slave; ses preuves sont effrayantes; les noms de lieux, dit-il, sont tous là pour le prouver. Quand le même peuple demeure, il ne les change pas, et s'il les change, les nouveaux appartiennent à sa langue. Pourquoi donc, près des ruines de Mantinée, d'Ægium et d'Olénos, apercevons-nous des noms tels que Goritza, Vostiza, Slavitza, Veligosti, etc.? Ce sont absolument ceux que l'on trouve aux pays des Slaves, et notamment en Pologne, en Russie. Plus loin, après avoir dépeint plusieurs règnes, plusieurs invasions, après avoir fait un horrible tableau des ravages de la peste, que suivirent les plus insignifiantes et les plus absurdes querelles religieuses, l'auteur se prévaut d'un passage de Constantin Porphyrogénète pour affirmer que toute la contrée devint slave, si bien que quatre cents ans plus tard la chaîne de montagnes qui s'étend de l'Arcadie au cap Ténare, est désignée dans la chronique de Morée sous le nom de pays des Slaves, τὰ Σλαβικὰ; cependant, ajoute M. Fallmerayer, le reste du Péloponèse était rentré sous l'autorité de l'empereur de Byzance, qui l'avait converti et *grécisé*, qu'on me passe l'expression.

Mais faudra-t-il se soumettre entièrement à ces funestes résultats? faudra-t-il admettre que le sang des Hellènes ne coule pas dans les veines des héros qui ont affranchi leur patrie? Peut-être l'auteur attache-t-il un sens trop général à la désignation de la chronique de Morée, peut-être presse-t-il trop la signification du passage de Constantin Porphyrogénète. Pourquoi n'aurait-on pas dit le pays des Slaves, comme plus tard on a dit la Turquie d'Europe? Si les lieux ont reçu des noms slaves, on ne peut en tirer d'autre conclusion, sinon que les Slaves dominateurs disposaient à leur gré des divisions locales, et que le langage des affaires celui du maître, a prévalu. Soutenir que la plupart des noms grecs

d'aujourd'hui ne sont pas les anciens, que ce ne sont au contraire que des traductions de noms slaves, traductions faites à l'époque où Byzance avait reconquis ce pays, n'est-ce pas aller beaucoup trop loin? Néanmoins, il faut le confesser, M. Fallmerayer est d'une inflexible rigueur, et son argumentation est faite pour détruire bien des illusions. Il va nous parler de la brillante expédition de l'impératrice Irène: son général Stauracius pénétra jusques dans le Péloponèse. Nicéphore, successeur d'Irène, eut encore à lutter contre les Slaves. C'est à la sixième année de son règne qu'il faut rapporter le siége de Patras, dont nous avons déjà parlé: on allait capituler; cependant on demanda encore la faculté de s'assurer si le stratége de Corinthe n'accourait pas au secours de la place. A cet effet on fit sortir un cavalier qui, du haut d'une montagne, d'où il pourrait découvrir la contrée, devait incliner sa bannière, s'il voyait venir du secours. Il n'en aperçut pas, et déjà il revenait sans avoir donné le signal, lorsque S. André fit broncher le cheval, si bien que la bannière s'abaissa, ce que les assiégés voyant, ils reprirent courage, se battirent en désespérés, et dispersèrent l'armée ennemie. Aussi S. André fut-il aperçu parmi les combattans, comme autrefois Castor et Pollux au lac Régille. C'est à partir de cette année que date la conquête du Péloponèse par les Byzantins. Toutefois cette conquête ne fut entièrement achevée qu'environ cent ans plus tard, sous Basile le Macédonien. Examinons avec M. Fallmerayer les conséquences de ce fait. Le christianisme, qui avait totalement disparu de la presqu'île, y fut rétabli, et la liturgie ramena la langue grecque, qui, pour cette fois, ne fut plus partagée en dialectes comme l'ancienne; toutes les traditions du langage s'étaient évanouies, excepté à Prasto, à Monembasia, où l'ancienne population subsistait encore; donc le grec ne fut désormais qu'une langue apprise et propagée par les conversions religieuses et par le service militaire que l'on faisait dans les

armées de Byzance. L'accent slave s'y mêla, et c'est à cet accent que l'auteur attribue l'usage, introduit depuis, d'appuyer sur l'anté-pénultième. Que si l'on trouve extraordinaire que la population slave ait abandonné sa langue pour le grec de Byzance, M. Fallmerayer nous répondra qu'il en est arrivé autant aux Slaves de l'île de Rügen, du Brandebourg, de la Poméranie, du Tyrol, qui tous furent subjugués par les Germains avant qu'ils eussent une littérature slave. Dans le chapitre suivant, il y a de savantes recherches sur le nom de la Morée et sur l'état du pays : désormais ce nom ne sera plus dérivé du mûrier; il dénotera le voisinage de la mer, comme celui de l'Armorique. Ce qu'il y a de plus concluant, c'est que de la Messénie jusqu'en Poméranie, les noms de lieux ont une entière analogie avec ceux de la Pologne et de la Russie; il y a partout des ruisseaux appelés *Planitza*, des montagnes signalées par les syllabes *Goitza*. Les comparaisons les plus nombreuses viennent à l'appui de ces assertions. Il y a ici des raisonnemens fort ingénieux pour prouver que les murailles de Lacédémone, renversées au sixième siècle, avaient été relevées avant l'arrivée des conquérans français, et qu'il pourrait bien s'y être conservé quelque reste du sang des Hellènes. Pour Argos et Nauplion, l'ancienne population en resta maîtresse, du moins jusqu'à la conquête par Bajazet au quatorzième siècle. Depuis lors les Albanais ont extirpé les restes de la race hellénique, comme l'avaient fait anciennement les Avares. Du reste, M. Fallmerayer déclare qu'à la fin du huitième siècle, les lieux encore grecs et chrétiens étaient Patras, les trois villes messéniennes (Arcadia, Coron, Modon), Monembasia et quatorze villes ou villages des environs de Prasiæ; enfin, la côte orientale de Laconie jusqu'au cap Malée : partout ailleurs le Scythe sacrifiait à Rodigast. Que ne pouvons-nous ici nous livrer à une discussion géographique; que nous aimerions à comparer les recherches ingénieuses de l'auteur avec les profondes investiga-

tions de M. le docteur Kruse dans le magnifique ouvrage qu'il nous a donné sous le titre de Hellas! Nous nous plairions aussi à parcourir ces mêmes lieux avec l'enthousiasme qui anime M. Quinet, jeune voyageur français, qui nous en a donné récemment de si riches descriptions. Nous nous bornerons cependant à dire ici, que nulle partie du livre de M. Fallmerayer n'est plus riche en résultats que celle où d'une part il interroge sur les noms de lieux Pausanias, le dernier géographe ancien du Péloponèse, de l'autre, la chronique de Morée et les relations des Francs. Il prouve d'abord que de Pausanias à Procope rien n'avait changé, et que par conséquent les expéditions d'Alaric et de Genséric n'avaient pu qu'augmenter les ruines sans en changer les noms. Plus tard, il n'y a plus que des dénominations slaves: les ruines se multiplient, et les lieux d'habitations s'en éloignent, en sorte qu'il y a quelquefois de la folie à vouloir déterminer quel fut l'ancien nom d'une bourgade, qui n'est pour ainsi dire que juxta-posée, et qui n'avait point d'existence à l'époque où tomba l'ancienne. Le chapitre qui contient ces judicieuses remarques, ne doit être lu que la carte déployée. Nous citerons cependant l'opinion de M. Fallmerayer sur les Maniotes : il établit que c'est une tribu Mardaïte transplantée d'Asie dans le Péloponèse; tribu très-belliqueuse, qui dans son ancienne patrie avait combattu vaillamment les Mahométans, et que sacrifia la lâcheté de l'empereur Justinien II, qui leur fit perdre leur existence politique en exécution du traité secret conclu avec le calife.

Si l'auteur passe rapidement sur l'expédition de Roger de Sicile, il présente dans toute sa beauté la conquête du Péloponèse par le comte de Champlitte. Il commence par exposer les ambitieux projets de Léon Sguros, Archonte de Nauplion, qui, profitant de la faiblesse des empereurs de Byzance, songea à se déclarer le chef de la Grèce. Il occupa Argos, ravagea Corinthe, et fit le siége d'Athènes. Mais il échoua devant

le courageux Michel Choniates, archevêque de cette ville. Alors il se dirigea vers le nord, pour s'opposer au progrès de Boniface de Monferrat et des Francs qui avaient envahi l'empire d'Orient, qui ne se contentaient point de la Macédoine; mais Léon Sguros entreprit en vain de défendre les Thermopyles; il fallut fuir vers l'isthme, et laisser au pouvoir des Francs Thèbes, l'Eubée et Athènes. Bientôt Sguros n'eut plus que la citadelle de Corinthe et Nauplion; il se vit bloqué et serré étroitement dans l'Acrocorinthe. Heureusement pour lui, la Thrace et la Macédoine se soulevèrent; il fallut que Boniface courût à la conservation de ses propres États.

Dans l'instant même où il quittait le Péloponèse, la rive occidentale voyait s'approcher de nouveaux guerriers. Le comte Guillaume de Champlitte, d'une ligne collatérale de la maison de Champagne, réunit une troupe d'aventuriers qu'attirait vers l'Orient le bruit des conquêtes du comte de Flandre. Ils choisirent la Morée pour but de leurs exploits, et au mois de Mai 1205, ils abordèrent à quelques lieues de Patras, qu'ils attaquèrent à la fois par terre et par mer. De là on se répandit dans les plaines de l'Élide, et sans délai on marcha sur Corinthe; car les Archontes de Patras avaient dit, que de sa conquête dépendait la possession de tout le Péloponèse.

L'assaut fut décisif, et Corinthe ne put résister à l'impétuosité des Francs : alors accoururent Boniface et quelques-uns des chevaliers qui l'accompagnaient; Godefroi de Ville-Hardouin était de ce nombre. Aussitôt on prit le chemin d'Argos; mais pendant qu'on assiégeait la citadelle, Léon Sguros massacra la garnison de Corinthe et les blessés qu'on y avait laissés. Boniface investit Champlitte de la suzeraineté sur Athènes, la Béotie, Négrepont, etc. Le récit des services que Godefroi de Ville-Hardouin rendit à Champlitte, les conventions conclues avec les Archontes, les exploits qui devaient achever la soumission du pays, donnent à ce chapitre

un grand intérêt. Quand la mort du comte de Champagne rappela Champlitte en France, Ville-Hardouin lui succéda dans le commandement. Avant de quitter ses frères d'armes, le comte leur distribua des terres : Ville-Hardouin avait eu soin, dans le travail préparé sous sa présidence, de ne se rien attribuer. Il eut Calamata et Arcadia, et fut fait gouverneur, à condition que, si dans l'année il se présentait un nouveau gouverneur de la famille de Champlitte, le commandement lui serait remis : passé ce délai, Ville-Hardouin devait demeurer souverain de la contrée.

Mais en l'absence du comte, Godefroi sut se concilier l'affection de tous les habitans; on redoutait l'arrivée de son successeur, on cherchait à le maintenir en possession de la souveraine puissance, et lui-même céda bientôt à l'attrait du pouvoir. Il eut recours à la ruse pour écarter son rival. Il s'entendit avec Ziani, doge de Venise, pour retenir tous ceux qui viendraient de la part de Champlitte. Celui-ci cependant ne s'était avisé de choisir son successeur que huit mois après son retour : ce fut son parent le jeune Robert, qui était doué d'excellentes qualités. Le voyage fut entravé par la difficulté de franchir les Alpes en hiver. Il n'arriva à Venise que fort tard; mais le doge avait donné des ordres tels que pas un navire ne voulut le conduire en Morée. On séduisait d'ailleurs le jeune Robert par tout l'éclat des fêtes et des plaisirs. Deux mois s'écoulèrent. Il partit enfin; mais à Corfou le patron du navire prétendit que le vaisseau avait besoin de réparation, débarqua son équipage et l'abandonna furtivement la nuit. Robert s'aperçut enfin de la supercherie dont il était l'objet, et il voulut louer une barque, elle lui fut refusée; le gouverneur vénitien menaça de mort quiconque déférerait à sa demande.

Enfin il saisit l'occasion que lui offrait un navire napolitain; mais Ville-Hardouin était prévenu, des ordres étaient donnés, et tandis que le rusé gouverneur évitait de se laisser joindre,

il lui préparait partout un accueil convenable à son rang, des démonstrations de joie et des fêtes. Enfin, après bien des détours et des difficultés, Ville-Hardouin vint à la rencontre de Robert à Lacédémone, le reçut comme un maître et lui témoigna le respect d'un sujet. Il y eut au palais du gouvernement une assemblée de chevaliers, et l'on donna lecture des dispositions de Champlitte en faveur de Robert, et de celles qu'il avait faites avant de quitter la Morée. Après cette lecture Ville-Hardouin invoqua le jugement des prélats, et des bannerets, les priant de décider de quel côté était le bon droit, et les supplia de n'avoir aucun égard à leur affection pour lui; Robert en agit de même, et souscrivit d'avance à la décision qui serait rendue. Grâces à tous les obstacles dont on avait embarrassé la marche de Robert, l'année avait été dépassée de quinze jours; il fut déclaré déchu, et s'en revint en France, non sans dépit, mais comblé de présens.

Godefroi de Ville-Hardouin ne survécut pas long-temps à son élévation; il mourut à Andravida, laissant le gouvernement à l'aîné de ses fils. La vie de ce fils ne fut guère moins aventureuse. Voici une une anecdote piquante du commencement de son règne : Pierre de Courtenay, empereur d'Orient, avait promis sa fille Agnès à Jacques d'Arragon; sa flotte l'y conduisait, elle était à l'ancre à Ponticos. Ville-Hardouin vint rendre ses devoirs à la fille de l'empereur, la retint, lui offrit des fêtes, et lui plut si bien, que pendant que Pierre de Courtenay la croyait en route pour l'Arragon, elle était déjà mariée à Ville-Hardouin. Il fallut dévorer cette injure, car on n'avait point de troupes pour en tirer vengeance. L'auteur rend compte ensuite de quelques querelles avec le clergé, puis d'une excommunication seulement contre Ville-Hardouin; mais on ignore l'époque précise de la mort de ce prince. Il eut pour successeur son frère, qui était né à Calamata. Deux places importantes, Nauplion et Monembasia, manquaient encore aux conquêtes

des Francs; Guillaume, le nouveau souverain, déclara qu'il se regarderait comme indigne de gouverner, tant qu'elles demeureraient au pouvoir de l'ennemi. Il s'allia donc à la république de Venise, et pour en obtenir la flotte nécessaire à la réduction de ces places, il lui céda Coron et Modon. Néanmoins il lui fallut un an pour prendre Nauplion, et trois pour s'emparer de Monembasia. Le reste de ce chapitre est consacré au récit des débats du souverain de la Morée avec un vassal récalcitrant, différend terminé par les armes, et dont S. Louis finit par être le généreux arbitre.

Il nous reste à parler du style de cet ouvrage. Il est plein de force et de noblesse, et l'on y remarque une grande simplicité, il joint une grande richesse d'images à des comparaisons fort heureuses, sans que jamais l'affectation ou la prétention viennent transformer ces beautés en défauts.

Φ.



Nouvelles et Variétés.



La musique des anciens Égyptiens et des Hébreux.

L'homme chante comme il parle, par un effet de son organisation et de son instinct. A quoi bon torturer les traditions fabuleuses des peuples pour expliquer comment l'homme a inventé la musique? N'alla-t-on pas jusqu'à s'imaginer que l'idée n'en serait jamais venue aux hommes sans le chant des oiseaux! Il en est de la musique comme des autres arts. Il n'est guère probable qu'elle ait été inventée dans un certain lieu, et que de là elle se soit répandue sur toute la terre. Elle offre tant de variétés dans les principes comme dans les instrumens chez les différens peuples, qu'on ne saurait s'empêcher de la considérer comme un résultat nécessaire de la nature humaine. Il devient par conséquent inutile de s'enquérir des voies qu'elle s'est frayées pour s'établir sur tous les points du globe.

Les arts et les sciences florissaient en Égypte à une époque antérieure à l'histoire authentique de ce pays. Selon les auteurs anciens, c'est chez les prêtres de cette contrée que *Moïse* et *Pythagore* apprirent à connaître, entre autres arts, celui de la musique. Il est vrai que *Diodore de Sicile* parle du peu de considération dont elle jouissait chez les Égyptiens; mais son autorité n'est pas d'un grand poids dans cette circonstance, parce que les peintures intéressantes qui ornent la sépulture des rois à *Thèbes*, représentent très-souvent des musiciens, surtout des harpistes. On croira plutôt *Strabon*, lorsqu'il affirme que la musique instrumentale était bannie des temples et des sacrifices, où l'on n'admettait que des hymnes sans accompagnement.

Dans les derniers temps l'Égypte a été parcourue en tout sens par des savans et des artistes. Leurs notices sur la musique de ses anciens habitans ne sont pas la portion la moins intéressante de leurs investigations, quoiqu'ils n'aient eu pour s'éclairer qu'un petit nombre d'instrumens, et que par cette raison ils ne s'appuient que sur des conjectures, comme, par exemple, quand ils soutiennent la tendance des Égyptiens à mettre leurs notes et leur gamme en rapport avec l'ordre des planètes, avec les jours de la semaine et les heures du jour, tandis que pas un seul monument ne vient à l'appui de cette assertion de *Dion Cassius*. Peut-être que les déchiffreurs des hiéroglyphes nous en dirons du plus certain sur ce sujet.

Il paraît que les Égyptiens n'ont fait usage de la musique qu'aux cérémonies religieuses, aux funérailles et dans leur intérieur; car ils ne connaissaient ni les représentations dramatiques, ni les jeux publics, ni même la danse si opposée à la rigidité de leurs mœurs, à la gravité de leur maintien.

Les instrumens à corde qu'on a trouvés dans les tombeaux ou représentés sur les monumens, sont de trois espèces différentes : 1.° Les *harpes* en forme de demi-cercle ou de triangle [1]; elles varient pour la grosseur et le nombre des cordes; celles de dix cordes sont les plus communes: on en voit par exemple dans la façade du grand temple de *Denderah* et dans le petit temple de *Médinet-Abou;* mais sur les peintures des catacombes il y en a quelquefois qui ont jusqu'à vingt-quatre cordes. 2.° Les *lyres* de trois et de quatre cordes. 3.° Les *instrumens à manche*, comparables à nos guitarres. Les deux dernières espèces ne sont pas aussi souvent représentées sur les monumens que la première. On ne connaît pas les noms donnés à ces différens instrumens; leur nom collectif était *Te Bouni.*

1 Au Musée de Paris on voit une harpe égyptienne triangulaire avec quelques débris de cordes.

Les anciens Égyptiens avaient quatre instrumens à vent: le premier est la *longue flûte droite* appelée *Knoue*, faite d'un seul morceau de bois de lotos; le second est la *flûte recourbée*, composée de bois de lotos et de la corne d'une vache : on ne sait pas son nom et elle est plus rare que la première ; le troisième est la *flûte traversière;* le quatrième, selon Apulée, est la *trompette*, qui ne paraît pas avoir eu un nom indigène, parce que les Coptes, descendans des anciens Égyptiens, sont obligés de se servir du mot grec *Salpinx*, pour désigner la trompette des saintes écritures.

Les Égyptiens avaient deux instrumens bruyans qu'on battait. L'un, appelé *Sistre* par les Grecs et les Romains, et *Cencen* en Égypte, n'a jamais franchi les limites de ce pays; il était de cuivre, on le battait avec une baguette et il résonnait fortement. L'autre était le *tambour* nommé *Kemkem*, qui ne ressemblait pas à nos tambours modernes, mais au tambourin.

Après que l'Égypte eut subi le joug des étrangers, elle perdit insensiblement ses mœurs et ses usages. Sa conquête par Alexandre dut produire, sous ce rapport, la révolution la plus complète. Les Ptolémées y introduisirent le goût, les sciences et les arts de la Grèce. D'après *Athénée*, la musique fut pour beaucoup dans une grande fête donnée à Alexandrie par *Ptolémée Philadelphe;* un chœur de 600 chanteuses y fut accompagné par 300 harpes, ce qui prouve que la musique était alors mieux cultivée en Égypte que dans les siècles précédens. *Ptolémée Aulète*, le père de Cléopatre, s'était, comme on sait, passionné pour le jeu de la flûte, et toute la cour imitait son exemple. Sous Cléopatre, l'Égypte étant devenue province romaine, la musique romaine remplaça l'ancienne musique égyptienne.

La manière dont la Bible et quelques écrivains profanes parlent de la musique des Hébreux, nous fait regretter notre impuissance de vérifier ce qu'on nous dit de sa haute per-

fection. La Genèse attribue à *Jubal* l'invention des premiers instrumens. Dans l'histoire du patriarche *Jacob* il est, à la vérité, question de musique vocale et instrumentale; mais elle ne fit quelques progrès chez les Juifs que depuis leur colonisation en Égypte. Pendant leur long séjour dans ce pays ils se familiarisèrent, sans doute, avec les arts des indigènes, et particulièrement avec leurs instrumens de musique; mais on n'en est pas plus avancé pour cela, parce que le sac de Jérusalem et la dispersion des Juifs détrusirent les monumens qui auraient pu donner quelque lumière sur la musique des Hébreux. On est, par conséquent, forcé de s'en rapporter aux passages peu nombreux de la Bible qui en parlent. Ces passages ont été commentés de diverses manières par les érudits et par les ignorans; car plus on manque de monumens authentiques dont on pourrait tirer des conclusions, et plus on est prodigue d'hypothèses. Elles n'ont pas été d'un grand secours pour la musique des Hébreux.

On sait qu'après leur sortie d'Égypte les Israélites errèrent pendant quarante ans dans les déserts de l'Arabie. La vie errante n'est pas favorable aux progrès de la musique. Ce ne fut qu'après la conquête de la Palestine qu'on put songer à la cultiver. Il résulte de plusieurs passages des saints livres que, suivant l'usage des Orientaux, les femmes s'y adonnaient particulièrement, et que la musique servait surtout à la danse. Il paraît certain que la danse des Hébreux était une pantomime grave et pathétique, parce que les danseurs s'accompagnaient eux-mêmes d'instrumens ou de voix. *David* jouait de la harpe et dansait devant l'arche d'alliance. Le règne long et paisible de *Samuel* exerça une influence heureuse sur les arts, surtout sur la musique, enseignée, selon toutes les apparences, dans les écoles publiques appelées *écoles des prophètes* par les écrivains sacrés. Cependant elle ne fit jamais plus de progrès que sous le gouvernement de David. Ce roi en fit une partie intégrante des cérémonies religieuses;

il attacha à cet effet quelques musiciens au temple de Jérusalem. Il était lui-même un excellent musicien, et jouait de la harpe triangulaire, semblable au *Te Bouni* des Égyptiens, appelée chez les Hébreux *Kinnor*, mot rendu dans la traduction des Septante par *Psalterion*, qui indique un instrument pour accompagner le chant.

Les auteurs qui ont cherché à définir les instrumens de musique des Hébreux d'après les noms qu'ils portent dans la Bible, se sont laissés guider par leur imagination plutôt que par les indications qu'ils auraient pu recevoir en étudiant l'état de la musique chez les nations contemporaines. Dès-lors il n'est plus étonnant qu'ils aient accordé aux Juifs des *orgues* avec des tuyaux et des touches, tandis que cet instrument ne fut inventé que quinze siècles après Salomon. Il paraît que les Israélites n'avaient d'autres instrumens de musique que la *harpe triangulaire* avec dix cordes, la *harpe demi-circulaire* avec huit cordes, la *lyre* avec quatre cordes, le *Te Bouni* avec un manche et deux cordes, la *flûte droite* et la *flûte traversière*, la *trompette*, le *tambour* et les *cymbales*. David ayant introduit l'arche d'alliance dans la ville, *Heman*, *Assaph* et *Ethan* chantaient en s'accompagnant de cymbales de métal; *Zacharie*, *Asiel* et autres, chantaient des psaumes en s'accompagnant du psaltérion (*Kinnor*, harpe à dix cordes); *Mattitja* et *Eliphelija* jouaient de la harpe demi-circulaire à huit cordes et chantaient des hymnes à la victoire; *Jehiel* jouait de la lyre; *Sebanja*, *Josaphat* et autres prêtres jouaient sur la trompette devant l'arche d'alliance. Salomon, ami et protecteur de la musique, fit confectionner plusieurs milliers d'instrumens pour la dédicace du temple de Jérusalem, et il est probable qu'ils étaient indistinctement des espèces que nous avons indiquées. Depuis cette époque il n'est plus question de musique dans la Bible. La poésie lyrique des Juifs, dont nous possédons des restes précieux dans les *Psaumes* et le *Cantique des Cantiques*, est très-

élevée et faite exprès pour être chantée; il en est de même des *Lamentations de Jérémie :* elles sont de nature à inspirer les musiciens. Mais, encore une fois, nous ne pouvons rien en dire avec certitude; les Orientaux ne connaissaient pas les notes, de sorte que nous n'avons pas même une idée de la mélodie des chants hébreux.

Pendant la longue captivité des Juifs, la musique dut faire des pas rétrogrades, sans périr entièrement; elle fut cultivée jusqu'à la prise de Jérusalem. *Tacite* dit que les prêtres jouaient de la flûte et du tambour. Il résulte de différens passages de la Bible que les Juifs égayaient leurs repas par la musique. Ils faisaient également de la musique aux funérailles; car *Maimonide* raconte qu'il y avait au moins deux flûtes à l'enterrement du plus pauvre Israélite.

(*Morgenblatt.*)

Budget de la Bavière pour la période financière de 1831 à 1837.

Le projet de la loi des finances présenté aux Chambres de la Bavière, porte les dépenses annuelles à 28,000,836 fl., et estime les recettes à 28,185,239 fl., ce qui produirait un excédant de 184,403 fl.

Les dépenses sont détaillées ainsi qu'il suit :

1. Intérêt de la dette publique.......		8,100,668 fl.
2. Pour la cour :		
1) Liste civile........	2,500,000 fl.	
2) Apanages.........	325,000	
3) Douaires..........	363,800	
	3,188,800	3,188,800
		11,289,468 fl.

	D'autre part...		11,289,468 fl.
3.	Conseil d'État................		73,000
4.	Les deux Chambres et les archives des états......................		50,000
5.	Ministère de la maison du roi et des affaires étrangères............		506,705
6.	Ministère de la justice.........		923,960
7.	Ministère de l'intérieur.........		660,000
8.	Dépenses communes à ces deux derniers ministères pour l'entretien des tribunaux dits *Landgerichte*.....		1,157,966
9.	Ministère des finances..........		772,000
10.	Institutions publiques :		
	1) Instruction publique.	767,812 fl.	
	2) Les cultes	1,336,118	
	3) Santé publique....	154,000	
	4) Bienfaisance publique	169,000	
	5) Sûreté publique...	414,000	
	6) Industrie	156,091	
	7) Pour les communes.	109,000	
	8) Ponts et chaussées .	1,232,216	
		4,338,237	4,338,237
11.	Forces publiques :		
	1) Armée active,		
	En argent.........	6,072,903	
	En nature.........	627,097	
	2) Gendarmerie......	609,500	
	3) Bureau topographiq.	50,000	
	4) Supplément au fonds des pensions......	92,000	
		7,451,500	7,451,500
12.	Constructions publiques.		638,000
13.	Pensions civiles......		140,000
		TOTAL...	28,000,836 fl.

Recettes.

1. Contributions directes :		
1) Impôts fonciers....	5,361,172 fl.	
2) Logemens, portes et fenêtres	382,702	
3) Contribution dite dominicale..........	426,473	
4) Patentes	748,799	
5) Contribution personnelle et mobilière...	400,004	
6) Reten. p. le fonds des veuves et orphelins..	65,952	
	7,385,102	7,385,102
2. Contributions indirectes :		
1) Taxes..........	1,685,176	
2) Timbre.........	830,698	
3) Droits d'enchère..	4,610,244	
4) Droits d'entrée et de passage........	1,890,000	
	9,016,118	9,016,118
3. Divers établiss. royaux :		
1) Salines et mines...	2,200,000	
2) La poste........	380,000	
3) Loterie	1,100,155	
4) Bulletin des lois et des actes du gouvern.	25,000	
5) Autres recettes...	18,076	
	3,813,231	3,813,231
4. Domaines de l'État et capitaux		7,453,306
5. Redevances particulières.........		101,260
6. Recettes diverses................		116,222
7. Arrérages		300,000
TOTAL...		28,185.239 fl.

(*Inland.*)

Mariage des prêtres. A l'exemple d'un grand nombre des prêtres catholiques d'autres parties de l'Allemagne, plusieurs ecclésiastiques du grand-duché de Nassau viennent de demander à l'évêque de Limbourg la permission de se marier, en conservant leurs fonctions. L'évêque, se déclarant incompétent, les a renvoyés devant la cour de Rome.

— *La Censure russe.* Le trait suivant peut donner une idée de l'absurdité de la censure de Saint-Pétersbourg: En 1813, un Russe désirait publier la relation d'un voyage fait en France en 1812. La censure n'y trouva rien à reprendre, si ce n'est le titre, parce qu'il n'était pas convenable qu'un Russe passât pour avoir voyagé en France en 1812. Pour parer à cet inconvénient, les censeurs mirent sur le titre et partout le nom de l'Angleterre au lieu de celui de la France, et moyennant cette légère rectification l'ouvrage put être imprimé.

— Luther, le grand Luther, qu'on peut appeler grand sans être luthérien, celui qui balança au seizième siècle l'influence de Léon X et de Charles-Quint, le plus grand homme de l'Allemagne avant Fréderic II, ne sera point admis dans le Panthéon que, sous le titre de Walhalla, le roi de Bavière vient de faire inaugurer. Il y brillera par son absence comme Brutus et Cassius à Rome, comme Molière à l'Académie française. En revanche on admettra, sous les auspices de M. de Schenk, dans le Temple de la gloire, Thomas à Kempis, bien qu'il ne soit pas sûr qu'il soit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*.



Bulletin bibliographique.

LITTÉRATURE.

Auserlesene Stücke aus der deutchen Literatur, *etc.* : Morceaux choisis de littérature allemande, avec des notes et de courtes notices sur les auteurs, publiés à l'usage des colléges par *Joseph Willm*, professeur de rhétorique et de littérature au gymnase de Strasbourg. T. I.er, 1830; T. II, 1831. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix : 6 fr.

Il faut savoir gré à M. Willm, qui plus d'une fois déjà a consacré à des ouvrages d'instruction publique les momens qu'il dérobe à des occupations multipliées et à des travaux d'un ordre supérieur, d'avoir, par la publication du recueil que nous avons sous les yeux, eu le noble but d'exciter parmi la jeunesse des écoles le goût de la lecture et de l'étude de la littérature allemande. Le besoin de cette littérature se fait sentir aujourd'hui d'autant plus vivement en France, que les relations avec nos voisins d'outre-Rhin deviennent plus intimes et plus populaires, et se dépouillent de ces préventions nationales qui empêchaient les peuples de se rendre réciproquement justice, et de juger avec impartialité leurs productions littéraires.

Le recueil dont M. Willm vient d'enrichir nos colléges et qui, comme l'auteur le dit dans sa préface, fait suite au Choix de fables et de contes allemands publié par lui au commencement de l'année dernière, quoiqu'il soit spécialement destiné aux élèves des classes supérieures, s'offre aussi comme un guide fidèle et une lecture à la fois instructive et attrayante à toutes les personnes qui désirent faire connaissance avec les écrivains célèbres de l'Allemagne.

Sous un format agréable et d'un transport facile, cette anthologie se distingue autant par la sévérité et la pureté du goût qui a présidé au choix des morceaux, que par l'ordre et la lucidité qui règnent dans la classification des matériaux dont elle se compose.

Le premier volume, consacré à la prose, contient des exemples du style narratif, descriptif et épistolaire, empruntés aux meilleurs prosateurs allemands. C'est avec un vif plaisir qu'au nombre des morceaux biographiques contenus dans ce tome, nous avons remarqué les beaux portraits de Fréderic Barberousse et de Saladin, par Raumer, le savant auteur de l'histoire des Hohenstaufen, ainsi qu'une notice très-intéressante sur la vie de notre illustre Lafayette, composée par Niemeyer. Parmi les narrations historiques, nous signalerons particulièrement la Prise de Jérusalem, par Wilken; la conjuration du Rüttli, par Jean de Muller; Guillaume Tell, par Zschokke; le Supplice de Marie Stuart, par Gentz. Dans les exemples du style descriptif, nous indiquerons la description pittoresque de la Dévastation causée par la chute du Rossberg; le tableau ravissant que Gœthe fait des mœurs du peuple napolitain, et la Relation si poétique d'un voyage de Naples à Ischia, puisée dans le Titan de Jean-Paul. Dans la partie épistolaire il y a des lettres de Jean de Muller, de Bonstetten, de Heinse.

Le second volume, qui vient de paraître, renferme la dernière partie de la prose, et présente des extraits d'ouvrages didactiques et des fragmens du genre oratoire. Le reste du volume contient les morceaux les plus brillans de la poésie allemande, auxquels l'auteur a joint, outre plusieurs compositions de ceux de nos poètes alsaciens dignes d'occuper une place au Parnasse germanique, des traductions ou imitations de poésies étrangères, le Laocoon traduit par Schiller, et le dernier combat d'Argant et de Tancrède de la Jérusalem, par Follen. C'est à bien juste titre que l'auteur a accueilli la touchante élégie sur la mort du vénérable Blessig, composée par notre honorable compatriote feu le professeur Arnold. M. Willm a entremêlé les fragmens des poésies classiques de l'Allemagne d'un beau choix de morceaux empruntés à des poètes qui, quoique d'un ordre inférieur, ne sauraient déparer une anthologie. C'est ainsi qu'on a admis avec

raison au nombre des ballades : le Juif errant par Schubart, et la gracieuse ballade d'Uhland, intitulée : le Roi aveugle.

Quant à la classification des matériaux poétiques contenus dans le second tome, l'auteur a adopté la division ordinaire en genre narratif, lyrique, didactique, y compris l'épître et la satire, et a terminé par des fragmens de poésies dramatiques. Au nombre des morceaux épiques nous voyons avec satisfaction des fragmens de la Messiade, de Donatoa de Sonnenberg, de l'Obéron, et notamment le charmant épisode du Chasseur magique, emprunté à l'épopée romantique Cécile, de Schulze, ce jeune poète allemand que la mort a trop tôt enlevé aux lettres.

Nous ne pouvons qu'applaudir au goût qui a guidé l'auteur dans le choix des exemples de la poésie dramatique, où le cadre resserré du recueil l'a forcé à se restreindre, malgré l'abondance des matériaux.

Nous lui tenons compte de nous avoir donné un échantillon du fameux drame historique Gœtz de Berlichingen, que Gœthe a composé dans sa jeunesse, et où il nous fait une si vive peinture des derniers momens de la chevalerie allemande. Nous y remarquons aussi le superbe monologue d'Iphygénie en Tauride, où le même poète a fait preuve de tout le brillant de son imagination et de la pureté de sa langue; enfin, la belle scène du Torquato Tasso, où le chantre de la Jérusalem fait hommage au duc de Ferrare de son immortelle épopée. Des scènes détachées des tragédies les plus célèbres de Schiller complètent cette section.

A juger du vif intérêt que nous avons éprouvé en parcourant le charmant recueil dont nous venons de rendre compte, nous ne craignons pas d'assurer, que non-seulement la jeunesse des écoles y trouvera réuni tout ce qui est nécessaire pour orner la mémoire et se préparer à une étude plus approfondie des chefs-d'œuvre de la littérature allemande, mais que les amateurs de la poésie y rencontreront de quoi satisfaire leur goût, leur curiosité et leur plaisir.

Pour faciliter l'intelligence du texte et mieux approprier cet ouvrage adopté par l'Université royale, à l'usage des écoles, l'auteur y a joint des notes explicatives, les unes destinées à l'ex-

plication des principales difficultés de la langue, les autres à donner au lecteur des renseignemens historiques. Ce qui rehausse encore le mérite de ce recueil, supérieur d'ailleurs sous plus d'un rapport à ses devanciers, ce sont les notices à la fois biographiques et littéraires sur les auteurs cités dans l'ouvrage, ajoutées à la fin du second volume et rédigées en français. Cette notice alphabétique est très-propre à servir d'introduction à l'histoire de la littérature allemande, comme les exemples du recueil eux-mêmes présentent une vue générale sur l'ensemble de cette littérature, et nous mettent à même d'en juger l'étendue et les progrès.

H. E.

POLITIQUE ET STATISTIQUE.

Bemerkungen über den Zustand Polens, etc. : Observations sur l'état de la Pologne sous la domination russe en 1830, par *C. G. Freimund*. Leipzig, chez Brockhaus.

Les *feuilles littéraires* de Leipzig, en annonçant cette brochure, s'expriment ainsi sur la noble entreprise de la nation polonaise: „Lorsque retentit par toute l'Europe la nouvelle de l'insurrection de Varsovie, il n'y eut partout qu'une voix pour reconnaître la sainteté de cette cause, et tous les cœurs généreux s'accordèrent à former ce vœu : Puisse la Pologne, rajeunie et indépendante, avec une constitution conforme aux besoins de l'époque, reprendre son rang parmi les nations, et former ainsi le boulevard de l'Europe civilisée contre le colosse russe! " La censure saxonne elle-même partage ces sentimens, puisqu'elle en a permis l'expression. L'ouvrage renferme sur le royaume de Pologne des détails qui acquièrent un grand intérêt dans les conjonctures présentes. Les provinces polonaises, y compris la Lithuanie, successivement occupées par la Russie, ont une étendue de 11,949 milles carrés, et une population de près de 12 millions; le soi-disant royaume de Pologne n'en comprenait que 2270 milles avec 3 millions et demi d'habitans. C'est sur l'état de ce pays, sous la domination russe, que l'auteur publie des

Observations qui justifient de reste l'insurrection de Varsovie, abstraction faite même du droit imprescriptible qu'a toute nation de maintenir ou de reconquérir son indépendance. Alexandre, il est vrai, laissa aux Polonais leur langue, leurs couleurs nationales et leurs armoiries; sous son sceptre, la constitution n'était pas tout-à-fait un mensonge; Varsovie eut une université, des colléges et divers autres établissemens d'instruction; la liberté religieuse était respectée. Sous l'administration du prince Lubecki, les finances devenaient de plus en plus florissantes, et le crédit public était assuré par l'établissement d'une banque nationale, d'un bon système hypothécaire et d'autres mesures non moins sages. L'exploitation des mines se perfectionna, ainsi que l'économie rurale; l'admission des fabricans étrangers fit fleurir l'industrie. Des routes nouvelles, des canaux, de bonnes postes, ranimèrent le commerce. On construisit beaucoup de maisons nouvelles, et Varsovie s'embellit d'une multitude d'édifices nouveaux. Il résulte de tout cela que la Pologne gagna en bien-être sous la domination russe; mais le bien-être matériel n'est pas le premier besoin des peuples, et ne saurait le dédommager de la perte de l'indépendance et de la liberté. Les Polonais avaient de justes sujets de mécontentement. Ils se plaignaient de ce que les anciennes provinces envahies par la Russie depuis 1772 n'eussent pas été réunies au royaume, comme Alexandre l'avait promis, et la constitution était si ouvertement violée, qu'on avait tout lieu de craindre de la voir entièrement supprimée. La constitution, octroyée par Alexandre le 27 Novembre 1815, garantissait solennellement la liberté individuelle; mais des centaines de citoyens étaient, par l'ordre du grand-duc Constantin, arrêtés, emprisonnés, frappés de peines afflictives et infamantes, sans aucune forme de procès, sans jugement, sans avoir été entendus. La constitution garantissait la sûreté des propriétés nationales, et néanmoins le ministre des finances, contre la volonté expresse de la diète, vendit des biens appartenant à la nation, et empira par là l'état des habitans des campagnes, qui jouissaient dans ces domaines de plus de droits et de franchises. La constitution avait promis solennellement la liberté des opinions, la liberté de la presse, et le gouvernement établit la censure la plus absolue, la

plus oppressive. Tous les journaux français, à l'exception de la Gazette de France et du Moniteur, étaient prohibés, et les feuilles privilégiées n'étaient délivrées par les censeurs que vingt-quatre heures après leur arrivée, ou bien retenues à leur gré. Les journaux du pays étaient soumis à la révision préalable la plus minutieuse; aucun ne pouvait relever le moindre abus ou présenter des avis relatifs à l'administration publique. Même tyrannie, même inquisition pour les ouvrages non-périodiques, tant indigènes qu'étrangers. Le *Dictionnaire de conversation* de Leipzig (*Conversationslexicon*), prohibé par la censure, ne s'introduisait qu'à la faveur d'un faux titre; la même proscription frappait, entre autres, les œuvres de Jean-Paul. Il est inutile d'ajouter qu'une surveillance rigoureuse pesait sur le théâtre. Le gouvernement, peu content de prévenir toute manifestation libre de la pensée, organisa une police secrète, et entretenait plusieurs centaines d'espions, de délateurs, d'agens chargés d'épier les moindres démarches, les paroles, les gestes, le silence des hommes réputés libéraux; de rôder dans les cafés, les auberges, les cours, tous les lieux publics. Tous ces faits prouvent suffisamment que la Charte n'était point une vérité pour les Polonais.

W.

VOYAGES.

Reise in Serbien, etc.: Voyage en Servie dans l'automne 1829, par M. *Othon de Pirch*, 2 volumes. Berlin, chez Dümmler, 1830.

Au milieu des révolutions du dix-neuvième siècle, pendant que tant de nations civilisées attendaient vainement le jour de la liberté, un peuple à demi barbare, d'origine slave, a conquis son indépendance, et ses longs efforts ont été à peine aperçus. Les journaux, après avoir parlé, il y a vingt ans, de Czerny-George, le premier chef marquant des Serviens, ne se sont plus occupés que de loin en loin de cette héroïque nation, dont l'affranchisse-

ment paraît aujourd'hui assuré. Elle trouva un historien digne d'elle dans M. Léopold *Ranke* [1], et la *Nouvelle Revue germanique* a dans le temps présenté à ses lecteurs la substance de son intéressant ouvrage [2]. Le voyage de M. Pirch, que nous annonçons aujourd'hui, vient compléter ce récit. M. de Niebuhr nous écrivit, il y a deux ans, pour nous engager à traduire l'histoire de M. Ranke, et certes le conseil était bon : le temps nous a seul manqué pour remplir le vœu de l'illustre auteur de l'Histoire romaine. On offrirait à la France un ouvrage du plus haut intérêt, surtout si l'on y joignait la substance de la relation de M. de Pirch. Il retrace d'abord l'histoire des Serviens, formant une monarchie féodale jusqu'en 1389, puis soumis aux Turcs, mais conservant leur nationalité, leur langue, leur religion, leur poésie et leurs mœurs simples et naïves; enfin s'insurgeant et reconquérant leur indépendance sous Kara-George et sous Milosch-Obrenowitsch, proclamé prince souverain et héréditaire en 1817, et reconnu comme tel par la Porte à la paix d'Andrinople. Cette indépendance n'est pas cependant absolue. La nation paie encore le tribut accoutumé, et les Turcs occupent toujours les forteresses. Arrivé à Belgrade, M. de Pirch alla faire sa visite au pacha qui commande le fort au nom du sultan. Ce lieutenant du grand-seigneur est le plus indolent, le plus commode et le plus ignorant des hommes. Il demanda au voyageur prussien, s'il y avait des fontaines dans son pays, quelle en était la capitale, et pourquoi il y faisait moins chaud qu'à Belgrade. Le palais du visir est un informe composé d'échoppes, de galeries, de boutiques remplies de Turcs en haillons, endormis ou fumans. Tout en fait un lieu digne des scènes horribles dont il a été le théâtre. C'est ici que fut scié l'immortel chantre des Grecs, *Rhigas*; qu'en 1815, trente-six Serviens expirèrent au pal, plusieurs après une agonie de sept jours et sept nuits. Les demeures des magistrats nationaux présentent un aspect tout différent. Là tout est simple, mais propre. Le prince Milosch a un hôtel à Belgrade, mais il réside à Kragujewaz.

1 *Die Serbische Revolution :* La Révolution de Servie. Hambourg, chez Perthes, 1829.

2 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. II, p. 145 et 289.

L'autorité civile est tout entière entre les mains des Serviens. Chaque village nomme son maire (kmète); plusieurs villages ont un chef commun (knèse); chaque canton (kneschine) est gouverné par un knèse supérieur, et ces magistrats, au nombre de treize, ainsi que les knèses des villes, correspondent immédiatement avec le prince, dont le gouvernement est tout patriarcal ; le peuple le révère comme un père. Des écoles ont été fondées, et l'on travaille à confectionner un code uniforme.

M. de Pirch donne sur Belgrade et sur les mœurs de ses habitans des détails peu connus jusqu'ici. Ce qui frappe surtout le voyageur, c'est ce mélange d'usages et d'habitudes orientales et européennes, de liberté et de servitude, de naïveté et de raffinement, dont tout porte l'empreinte. Les boutiques forment des carrés, dans l'intérieur desquels sont les demeures commodes et invisibles au dehors des marchands. Là vit, comme caché, dans une aisance ignorée, le Servien avec sa femme et ses enfans; là sont ses armes, ses livres, ses trésors; là règnent les femmes, et là s'exerce envers l'étranger la plus cordiale hospitalité. La langue servienne est douce à l'oreille, comme l'italien, plus simple que le russe, et faite pour la poésie. Les monnaies sont turques. Les Serviens sont à la fois sobres et friands. On voit sur les places de Belgrade circuler des gens portant des plats couverts, et plusieurs spatules en bois. Dans le vase sont différens sirops et du sucré râpé. A la demande des passans ils plongent la spatule dans le sirop et dans le sucre, et contre un para ils la livrent à la bouche des amateurs. Il n'y a pas encore de librairie à Belgrade. Dans l'intérieur du pays, le voyageur paraît surtout avoir porté son attention sur ce qui peut intéresser le militaire. Il s'attache aux faits et s'interdit les phrases. Sur la route il a soin d'enregistrer tout ce que le nouveau gouvernement a déjà fait de bon, et il donne une haute idée de son chef, qu'il alla voir dans son palais à Passarowitz, et qui l'invita à dîner. Ce palais se compose d'une multitude de petits édifices dans une vaste enceinte entourée de palissades. Là tout est *confortable*, élégant et solide à la fois. Le prince Milosch a quarante-huit ans, et il est de grandeur colossale, blond, d'un visage ouvert et serein, plein de dignité dans son maintien. Tout en lui an-

nonce le héros. Son costume turc est d'une grande richesse; deux pistolets ornent sa ceinture. Il ne sait ni lire ni écrire; mais son esprit est éclairé, et il paraît au fait de la politique européenne. Il est tout pour son peuple : un juge, un père, un défenseur et un modèle de vertu. Il s'exprime avec feu. Pendant qu'on prenait le café en fumant, un secrétaire vint lire des dépêches, et le prince donna sur-le-champ les réponses. A ses côtés se trouvaient l'archimandrite Milentin Pawlowitz, le chef du clergé et le compagnon d'armes de Milosch dans les sanglans combats de 1815; Wassily Popowitz, le knèse supérieur de Tschatschak, habile dans le conseil, le premier économe du pays; puis un vieillard de haute taille, sévère, immobile, Siméon Paschtrmaz, le porte-drapeau de Karo-George, que le peuple appelle Amischda (son oncle); c'est le chef des *Momkes* ou gardes du prince; enfin le knèse du Passarowitz. A côté de ces guerriers sont placés les ministres et secrétaires : Dimitri Davidowitz, chef du département des affaires étrangères, médecin, littérateur, le favori du peuple et la main droite du prince; Aleksa Popowitz, grand travailleur, parlant l'allemand; le docteur Heitsch, médecin en chef, traducteur de la *Macrobiotique* de Hufeland. Dans la seconde cour, le voyageur fut reçu par la princesse Gospa Liubiza, femme d'environ quarante ans et belle encore; son port est plein de dignité, ses atours simples. Elle administre sa maison comme les reines d'Homère. Elle a partagé tous les dangers de son époux, et plus d'une fois chargea ses armes dans le combat. Elle a deux fils, l'un de douze, l'autre de sept ans. Sa fille Jélisaveta parle l'italien et joue du piano.

Vers onze heures la cloche appela au dîner. Tout le monde se réunit dans une galerie, où l'on présenta de l'eau à tous les convives. La salle à manger était disposée à l'européenne. „Tout est ici patriarcal," dit Davidowitz à l'étranger. Le prince se plaça au bout supérieur de la table; chacun se découvrit la tête, et le petit Michaëlo dit la prière. La princesse présenta à son mari un verre de rakija, le prince prononça un petit discours, et chacun s'assit. Seulement l'épouse du prince et sa fille demeurèrent debout aux côtés du chef de la famille pour le servir; ainsi le veut l'usage. Le reste fut assez semblable à un repas

européen, si ce n'est qu'on commença par le fromage, qu'on but du lait de buffle, et que personne ne prit au-delà d'une demi-bouteille de vin, et qu'il n'y avait ni champagne, ni bordeaux. On resta une heure à table.

Le prince Milosch est très-actif. Il se lève avant le jour, reçoit les employés de la chancellerie, expédie les affaires, dicte ses ordres dans le meilleur style, va surveiller les nouvelles constructions, et ne se repose que vers les six heures du soir; alors il joue aux cartes et se fait lire les journaux, soupe à huit et se couche à neuf.

Quand M. de Pirch prit congé de cette noble famille, la princesse le baisa sur le front.

Dans la peinture des mœurs hospitalières, notre voyageur fait remarquer l'état de servitude dans lequel paraissent partout les femmes, servitude qui, du reste, n'exclut pas la dignité, et qui est moins fondée dans les sentimens que dans les usages. » Les mains croisées sur la poitrine, la femme servienne attend à la porte le moment où elle pourra être utile à l'hôte qui est venu honorer sa maison. Le matin, s'est-il levé, elle vient enlever les tapis et les couvertures de sa couche; puis elle lui présente une serviette brodée, de l'eau pour se laver; à table elle le sert et le soir elle lui apporte un bain de pieds. Les hommes sont en général mieux faits; les traits des femmes sont le plus souvent forts et prononcés; leur teint est hâlé; mais elles ont de beaux cheveux, de beaux yeux, de belles dents; leur maintien et leurs mouvemens ne sont ni sans grâce, ni sans dignité. Leur activité dans le ménage est étonnante. Presque tout dans leur habillement et celui de leur famille est leur ouvrage. Les dolmans, les vestes brunes et les manteaux des hommes, les tabliers à plusieurs couleurs, les couvertures, les bas, les gants, elles ont tout tissé, teint, brodé dans les longues soirées d'hiver, et elles se livrent à tous ces travaux plus par tendresse que par nécessité. «.

Une hospitalité sans réserve et une sérénité indestructible, surtout chez les vieillards, sont les caractères distinctifs der Serviens. La plupart sentent vivement le besoin de plus de civilisation, et la cour du prince en donne l'exemple.

M. de Pirch a fait en partie son voyage par eau. L'embarcation est un tronc d'arbre, dirigé par trois rameurs. Il s'arrêta à Poretsch, situé sur une île du Danube, et que Milosch a destiné à servir de lazaret de quarantaine pour ceux qui viennent de Turquie, établissement indispensable à la santé du pays. C'est dans le même but qu'il cherche à y attirer des médecins; il n'y en a jusqu'ici que cinq, un Turc, un Juif, un Russe et deux Serviens. Cette contrée (de Poretsch) est la plus sauvage de la Servie; ont y tue annuellement près de cent ours. Plus loin on rencontre les riches mines de Moidempok, aujourd'hui abandonnées; partout on y trouve des ruines de couvens et de châteaux forts, surtout du temps du roi Étienne et du knèse Lasar. Des restes de sculpture et même de peinture prouvent que les beaux-arts n'étaient pas inconnus ici. Ces ruines sont gardées par des moines isolés (Kaladger). Les villages y sont misérables; les cabanes, basses et étroites, sont remplies de fumée, de chats et d'enfans. Elles sont habitées par des colons wallaques, qui se distinguent des indigènes par leur paresse et leur mal-propreté. Plus loin le voyageur traverse la grande route qui conduit de Vienne à Constantinople, qui est très-animée et qui offre une entière sécurité.

Dans la seconde partie il raconte sa course à Tschatschak, par l'heureuse province de *Schumadia*, le siége de l'ancienne splendeur de la Servie, et où la présence habituelle du prince répand la prospérité et la civilisation. A Oussitza, seconde ville de la Servie et siége d'un Mousselim ou gouverneur, M. de Pirch fit la connaissance d'un jeune Turc, attaché au visir, qui se livre avec passion à l'étude, et qui lui parla de l'histoire du Brandebourg, des rapports politiques de la Turquie, de l'Irlande et de l'Austrasie, de Don Miguel et de Bolivar. A Kragujewaz il retrouve le prince. C'est une ville petite, mais agréable; c'est là que Milosch est né et qu'il passa sa jeunesse, et c'est là qu'il réside habituellement. Tout près se trouvent les montagnes inaccessibles de Rudnik, qui offrirent si souvent un asile aux insurgés. C'est aussi à Kragujewaz que se réunissent les représentans de la nation. Bien que les impôts ne soient rien moins qu'onéreux, le prince, à force d'économie, a amassé un

trésor de quatre millions de francs. Il vit lui-même du revenu de ses terres, et ne tire que 12,000 fr. par an du trésor public. Au moment où M. de Pirch s'y trouvait (en automne 1829), la grande affaire qui s'agitait dans le conseil de la nation, était la réunion au pays des six anciens districts, accordée par la Porte, mais dont les Turcs sont les propriétaires fonciers, qu'il faut ou expulser par la force des armes, ou indemniser. Cette réunion définitive ajouterait 600,000 ames à la population de toute la Servie, et la porterait ainsi à 1,100,000.

Le voyageur s'était proposé de pousser jusqu'en Dalmatie, en passant par la Bosnie; mais un hiver prématuré le força à revenir sur ses pas. En terminant il donne une idée de la littérature servienne, et surtout de leur poésie nationale, avec des notices de statistique et de géographie. Les littérateurs du pays se partagent en deux partis : les uns voudraient rétablir l'ancien langage encore usité dans les cérémonies du culte; les autres, et à leur tête Wuck Stephanovitch, défendent et cultivent la langue vulgaire actuelle. Il existe des ouvrages poétiques de tout genre écrits dans cette langue, des traductions d'Ésope, d'Ovide, de l'art poétique d'Horace, de Gessner, des saisons de Thomson, du Robinson de Campe, des Abdéritains de Wieland, de Télémaque, des comédies de Goldoni, etc. Des ouvrages originaux ou traduits sur la philosophie morale, la logique, la rhétorique; sur l'histoire du pays et celle de l'Europe, et même des journaux. Les sciences physiques et mathématiques, sans être entièrement négligées, ne pourront faire de progrès que lorsque la liberté sera plus affermie, et que le pays aura des établissemens pour l'instruction publique. Il a paru en allemand deux traductions des chansons nationales de la Servie. Celle de Gerhard est, au jugement de M. de Pirch, plus fidèle que celle qui parut sous le nom de Talvi, et qui a pour auteur Mademoiselle Thérèse Jakob. W.

OUVRAGES HISTORIQUES.

Il vient de paraître à Leipzig une traduction de l'excellent ouvrage de feu M. Lemontey : *Établissement de la monarchie de Louis XIV*, qui est reconnu en Allemagne pour une des meilleures productions historiques françaises de ce siècle. Les *États de Blois* et les *Barricades* de M. Vitet ont reçu le même honneur, et obtiennent le même succès qu'en France.

— Un docteur Benda, dans un livre d'ailleurs presque inintelligible, intitulé la *Guerre en Orient* (1829), et dont le véritable sujet est la dernière guerre entre les Russes et les Turcs, fait un magnifique éloge de Robespierre, comme ayant cherché à réaliser la justice absolue; selon lui, ce chef de la terreur est le plus grand nom de l'histoire. Il demande pardon à ses manes de lui avoir un instant préféré Épaminondas et Lafayette, et le déclare aussi unique parmi les hommes d'État, que Spinosa l'est parmi les philosophes modernes.

— Un baron allemand, M. d'Oldeleben, vient de publier, à Leipzig, chez Brockhaus, une histoire populaire de la révolution française depuis 1789, pour les classes inférieures. Son ouvrage est peu remarquable; mais l'idée est bonne, et elle mériterait d'être exécutée en France pour le peuple français. C'est une chose bonne à dire combien peu nos littérateurs songent au peuple. A quelques exceptions près, les livres faits pour la jeunesse des écoles primaires sont pitoyables; et la littérature populaire est de la dernière pauvreté parmi nous. En Allemagne et en Suisse il paraît des gazettes pour les villages, et il s'y publie des ouvrages qu'on trouve souvent entre les mains du fermier et de l'artisan.

— Parmi les plus intéressantes publications historiques de 1830, nous remarquerons le premier volume des *Archives pour l'histoire et la littérature*[1], publiées par F. Ch. Schlosser et G. A. Brecht. Il renferme, entre autres, une parallèle de M.me de Staël

1. *Archiv für Geschichte und Literatur*. Francfort, chez Broenner, 1830.

et de Mme Roland, par Schlosser. La première nous y paraît traitée avec quelque défaveur. N'y a-t-il pas quelque injustice dans ce vif contraste que l'auteur établit entre ces deux femmes illustres, nous allions dire entre ces deux grands hommes? » La première est toujours sur la scène, où elle brille et où elle s'est approprié les jugemens de tous ceux qu'elle a connus. Nous nous trouvons dans son salon et nous l'entendons parler avec délice; mais il ne nous reste qu'une faible impression de ses discours; nous y avons peu appris, parce que tout y est vague et trop oratoire. Mme Roland demeure toujours derrière la scène, alors même que son esprit, que sa plume, en fait mouvoir les personnages. Elle ne veut jamais exprimer qu'une seule pensée, qui remplit toute son ame; et elle le fait avec une telle conviction, qu'on sent qu'elle saurait mourir pour une idée. Si nous nous approchons de plus près, nous verrons que sa supériorité intellectuelle est son propre ouvrage, non celui de ses parens ou de ses alentours. Si elle aspire à des connaissances qui semblent au-dessus de son sexe, ce n'est point par vanité, pour briller, pour faire des conquêtes avec son esprit, c'est parce qu'elle en éprouve l'intime et impérieux besoin. Elle n'aimait, ne recherchait que les douceurs de la vie domestique, et n'était heureuse qu'au sein de la belle nature. Pour Mme de Staël le talent, la science, la vie, n'avaient aucun prix, si elle ne pouvait rassembler autour d'elle la bonne société de Paris et briller dans la conversation. « Une seconde dissertation de M. Schlosser, sur la *divine comédie du Dante*, est d'autant plus intéressante qu'il s'est très-spécialement occupé de ce noble monument du moyen âge, et que cet écrivain excelle surtout dans l'appréciation des détails. On trouve dans le même volume des articles sur les archives, les proclamations et les *journaux* sous les empereurs romains, et sur les universités grecques sous Julien et Théodose.

— *Histoire de la révolution française.* C'est une chose incroyable combien les Allemands s'occupent depuis quelques années de l'histoire de Napoléon et de la révolution française. Tous les journaux sont remplis d'annonces de traductions et d'ouvrages

originaux sur ces temps mémorables. On traduit tous les mémoires, les plus mauvais et les plus faux même; on les contrefait, on les publie sous tous les formats. On ne conçoit pas comment tant de mauvaises compilations trouvent des libraires et des acheteurs. C'est ainsi qu'il paraît une collection de tous les mémoires écrits sur l'empire, sous le titre de *Temple de gloire de Napoléon*[1], à commencer par ceux de Savary; une *Histoire des guerres des Français depuis le commencement de la révolution*[2]; un recueil de faits militaires, sous le titre de *Galerie héroïque française*[3]. Cet empressement des écrivains à reproduire sous tant de formes et pour toutes les classes les événemens des derniers temps, empressement qui suppose celui du public à les entendre raconter, prouve que ce qu'on appelle la révolution française est réellement une révolution universelle, dont la France n'a été que le premier théâtre.

CRITIQUE ET JOURNAUX.

Forum des journaux : *Forum der Journal-Literatur, eine antikritische Quartalschrift* (Berlin, chez Logier, 1831). Sous ce titre, un jeune littérateur de Berlin, M. Ch. Gutzkow, annonce une revue trimestrielle, spécialement destinée à soumettre à une révision les jugemens littéraires portés par les divers journaux. C'est une idée heureuse et digne d'être imitée ailleurs. Comme les ouvrages périodiques sont aujourd'hui à peu près les seuls qu'on lise, ce sont aussi ceux qui devraient être examinés et jugés avec le plus de soin. L'espèce de surveillance que chaque journal exerce sur les autres, ne suffit pas; des jugemens portés par des rivaux sur des rivaux sont nécessairement suspects. Il n'en sera pas ainsi de ceux que portera un journal uniquement destiné à la révision des autres, puisqu'il ne veut pas leur nuire par intérêt ou se mettre à leur place. La *Revue anticritique* commence par caractériser les principales publications périodiques de l'Alle-

1 *Napoleons Ehrentempel.* Stuttgart, 1830, 20 vol.
2 *Allgemeine Geschichte der Kriege der Franzosen*, *etc.* Darmstadt, 1830.
3 *Leidenfrost*, *Französischer Heldensaal.* Ilmenau.

magne, et va nous fournir incessamment la matière d'un article important, qui prouvera jusqu'à quel point M. Ch. Gutzkow est digne d'exercer la haute magistrature littéraire dont il s'est lui-même revêtu. Il est vrai, comme le fait observer un de ses dignes collègues, M. Menzel, le rédacteur de la partie critique du *Morgenblatt*, qu'il faut pour une entreprise si difficile un Hercule musagète, parce qu'en effet il y a ici plus que des étables d'Augias.

W.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire*.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Biographie.

NOTICE HISTORIQUE SUR B. G. NIEBUHR.

Au bord de l'Océan septentrional, non loin de l'embouchure de l'Elbe, est une contrée qui, sous le nom de Hadeln, a fait partie de la ligue Frisonne, et qui renferme la paroisse de Ludingworth, composée de cultivateurs libres. Le duché de Saxe-Lauenbourg, le Hanovre, la France, ont successivement étendu leurs limites jusques à ces rivages, mais peu de personnes connaissent ce petit pays. Désormais il sera célèbre, car il a donné à la science un nom deux fois illustré. Niebuhr le père a su conquérir pour la géographie l'Arabie, l'Inde, la mer Rouge, régions dont les longitudes n'étaient pas déterminées, dont les cartes étaient imparfaites; Niebuhr le fils a fait reluire des clartés de son génie les antiques débris des institutions de Rome, et d'un regard assuré il a reconnu, malgré l'obscurité des siècles, la source du

grand peuple, et les affluens qui lui ont apporté le tribut de leurs générations.

Berthold-George Niebuhr naquit à Copenhague le 27 Avril 1776. De retour de ses voyages, son père avait épousé la fille du célèbre médecin Blumenberg. Il se serait peut-être fixé dans la capitale du royaume; mais la disgrâce de son protecteur, le ministre Bernstorf, lui inspira de l'éloignement pour cette ville. Le Danemarck, auquel il appartenait depuis sa glorieuse expédition, voulut l'employer dans le génie militaire; on songeait à se servir de ses lumières pour déterminer quelques positions géographiques en Norwége. Toutefois Niebuhr préféra une place civile, celle de *Landschreiber*[1] à Meldorf, dans le Holstein. S'il eût conservé le goût des courses lointaines, l'Orient seul aurait attiré ses pas; mais l'attachement qu'il avait conçu pour sa femme et la naissance de ses deux enfans s'opposèrent à l'exécution de projets trop aventureux. Il resta donc au sein de sa famille, uniquement occupé de la rédaction de son voyage, et ne songeant d'ailleurs qu'à donner à ses jeunes enfans d'utiles leçons et les exemples d'une vertu héréditaire. Il faut lire dans la touchante biographie que l'historien de Rome a consacrée à sa mémoire, avec quelle avidité ce fils et sa sœur aînée se réunissaient pour solliciter, pour écouter le récit de quelque tradition orientale. Comme ils aimaient à recueillir de la bouche de leur père les exploits d'Omar et d'Ali! et comme ces récits merveilleux prirent utilement la place des contes absurdes dont on entoure le berceau de l'enfance! Ces détails sont minutieux peut-être, mais ils ont bien du charme. Le sentiment qui nous porte à connaître les premiers pas des grands hommes, est le même que celui qui appelle notre attention sur les faits qui ont précédé une jour-

[1] *Secrétaire de la justice* ou *greffier* serait une traduction incomplète. Les *Landschreiber* ont aussi des attributions d'administration et de finance. Ce qui démontre que la place de Niebuhr père était au-dessus de celle de simple greffier, c'est qu'il y joignit le titre de conseiller d'État.

née que la gloire a inscrite dans nos annales. Arrêtons-nous donc quelques instans encore dans la maison paternelle du jeune Niebuhr.

D'abord la pensée du voyageur était d'ouvrir à son fils la route de l'Orient. Ses premières études furent conçues dans cet esprit; il lui enseigna l'anglais, langue indispensable au navigateur, et l'arabe, qu'il devait un jour parler dans la patrie de Mahomet : du reste, la géographie et les mathématiques devaient faire le fond de cette éducation. Mais le génie est comme ces rameaux que l'on recourbe en vain dans une direction que ne leur a point donnée la nature. Niebuhr le père avait traversé l'espace, Niebuhr le fils devait franchir le temps; il voyait son but marqué au-delà des siècles écoulés, et libres d'entraves, c'était toujours vers l'antiquité que se relevaient ses méditations. Comment expliquer autrement son peu d'aptitude aux sciences exactes? Comment ce caractère si réfléchi, si profond, se serait-il refusé à leurs consciencieuses recherches, si une voix plus puissante ne l'eût sans cesse averti de son impérieuse vocation? Il nous dit lui-même, avec une louable franchise, que souvent son père fut impatienté de ses distractions; et cependant c'est dans ce temps-là même qu'il employait tous ses loisirs à comprendre Sophocle. Il avait à peine treize ans, que déjà son infatigable constance arrachait au dictionnaire tous les mots prononcés par ce grand tragique; chaque vers exigeait un effort, chaque sens était une découverte. Son père lui donnait-il une leçon de géographie; prononçait-il le nom de d'Anville, pour lequel il avait une vénération si profonde, le jeune Niebuhr ne voyait devant lui que la Gaule de César : il lisait et relisait ses Commentaires, et ne prenait du savant Français que les notions archéologiques capables d'éclairer la marche du conquérant romain, ou de ranimer quelque vieille cité gauloise.

Néanmoins ces exercices n'étaient que préparatoires; le

célèbre philologue Jæger, l'éditeur des Panégyristes latins, fut le premier maître de Niebuhr. Ce fut alors seulement qu'il saisit le mécanisme des langues. Son père, en effet, ne les considérait que comme des moyens de parvenir à la science; il ne s'arrêtait point à en examiner les détails; pourvu qu'il comprît, il était satisfait. Les leçons de Jæger jetèrent de profondes racines dans l'esprit analytique du jeune homme. On commençait à reconnaître en lui cette trempe vigoureuse d'un génie qui promet de faire plus de découvertes dans les sombres détours d'une bibliothèque, que le plus robuste voyageur n'en pourrait espérer sur des plages lointaines, ou sur des îles regardées comme inaccessibles au navigateur. Déjà on avait renoncé à lui faire subir les dangers de cette aventureuse carrière : une mère, dont la sollicitude était poussée jusqu'à l'imprudence, avait la première créé des obstacles à l'accomplissement des vues de Carsten Niebuhr sur son fils. Les soins trop assidus, qu'elle lui prodigua, affaiblirent son tempérament au point que sa santé demeura toujours très-chancelante, et que l'irritabilité de ses nerfs réagit quelquefois jusque sur son caractère, qui, sans jamais cesser d'être noble et généreux, ne fut pas toujours exempt d'humeur ou de caprice.

Quoi qu'il en soit des motifs qui changèrent la résolution du père, le jeune Niebuhr fut envoyé à Hambourg, où il étudia la science du commerce, tant aux cours du professeur Büsch, que dans les maisons les plus recommandables de cette riche cité. Mais l'illustre Voss était l'ami de son père; mais Klopstock habitait Hambourg! Comment résister à l'ascendant du génie? comment ne se point enflammer d'une nouvelle ardeur pour l'antiquité? Quand Voss parlait des Grecs et des Romains, on eût dit qu'il venait de les quitter. Il connaissait leurs usages, leurs croyances, leurs arts : à travers ce que leurs auteurs ont dit, il pénétrait tout ce qu'ils ont voulu taire. Il ne conjecturait point, il savait,

et c'était plutôt un étranger jugeant une nation dont il a parcouru le territoire, qu'un moderne qui doit sa science à la lecture. Aussi quand Homère, Hésiode, Théocrite, Virgile, reconnurent dans la langue des Germains, le nombre et la mesure des Muses anciennes, quand ils voulurent chanter pour la seconde fois, ce fut sa voix qu'ils empruntèrent. Les poésies de Voss paraissent dictées par eux; elles n'ont rien de la traduction. Nous avons nommé Klopstock : oserons-nous le définir, lui, dont chaque pensée, chaque vers est un brillant reflet de la nature ou de la majesté divine? En le lisant, nos facultés ne suffisent point à l'admiration, leur faiblesse nous contraint au repos : souvent il faut fermer le livre; souvent il faut interrompre la lecture de ses odes sublimes, comme on détourne ses regards du soleil, ou comme Moïse se cachait le visage devant le buisson ardent.

Niebuhr ne fut pas poète, sans doute; mais son génie se sentit échauffé par le génie de ces grands hommes? Il doit à Voss ces vues si claires, si précises sur les peuples de l'antiquité; il doit à Klopstock cet essor si noble et si élevé que prend la tradition, quand elle parle par sa bouche, quand elle raconte avec tant de simplicité et de grandeur, le figuier ruminal, l'augure des oiseaux du destin, la naissance de Servius, ou la bataille vraiment homérique du lac Régille. On dirait que dans ces pages admirables son style, tantôt naïf et tantôt majestueux, veut ranimer l'esprit du lecteur, et le dédommager de la sécheresse inséparable de la dissertation, comme les accens d'une musique religieuse délassent, par intervalles, une ame fatiguée de trop longues méditations. Mais gardons-nous d'anticiper sur ce que devint Niebuhr; suivons encore l'élève à l'université de Kiel, où il s'enfonce dans les profondeurs du droit, où il est distingué par le philosophe Jacobi, que depuis il aima toujours, par le médecin Hentzler, dont il épousa la petite-fille, long-temps

après cette première entrevue. De Kiel il passa à Édimbourg : le but de son père, en lui prescrivant ce voyage, était de joindre à ses autres études celle des sciences naturelles. Niebuhr réussit surtout en chimie, et il s'en fallut de peu que, passionné pour ses expériences, il ne nous donnât, au lieu des vieilles nations italiques qu'il a réveillées, quelques corps organiques de plus. Il aimait à rappeler son séjour à Edimbourg. Un ancien capitaine de navire, de la famille Jacobite des Scott de Norburgshire, avait, trente-cinq ans auparavant, reçu à son bord Niebuhr le voyageur, et s'en glorifiait encore. Il accueillit donc le fils avec empressement, et l'étudiant allemand vécut dans la plus grande intimité chez ces bonnes gens. Cette famille est celle à laquelle appartient le célèbre romancier. On ne nous dit pas si Niebuhr l'a connu.

Les études de Niebuhr étaient achevées : dix-huit mois de séjour en Écosse lui avaient permis d'étudier les institutions de l'Angleterre ; mais il voulut connaître de plus près cette nation, que son père estimait d'une manière presque exclusive. Il consacra donc six mois à parcourir les diverses contrées de la Grande-Bretagne, s'informa avec un soin extraordinaire des mœurs, des usages, des coutumes, et voua surtout à la législation une attention qui fut couronnée du plus grand succès : nul étranger, dit-on, n'a mieux possédé le droit public anglais. Il aimait cette fixité et même cette opiniâtreté qui fuit les améliorations, et qui sacrifie tous les progrès au besoin du repos. Ce sentiment chez lui était poussé à l'excès, et il se défiait de tous les ministères qui paraissaient favoriser des réformes.

La carrière administrative de Niebuhr s'ouvrit à Copenhague, où il fut d'abord secrétaire du ministre des finances Schimmelmann. On le voit en même temps secrétaire d'une commission chargée de traiter quelques affaires avec les Barbaresques, et bientôt sous-bibliothécaire. A l'époque où les Anglais vinrent bombarder la capitale du Danemarck, les

précautions prises par Niebuhr contribuèrent beaucoup à sauver la bibliothèque de ce commun désastre. Sans doute que la garde d'un dépôt si précieux ne sera pas restée stérile pour sa vaste érudition. Celui qui, dans la suite, ne franchit jamais le seuil d'un établissement de ce genre, sans en retirer les richesses confiées par les âges à leurs rayons les plus ignorés, aurait-il habité si long-temps au milieu des livres de Copenhague, sans en accroître ses connaissances déjà si vastes. Bientôt celles qu'il avait acquises en matière de finances, lui devinrent d'une utilité pratique; il fut nommé l'un des directeurs de la banque danoise. Fonctionnaire distingué par l'amour du bien autant que par son habileté, il ne se bornait pas au travail du cabinet; il publiait des mémoires d'administration et d'économie politique. Nous ne les avons pas aujourd'hui dans le recueil de ses œuvres, mais on les a jugés dignes de la plus sérieuse attention, et le gouvernement danois en a tiré un grand parti pour la prospérité du pays. En 1804, Niebuhr épousa la fille du *Landvogt* du district de Heydt. Cette première union fut heureuse, et désormais son avenir paraissait devoir être celui de l'homme paisible, qui goûte au sein de sa famille le repos nécessaire aux travaux de l'administration. Une carrière honorable et riche à la fois permettait à ses loisirs l'étude des lettres; enfin il semblait que l'Allemagne dût à jamais abandonner au Danemarck et le voyageur Niebuhr et le fils auquel il avait donné le jour; il semblait que ce fils, dans la position brillante qu'il devait à la gloire paternelle et à son propre mérite, se contenterait d'y joindre l'honorable réputation qui dans la carrière des places suit toujours le talent et la probité. — Le destin en avait autrement ordonné.

Les Français attendaient sur les bords de la Manche que des vents moins contraires vinssent enfler leurs voiles : leurs enseignes allaient retrouver Hastings, et par de nouveaux exploits effacer le souvenir des belliqueux Normands. L'An-

gleterre effrayée appela le secours de l'Autriche, et cette puissance fit avancer ses armées. Nos guerriers se levèrent alors, et le sol de la vieille Europe retentit au loin, ébranlé sous les pas d'un héros. Partout où Buonaparte imprimait ses vestiges glorieux, à Ulm, à Ébersberg, à Austerlitz, une défaite terrible rappelait à ses adversaires dispersés le grand capitaine devant lequel ils avaient fui naguères à Lonato, à Castiglione, à Marengo. En moins de trois mois la monarchie autrichienne fut abattue, et déjà ces Russes si redoutés qui lui promettaient la victoire, étaient engloutis dans les lacs de Moravie, ou regagnaient leur froide patrie sur un *laissez-passer* du vainqueur.

Moins prévenu, peut-être, Niebuhr aurait admiré les prodiges opérés par ces modernes Romains; et ce peu de mois qui renfermaient plus de gloire qu'il n'en faudrait pour illustrer tout un siècle, lui aurait paru quelque fragment des annales du grand peuple. Mais les premières impressions ne s'effacent point : dès l'âge le plus tendre il n'avait recueilli dans la maison paternelle que de fâcheuses préventions contre la France. On ne lui avait fait connaître que ces hommes dégénérés, ces courtisans efféminés de nos derniers rois : ou bien, on lui avait dépeint nos révolutionnaires, leurs fureurs, leurs échafauds. En vain, selon l'expression du plus grand écrivain de nos jours, l'armée avait jeté sa vaillante épée dans la balance, le père de Niebuhr n'en était point ému, ou plutôt il n'en était que plus irrité; car si le Danemarck était sa patrie d'adoption, il était né Hanovrien, et chaque bataille gagnée par les Français affligeait l'ancien sujet de l'Angleterre, et froissait le sentiment d'indépendance du Germain. L'expédition d'Égypte elle-même n'avait point trouvé grâce à ses yeux. Les Français *ne devaient ni ne pouvaient faire le bien.* C'était chez lui une chose arrêtée. [1]

[1] Il serait injuste de ne point ajouter que Carsten Niebuhr revint de ses préventions, du moins en ce qui concerne les sciences.

Il ne faut donc pas s'étonner si son fils demeura insensible aux plus beaux faits d'armes de Napoléon : son ame était faite, il est vrai, pour s'émouvoir de tous les sentimens nobles et généreux, pour admirer toutes les actions courageuses et héroïques ; mais il ne vit dans nos guerriers que les esclaves d'un tyran, que les instrumens dont on se servait pour accabler l'Allemagne. Les puissances dont l'alliance ou l'inaction favorisait la grandeur du nouvel empire, trahissaient à ses yeux la cause de l'humanité. La fidélité du Danemarck n'était selon lui que lâcheté, que vile complaisance. C'en était assez pour que cet État perdît tous ses droits à son affection, et quand la Prusse imagina qu'il suffirait d'évoquer les mânes de Fréderic pour ne rencontrer dans nos armées que des Soubises, Niebuhr s'associa d'intention à ce rêve, et fut l'un des premiers écrivains qui firent retentir le cri de guerre. Toutefois, serviteur d'une puissance amie, il ne se permit point d'attaque directe ; il emprunta la voix de Démosthène, traduisit la première Philippique et y joignit des notes remplies d'allusions aux circonstances présentes, enfin il dédia cet ouvrage, premier fruit de ses connaissances classiques, à l'empereur Alexandre. Comme si Napoléon n'eût été que le roi de Macédoine ! Comme si ses guerriers n'eussent été que les barbares oppresseurs d'Athènes, et que la civilisation nous dût venir du Nord par un oukase. La Prusse entendit ce langage, elle appela Niebuhr, il fut nommé directeur du commerce de la mer Baltique. Mais il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle dignité : à peine était-il arrivé à Berlin, que le tonnerre de Jéna réduisit en poudre la monarchie prussienne ; il fallut fuir la capitale, il fallut abandonner aux hommages du vainqueur les cendres du grand roi. De Kœnigsberg à Memel, de Memel à Riga, la cour se traînait d'asile en asile. Le canon français la poursuivait partout, et sur les neiges d'Eylau comme dans les plaines de Friedland, l'aigle de l'empereur prêtait sa rapidité à la victoire.

Cependant le prince de Hardenberg invitait Niebuhr à tous les conseils. La droiture et la constance de son caractère ne se démentirent jamais; toujours même amour de la patrie, toujours même aversion pour la domination étrangère. Pendant son séjour à Riga il fit quelque diversion aux affaires pour étudier la littérature russe; mais elle lui parut pauvre, et l'on ne voit pas que ses occupations en ce genre aient influé beaucoup sur ses travaux. Peut-être cependant lui ont-elles donné une trop grande prédilection pour les Russes, et pour la Pologne une aversion qu'il est difficile de concilier avec la générosité de son caractère. Après les conférences de Tilsit, il revint à Berlin. Les derniers événemens l'avaient fait connaître avantageusement, on se servit de lui pour une mission d'une haute importance : il fut envoyé en Hollande, afin d'y négocier avec des agens anglais sur quelques affaires de finance. La Hollande alors était gouvernée par le roi Louis; ou plutôt elle était administrée malgré lui et dans les seuls intérêts de son frère. Si ce prince eût été le maître de ses États, la tradition conserverait, pour les générations à venir, la mémoire d'un bon roi de plus. Il avait compris ce qu'exigeait la prospérité de ses nouveaux sujets; il était éclairé, loyal et généreux. Niebuhr ne tarda pas à en acquérir la preuve. La police de l'empire avait couvert le royaume de Hollande de ses agens, et il était devenu l'objet de leur attention. Le roi se hâta de l'avertir des dangers qu'il courait, et même de l'en préserver. Un jour est venu où ce roi se trouva proscrit, persécuté jusque dans la capitale du monde chrétien; tous les trônes élevés par son frère étaient brisés: mais le noble usage qu'il avait fait de sa puissance vivait dans le souvenir de l'ambassadeur de Prusse, car cet ambassadeur était Niebuhr : Louis fut respecté dans Rome pour avoir été bienfaisant à La Haye.

Niebuhr aimait à rappeler encore une autre circonstance

de son voyage en Hollande. Il y avait visité l'université de Leyde. A la vérité, de tous les grands philologues que l'Europe admirait au seizième siècle, on n'y rencontrait plus que les portraits; mais la salle où ils sont exposés lui parut le sanctuaire de l'archéologie et de la littérature ancienne. Revêtus de la pourpre princière, ces immortels savans entourent l'image vénérée du fondateur Guillaume d'Orange. Leur présence est féconde en glorieux souvenirs: on y voit l'illustre Douza, seigneur de Nordwyck, qui combattit, qui parla comme un Romain, qui affranchit sa patrie du joug espagnol, et soutint avec constance le siége héroïque dont la création de l'université fut la récompense. Scaliger paraît aussi dans cette enceinte. Niebuhr le regarda toujours comme un homme extraordinaire, comme un homme dont la France devrait opposer la gloire à celle de Leibnitz. Il lui reconnaissait un génie universel, une science presque sans bornes, et ce discernement exquis, sans lequel les connaissances les plus profondes demeurent sans résultat. Parmi les vivans qui honoraient alors l'université par leurs leçons, Niebuhr distingua Wittenbach.

Mais ce culte à l'érudition, à la gloire d'un autre âge, cet hommage rendu au passé d'un autre peuple, n'était en quelque sorte qu'une de ces inspirations qui, sans se révéler d'une manière précise, laissent dans notre ame quelque chose qui tient du pressentiment. Niebuhr devait voir revivre bientôt ce qu'il croyait enseveli pour toujours: bientôt il devait retrouver, au sein de l'Allemagne, de plus grands savans, d'aussi nobles défenseurs de la liberté. Des professeurs qui expliquaient à leurs nombreux disciples les merveilles des anciens jours, allaient se mettre à leur tête pour imiter les exemples dont ils entretenaient depuis si long-temps la jeunesse, pour léguer à l'avenir d'autres exemples encore. Mais quand Niebuhr rentra dans sa patrie, l'heure de l'affranchissement n'avait point encore sonné. La Prusse cherchait

à se consoler de ses malheurs par une administration sage et libérale. Lorsqu'une nation a éprouvé de grands revers sur les champs de bataille, lorsque ses limites rétrécies, compriment pour ainsi dire et resserrent toutes ses forces vitales dans un étroit espace, elles n'en prennent que plus d'intensité, et si cette nation est éclairée et courageuse, l'infortune elle-même lui prépare un plus noble avenir. On voit fleurir les arts, l'industrie, l'agriculture; on voit se développer rapidement tous les germes de prospérité. L'amour de la liberté grandit avec le sentiment national, puis vient un jour de réveil, un jour où la valeur reprend ses droits, où la force est guidée par la raison; et si le pouvoir oppresseur existe encore quand les jeunes générations atteignent leur majorité, s'il pèse sur elles au lieu de leur ouvrir un passage, alors, que ce pouvoir soit étranger ou indigène, une explosion soudaine et terrible rejette au loin ses débris, et le peuple dont l'abattement semblait promettre des siècles de servitude, se lève brillant d'héroïsme, et commande à son tour. Telle fut la Prusse en 1813. Pendant les années qui précédèrent cette commotion, le ministère de Berlin ne s'occupa que de fonder d'utiles établissemens. Niebuhr venait d'être nommé conseiller d'État: il avait fait du droit agraire des Romains une étude approfondie, et la Prusse en ce moment suivait un système de défrichement et de colonisation pour lequel il fournit au gouvernement des mémoires très-remarquables. L'histoire romaine se trouvait de la sorte appliquée sur le terrain, et pour quelques instans, du moins, on put lui croire l'utilité des sciences exactes, dont les progrès influent sur l'agriculture et sur les arts. En tout point Niebuhr seconda puissamment les vues généreuses de M. de Stein.

A la même époque environ, Berlin se distingua par une activité scientifique presque sans exemple. On créa l'université, on réorganisa l'académie des sciences. Les travaux récens de Niebuhr avaient marqué son rang parmi les hommes

les plus éminens du royaume; il fut de l'université, il fut de l'académie. Alors on vit successivement arriver Buttmann, Heindorf, Spalding, Savigny. Il vécut dans l'intimité de ces hommes célèbres, qui ne tardèrent pas à reconnaître en lui leur égal, qui pénétrèrent la profondeur de ses vues, et, malgré la défiance qu'il conservait de lui-même, le conduisirent vers cette chaire d'histoire romaine, dans laquelle il hésitait à monter; comme s'il pressentait qu'après en avoir franchi les degrés, il ne lui serait plus donné de s'arrêter; comme s'il était effrayé de la rapidité avec laquelle ils l'élèveraient jusqu'à l'immortalité.

Et qu'on n'accuse point cet éloge d'exagération. Ceux qui ne voient dans l'histoire qu'une suite d'annales, que des faits entassés sur des faits, sont préoccupés de la pensée que les auteurs contemporains nous ont légué toute l'antiquité; ils ne conçoivent guère que les modernes puissent s'en occuper autrement que pour compiler et coordonner des textes anciens. Il leur semble que, pour restaurer le bel édifice élevé par Tite-Live, il faut demander des fragmens à Denys d'Halicarnasse, à Salluste, à Polybe, ou bien glaner çà et là dans les grammairiens et les rhéteurs quelques indications éparses que le torrent des âges eût entraînées vers l'oubli, s'ils n'eussent jeté leur érudition à travers sa course. Il est utile sans doute d'en agir de la sorte; mais alors on acquiert la réputation de Freinshemius, l'on fait des supplémens à Tite-Live, et l'on répare ce monument comme on remplacerait par un pilier de brique une colonne du Parthénon. Les écrivains modernes n'ont sur ces compilateurs latins qu'un seul avantage, celui de conserver à leurs compositions un style uniforme, et de n'avoir point, pour déparer leurs pâles restaurations, l'imposant voisinage des anciens. Soit qu'ils les traduisent, soit qu'il les complètent, l'édifice est récrépi du même mortier, et s'il n'a ni majesté, ni solidité, sa distribution du moins peut offrir quelque chose de régulier.

Que si, dans un accès de délire, il venait dans la pensée d'un moderne d'abandonner ce replâtrage pour créer à son tour, pour construire un monument rival de celui de Tite-Live, sa folie serait celle dont on pourrait accuser le pacha d'Égypte, s'il lui prenait fantaisie d'élever de nouvelles pyramides à côté de celles de Gizeh.

Telle n'était pas la pensée de Niebuhr. Nous allons exposer quelles étaient ses vues sur l'histoire romaine, au moment où il entreprit de l'enseigner. Si le chef-d'œuvre de Tite-Live était encore intact, dit-il, s'il nous présentait une histoire suivie, ce serait une chose à la fois extravagante et présomptueuse, que de prétendre l'imiter pour en atteindre la perfection. Cette entreprise serait blâmable lors même qu'on pourrait réunir des matériaux plus abondans que ceux qu'il a consultés, ou faire parler des traditions différentes des siennes. Selon Niebuhr, si Tite-Live existait, la tâche des modernes se bornerait à démêler l'histoire poétique d'avec les premiers faits recueillis par les souvenirs, à porter un esprit d'examen sur les orgueilleuses légendes de famille, sur les consulats, les triomphes imaginaires et sur ces fallacieuses notions qui des panégyriques et des éloges funèbres ont passé dans les livres. Mais nous n'avons plus cet admirable ouvrage que par fragmens interrompus, et si d'autres indices nous en font quelquefois deviner la trace, il en est de cela comme de ces aqueducs dont on retrouve la direction, parce que de distance en distance on voit reparaître quelques-unes de leurs arches.

L'historien de Rome doit se proposer un autre but, un but qu'il serait de son devoir d'atteindre, quand même la littérature classique serait encore présente à nos regards, comme elle l'était à ceux des contemporains d'Auguste. Il doit se livrer à la critique des faits et à la recherche d'institutions dont l'indifférence ou l'ignorance des auteurs a laissé périr la mémoire. Salluste se crut obligé d'avertir les Romains que leur patrie, non moins que la Grèce, pouvait

se glorifier de grandes actions. Tous leurs regards, en effet, demeuraient fixés sur cette contrée; ils dédaignaient leur propre langue et les annales de leur patrie. Le vieux Caton avait vainement écrit ses *Origines*, vainement aussi quelques autres Romains avaient essayé de créer une histoire nationale; ils n'avaient point de lecteurs, et peut-être Tite-Live fut-il le premier qui réussît à venger de ce long oubli tant de belles actions, tant de nobles caractères. Comme un hymne majestueux, sa narration s'empara de l'oreille du Romain: on dédaigna désormais les arguties des Grecs, qui, Polybe excepté, ne s'occupaient qu'à débattre des questions de fatalité sur la grandeur de Rome, et qui consolaient la vanité de leurs compatriotes par un vain bruit de mots; ils leur annonçaient dans leurs périodes artistement arrondies que le destin avait fait de Rome la maîtresse du monde, et que par conséquent leur défaite inévitable n'avait rien de honteux.

Quelles étaient les anciennes institutions de Rome? leur devait-elle la victoire? Ses vertus, le dévouement de ses citoyens, ne pouvaient-ils manquer de triompher de tous les obstacles? Ce sont des questions dont ces Grecs ne s'occupaient pas. Négligée par les Romains eux-mêmes, la première organisation de l'État était déjà un objet de doute au temps de Cicéron. Quant à ce que l'on savait de la vieille Rome, quant à ce qui en existait encore, tous les contemporains pouvaient en juger, mais peu de personnes s'en occupaient; on ne le consignait pas dans des histoires écrites pour une postérité qu'on supposait devoir être romaine elle-même. Nul des auteurs dont nous possédons les livres, n'a dû penser qu'il serait besoin d'apprendre un jour ce que chacun connaissait de son temps, et que depuis la répartition du peuple en centuries jusqu'à l'emploi de la journée du citoyen, tout serait objet de recherche. Tite-Live, d'ailleurs, s'est peu soucié de ce genre d'exposition: tout entier au charme de la

narration, il se montre rarement archéologue, il ne s'est fait une idée nette ni des peuples, ni des États, n'a point consulté les vieilles inscriptions des nations italiques, n'a point fouillé les archives de Rome. Il faut donc, à force de recherches et de méditations, pénétrer le sens de notices isolées et peu nombreuses, et, les combinant ensemble, il faut retrouver l'image de ce que fut la ville éternelle à sa naissance, reconnaître dans sa population primitive les élémens divers des peuples italiques, dans ses institutions le résultat de cette fusion, en suivre les progrès, et partout, quand le sol est couvert de ruines, rechercher sous les décombres quelles ont été les anciennes fondations qui le sillonnent encore.

Ce fut le 26 Octobre 1810, que dans une introduction d'un style mâle et serré, Niebuhr exposa ces vues brillantes et profondes. Sans doute leur éclat devait blesser les yeux accoutumés à ne regarder Rome qu'à travers la loupe dont on se sert dans les bibliothèques pour déchiffrer des manuscrits. L'école routinière cria au scandale; mais les esprits élevés en furent plus éclairés qu'éblouis. On écouta Niebuhr; on suivit ses cours: leur succès toujours croissant fit naître les premiers volumes publiés en 1811 et en 1812, volumes qu'il a depuis totalement refondus; mais leur apparition était pour l'époque un météore dont le reflet éclaira toute la littérature de l'Allemagne. Ils donnèrent lieu à de profondes controverses, à d'ingénieux systèmes, à des discussions philologiques. Niebuhr lui-même, sans rien céder aux critiques d'autrui, devint pour son livre un juge sévère. Il s'accuse dans la suite, de n'avoir eu d'abord que l'érudition de l'homme qui s'est instruit lui-même; il a la modestie de comparer sa marche à la marche incertaine du somnambule qui erre au hasard sur la gouttière. Peut-être dirait-on avec plus de justice, que dans ces premiers essais les lueurs de son génie étaient semblables à ces éclairs brillans dont une atmosphère enflammée embellit en été des nuits sans nuages, et qui, sans

garder de place déterminée, se montrent incessamment à tous les points de l'horizon.

Ce temps de création et d'enthousiasme fut marqué par d'autres productions encore : ainsi dans l'année même où il se naturalisait dans la Rome de Servius Tullius, il naviguait avec Scylax, interrogeait le texte même de son *Périple*, et lisait à l'académie des sciences une dissertation pour fixer l'époque de la rédaction de cet ouvrage, selon lui c'était la première moitié du règne de Philippe (vers l'olympiade 105). Un juge compétent, M. Letronne, a déclaré que cette dissertation était ce qu'on avait jusqu'ici publié de mieux sur Scylax [1]. Alors aussi il émit une opinion raisonnée sur l'époque à laquelle appartient la seconde partie de l'inscription d'Adulis [2], s'occupa de la géographie d'Hérodote, détermina l'état de la science au temps de ce père de l'histoire, et jeta quelque jour sur les annales des Scythes, des Gètes, des Sarmates ; enfin, par une ingénieuse et solide critique, il effaça du recueil des Œuvres d'Aristote le second livre des Économiques, rédigé sans doute dans l'Asie mineure, postérieurement à l'époque où vécut Théophraste.

Cependant la face du monde allait changer : la plus belle armée que les siècles aient jamais admirée, mourait sur un sol ennemi. De tant de vaillans guerriers, les horribles frimas de la Russie avaient à peine épargné quelques hommes ; ils se traînaient sans force et presque sans vie à travers ces vastes déserts de glace, et ne se ranimaient un instant qu'à la

1 Si cette assertion n'est plus vraie aujourd'hui, M. Letronne n'en peut accuser que lui-même ; car il a publié sur les Géographes de M. Gail, travail fort estimable, un traité qui est un chef-d'œuvre d'érudition. Niebuhr lui vouait une estime particulière, et il avait coutume de dire qu'à lui seul il valait toute une académie.

2 Voyez aussi les Recherches de M. de Sacy et le parti qu'en a tiré M. Champollion Figeac dans ses Annales des Lagides, ouvrage couronné par l'Institut en 1819, et que l'on cite à chaque instant chez nos voisins, malgré les contestations auxquelles il a donné lieu sur plusieurs points de chronologie.

vue de l'ennemi. Ce furent les derniers jours de la grande armée, jours de désastre, mais jours de gloire encore, et tandis que les Français n'étaient plus que des spectres errans, leur aspect jetait l'épouvante dans ces hordes de Cosaques, qui ne pouvaient exercer leur rage que sur des cadavres. La Prusse était l'alliée de Napoléon; mais la signature d'un traité s'efface aisément quand la contrainte disparaît. La haine n'était point éteinte : l'oppression du conquérant, l'humiliation du joug étranger irritaient le sentiment national. Il se fit jour en dépit des protestations diplomatiques, et ces protestations n'avaient point encore cessé, que déjà une jeunesse animée du plus noble enthousiasme pour la délivrance de la patrie lisait avec ardeur une publication périodique distinguée par son énergie. Nous avons dit déjà quels étaient les sentimens de Niebuhr à l'égard de la France : dans ces momens solennels, il s'unit avec Arndt, et fit paraître un journal intitulé le *Correspondant prussien*. L'Europe n'était alors qu'un vaste théâtre de carnage, où les scènes les plus sanglantes se succédaient avec une effrayante rapidité. Ce journal était promptement informé de tous les événemens : de l'Espagne à la Pologne, de l'Italie à l'Angleterre, il recueillait tout ce qui devait relever la valeur germanique, annonçait ou prédisait des succès, publiait des manifestes véhémens, échauffait les jeunes esprits, ranimait les anciens ressentimens, et préparait enfin une guerre d'extermination. Le cabinet de Berlin ne tarda pas à suivre cette impulsion; et ce fut à Niebuhr qu'on s'adressa d'abord, car nul n'était plus propre à négocier avec les agens anglais. Bientôt il suivit les armées et assista à la bataille de Bautzen (Budissin). On se rappelle que de faibles recrues y renouvelèrent les prodiges de Lutzen. Guidés par les vétérans revenus de Russie, ils mirent les armées alliées en une telle déroute, que dans ce moment de désespoir Niebuhr ne se rappela de toute l'histoire romaine que la journée d'Allia. La comparaison était juste. Berlin craignait d'éprouver de la part des

vainqueurs le sort que leurs ancêtres firent subir à Rome. Les Français y seraient entrés pour la seconde fois en maîtres irrités. Déjà le duc de Reggio s'approchait de ses murs, quand des renforts considérables et les troupes suédoises vinrent leur opposer l'avantage du nombre. Cette fois encore Niebuhr était à l'armée : à la bataille de Dennewitz il travailla lui-même avec Schleiermacher à élever des redoutes sur le Creutzberg. Qu'est-il besoin de redire les faits connus de tous, la retraite des Français, nos désastres de Leipzig, les défections de l'étranger, la tiédeur de citoyens fatigués de triomphes, avides de liberté, enfin le concours de l'Europe entière, pour accabler une nation qui s'abandonnait elle-même. Niebuhr, après avoir suivi le roi aux armées, fut envoyé en Hollande. C'était le temps où l'on discutait dans les réunions diplomatiques la formation du royaume des Pays-Bas. Il ne craignit pas d'improuver hautement la fusion des deux États, en parla souvent à la mère du roi actuel, qui l'admettait dans son intimité, parce qu'elle avait appris à l'estimer. Non content de cette franche manifestation de sa pensée, il se mit en opposition officielle avec les calculs étroits des hommes d'État du moment; mais cette fois encore la médiocrité se crut au-dessus du génie, et seize ans après, la Belgique a reproduit sa protestation en caractères sanglans. Si on eût écouté ces conseils d'un esprit éclairé, l'histoire aurait de belles pages de moins, mais la tombe ne se serait pas fermée déjà sur tant de généreux défenseurs de la liberté.

En 1815 de grandes infortunes accablèrent Niebuhr. Il perdit son père le 26 Avril : aussi ne voit-on pas qu'il ait pris aucune part aux événemens amenés par le débarquement de Napoléon. Tout entier à sa douleur, il écrivit l'histoire du voyageur. Cette biographie est courte, exempte de déclamation ; le style en est simple, naïf et souvent sublime. Point de luxe de détails inutiles, point de ces divagations que le moindre commentateur se croit obligé de consacrer au plus

mince des anciens, une fois qu'il en a fait l'objet de ses veilles. On y remarque même la plus stricte impartialité. Le lecteur se sent ému, attendri, sans que l'auteur ait visé à l'effet. Sous l'humble toit paternel, dont l'exclut bientôt un partage désavantageux, le voyageur s'ignore encore lui-même; on s'intéresse à lui lorsqu'épuisant son faible pécule, il va recevoir des leçons de géométrie pour mesurer les champs de son village; on s'élève avec lui quand l'amour de la science le conduit à l'université, et que son essor rapide le porte assez haut pour qu'on le destine à l'expédition scientifique préparée par le Danemarck. Alors, au lieu des propriétés de ses voisins, ce sont les longitudes de l'Arabie, de la Perse, de l'Inde, de l'Égypte, qu'il mesure; au lieu des plans agricoles qu'il devait tracer, ce sont des cartes qu'admireront plus tard et notre commission d'Égypte et la marine anglaise. On s'arrête avec lui sous les mystérieuses colonnes de Persépolis; enfin, quand il est de retour en Danemarck, on le suit à Meldorf, on révère le père de famille modeste et laborieux, qui dans sa retraite reçoit les hommages de plusieurs corps savans. Son fils nous apprend avec quel plaisir il se vit associer à l'Institut de France : malgré ses préjugés contre les Français, il reconnaissait que nulle compagnie ne pouvait lui être comparée pour l'éclat et la dignité. Il s'honorait aussi des relations qu'entretenaient avec lui MM. de Sacy et Barbier du Boccage. Carsten Niebuhr, fils d'un cultivateur, mourut conseiller d'État, chevalier de l'ordre de Danebrog, membre des principales sociétés savantes de l'Europe; jamais il n'a accepté aucun titre de noblesse : il pensait que ce serait accuser d'humilité tous ses aïeux à la fois. Son fils, l'historien de Rome, fut conseiller d'État, membre de l'académie des sciences, ambassadeur, et ne voulut pas non plus être noble. Ils avaient raison : l'un avait illustré son nom jusque dans les mers de l'Inde, l'autre l'avait reporté jusqu'à Rhéa-Silvia. L'autorité des parchemins ne va pas

si loin dans l'espace, et ne remonte pas si haut dans les siècles.

Peu de semaines après la mort de son père, Niebuhr eut à pleurer sa femme; il ne lui a point consacré de biographie : les douces vertus de ce sexe, concentrées autour du foyer domestique, ne réclament point d'illustration, et leur souvenir survit rarement aux familles dont elles ont assuré le bonheur. Cependant il est dans la biographie de Carsten Niebuhr une pensée qui atteste douloureusement combien cette première union était chère à ce vieillard et à son fils lui-même. Celui-ci le félicite d'être mort à propos et de n'avoir point à verser des larmes si amères. Les siennes n'étaient pas encore taries que, songeant à la patrie, il fit paraître plusieurs écrits politiques. La nouvelle tempête qui avait grondé dans l'intervalle, réveillait toutes les ambitions, et les princes se disputaient l'Europe avec plus d'avidité encore que les oiseaux dévorans qui suivent les armées n'en avaient apporté sur les champs de bataille. Homère a dit souvent que les rois sont les pasteurs des peuples; ces pasteurs partageaient leurs troupeaux, et le droit divin s'étendait complaisamment sur ce qu'ils avaient envahi de sujets, comme sur leurs États héréditaires. Niebuhr prit une part un peu trop active, peut-être, aux ambitieuses prétentions de la Prusse. Il écrivit d'un style véhément une brochure intitulée: *Preussens Rechte gegen den Sächsischen Hof* (Droits de la Prusse contre la cour de Saxe). Ce fut l'occasion d'une polémique acharnée, dans laquelle la générosité n'était pas toujours du côté du plus fort. Tandis que les peuples assujettis étaient à la merci de souverains qui s'arrachaient les fruits de la victoire, on vit par un contraste bizarre la liberté devenir le partage de ceux qui avaient succombé dans cette lutte. La France recevait une constitution libérale que l'Allemagne réclamait en vain. Ce fut bientôt un crime de la demander, et les plus nobles soutiens de la liberté

germanique étaient précisément les plus suspects au pouvoir absolu. Les rigueurs injustes sont toujours compagnes de la déloyauté; les persécutions ne leur furent donc pas épargnées. Niebuhr fit paraître alors un écrit qui, sous le titre de *Geheime Verbindungen* (Associations secrètes) réfutait toutes ces basses délations. Il se montra le courageux adversaire de M. de Schmaltz et l'inébranlable soutien de tous les patriotes. Tant de noblesse de caractère ne pouvait long-temps supporter l'atmosphère des cours : la vertu, la franchise de Niebuhr importunaient le ministère, et quoiqu'il pût dès-lors prétendre aux plus hautes dignités, on résolut de l'éloigner. On assure que sa mission près du Saint-Siége ne fut qu'un honorable exil. Le prince de Hardenberg songeait, dit-on, beaucoup moins à l'élever qu'à s'en défaire. Quoi qu'il en soit de ces renseignemens, la mission était bien choisie : c'était rendre à Rome un citoyen dont le destin avait différé la naissance. Niebuhr se sentit entraîné vers cette patrie intellectuelle que lui avait donnée l'érudition : dans la ville des pontifes il entrevoyait de loin les vestiges de l'enceinte de Servius, et s'occupait du forum et de la tribune aux harangues bien plus que de la chaire de S. Pierre, avec laquelle il devait négocier les intérêts des sujets catholiques de la Prusse. Déjà son activité scientifique avait repris toute sa force, et malgré les distractions inséparables de la nouvelle union qu'il venait de contracter avec la petite-fille du médecin Henzler, il préluda à ses relations avec l'abbé Maï par la publication des fragmens de Fronton que ce docte Italien venait de retrouver. Buttmann et Heindorf s'unirent à lui pour ce travail. Digne association ! noble triumvirat dont l'Europe philologique gardera toujours le souvenir. Ce fut à la même époque que Niebuhr lut à l'académie des sciences une dissertation sur quelques scènes audacieusement jetées dans le texte de Plaute par d'insipides versificateurs du moyen âge.

La science du Droit grandissait alors des belles conceptions de M. de Savigny. Niebuhr s'inspirait dans ses entretiens, il vénérait le jurisconsulte et chérissait l'ami. M. de Savigny l'engagea à visiter quelques bibliothèques d'Italie. Niebuhr ne s'arrêta que quelques jours à Munich, où il revit Jacobi, l'un des hommes qu'il estimait le plus. Puis, franchissant le Brenner, cette limite qu'il avait assignée aux ancêtres des Étrusques, il traversa le Tyrol, arriva dans Vérone, et tout aussitôt les Institutes de Gajus sortirent du néant. Elles dormaient depuis des siècles dans la bibliothèque du chapitre.

Parlerons-nous de la mission de l'ambassadeur? dirons-nous que son noble caractère lui valut l'estime du saint-père? que le successeur de S. Pierre lui dit, en prenant congé de lui : *vous ne m'avez jamais fait entendre que la vérité!* Ces faits honorent l'homme de lettres; mais leurs détails entreraient plus convenablement dans une histoire diplomatique. Nous ne nous occuperons donc ni de la signature du concordat, ni du cardinal Gonsalvi, qui aimait tendrement Niebuhr, ni des décorations de l'aigle rouge de Prusse et de Léopold d'Autriche, qui furent la récompense, l'une de ses négociations, l'autre d'un service éminent rendu au général en chef de l'armée de Naples. Toute notre attention se portera vers l'époque de laquelle il ne détournait jamais sa pensée : comme lui nous négligerons ces intérêts modernes et ces générations qui passent sur les ruines de Rome sans y laisser plus de traces que les flots que le Tibre renouvelle incessamment au pied des monumens dont l'antiquité a embelli ses rivages. Pendant sept ans de résidence dans la vieille capitale du monde, Niebuhr jouit d'un bonheur non interrompu. Il chérissait ses jeunes enfans et celle qui les lui donnait. Sa maison était ouverte à tous ses compatriotes : c'était le rendez-vous de tous les artistes, de tous les savans. L'heure des découvertes était venue; lui-même es-

saya de glaner où moissonnait l'abbé Maï. Il publia les *Fragmenta Ciceronis*, etc., et si la plus entière concorde n'a pas toujours régné entre les deux érudits, on se plaît à les voir réunis par la plus brillante découverte de notre temps. Quand le savant italien eut reconquis la république de Cicéron sur les *oremus* d'un moine[1], Niebuhr joignit des notes à la première édition, discuta et restitua quelques-uns des passages les plus altérés, et de ses ingénieuses conjectures féconda le champ des discussions philologiques. MM. Hermann, Creuzer, Moser, Heinrich, Zachariæ, y ont apporté depuis le tribut de leur doctrine et de leur sagacité : antiquaires et jurisconsultes se sont surpassés, et si plusieurs érudits ont contredit Niebuhr, tous ont reconnu le mérite de ses remarques. Cependant les travaux de M. Maï étaient infatigables, le succès y répondait souvent, et l'ambassadeur semblait plutôt venu pour assister à une seconde renaissance des lettres, que pour demander une bulle au Saint-Siége. Toutes ces découvertes ajoutaient à sa félicité; il en rendait grâces au Ciel comme d'un bienfait, et croyait notre époque destinée à d'immenses résultats historiques. Ses espérances déjà s'étendaient jusqu'à la seconde décade de Tite-Live.... En même temps il parcourait les vestiges des enceintes de Rome, déterminait celle de Servius, celle d'Aurélien, les distinguait des constructions modernes, et dans le *Campo Vaccino* relevait par la pensée la tribune aux harangues. *Voilà*, s'écria-t-il, un jour avec l'accent de la conviction, *voilà où vous auriez brillé, si vous étiez né Romain*, et il adressait la parole à M. de Serre, qu'il avait conduit sur ces débris.

Niebuhr avait beaucoup modifié ses idées sur la France; il suivait avec intérêt le progrès des opinions constitutionnelles. Sa loyauté réprouvait les efforts du pouvoir pour anéantir les avantages promis à la nation : surtout il con-

1 L'écriture superposée paraît être du 10.e siècle, et contient des commentaires de S. Augustin sur les psaumes CXIX à CXL.

damnait et flétrissait d'un juste dédain les hommes ambitieux qui ne semblaient appartenir ni à leur siècle, qu'ils ne comprenaient pas, ni à leur patrie, qu'ils n'aimaient qu'à condition d'esclavage et d'hypocrisie. Les Français luttant contre l'obscurantisme lui parurent plus grands que sur le champ de bataille. Là leur héroïsme avait donné des fers à ses compatriotes, ici leur éloquence s'exerçait au profit de l'humanité. Néanmoins, attaché à tous les gouvernemens consacrés par le temps, Niebuhr désirait que les vieilles dynasties reprissent de profondes racines sous le sol de l'Europe constitutionnelle : trop de sang s'était mêlé à cette terre pour hasarder d'en répandre encore. Il avait donc une égale aversion et pour les révolutions et pour l'excès du pouvoir, et le grand orateur qui du haut de la tribune française osa proclamer, qu'il fallait *planter l'étendard royal au milieu de la nation*, avait exprimé la pensée de Niebuhr avec l'éloquence et la noblesse d'un ancien. Ses véhémentes et chaleureuses improvisations, ses vues nobles et généreuses, si souvent développées dans les discours les plus brillans, lui avaient conquis l'estime de l'ambassadeur de Prusse. Celui-ci voyait en lui un Romain, et quand, repoussé comme lui par des courtisans incapables de pensées élevées, M. de Serre fut envoyé à Naples, il lui parut plutôt arriver d'un autre temps que d'un autre lieu. Ces deux hommes furent bientôt liés d'une amitié sincère. Le caractère de Niebuhr était porté à la méditation, celui de M. de Serre était froid et réfléchi. Que l'inspiration s'emparât du premier, une contemplation immédiate lui faisait voir l'ancienne Rome et ses grands hommes. Qu'elle agît sur le second, ces illustres personnages semblaient renaître en lui. M. de Serre n'était point philologue : ce n'était pas l'érudition, c'était la nature qui l'avait fait l'homme des anciens jours. Sous l'apparente indifférence du maintien il cachait une ame de feu; dès qu'il rencontrait des pensées élevées à la hauteur des siennes, il

répondait par des éclairs de génie. Du reste, il y avait entre Niebuhr et lui communauté de principes : même respect pour la foi jurée, même mépris pour les hommes qui en réclamaient la violation, mêmes prévisions de l'avenir. Ils se virent souvent à Rome et à Naples. Il n'est pas une espérance, pas une joie, pas une douleur, qu'ils ne se soient communiquée, et quand une mort prématurée eut enlevé M. de Serre à la France, Niebuhr forma le projet d'écrire l'histoire d'une si belle vie : il n'en parlait jamais sans attendrissement.

Ce fut en 1823 qu'il s'éloigna de Rome, après y avoir passé sept années, dont aucun instant ne fut perdu pour le progrès des sciences. Pendant ce séjour, un grand nombre de dissertations importantes accrurent les titres que Niebuhr avait à l'admiration de l'Europe savante. En 1819, on le voit discuter le mérite de la chronique d'Eusèbe, et examiner le parti que peut retirer la chronologie de la découverte qu'on venait d'en faire chez les Arméniens de Venise. Peu de temps après, il détermine l'époque où vécut Quinte Curce, où écrivit Pétrone. Ou bien, en latin élégant et facile, il expose les restitutions dont lui paraissent susceptibles les inscriptions rapportées de Nubie par M. Gau, et il lit ce beau travail à l'académie d'archéologie. Un libraire allemand voulait faire réimprimer la Topographie de Lalande; il s'y opposa, et écrivit lui-même sur ce sujet une savante et lumineuse *monographie*, qui a paru dans le *Kunstblatt* de Tubingue et dans le recueil de ses Œuvres. Enfin, ce furent ses conseils et ses encouragemens qui firent entreprendre l'ouvrage de MM. Platner et Bunsen, dont la publication a commencé il y a fort peu de temps, et qui sera d'autant plus parfait que M. Bunsen a succédé à Niebuhr dans son ambassade, et qu'il a pu, par conséquent, continuer les recherches de son illustre prédécesseur sur la topographie de Rome. La démission de Niebuhr paraît avoir eu pour principal motif la mauvaise in-

fluence du climat de Rome sur la santé de sa femme. Peut-être aussi un peu de roideur dans ses relations diplomatiques avait-elle éloigné de lui la bienveillance de la cour. Il ne craignait pas de plaider la cause de l'humanité, et quoiqu'il n'eût point été appelé au congrès de Vérone, il réclama vivement en faveur des Grecs, qu'une politique aussi ridicule que barbare livrait à la légitimité des sabres turcs.

Avant de quitter l'Italie, il alla visiter Naples, Pompéïes et M. de Serre, et quoïqu'il vouât la plupart de ses instans aux épanchemens de l'amitié, il collationna un manuscrit du grammairien Charisius; puis il partit pour l'Allemagne, sans projet déterminé quant à son établissement futur. Cependant il résolut de passer par Saint-Gall, où Le Pogge avait fait de si importantes découvertes au quinzième siècle. Il s'arrêta donc quelque temps dans cet antique monastère, mais n'en retira que les obscurs fragmens du poëme de Merobaudes, qu'il publia dans la même année (1823). De Saint-Gall Niebuhr fit à Heidelberg une sorte de pélerinage. Le célèbre Voss habitait cette ville, et l'ambassadeur de Prusse, l'académicien, l'historien de Rome, alla porter à ce vieil ami de son père l'hommage de la reconnaissance du jeune étudiant de Hambourg. Après cet acte d'une piété presque filiale, il se dirigea vers les provinces du Rhin, tant pour y attendre les ordres du roi, que parce qu'il avait un désir très-vif de venir à Paris et d'y connaître les savans dont les communications avaient répandu sur les dernières années de son père quelques jouissances intellectuelles. Il voulait aussi s'entretenir avec M. Letronne, dont l'érudition positive répondait à ce que la sienne avait de consciencieux et d'exact, dont chaque dissertation offrait les caractères d'une démonstration mathématique. La France alors lui inspirait la plus vive admiration; elle était riche de toutes les gloires scientifiques: la lecture des hiéroglyphes était aux yeux de Niebuhr le fait le plus éclatant de l'érudition de notre siècle.

Retenu à Bonn par des circonstances fortuites, il s'occupa sur-le-champ de continuer son Histoire romaine, car il n'en avait réellement interrompu que la rédaction. Le séjour de Rome ne lui permettait point ce travail assidu, ni cette étude des livres qu'exige la publication d'une histoire : il n'était occupé qu'à recevoir des impressions, qu'à étudier les monumens. D'un autre côté il espérait encore retrouver un jour les inspirations dont il avait joui dans les entretiens de Savigny : « Lorsque le point décisif apparaissait lumineux, lorsqu'il était si facile d'interroger, si encourageant de compléter, d'examiner la pensée à demi conçue, le sens de plus d'une énigme s'offrait en quelque sorte de lui-même et par suite de cette noble inspiration qui naît de la présence de personnes aimées. » Néanmoins, quand Niebuhr composa son troisième volume, il était loin de Savigny; combien il aimait à rappeler ces instans d'intimité, et cette influence immédiate exercée sur son plus bel ouvrage par Heindorf, Spalding, Buttmann! Ils l'ont précédé dans la tombe; Savigny lui survit pour la gloire des sciences, Savigny qu'il aimait plus tendrement encore, sera son compagnon d'immortalité. En effet, l'un des caractères du peuple romain est de rendre impérissable tout ce qui l'approche ; ce grand peuple agit encore après sa destruction; il entraîne vers l'avenir, il perpétue la mémoire de quiconque s'occupe de son histoire ou de ses lois avec la supériorité qui le caractérisait lui-même.

Ce troisième volume fut rédigé pendant l'hiver de 1824, et Niebuhr se disposait à le publier quand il fit un voyage à Berlin, où il prit part aux délibérations du conseil d'État, où il fut honoré des bontés du prince royal. Ce prince ne cessa de lui témoigner l'estime la plus profonde, et jusqu'aux derniers instans de cet homme de bien il s'éclaira de ses avis, et entretint avec lui une correspondance suivie. Du reste, les hommes les plus ordinaires étaient à la tête des affaires;

gens de bien, sans doute, mais esprits rétrécis, avec lesquels Niebuhr ne pouvait s'entendre. Aussi revint-il bientôt à la retraite qu'il avait choisie, et vers ces délicieuses contrées du Rhin, où la vue d'une nature enchanteresse, où le mouvement d'une université naissante et populeuse, devaient favoriser le développement de ses idées. Il s'était aperçu que la publication de son troisième volume exigeait d'abord une refonte des premiers. Ce fut en 1825 qu'il l'entreprit. Les cours gratuits qu'il donnait aux élèves facilitèrent sa tâche. « Pyrrhus disait à ses Épirotes : *vous êtes mes ailes !* » Le professeur zélé est animé du même sentiment envers des élèves qu'il aime, et qui s'intéressent de toute leur ame à ses discours. Ce qui distinguait ses leçons, ce n'était pas précisément l'éloquence ; il n'y prétendait pas. C'était une sorte d'inspiration, c'était la richesse, l'abondance des matières, c'était enfin l'accent de la conviction, qualité remarquable, mais souvent poussée trop loin [1]. Une fois que son génie avait saisi et conçu un sujet, son opinion restait pour lui comme un article de foi ; la persuasion était entière. L'on comprendra donc aisément que les attaques dirigées contre ses idées fondamentales aient fait peu d'impression sur lui. Depuis douze ans que son ouvrage avait paru, il avait donné lieu à mainte discussion. M. de Schlegel surtout, dans les Annales de Heidelberg, avait revendiqué pour la Grèce les commencemens du peuple-roi : l'article dans lequel il examinait ces chants nationaux et ces traditions qui entourent le berceau de Rome d'une atmosphère vacillante et incertaine, était à lui seul un ouvrage d'un mérite extraordinaire. Trois ans après, le professeur Wachsmuth, homme d'une érudition positive et sévère, écrivit une histoire de l'État romain, dans laquelle il marche toujours à côté de son adversaire, l'attaque sans cesse, ré-

1 Il répondit un jour à un de nos savans les plus estimés, qui lui faisait des objections sur son cycle séculaire, que c'était pour lui une affaire de conscience.

tablit tout ce qu'il avait renversé, renverse tout ce qu'il avait édifié. Jamais, dans les éditions qu'il donna depuis de ces premiers volumes, Niebuhr ne fit mention d'aucun de ces formidables antagonistes. Il affectait au contraire le silence à leur égard, lui qui cependant s'était engagé dans une polémique assez vive avec MM. Steinacker, Francius et Blum sur le célèbre passage de la République de Cicéron, où se trouvent des détails sur les comices. Je lui demandai il y a quelques années, si dans sa seconde édition il ne répondrait pas à MM. de Schlegel et Wachsmuth? sa physionomie exprima une sorte de mécontentement; *je ne nomme personne*, me dit-il assez sèchement. On aurait tort cependant d'imputer à un superbe dédain ce qui pouvait être l'effet d'un système. Nous l'avons dit : l'idée dominante de Niebuhr était la contemplation immédiate de l'antiquité, il ne songeait nullement à se débattre avec les modernes, et c'est à quoi n'ont pas assez pensé les critiques habiles qui lui ont reproché dans nos journaux de n'avoir connu ni Vico, ni Meierotto, ni Lévêque, ni tant d'autres. C'est à peine si Perizonius, si Scaliger, qu'il admirait tant, si Beaufort, qu'il estimait avec quelque restriction, ont trouvé place dans la préface ou dans les notes.

L'homme qui croit en la science qu'il possède comme le musulman se confie dans le Coran, ne peut manquer d'être exclusif. Malheureusement tel était le défaut de Niebuhr : il s'éloignait de beaucoup de savans recommandables, et de ceux-là même dont les travaux feront la gloire de leur patrie, dès qu'un choc d'opinions, ou un système différent venait blesser son orthodoxie. On n'en finirait pas, si l'on voulait énumérer toutes ses antipathies, si l'on nommait tous les professeurs célèbres avec lesquels Niebuhr était en querelle. Il serait bien cependant d'ajouter qu'il n'en est pas un qui ne rendît justice à la grandeur de son ame, et sans doute elle n'était atteinte de cette faiblesse que pour payer aussi

son tribut à la nature humaine. Il serait bien encore de dire que ces aversions n'avaient point de durée. Niebuhr pardonnait aisément les offenses. Nul de ses écrits polémiques n'a trouvé place dans le recueil de ses Œuvres : il ne voulait pas que le souvenir d'une querelle littéraire eût plus de durée que n'en aurait celui d'une conversation désobligeante. Un jour, notre correspondance avait pris le caractère d'une contestation trop vive, il m'écrivit : « il arrive souvent dans les discussions littéraires, qu'un mouvement de passion, une irritabilité passagère, nous portent à faire de la peine à un homme, objet de notre estime. Cela s'est vu depuis les orages du *forum* jusqu'à ceux de la chambre des députés, et dans la philologie, depuis Laurent Valla jusqu'à notre Herrmann. J'éprouve le regret qui accompagne le souvenir de ces malheureuses vivacités, je m'applaudis d'en voir complétement effacer le souvenir, et ma reconnaissance pour celui qui veut bien rétablir ce qui me semblait détruit, ajoute encore au sentiment que j'avais voué à ses qualités. » Voilà comment cet homme généreux savait reconnaître ses torts. Plus d'une fois il a obligé essentiellement ceux dont il croyait avoir le plus à se plaindre. Quant à ces critiques qui n'ont mission que de leur libraire, et qui jugent à tant la page, l'Allemagne est plus qu'aucun autre pays en proie à leur impudente présomption. Niebuhr avait pour eux un tel mépris, qu'il lisait rarement les recueils périodiques, et ces analyses qu'en littérature on nomme *récensions*. Il se rappelait avec amertume que le bel ouvrage de son père, titre incontestable à l'admiration des contemporains et de la postérité, avait failli périr sous les traits venimeux d'un de ces forbans sans conscience comme sans lumières. En philologie il les avait vus s'attaquer, dans un intérêt de coterie, aux meilleurs ouvrages, assujettir à leur ridicule pédantisme le style et la pensée des écrivains les plus éminens, et même s'en prendre plaisamment à des locutions

et à des phrases d'auteurs anciens que leur ignorance ne reconnaissait pas sous la plume des modernes.

En publiant sa seconde et sa troisième édition, Niebuhr était loin d'étendre ce juste dédain aux hommes recommandables qui avaient contesté quelques-unes de ses découvertes; seulement il prétendit que ce que leurs critiques avaient attaqué, n'était pas précisément le côté faible de son livre. Ce n'était point assez de persister dans la plupart de ses résultats; il avait des preuves à compléter, de nouvelles solutions à donner. D'ailleurs il abandonnait franchement une idée fondamentale de ses premiers essais : Rome n'était plus étrusque à ses yeux, désormais elle se formait de la réunion de l'élément étrusque avec les Sabins et avec les Latins. Son séjour à Rome lui avait donné des lumières plus vives sur plusieurs points autrefois obscurs; enfin, depuis le commencement de ses recherches, trois sources abondantes et nouvelles s'étaient ouvertes pour nous par la publication de Lydus, de Gaius et des fragmens de la République de Cicéron, tandis que précédemment des siècles s'étaient écoulés sans rien ajouter à nos moyens d'augmenter nos connaissances. Il lui sembla donc que la Providence avait donné à notre époque une vocation spéciale pour ce genre d'investigation. Ses recherches furent plus profondes que les premières, et cette fois encore il se garda d'imiter Tite-Live et ses brillantes narrations, et il laissa l'histoire romaine de ce grand écrivain s'écouler vers la postérité comme un fleuve majestueux. Pour lui, placé sur le rivage et déjà loin de la source, il observe au passage les débris qui surnagent encore, les examine, en détermine l'origine, la forme primitive. Quand nous voudrons de l'admiration, de l'enthousiasme, lisons Tite-Live; quand nous voudrons de la science, méditons Niebuhr. Alors nous pourrons vivre avec les Romains comme avec *des hommes de notre chair et de notre sang*[1]. Mais

1 Tome I.er, page 7 de l'introduction.

c'est de l'étude qu'il faut pour comprendre son livre: la lecture en est difficile, pénible: on ne peut bien saisir la pensée de l'auteur qu'en s'armant de textes anciens. L'archaïsme encore ajoute à tant d'obstacles. On lui appliquerait justement ce que Cicéron disait des premiers orateurs de l'Attique: on remarquait en eux *des expressions solennelles, une grande abondance d'idées, beaucoup de choses en peu de mots, et par cela même un peu d'obscurité*[1]. Souvent l'inspiration familière à l'auteur se mêle à cette obscurité; Niebuhr paraît alors prononcer des oracles: mais s'il y a dans l'expression quelque chose qui manque de fini, de précision, quelque chose qui oblige l'esprit à un travail de divination, cette gêne est compensée par l'élévation de la pensée et par une pénétration jusqu'ici sans exemple. Les défauts de ce style sont plus sensibles encore dans la traduction française; parce que notre langue, claire et précise, ne comporte pas ces formes vagues et incertaines, parce qu'en demandant à l'auteur la révélation de sa pensée tout entière, il fallait subir des exigences qui ramenaient l'expression à la tournure germanique. Se mettre au-dessus de cette incommode volonté, c'eût été renoncer à des éclaircissemens nécessaires. Niebuhr, dont l'esprit était d'ailleurs si élevé, n'était pas moins le propriétaire de ses mots que de ses idées; on ne pouvait s'enrichir des unes qu'en acceptant les autres. La France réclamait une traduction, on la lui donna presque interlinéaire, à peu près comme on donne des versions d'Homère aux écoliers. Ce livre était pour la science et non pour la littérature, et cette vérité, écrite dans la préface, n'a pas été reconnue par tous avec une égale bienveillance. L'original est un chef-d'œuvre; si Montesquieu a le vol de l'aigle, Niebuhr en a le regard. On pourra contester quelques-unes de ses opinions, appliquer sa méthode à la science pour faire des conquêtes nouvelles; mais, pour me servir des expressions

1 Brutus, *de claris oratoribus*, p. 245 de ma traduction.

d'un docte critique, *on passera sur sa trace sans jamais l'effacer.*[1]

Niebuhr faisait d'immenses sacrifices à la prospérité de l'université de Bonn; il y donnait des cours publics sans y occuper de chaire, et de ses appointemens de conseiller d'État fondait des prix sur diverses questions d'histoire et de philologie, qu'il proposait au concours des élèves. Dès qu'il apercevait en eux quelques dispositions heureuses, sa bourse leur était ouverte. Il ne quitta que deux fois sa nouvelle résidence; d'abord pour le voyage à Berlin dont nous avons parlé, et quelques années après pour conduire sa femme dans le Holstein et y chercher un repos nécessaire aux travaux excessifs auxquels il se livrait. On a remarqué qu'à son passage à Gœttingen, il s'inscrivit sur les registres de la bibliothèque sous le titre modeste de *Privat-Docent in Bonn* (maître particulier à Bonn).

La dernière période de sa vie ne fut pas la moins laborieuse: il conçut et exécuta le projet de réimprimer les auteurs de la collection de Byzance, et dès l'année 1826, à l'occasion d'un voyage que je fis en Italie, il me chargea de quelques recherches relatives aux anciennes éditions de ces historiens. Les plus célèbres philologues de l'Allemagne furent associés à cette entreprise, et le savant M. Hase put rendre à l'érudition son Léon Diacre, dont un naufrage avait englouti la première édition. Niebuhr lui-même commença la collection par la publication d'Agathias, surveilla l'impression de beaucoup d'autres auteurs, enrichit de préfaces un bon nombre de volumes, et féconda de ses conseils les travaux de ses jeunes amis MM. Schopen et Classen. Niebuhr avait fondé aussi le Musée du Rhin, recueil périodique qu'il gratifia des plus savantes dissertations. Il y démontra que Lycophron n'était que le contemporain de Philippe, fils de Démétrius, et qu'on l'avait à tort confondu avec le tragique

1 M. Lerminier, dans le Globe.

d'Alexandrie. Il s'empara d'un passage de Tzetzès et d'une scolie, et ressaisit un fait important de l'histoire italique. Dans une autre dissertation [1] il rapproche quelques fragmens de Telès, d'un passage obscur d'Athénée, et détermine ce qu'était la guerre qu'il appelle Chrémonidienne, et ce Chrémonide qui lui donna son nom. Il en fait habilement un général du roi d'Égypte, et rapporte les événemens dont il s'agit, à un temps voisin de la 127.e olympiade. Enfin, l'abbé Maï avait retrouvé un fragment considérable de Dion Cassius; Niebuhr, malgré des lacunes multipliées, le restitua avec un rare bonheur, et en démontra l'importance pour l'histoire romaine, surtout pour les querelles des tribuns avec le sénat au sujet de l'abolition des dettes, de la prise du Janicule et de la loi Hortensia.

Cependant le second volume de son histoire romaine renaissait à son tour, déjà le manuscrit était préparé, lorsque, le 7 Février 1830, une nuit de désastres détruisit le fruit de tant de veilles. Un violent incendie consuma les étages supérieurs de la maison que Niebuhr destinait à être l'asile de sa vieillesse. Cet affreux malheur l'obligea à recommencer entièrement son volume, et il passa plusieurs mois à ce pénible travail. Ses facultés même en furent atteintes : « Je marche au milieu d'efforts qu'il est permis d'appeler excessifs, m'écrivait-il; ma mémoire diminue au point que je ne puis me faire illusion sur moi-même. » Nous avons dit déjà que Niebuhr était d'un physique très-faible. Il était petit de taille, son œil était vif; il avait la physionomie agréable et d'une expression douce. Les affections de famille faisaient tout son bonheur, et jamais les plus profondes études ne l'empêchèrent de sourire à ses jeunes enfans ni d'appeler dans ses bras son petit Marcus, dont l'intéressante figure, les heureuses dispositions et le caractère aimable ont frappé toutes les personnes qui l'ont vu près de ce bon père aussi

1 J'ai donné des traductions de ces deux dissertations en 1826.

digne du bonheur domestique dont il jouissait, que de la grande réputation qu'il s'était acquise. Deux fois, pendant qu'il habitait Bonn, je suis allé le voir. Il m'est resté de l'un et de l'autre voyage d'éternels souvenirs. L'entretien d'hommes tels que Niebuhr, est un bien dont on jouit rarement : les momens passés à l'entendre ont laissé dans mon ame une impression à la fois délicieuse et solennelle ; il me parut simple et bon. Dès mon premier séjour il me raconta toute sa vie : plusieurs des faits et des jugemens répandus dans cette notice, sont dus à cette conversation[1] ; mais ils se présentent ici dépouillés de ce charme d'expression, de cette élévation de pensée, qui nous avait fait oublier la fuite des heures : depuis mon entrée chez lui il s'en était écoulé six, et la nuit seule vint m'avertir qu'une des plus longues journées de l'été venait de s'écouler.

Niebuhr n'était pas encore remis des excès de travail auxquels l'avait condamné l'incendie de sa maison, *quand la démence de la cour de France brisa le talisman qui tenait enchaîné le démon des révolutions* : telles sont les expressions de la préface du second volume. La nouvelle des ordonnances de Juillet l'avait rempli d'indignation ; il fit à son cours public une véhémente allocution à ses élèves, leur parla de la perversité d'un ministère qui sacrifiait au despotisme et aux idées sacerdotales le bonheur d'une nation et la liberté imprescriptible de la pensée[2]. Toutefois les prévi-

1 J'en dois la plus grande partie à M. Classen, jeune philologue de distinction, que Niebuhr aimait tendrement et qu'il avait chargé de l'éducation de son fils. Je le prie d'en accepter ici le témoignage de ma reconnaissance. MM. de Savigny et Welker (le célèbre auteur de la Trilogie) m'ont honoré de réponses obligeantes aux questions que je leur avais adressées. J'ai pris aussi des renseignemens dans quelques notices nécrologiques; mais je n'y ai puisé qu'avec précaution.

2 Niebuhr avait conçu les plus hautes espérances de l'administration de M. de Martignac : seul, il lui avait paru destiné à réaliser la pensée de M. de Serre, à rallier tous les Français autour d'une dynastie qu'il était du devoir de tous les bons citoyens de servir avec loyauté tant

sions de Niebuhr ne lui firent pas connaître les véritables résultats de cet acte d'audace et de folie. Il fut étrangement surpris, lorsque, trois jours plus tard, il apprit les événemens de Paris. Niebuhr regardait les droits des peuples comme sacrés, autant que ceux des rois; il applaudit donc au principe de notre révolution. Mais telle était l'influence des idées anglaises dont il s'était nourri dans sa jeunesse, qu'il condamna la révision de la charte, regrettant que 1830 ne fût pas absolument semblable à 1688. Ses appréhensions prirent un caractère d'inquiétude toujours croissant, sa santé, déjà altérée, s'en altéra davantage; il ne recevait aucune nouvelle qui n'accrût son malaise; il redoutait surtout les progrès des idées révolutionnaires en France et en Belgique. Les hommes qui cherchaient à contenir le mouvement populaire, lui inspiraient une haute estime, et les articles politiques du Journal des Débats se trouvaient souvent d'accord avec sa conviction. Niebuhr n'était pas Français; il ne faut donc pas s'étonner s'il a regretté le duc de Wellington; si, dans la crainte de nos conquêtes, il a fait des notes politiques pour une seconde édition de la Philippique de Démosthène, s'il a enfin appelé l'attention de l'Allemagne sur les affaires de France. Il supposait que nos légions allaient se répandre dans ces provinces où flotta si long-temps le drapeau tricolore. Déjà, dans l'agitation d'un esprit inquiet de l'avenir, ses idées se dirigeaient toutes vers nos frontières; il pensait que le canon français gronderait bientôt dans ces vallées du Rhin;

qu'elle resta fidèle à ses sermens. Il accusait de mauvaise foi, et ceux qui opposaient à ce ministre le vieil entêtement et les préjugés de la cour, et ceux qui entraînèrent la Chambre à lui refuser son appui dans la discussion de la loi départementale. Il avait une estime sans bornes pour le beau talent et pour le noble caractère de cet homme d'État, et s'honorait beaucoup du suffrage qu'avait obtenu de lui son histoire romaine. Je lui en avais transmis l'expression, et de toutes les marques d'estime que lui valut cette publication, celles auxquelles il fut le plus sensible, furent les réponses que voulurent bien m'adresser MM. Dacier, de Martignac et de Pastoret.

et, peut-être les échos de ces montagnes n'en ont-ils pas encore oublié le son.

Tant d'agitations, tant d'inquiétudes, tant de travaux, ne lui permettaient de recevoir aucune impression sans danger; la moindre atteinte à sa santé pouvait devenir funeste. Niebuhr sortait souvent pour lire les journaux. Le jour de Noel il revint fort enrhumé d'un salon de lecture, où il avait donné une grande attention aux plaidoiries de MM. de Martignac et de Sauzet. Elles lui causèrent de fortes émotions, un peu de fièvre se mêla à ce rhume, et dès le 30 Décembre le médecin reconnut les symptômes d'une inflammation mortelle. La douleur cependant diminuait en raison inverse de l'augmentation du danger. Il conserva jusqu'au dernier moment sa raison tout entière, vit de sang-froid s'approcher le terme de sa vie, et s'entoura de tous les objets de ses affections. Enfin, le 2 Janvier, à deux heures du matin, l'ame du juste alla se confondre dans la divinité, dont elle était une faible, mais pure émanation.

M.me Niebuhr, affaiblie depuis long-temps par une affection de poitrine, succomba à sa douleur peu de jours après, et quatre enfans orphelins, confiés aux soins de M. Classen, vont rejoindre en Holstein des parens qui habitent encore cette contrée.

Niebuhr a laissé peu de manuscrits; le troisième volume de son Histoire romaine n'avait pas été atteint par les ravages de l'incendie, on l'imprime. Il existe aussi quelques fragmens du quatrième, mais en petit nombre. On espère beaucoup de M. de Savigny, qui était initié aux grandes conceptions de son ami, et de M. Classen, qui depuis long-temps n'a point quitté sa maison. Dans sa dernière lettre, Niebuhr m'avait offert des additions au premier volume; j'ignore si on les a trouvées dans ses papiers, j'ignore de même s'il a écrit la vie de M. de Serre, qu'il avait le projet de publier. Les renseignemens qu'a bien voulu me donner M. Classen, ne permettent guères d'espérer autre chose qu'une correspon-

dance que Niebuhr entretenait avec son père pendant sa mission de Hollande, et que lui-même destinait à l'impression. Elle jettera, dit-on, quelque lumière sur les affaires politiques de cette époque. Enfin, il se pourrait qu'on découvrît chez lui un projet relatif à Gœthe; il s'était adressé à mon savant ami M. Schweighæuser pour obtenir du presbytère de Sessenheim un dessin qui le représentât tel qu'il était, quand le séjour de ce grand écrivain le rendit célèbre. Quand nous le lui avons envoyé, nous étions loin de prévoir que Niebuhr, encore à la fleur de l'âge, atteindrait le terme de sa carrière avant le patriarche de la littérature allemande.

Peu de temps avant sa mort, le gouvernement prussien l'avait engagé à revenir à Berlin; mais il préféra, me dit-il dans sa dernière lettre, la douceur de sa retraite et ses paisibles travaux au tumulte d'une capitale, aux soins des affaires publiques. Si la guerre menace notre avenir, si la victoire reconnaît nos drapeaux, et que les ossemens de nos guerriers morts sur les rives du Rhin gardent pour la France cet antique territoire de la Gaule, ce refus de Niebuhr paraîtra dicté par la fatalité même : il ne l'aurait donc prononcé, qu'afin que celui dont la naissance honore le Danemarck, celui qui enrichit la Prusse de l'éclat de sa rénommée, appartienne un jour à la France par la tombe.... Mais *laissons en paix sa cendre*, le livre du destin est encore fermé à nos regards. Puissent ceux qui furent pendant quelques années nos concitoyens, ceux que nos revers avaient fait les siens, jouir du bonheur que notre affection et nos vœux appelleront toujours sur eux; enfin, si des scènes de carnage étaient réservées à la terre, que du moins les relations qui unissent les hommes éclairés de toutes les nations n'en soient point altérées; que cette alliance soit plus forte que celle qui osait se dire sainte, et qu'elle résiste à jamais à l'influence des préjugés et des haines nationales qu'elle avait anéanties.

P. DE G.

Littérature.

CORRESPONDANCE DE JEAN DE MULLER.

(Second et dernier article. [1])

« W...., avec toute sa métaphysique et sa géométrie même, ne dit que des extravagances dans son histoire. C'est un avis pour moi, de ne pas me perdre dans un pareil empyrée. Je tâcherai, comme les anciens l'ont fait, d'écrire d'une manière populaire, et, comme les anciens, de ne perdre jamais de vue l'utilité pratique. W.... a fait justement

1 Nous nous étions proposé de faire connaître les idées de Jean de Muller sur l'histoire, sa manière de travailler, ses jugemens sur les hommes et les livres, ses projets, etc., par des extraits de sa Correspondance; mais ayant parcouru à cet effet celle qu'il eut avec M. de Bonstetten jusqu'à l'époque où il a fait son premier voyage à Berlin, nous nous sommes bientôt convaincu que ce travail nous conduirait trop loin, et dépasserait les bornes que la nature de la *Nouvelle Revue germanique* nous prescrit. Nous nous sommes donc restreint à ne faire que des extraits de sa Correspondance avec M. de Bonstetten; l'article qu'on va lire, et celui inséré dans un des numéros précédens, (v. cahier du mois de Mai 1830, p. 27) pourront suffire pour exciter la curiosité des hommes qui en France cultivent la littérature allemande, et attireront peut-être l'attention des littérateurs de ce pays, qui ne connaissaient point les trésors cachés dans ce recueil de lettres d'un des plus grands écrivains de notre époque. Sa correspondance entière et quelques petits traités, ainsi que les critiques qu'il a insérées dans les journaux littéraires de son temps, occupent au moins onze volumes de ses Œuvres. Ses lettres adressées à des hommes tels que Gleim, Herder, Heeren, Nicolaï, Schlœzer, Charles Abbot (président de la chambre des communes d'Angleterre), Hotze (général distingué au service des Autrichiens et né en Suisse), Bonnet, Villers, etc., sont d'un grand intérêt pour celui qui veut connaître à fond l'histoire littéraire et politique du temps de Muller. Ses petits traités, tels que : Qu'attend l'Allemagne de la confédération des princes allemands? et l'Histoire des voyages des papes, etc., ont le même genre d'intérêt. La vue générale de l'Histoire de l'Europe au moyen âge; l'Influence des anciens sur les modernes; l'Histoire de l'établissement de la domination temporelle des papes, écrites en français, ont été lues à l'Académie des sciences de Berlin.

le contraire. J'ai comme un pressentiment qu'il viendra un temps où il y aura dans l'histoire des scolastiques, comme il y en a eu dans la philosophie. Ceux-ci ont abusé du nom vénérable du grand Stagirite; ceux-là en feront de même du nom de Montesquieu. Les maximes des anciens seront enveloppées des nuages de la métaphysique, pour leur donner un faux air de nouveauté. Il est difficile de porter un jugement sur le mérite de ces nouveaux historiens et politiques; car leur système est aussi incompréhensible, aussi subtil que la toile d'une araignée. Moi, mon ami, je me suis décidé pour la manière pratique des anciens. On élèvera encore des statues à César et à Démosthènes, quand W.... et S.... seront oubliés depuis long-temps. Mon premier soin sera toujours d'être simple, le second, d'avoir de l'énergie. Je crains que nous n'ayons enfin un Linnée pour l'histoire politique. Des hommes, après avoir trouvé une classification nouvelle, et inventé une nomenclature merveilleuse, s'imagineront d'avoir perfectionné l'art d'écrire l'histoire. Je connais tous ces préjugés par expérience, et les écrits de ces savans me donnent du dépit, ainsi que les erreurs en général, à cause de leurs suites. Cette méthode prive, pour ainsi dire, le genre humain de son ancien catéchisme de l'expérience. Plus je pense à ma patrie, plus mon ame s'élève. Dans la solitude, à la lueur des étoiles, au lever du soleil, naît dans l'ame des mortels l'étincelle divine, qui en fait des législateurs ou les maîtres des nations. La source de cette sagesse primitive, par le moyen de laquelle nous nous distinguons des esclaves et élevons notre nation au-dessus des autres, est dans l'abîme de notre ame. — Je juge Tite-Live exactement comme vous. Les anciens nous surpassent, non parce qu'ils ont plus de génie, mais parce qu'ils ont plus de caractère. Ils écrivaient pour le bien commun, nous pour les salons. J'excepte cependant Hume; celui-ci écrit comme s'il était dans son sérieux. Or, du

temps de Tite-Live la république n'existait plus; c'est ce qui lui fait perdre tout avantage sur nous. Il le perd encore plus, si l'on pense à ses timidités oratoires. Et que la décadence de l'empire n'était pas la principale cause de sa médiocrité, c'est ce qui est prouvé par la *grande ame* de Tacite, qui écrivait dans des temps encore plus corrompus. Combien le Commentaire de Machiavel ne l'emporte-t-il pas sur le texte, si nous comparons les *Discorsi* avec la première décade de Tite-Live. Il faut les lire. Quel génie, quelle majestueuse simplicité de style. — J'étais longtemps en doute sur la manière dont je devais citer. Si je ne cite point, les Allemands jetteront les hauts cris; car un ouvrage historique qui n'est pas écrit d'un style rude et haché, ne leur paraît pas une véritable histoire. Ils diront donc à tout le monde de se défier d'un prétendu disciple de Voltaire; car ce qui a surtout frappé ces messieurs dans les ouvrages historiques de ce dernier, c'est le manque de citations. D'ailleurs je ne puis pas citer, d'abord parce que Haller m'a défendu sérieusement de parler en public de sa collection, et c'est cependant dans celle-ci que j'ai presque tout pris; ensuite une grande partie de mon ouvrage consiste en observations que je n'ai pas trouvées dans les auteurs, mais qui sont les résultats de la déduction. Or, les beaux-frères, les oncles de mes *fidèles et bons confédérés* ne savent peut-être pas même ce que c'est qu'une déduction, quand même j'indiquerais les passages qui m'ont servi à les faire. Dois-je donc défigurer mon ouvrage par des notes, quand j'explique les étymologies et décris les mœurs par déduction? Non, car ce livre est écrit pour la postérité, et celle-ci n'aura pas les auteurs dans lesquels j'ai puisé. Cependant pour ne point scandaliser les *beaux-frères*, je me suis déterminé à faire une liste de tous les auteurs, titres, documens, chartes, etc., dont je me suis servi, et de mettre cette liste, qui ne contiendra qu'à peu près sept

à huit pages, à la fin de l'ouvrage, ce qui donnera en outre un air fort respectable à notre jeune auteur. — Le journal de l'Étoile est bien remarquable. Sa simplicité vous ferait du plaisir. Ce qu'il dit de Henri IV et de Sully, prouve combien peu nous les connaissions jusqu'à présent. Nous sommes portés en général à regarder les hommes du seizième siècle comme des gens fort honnêtes, à cause de la simplicité de leur manière d'écrire. Au fond, ni Henri IV, ni Sully, ni Amyot, ni Comines, etc., ne l'étaient cependant. La politique italienne, ou plutôt l'égoïsme, ce mobile de toutes nos actions, les faisait agir, ainsi que les hommes d'État d'aujourd'hui à Londres ou à Berlin. — Saint-Réal est, comme Bayle le prouve, de tous les menteurs historiques le plus impudent! j'ajoute par ma propre observation, le plus impudent de tous les plagiaires. Toutes ses belles remarques dans la conjuration de Venise se trouvent mot pour mot dans les *Discorsi* de Machiavel, liv. III, chap. 6. — Rien n'est plus excellent dans Tacite que la marche des troupes de Vespasien sur Rome vers le soir. Dans le chapitre où il parle des Juifs, il y a beaucoup de faussetés et d'absurdités; mais on y trouve encore plus de choses vraies ou de choses mal comprises. Il faut que nous lisions cela ensemble; l'histoire de ce peuple (des Juifs) est une chose bien remarquable, même écrite dans un style occidental. Moïse était un grand homme; aussi Machiavel le reconnaît pour tel. La constitution qui régit les Juifs depuis la conquête jusqu'au temps de Saül, est admirable. Les lois sont très-politiques, les institutions bonnes, les poètes vraiment inspirés, les orateurs touchans. Mais toute la gloire de leurs grands hommes s'est perdue par la folie des Chrétiens, et surtout celle des commentateurs. C'est un spectacle affligeant que de voir défigurer ainsi tant de grandes actions d'une nation jadis si puissante. L'ignorance et la superstition des Juifs ont commencé du temps des Macédoniens, et ont fini par abaisser ce peuple au-dessous

de toutes les autres nations. C'est dès-lors qu'il mérite tout le mépris des grands anciens. — Que n'écrit-on séparément l'histoire de l'éloquence, de la métaphysique, de la littérature, de l'art de la guerre, du gouvernement et de la politique des anciens! Il est vrai que le moyen âge m'attire fortement : je voudrais arracher à l'oubli un si grand nombre de grands hommes, je voudrais raconter l'exemple des plus grandes vertus qui se sont montrées sur le territoire de notre pays, parmi nos ancêtres, et qui sont restées inconnues à nous-mêmes. Souvent aussi je pense à écrire l'histoire des lois, à la manière de Bacon et de Leibnitz, qui ne perdirent pas leur temps à recueillir et à digérer tout ce qui a été dit sur telle ou telle science, et à en faire un édifice artificiel; mais ils répandirent la lumière de leur génie sur un grand nombre de branches des connaissances humaines. Ils observaient tout, ouvrirent partout de nouvelles routes, et laissèrent des matériaux pour des siècles. J'aime beaucoup cette manière; c'est ainsi qu'ont écrit les anciens; la moitié des ouvrages de Xénophon, de Plutarque, de Denys d'Halycarnasse, tous les ouvrages de Cicéron, ne sont que de petits traités. Ils n'écrivaient point des in-folio; le plus grand polygraphe de l'antiquité, le Stagirite, n'en a écrit que quatre, et encore ne sont-ils composés que de petits traités. On pourrait en faire de semblables avec les matériaux que nous fournit le moyen âge. Qui a mis à profit les belles collections de Muratori, de Mabillon, de Dacheri, de Duchêne, de Baluze, de Bouquet, de Launoi, de l'abbé d'Ughelli, d'Assemanni? Ainsi, mon ami, je ne demande que de la santé, de bons yeux et mon Bonstetten. Dès le dernier chapitre, que je t'ai envoyé, j'ai fait l'histoire de la maison d'Autriche depuis Albert I.er jusqu'à l'époque de la rivalité des maisons d'Autriche et de France, deux chapitres d'une bien grande importance. Je viens de finir la lecture de l'Iliade, bien fâché que le divin Ho-

mère n'ait chanté 240 au lieu de 24 rapsodies. Je lis à présent un grand homme qui avait des idées étendues et joignait à un esprit critique beaucoup de gravité et une précision énergique : Thucydide, le maître de Tacite et le mien; car il me paraît hors de doute que Tacite, en composant son histoire, l'a eu devant les yeux. Guichardin intéresse toujours, ses discours sont excellens; mais il a souvent plus de mots que d'idées; il n'ébranle pas ses lecteurs aussi fortement que l'historien grec, qui nous promène partout, pour ainsi dire, pour nous faire voir tout par nous-mêmes. Indigne que tu es, tu as négligé ton grec, tu as dormi! Prends la traduction de Thucydide, faite par Heilmann. Peut-être que ce savant n'a pas réussi à éteindre tous les éclairs de ce beau génie. Je lis avec Kinloch, Hume, grand historien dans la mort de Marie Stuart, du comte d'Essex, de Charles I.er, dans ses réflexions à la fin de chaque règne; mais il est *terriblement long*. Marie Stuart n'a fait chez ce peuple théologique que des choses que je serais également capable de faire; ses erreurs ont toujours été les miennes. Vous, vous ressembliez parfaitement à Essex, il y a quelques années, et presque à présent encore. Cette ressemblance m'a tellement frappé, que j'ai été forcé de l'aimer de tout mon cœur. — Léopold a péri glorieusement; aujourd'hui je suis à Næfels (bataille qui a donné la liberté au canton de Glarus); après-demain *ultima rerum linea*. » — Le morceau suivant est écrit en français : « Je fais brûler pendant la nuit un petit lampion; à cinq heures j'allume ma chandelle; je prends mon Thucydide dans mon lit; à sept heures je m'habille; à neuf heures je compose. J'ai fini les guerres autrichiennes; je commence à parler de l'esprit d'agrandissement. Je ne recueille plus qu'à mesure que je remarque quelque vide dans mes anciens extraits. Thucydide et Polybe instruisent bien mieux de l'histoire de la Suisse que ne font les Lauffer

et les Zurlauben. Il ne s'agit pas d'écrire des histoires ; il faut trouver les principes d'une nation dans la conduite de ses pères et dans les anciennes annales. Je crois avoir trouvé que, pour être le plus heureux, le plus invincible et le plus respectable des peuples, *les Suisses doivent être libres et unis, et obéir à leurs lois*. Cela suit de la nature des choses ; si j'avais eu le temps (ou, pour vous le dire franchement, si ce n'était pas un mortel ennui), j'aurais fouillé encore plus pour développer entièrement les principes que j'établis. Mais je ne cesserai point de m'instruire après avoir publié ceci. J'irai chercher dans les républiques d'Italie, de la Grèce, chez les Juifs, chez les montagnards de l'Asie, en Arabie, en Angleterre et jusque chez les cinq nations, les ressources d'un peuple libre ; la vraie balance des pouvoirs, les mœurs que la liberté demande. De temps en temps et sous mille différentes formes, j'exposerai aux yeux du public ce que j'aurai observé pour le bien de la vertu et de la liberté. Voilà ma marche ; mon but est seulement de rendre les nations qui liront mes livres plus sages que nous ne l'avons été, et de faire respecter la *dignité de l'homme*, et de terrasser, s'il est possible, les affreux préjugés qui empoisonnent son existence et qui le privent des vrais plaisirs. Je regarde comme une preuve de médiocrité que de plaire à tout le monde. Des hommes libres, des cœurs nobles me jugeront. J'attends tout de ce *temps, où tout sera changé en Helvétie, excepté les Alpes*. — Il en est d'Helvétius comme de Machiavel. Il n'y a que les fous que celui-là rend encore plus fous. Celui-ci ne conduit au gibet que des sots ou des coquins. Ce que je sais, c'est que je me suis retrouvé dans toutes les pages d'Helvétius. Il y a des erreurs dans son ouvrage, et c'est sur celles-ci que se jettent tous ceux qui le lisent avec préjugé ; les honnêtes gens cherchent ce qu'il a de bon, et le trouvent, car il est là. — Walpole m'a écrit une lettre fort obligeante ; il a exhorté ses amis, les antiquaires,

à venir à mon secours. Il désire vivement de voir bientôt mon ouvrage ; il me recommande surtout la liberté, et m'assure, dans sa belle lettre, de l'amitié et de l'estime des hommes vertueux de tous les siècles à venir ; les applaudissemens d'un million d'esclaves ne valent pas la peine, selon lui, d'être recherchés. — Nous lisons dans ce moment Hume. Moi, je n'aime pas un historien qui ne prend pas parti et qui ne se décide ni pour, ni contre ; sa froideur ou sa modération rend le lecteur indifférent sur l'esclavage ou la liberté. — Nous continuons la lecture de Guichardin ; il écrit avec une noble simplicité. Lisez sa description de la bataille de Novara (en 1512). — Nous avons fini Hume. Je voudrais que son histoire fût écrite dans un but plus pratique, et que l'historien se montrât moins partial pour Louis XIV et son siècle : ce roi avait plus de vanité que de véritable grandeur.

« Je suis fâché pour Hume qu'il s'abaisse jusqu'à se permettre des allusions au caractère privé du roi Guillaume. Ce grand homme était l'ange tutélaire de l'Europe. Il s'est élevé par lui-même, d'homme privé qu'il était, et sans les secours des ministres, jusqu'au trône de trois royaumes. Les modernes commettent toujours la faute que Montesquieu reproche aux législateurs : ils embrouillent la nature des choses. Ce qui fait que des hommes médiocres avec leurs inutiles vertus croient être quelque chose, et que des gouvernemens imprudens, surtout ceux des petits États, en exagérant les faiblesses de la vie privée d'un homme, se privent des services éminens qu'il aurait pu rendre à la chose publique. Je ne veux point justifier ces faiblesses, mais je vois avec dépit un homme tel que Hume s'associer à ces préjugés mesquins. L'ingratitude de nos contemporains envers Guillaume me paraît abominable. Nous autres Européens nous lui devons tous notre liberté ! — Je n'ai point envie d'acheter pour toi les Incas de Marmontel, ils

coûtent trois écus de six francs, qu'ils ne valent pas probablement. Il n'y a rien de si ennuyeux que ces tableaux de formes de gouvernemens chimériques. Il est facile de dire ce qui serait bon, mais difficile de montrer comment y parvenir. — Te dirai-je mon occupation favorite? Ce serait d'arracher aux usurpateurs de la gloire leur couronne, et de la placer sur la tête des véritables grands hommes inconnus encore. — Le vulgaire des officiers croient que l'invention de la poudre rend l'histoire des anciennes guerres inutile. Folard pénètre à travers l'obscurité des anciens auteurs et allume une lumière qui guide le maréchal de Saxe, mais à laquelle ceux-là ferment les yeux. — Maintenant je veux fouetter le faiseur de notes : misérable, tu contredis ma proposition que la liberté naît chez les peuples ignorans et guerriers? Tu cites les rois grecs; mais ce n'étaient que des maires, ποιμένες λαῶν. Tu cites l'Angleterre? mais la liberté y est très-ancienne, et après avoir éte perdue sous les premiers Normands, elle recommença à germer sous Jean en 1214. Tu cites le nord de l'Amérique? Demandes à qui tu voudras, c'est le peuple le plus ignorant de l'empire Britannique. Et que veux-tu dire de Genève? *Comme si la démagogie était la liberté.* Encore une chose : oui, les Grecs avaient des rois; mais ces rois étaient des colons, comme Abraham, comme nos anciens nobles et les Anglais de l'Amérique. Si les deux mille arpens de Kinloch[1] en Floride, si son Kensington, Kinlochsfurt et Wyau étaient contigus, Homère l'eût appelé le roi Francis Kinloch. Supposé que ces rois aient gouverné aussi arbitrairement que Fréderic le grand, est-ce que les Grecs, qui les ont chassés, étaient savans, eux qui n'ont appris à écrire que 600 ans avant l'ère de Jésus-Christ? Est-ce qu'Athènes n'a pas conquis sa liberté dans un temps d'ignorance, et ne l'a-t-elle pas perdue du temps des philo-

1 Kinloch est un jeune Américain de la Caroline, qui étudiait alors à Genève.

sophes? Et Rome, et Florence, et Venise, et la Hollande? A moins que tu n'admettes que le calvinisme était la lumière, alors les premiers Arabes étaient aussi savans, quoique Mahomet ne sût ni lire ni écrire. Le but de l'aristocratie est sans doute la libérté des gouverneurs; ils gouvernent mieux, parcequ'ils ne dépendent que d'eux-mêmes. Tu es trop pour le commerce; il ne convient pas à la Suisse. Je voudrais changer la nation en Awgans et en Marattes, pourvu qu'elle conservât sa liberté. Elle attendrait que les rois et les royaumes eussent épuisé tout-à-fait leurs forces, et alors devrait naître parmi ce peuple si dur, si guerrier, un shah Nadir, un Mireveis, ou elle devrait commander à l'Europe comme les Marattes à l'empire mongole. *Tu regere imperio populos.* — Je vous remercie pour les livres; les *Rêveries* diffèrent beaucoup de Folard. Celui-ci est long, intéressant, très-savant; celles-là sont courtes et présentent des vues dignes de César. Il y a beaucoup de pédanterie dans l'art de la guerre; le vulgaire des officiers prétend qu'il est inintelligible sans la pratique; oui, quant aux détails mécaniques; pour ce qui est plus élevé, nous avons l'expérience des siècles : Machiavel, qui n'a pas porté les armes, a écrit sur l'art de la guerre des choses qu'Algarotti a louées à la cour de Fréderic le grand. — Je réponds toujours à ces airs d'hommes d'État, comme cet écrivain : « Oui monsieur, je suis jeune, mais j'ai lu les anciens. » Que la contradiction des systèmes ne vous mette pas dans l'embarras! tel trouve tout chez les anciens, tel autre n'y trouve rien. Résultat : un système de l'art de la guerre est comme la législation universelle. Mon Dieu, comment est-il possible de donner des règles sur des choses que change à chaque instant une colline, une rivière, la différence du climat, du caractère national? Que sont donc les Rêveries? C'est un recueil inappréciable des observations de grands capitaines, de grands génies. Celui qui veut y apprendre un système,

est incapable de les comprendre. Elles forment l'esprit; elles lui font connaître un nombre infini de situations, de problêmes, et il s'en souvient dans le danger. En même temps elles m'apprennent à décrire les batailles. Mon cher ami, *tout ce que font les hommes, est soumis à la toute-puissance du génie investigateur.* — Virgile se trompe presque toujours par rapport aux vents. Il écrivait sous la loi du rhythme, et ce qu'il avait lu ou entendu; Homère soumit le rhythme à la nature, et écrivit ce qu'il avait vu. La Grèce est la source de tout; elle a le plus beau ciel. Comparez avec elle l'Égypte et l'Indostan, etc., et dites-moi si Montesquieu n'a pas raison. Dans les pays chauds la liberté et les lois sont plus nécessaires, parce que les esprits y ont besoin d'être excités; c'est aussi pourquoi tout se ramollit en Espagne et dans l'Indostan. Je n'aime pas les pays chauds pour la même raison. L'ame y a moins d'énergie et de jouissances. Qu'est-ce qui a donné tant d'originalité aux Grecs? C'est la liberté. Qu'est-ce qui a soumis Suraja Dowla aux armes victorieuses des Anglais? La crainte de la mort; et lord Clive a été vainqueur, parce qu'il ne la craignait pas. C'est dans le mépris de la mort que consiste la véritable liberté personnelle. « En quelque endroit que tu sois, disait Omar, si tu veux être riche sans trésors, sujet sans maître, et maître sans sujets : méprise la mort. Des rois trembleront en ta présence; mais toi, tu ne craindras personne. » C'est pourquoi je veux me vouer entièrement à mes deux amis, et briser les chaînes qui pourraient m'en empêcher à l'avenir : *atque metus omnes et inexorabile fatum subjiciam pedibus.* Pourvu que j'aie de la santé, je saurai déjà me procurer le reste. Ne crains pas que j'aille rechercher des places. Pourquoi, mon ami, tous les auteurs parlent-ils de l'amour, et un si petit nombre de l'amitié? Et ceux-ci même, à l'exception de Montaigne, n'en parlent pas comme ils le devraient. Est-ce parce que l'amitié est plus

rare et demande une plus grande force d'ame? — Je sais que mon livre (le 1.er volume de son Histoire de la Confédération des Suisses) est encore loin de l'idéal que je voudrais atteindre. Que l'histoire est belle! on a de la peine à le concevoir! Mais l'historien, appelé à écrire sur toutes les branches de l'administration publique, a besoin de toutes les connaissances qu'un roi devrait posséder. — Le malheur de Bourgoyn doit influer puissamment sur la manière d'écrire l'histoire. Un temps se prépare, où notre partie du monde ne jouera plus le premier rôle. Les détails minutieux des localités, qui n'ont d'intérêt que pour de certains princes, seront bannis du domaine de l'histoire; mais en revanche on embrassera d'un seul coup d'œil l'histoire ancienne et moderne. On étudiera les temps passés dans leur rapport avec les révolutions nouvelles qui sont imminentes, et on y puisera, comme dans un magasin, les règles politiques qui trouveront leur application, si ce n'est dans les événemens de l'ancien monde, au moins dans ceux du nouveau. L'Europe joue peut-être son dernier acte, et nous sommes donc plus à même de bien apprécier les parties isolées de ce grand spectacle qui se développe sous nos yeux, et de leur assigner la place qui leur convient dans les annales du monde. — Deux heures avant sa mort, le grand Haller disait à ses enfans qui l'entouraient : Mes enfans, je me meurs; ma respiration devient plus difficile, mon pouls ne bat plus. Et lorsqu'on s'y attendit le moins, il ferma ses yeux pour toujours.

« Après-demain je m'enfermerai pour le reste de l'hiver (1778) avec mon histoire, avec César et Fréderic. Je vais vaincre ou mourir, ou l'un et l'autre. Je n'aime ni les peuples ignorans et sots, ni les peuples légers et inconsidérés. Ceux-ci ne ressemblent pas cependant, comme ceux-là, à des eaux croupissantes; leurs erreurs brillantes échauffent au moins l'ame. Je voudrais m'entretenir avec les généraux de Fréderic

et voir Henri et Fréderic. L'art de régner se compose de l'art de faire la guerre et de gouverner les esprits. Où pourrai-je apprendre à connaître les secrets de cet art? J'ai des momens où le corps et l'esprit sont fatigués; alors une vie tranquille me sourit. Mais dans les momens où je me sens, je vois bien qu'il me faut un grand théâtre pour y vivre, et la gloire seule que donne la postérité, fait mon bonheur. Cependant je ne sais ni flatter, ni briller à table; je resterai donc pauvre, et par conséquent dépendant et découragé. Ne crois-tu pas qu'il serait plus digne de ton ami de vivre avec les chefs d'un peuple libre, et de nourrir mon esprit par le commerce habituel avec les anciens et les étrangers que toi et mes amis m'adresseraient? Je vais finir mon histoire pour avoir quelque chose à montrer. Mais le Français? Quand j'aurai fini, j'irai peut-être à Paris. En attendant nous verrons si le grand roi veut de moi. Je suis allé à La Boissière; mais quand j'ai appris à la porte qu'il y avait de la société ma tristesse était si grande que je me suis retiré. Heureusement que les maladies dont on connaît les causes et les remèdes, ne sont pas dangereuses. Si je ne suis pas accablé de travail, mon esprit se dévore pour ainsi dire soi-même, et je me sens tourmenté par la perspective d'un avenir douteux. Je vais travailler à mon ouvrage; cette occupation me rendra ma gaieté et le courage. Je ne lis plus que Fréderic et César pour nourrir mon esprit, et le reste du temps j'écris mon histoire.

« J'avoue que César me rend infidèle à Tacite. Il est impossible d'écrire avec plus d'élégance et de pureté! C'est chez lui qu'on trouve la véritable précision; car il dit tout ce qui est nécessaire, et rien de plus. Il écrit comme un véritable homme d'État, sans passion. Tacite, comme philosophe et orateur, et en homme qui aime le genre humain, s'échauffe, s'emporte quelquefois. Si je le suis, il peut m'entraîner à des écarts; mon César ne m'entraînera jamais de

cette manière. Il voulait dire que les Belges étaient les plus braves des Gaulois, parce que loin de Rome ils conservaient les mœurs de leurs ancêtres; un académicien se serait étendu sur les mœurs corrompues, les vices des Romains énervés et dégénérés. César dit simplement : *Propterea quod a cultu atque humanitate provinciæ longissime absunt, minimeque ad eos mercatores sæpe commeant atque ea, quæ ad effeminandos animos pertinent, important.* C'est ainsi qu'écrit le César (Fréderic) de nos jours, excepté dans les passages où Voltaire, par des épigrammes et des bons-mots, lui a gâté le style. »

Dans une lettre écrite en français, que Muller adressa à son protecteur à Schafhouse, le bourguemestre (qu'il intitule plaisamment M. le Proconsul), il parle ainsi de ses études théologiques : « Dans mes premières années j'ai été obligé de m'occuper d'une science vaine, qui peut égarer les meilleurs esprits et dégrader les ames les plus généreuses. A Gœttingue je n'ai trouvé que des savans. De retour à Schafhouse j'étais assez instruit, mais peu éclairé. Étant attaché à l'église, je perdis deux années de ma vie, et ce que je faisais et ce que je disais en particulier, ne servait qu'à me faire méconnaître. Il y a des gens dont l'esprit dépourvu de vivacités, incapable de prendre aucun essor, et semblable à des eaux stagnantes, ne fait jamais des écarts : ces gens-là sont les seuls qui ne comprendront ni ne me pardonneront jamais ceux de ma jeunesse, etc. »

Voici qui fait voir la liberté dont on jouissait alors dans ces prétendues républiques, et les difficultés que Muller éprouvait à faire imprimer son premier volume des Histoires de la Confédération helvétique : « A qui dois-je m'adresser? A ceux à qui il est défendu d'imprimer mon ouvrage (les libraires de Berne, de Zurich et de Bâle)? A ceux qui ne me connaissent point, et, par conséquent, ne voudront pas m'imprimer? Or, que veux-tu que je fasse. Dois-je me sou-

mettre à l'inquisition, qui ne règne plus qu'à Berne et en Espagne, et laisser tronquer et défigurer tout l'ouvrage par un sot censeur? Et si un libraire veut l'imprimer, mais n'en rien payer, de quoi m'habiller, entretenir ma correspondance, faire venir des documens, des chartes; faire le voyage de Paris, voir mon ami à Berne? Cesse de me parler d'une *activité oisive*, à moi qui travaille du matin au soir. Ne me reproche pas une *impatience pusillanime*, quand on me prive du seul moyen dont dépend mon bonheur; et cela, parce que je suis né Suisse, et que j'ai affaire avec des esclaves lâches et tyrannisés par des préjugés insensés. Le Ciel m'a doué d'un caractère qui ne craint ni peine ni travail pour mériter le bonheur et la gloire; mais qui est trop fier pour pouvoir flatter, ou ramper, ou me prôner moi-même. Adieu, porte-toi bien, c'est-à-dire, sois plus heureux et plus content que moi. » — « M. Tronchin veut que je publie mon ouvrage en français, parce que personne ne lit l'allemand (en 1778); parce que les Français n'ont pas d'historiens, etc. Il parle de l'allemand comme si c'était une fausse proposition en géométrie, et il croit que je ne parviendrai à rien si je n'écris en français. M. Bonnet trouve mon style trop nu, trop dépourvu d'ornemens; il souhaite un plus grand nombre de réflexions: la nature ne s'est pas contentée, dit-il, de donner des formes aux choses, elle les a encore revêtues de couleurs, et on ne reconnaîtrait pas un grand roi sous un habit de drap bleu, etc. Quant à moi, il m'est impossible de m'occuper en même temps et dans une langue étrangère, du choix des mots et de l'arrangement des choses. Je ne puis non plus me traduire moi-même; car, comme auteur, j'ai trop de prédilection pour tout ce qui se trouve dans mon ouvrage pour pouvoir y faire des changemens, y ajouter et retrancher suivant le génie de la langue française. D'ailleurs l'élégance consiste dans la brièveté, la clarté, la liaison des phrases et le choix des expressions, et ce dernier point

prouve mieux que toute la dissertation de d'Alembert, qu'on n'écrit bien que dans sa langue maternelle. Au contraire, si tu me traduis, tu feras de mon ouvrage un ouvrage français, plutôt qu'une traduction; tu sauras lui donner ces contours mous, ce coloris qui est propre aux écrivains français. J'ai relu avec M. Bonnet une partie de votre traduction, il en est charmé. Il trouve dans le chapitre: De la splendeur de Rome, *la simplicité majestueuse de l'Empire*. Moi-même, en relisant votre traduction, je ne puis plus douter du succès de mon ouvrage. M. Bonnet n'approuve pas la place que j'ai donnée à mes réflexions, c'est-à-dire, de les mêler au récit des événemens, sans interrompre la narration. Je ne crois pas nécessaire de faire la peinture des Alpes, mais je les place devant les yeux du lecteur; je ne raisonne pas sur les mœurs des habitans des hautes montagnes, mais je les décris telles qu'elles sont. — Puisqu'il ne m'est pas donné d'être parfait, je préfère un style simple à un style pompeux et magnifique: ce dernier défaut est propre à mon âge et à mon siècle, et ferait voir que je suis encore jeune, et que j'ai voulu imiter un académicien de Paris. Si donc tu trouves dans les feuilles que je t'ai envoyées par la poste la simplicité des Anciens réunie à la correction et à la clarté, *sublimi feriam*, etc.; si tu trouves que mon style a de la sécheresse, il me sera facile d'y mêler encore quelques réflexions; mais si tu ne me juges pas du tout, je ne reconnais plus mon ancien ami dans ce silence. N'oublie pas d'ailleurs que dans ce chapitre je traite les matières les plus stériles et les plus obscures de mon ouvrage, et que je n'ai pas écrit pour des femmes et des serfs. — L'histoire de l'Italie n'a qu'un seul défaut, *c'est celui de nous rendre indifférens pour toutes les autres histoires, sans excepter celles de la France et de l'Allemagne.* — Moi, qui suis naturellement bon et paresseux, je ne dispute jamais dans la société des Genevois, qui sont de grands amateurs de dispute. La beauté naturelle du pays que

je viens de parcourir (il était revenu d'un voyage dans les hautes montagnes de la Suisse, et il en faisait souvent pour étudier et décrire avec exactitude le théâtre des événemens qu'il se proposait de raconter), s'est tellement emparée de mon ame, que l'*esprit* des Genevois me devient tous les jours plus insupportable. Je suis bien sûr que le vieux Homère, les grands hommes des temps d'Auguste, Hume, Montesquieu eussent préféré vivre dans le Gstein, que dans les salons de Genève. C'est là qu'on sent et qu'on pense véritablement; tandis que l'esprit qui fait briller dans les sociétés des petites villes, est l'écueil du bon goût. C'est là qu'on trouve le siècle d'or, le mont Ida avec ses doubles cimes; Anchise, le berger, qui rencontre, près de son troupeau, une déesse, et qui en fait sa conquête. Mais dans les salons on trouve ces sophismes qui ébranlent l'État, engourdissent l'ame, éteignent l'imagination, éloignent le bonheur, et ne laissent ni la joie aux mortels, ni le ciel aux dieux! »

Dans une autre lettre, où il exhorte son ami à préférer la gloire littéraire à la carrière ennuyeuse et obscure d'un sénateur de Berne, il lui dit : « Viens ici, mon cher Bonstetten, laisse à ton ami son Italie, ses farouches Romains et ses Alpes sauvages; viens dans les bocages du Parnasse, apprendre le grec, la première des langues, dans laquelle le chantre aveugle de la Mæonie, avec son antique majesté, chantait les hommes et les dieux immortels et dans laquelle Lycurgue dictait ses sévères rhétras (oracles et lois), Anacréon badinait, et le Chatam attique tonnait contre Philippe de Macédoine.

« Fixe tes yeux sur le divin Platon, l'esprit pénétrant d'Aristote, sur le doux et aimable Xénophon, le sublime Sophocle et sur Pindare, ce fleuve mugissant, plein d'images et de pensées. Regarde la Grèce, l'Ionie, avec leurs côtes, leurs îles, leurs temples, leurs lois, leurs petits États, et tu oublieras tout pour ne t'occuper que de cette belle langue, qui est la musique même. Et crois-tu que le miel du mont

Hymète ait été plus doux, plus agréable que le commerce avec ces sages? Tu les liras tous, suivant le rang qu'ils occupent et l'âge auquel ils appartiennent. Tes écrits se ressentiront de leur philosophie, et si jamais les Européens reviennent à Athènes, tu leur expliqueras la belle antiquité. Les Américains même t'écouteront avec plaisir raconter la naissance et la chute de ces colonies, et l'un d'eux dira: les ombres grecques et romaines ont eu pitié, dans leur séjour silencieux, des hommes et de leur vie pénible, et ils ont fait choix de deux amis, qui se sont rencontrés pour la première fois à Schinznach, pour les envoyer dans ce monde, afin que l'un, aux pieds du César du Nord, écrivît ses batailles et ses triomphes; et l'autre, dans le style de Thucydide, fît l'histoire des Athéniens, pour montrer aux Suisses et aux peuples de l'autre monde (Amérique), ce qui occasionne la chute des républiques. »

Dans une lettre écrite à La Boissière, il dit, qu'un beau matin d'été, les prés s'étant couverts de rosée et brillans des rayons du soleil, il a traduit pour son ami les paroles touchantes d'Achille sur la mort de Patrocle, dans l'Iliade, et il ajoute: « Dis-moi si l'amour que je porte aux anciens ne me fait pas illusion? Leurs écrits élèvent l'ame, et on y trouve la nature, voilée par les modernes. Ne dois-je pas lire tous les anciens jusques aux temps des Goths et des Lombards? après, dans Muratori, tous les Italiens jusqu'à la mort de Lorenzo dei Medici et Machiavel, le chef des modernes, jusques aux auteurs modernes avec lesquels nous vivons? Dis-moi ce que tu penses de ce long voyage à travers vingt-huit siècles? N'est-il pas glorieux? — Quoique j'aie une foule de lettres à écrire, je ne puis écrire qu'à mon Bonstetten. Mon ame est troublée d'une manière extraordinaire! Après avoir quitté le poète du grand Achille, comme si je quittais le Grand-Gothard, j'ai lu Sophocle. Ayant achevé Œdipe à Colone, je me suis levé de ma chaise. J'étais ému jusques au fond de

l'ame de voir que dans une langue humaine il était possible d'exprimer les passions avec tant d'énergie, et qu'un grand homme pouvait parler des mœurs et du gouvernement avec une simplicité aussi majestueuse ; alors j'ai senti que moi aussi j'avais une ame. Dans ce moment, l'intervalle qui nous sépare des anciens était pour ainsi dire comme effacé, et je croyais les entendre, je croyais pouvoir les embrasser, je les voyais me donnant des ordres. J'étais vraiment enchanté par la jouissance de tant de beautés, et par l'espoir et le désir de jouir de tant d'autres encore dans Pindare, Éschyle, Démosthène, Platon ; j'en fus touché jusqu'aux larmes. Avec de tels guides, de toutes les grandes choses que l'homme a jamais exécutées, rien ne me paraissait impossible, difficile même. Je pensais à la gloire dont jouissait J. J. Rousseau, malgré ses rêveries et tous ses paradoxes ; et je pris la résolution de passer toute ma vie, jours et nuits, dans la société des anciens, de les étudier, de les apprendre par cœur. Je considérais alors l'état de l'Europe, les envahissemens de la tyrannie, le fracas des constitutions et des sectes, qui passaient, qui disparaissaient, qui s'écroulaient, les derniers soupirs de la vertu, de l'amitié, de l'amour, de la patrie, de la gloire, la fuite des sciences et des arts, et la mort de tous les grands hommes, des Montesquieu, des Haller, des Chatam, sans laisser de successeurs ! — Il faut une fermeté peu commune pour ne lire ces grands hommes (les anciens) qu'une seule fois et pas tous les jours. J'ai quitté Sophocle comme on prend congé d'un ami, avec respect, et avec le douloureux sentiment d'une séparation imposée par la nécessité. Ces anciens ont écrit ce qu'on ne peut pas extraire, mais ce qu'on doit imiter par ses sentimens et ses actions. »

Ce qui suit a été écrit en langue française, et fait voir l'idée qu'il s'était formée de la manière dont on devrait faire un cours d'histoire : « Le droit public traite des relations

entre les puissances. Les relations entre les puissances dépendent moins des principaux traités que de la force respective des principaux États. La force d'un État consiste dans les armes, mais la force militaire suppose des richesses. L'administration des finances et du militaire dépend de la nature du gouvernement et des mœurs, ou de la cour, ou de la nation. La raison de l'état actuel des affaires est dans leur état précédent; mais plus on remonte, plus l'influence des siècles précédens devient insensible; malgré cette vérité les Grecs et les Romains, dont l'empire a péri, influent davantage sur nous-mêmes que les peuples du moyen âge, dont nous tenons la vie et la domination : car ces peuples n'ont rien laissé après eux, tandis que les hommes d'État et les généraux d'Athènes et de Rome sont encore nos maîtres, puisqu'on trouve dans leurs ouvrages le secret du pouvoir et du maintien de la liberté. Les étudier, se former des idées justes sur l'origine et le développement de nos constitutions, suivre les grandes révolutions du monde, et les changemens dans l'art militaire, dans les mœurs et dans les opinions; enfin, connaître les relations actuelles des principaux États : telle devrait être l'étude de tous les jeunes gens destinés à prendre part aux affaires publiques, et de ceux même qui se mêlent d'en juger. Cette étude, si nécessaire et si mal cultivée, est si compliquée et si vaste, que, pour la connaître, il faudrait plus d'années que je n'ai encore, et que, pour la faire connaître à d'autres, il faudrait y employer plus de temps que les jeunes gens ne sont accoutumés de donner à un cours de leçons. Toutefois, si je communiquais à un certain nombre de jeunes gens les principaux résultats de mes recherches, il me semble qu'en les éclairant ainsi en peu de mois sur plusieurs difficultés qui m'ont long-temps arrêté, j'abrégerais leur travail. Dans cette espèce d'introduction à la science des affaires j'aurais pour principe de ne jamais perdre de vue celles de nos jours; je

tâcherais de réveiller et de diriger plutôt que de rassasier la curiosité et l'attention, et j'indiquerais plutôt que je ne ferais connaître les siècles et les hommes illustres : mais dans la suite de leurs lectures et de leurs voyages, ces messieurs profiteraient peut-être d'autant mieux des deux sources de la politique qu'un grand homme a indiquées *d'una longa sperienza delle cose moderne et d'una continua lettione delle cose antiche.* Je pourrais ajouter que, pour donner une idée des anciens Romains, je me servirais apparemment de l'ouvrage de M. de Montesquieu; qu'en traitant du militaire parmi eux, je prendrais les aphorismes d'Onosander; que je commencerais l'histoire de nos constitutions par les relations de César et de Tacite; que, lorsque je parviendrais aux principaux traités, je me servirais du livre de M. l'abbé Mably; mais c'est si naturel que je n'ai nul besoin de le dire : en général, il m'est impossible de dire autre chose par rapport à la méthode que je suivrais, sinon que je suivrais celle qui me paraîtrait la meilleure. Quelque peine que je puisse me donner pour préparer des jeunes gens à la connaissance des affaires générales, je leur laisserai toujours beaucoup à faire; mais en leur faisant voir la nécessité et le fruit de l'application, j'espère leur en inspirer l'amour. » — « J'ai lu le rapport sur la mort et sur l'autopsie du pape Ganganelli : c'est vraiment touchant et terrible. Mais si ce rapport est vrai, je ne puis concevoir pourquoi les ambassadeurs des puissances, présens à Rome et aigris contre les Jésuites, n'aient pas informé sur ce crime, et ne l'aient pas fait punir. Au reste, je crois que ce pape était un homme aimable et vertueux, mais pas un prince. Il aurait montré plus de talens, s'il avait su maintenir l'ordre, c'est-à-dire des Jésuites, plutôt que de l'abandonner; je n'estime pas un prince qui licencie son armée. » — « Mon temps, écrit-il en 1778, est maintenant ainsi distribué : j'emploie quatre heures par jour pour étudier les documens de Haller et autres pièces semblables; trois heures sont destinées à la lecture des

grands écrivains, tels que Démosthène, Aristote, Machiavel, et trois autres pour composer. Semblable à un conquérant, j'ai d'abord voulu tout soumettre; mais en ne m'occupant que des anciens, des Italiens, des affaires contemporaines, j'avais presque oublié que mon principal but était de raconter les exploits de nos confédérés helvétiques. En attendant, j'espère, par cette distribution et par mon séjour dans ce pays (Genève et ses environs), apprendre à connaître comme je connais ma chambre, non-seulement la Suisse, mais encore l'antiquité, l'Italie et la politique des principales cours de nos temps. L'ordre dans les études me paraît la chose la plus essentielle. Dis-moi, crois-tu que j'aie oublié quelque objet important? — On dit que Condorcet n'a pas loué avec assez de connaissance de cause le grand homme (Haller) que toi et la nation helvétique venez de perdre il y a un an. Sa mort me remplit encore aujourd'hui d'une tristesse, semblable à celle qu'on éprouve souvent au coucher du soleil. Non, mon ami, il n'est pas possible que tout finisse avec la mort, tout serait alors une énigme! Dans tout l'univers on découvre un but, une liaison; or, comment se pourrait-il que l'homme au moment de sa maturité, le grand Haller, pourvu de tant de facultés, perfectionnées par l'étude et la connaissance du monde, puisse tout à coup être anéanti pour jamais? Je suis persuadé que nous avons en nous un germe qui se développe éternellement. Il n'est pas possible, mon cher, que ta belle ame, ton noble esprit, ton riche génie, aient existé pour un moment seul et non pour l'éternité. Je crois plus que *jamais* que nous ne nous quitterons plus! et si nos études sont encore sans fruit, elles ne le seront pas toujours. Avançons, encourageons-nous, prévenons-nous sur les écarts que nous pourrions faire, communique-moi tes pensées, tes sentimens. Car il est de toute impossibilité, à présent qu'on connaît le but du plus petit membre d'un insecte, d'admettre que le beau génie de Montesquieu ait eu une existence sans

but, et que la nature l'ait doué de tant de belles qualités sans vouloir jamais les employer. Je ne puis assez m'entretenir avec toi sur ces espérances, moitié fidèle de mon cœur.

« Je trouve nécessaire d'étudier aussi l'histoire des Teutons (Allemands), parce que la patrie des peuples européens, le germe de leurs gouvernemens est dans l'ancienne Germanie. Ce sont les Teutons qui ont dominé en Italie et dans l'Helvétie, ce sont eux qui domineront une seconde fois l'Europe; car les faibles princes de la maison des Bourbons pourront-ils résister au Brandebourg et à l'Autriche? Mais tous ces travaux ne seront rien en comparaison de ce qu'ont fait les Leibnitz et les Haller. — Je désire pouvoir faire un jour le voyage de Berlin. La langue allemande me paraît tous les jours plus belle; aucune des autres langues de l'Europe n'est si riche et si énergique! J'espère que, si la langue française perd sa domination, la langue des Teutons fera de nouveau la conquête de l'Europe. — Je crois trouver dans la philosophie des stoïciens, que beaucoup d'écrivains louent tant, une des causes de ce que, même sous les bons empereurs romains, on ne trouve plus de grands hommes, et que le caractère des Romains n'est plus parvenu à se retremper. *Sustine* est excellent, mais *abstine* (ou ce qui revient au même, l'impassibilité) abolit aussi les facultés de l'ame; car sans motif il n'y a pas d'action. Le motif de nos actions réside dans nos passions; si celles-ci n'existent pas, il y a sommeil. Ce sommeil surtout est dangereux dans les républiques; il est plus dangereux que les passions mêmes, qui sont toujours retenues dans de justes bornes par les passions des autres. Il rend le joug, sous lequel un peuple gémit, éternel. Il est même absurde; la liberté et la gloire ne valent-elles donc pas la peine qu'on se passionne pour elles? En général, on ne trouve guère de grands hommes dans cette secte; en revanche beaucoup d'affectation; point de Cicéron, mais un Sénèque; point de César ni de Trajan, mais un

Antonin. Les Épicuriens même sont plus capables de grandes choses, comme le prouve César; et si l'homme doit plutôt chercher le plaisir que la douleur, préférer le naturel à l'affectation, la philosophie d'Horace vaut infiniment mieux que celle de Sénèque. — Ayant à faire, dans mon cours, l'histoire de la religion, j'ai d'abord parlé de l'origine de la croyance en Dieu, en une Providence, en une vie future; ensuite de l'origine de l'idolâtrie dans sa première simplicité; j'ai montré la corruption des croyances religieuses par l'intérêt des prêtres et la fausse politique des législateurs, ce qui a donné naissance à l'enfer. Tandis, continuai-je, que toutes les religions se corrompaient ainsi, les juifs en avaient une à eux: ce que j'ai dit de Moïse, a excité l'admiration de M. Bonnet même; vint ensuite David, la décadence de la religion payenne par le despotisme des empereurs, l'ignorance, la philosophie et les mœurs nouvelles. J'ai montré Zénon et Épicure enseignant les grands, et le peuple enclin à prendre de nouveaux dieux; la décadence de la croyance judaïque par la pédanterie des Pharisééns et l'indolence des Saducéens; la décadence des religions orientales par les disputes des gnostiques; naissance de Jésus-Christ; après sa mort, Paul fondateur principal de sa croyance; les Tarséens. Je n'ai pas parlé des miracles, parce que ceux-ci sont du ressort des théologiens, lorsqu'ils examinent la vérité de notre croyance.

« J'ai fait voir que le christianisme est une religion qui convient à tout le monde, aux grands comme aux petits, aux pauvres comme aux riches; car il n'enseigne que ce qui est vrai et bon partout: un Dieu unique, une Providence, une vie à venir; mais ni cérémonies, ni puissance des prêtres; ce sont ces derniers qui l'ont corrompue. Je n'ai pas oublié de rappeler à mes auditeurs que je n'avais pas à m'occuper des mystères, ni des choses sur-humaines; que je parlais comme historien et non comme théologien. Je lus cette le-

çon, comme les autres, à M. Bonnet. Il me reprocha, avec beaucoup de sévérité, de ne pas avoir parlé des miracles de Moïse; je lui expliquai mes raisons, et il semblait les approuver. Mais hier, étant chez lui, il me dit d'un ton grave, qu'un homme vénérable l'avait chargé de me faire des reproches, de ce que dans mon cours j'enseignais de mauvais principes, et que je professais l'incrédulité en public; ce qui a d'autant plus étonné et scandalisé le monde, ajouta-t-il, c'est qu'on sait que vous avez habité long-temps chez moi. Il ne pouvait surtout me pardonner d'avoir donné à la réformation l'épithète de *malheureuse*. Jamais je n'ai vu ce vieillard animé d'un pareil zèle! il parlait haut, avec véhémence, comme inspiré, comme si j'avais trahi Dieu, et que lui fût chargé de sauver le christianisme par un mot d'autorité. J'entrai dans une grande colère, mais je me retirai chez moi sans lui répondre. J'étais tellement agité, tellement indigné, que je craignais de tomber en défaillance. Le lendemain j'ai exposé à mes auditeurs les reproches qu'on venait de m'adresser, sans cependant nommer M. Bonnet: je leur ai dit que moi, qui n'aimais pas les tracasseries, je ne savais d'autre moyen d'éviter à l'avenir ces reproches, que de lire simplement les passages des auteurs, sans y ajouter mes propres réflexions. Je leur ai montré la sottise qu'il y avait à me reprocher de ne pas parler des miracles de Moïse: car, si je n'y croyais pas, je ne pouvais enseigner ce que je ne croyais point, et je ne pouvais pas y croire simplement pour en avoir parlé; qu'il était inutile de me défendre de parler contre ces miracles, puisque je n'en avais pas même parlé; que d'ailleurs je parlais en politique, et non en théologien. Enfin, ajoutai-je, si j'ai dit que la réformation était un événement malheureux pour ce pays, c'est qu'il a fait naître des discordes civiles, et que j'ignorais que Calvin fût un dieu à Genève. J'ai fait ensuite mon cours, en ne lisant que des passages traduits de

Pline et de Strabon. Au sortir du cours, tous les élèves coururent après moi, m'entourèrent et me prièrent de ne pas les faire souffrir tous pour la sottise d'un seul. Tous me donnèrent les marques les moins équivoques d'amour et de respect. Aussi je suis résolu de les satisfaire sous peu de jours; mais j'avoue que la conduito de M. Bonnet, à cette occasion, m'a souverainement déplu. J'ai lu ma leçon à M. Tronchin, qui l'a trouvée presque trop chrétienne encore pour un cours d'histoire politique. Voila l'histoire de mon hérésie! — On m'a proposé cette semaine de traduire J. J. Rousseau. J'ai refusé; est-ce que tu me conseilles le contraire? D'abord je sais mieux employer mon temps, ensuite je n'aime pas ses écrits, et je perdrais, si je finissais par les aimer.» — Pour donner une idée de la manière dont il fit son cours, de sa sagacité, de ses connaissances pratiques, nous transcrivons le morceau suivant, sur la conquête du pays de Vaud, écrit en français: « La conquête du Pays-de-Vaud pouvait devenir fatale au gouvernement (de Berne); mais le gouvernement se conduisit dans le Pays-de-Vaud comme dans le pays allemand: il ne fit rien d'injuste, mais les seigneurs trouvèrent d'abord très-mauvais qu'on les obligeât d'être justes; en même temps le peuple en fut si aise, que le mécontentement des autres ne signifia rien. Enfin, le gouvernement se conduisit avec une telle sagesse, que les ruses de Charles-Emmanuel de Savoie manquèrent toutes, et que non-seulement il conserva le Pays-de-Vaud, mais que la population doubla et que le nombre des pauvres diminua de moitié, quoique la culture du Pays-de-Vaud ait été à bien des égards moins bonne que celle du pays allemand. La culture des vignes donne l'habitude de boire du vin; le rapport en est moins certain, et il faut plus de fonds pour la production du vin que pour la culture des prés. Les pâturages du Jura ne valent rien en proportion de ceux des Alpes, et l'art de les arroser n'est point assez connu. D'où il résulte que le paysan est

devenu moins riche dans le Pays-de-Vaud que dans le pays allemand, ce qui l'a empêché de devenir propriétaire, et l'effet du mal a perpétué le mal. Le secret du gouvernement pour conserver l'affection du peuple, a été constamment de faire en sorte qu'il aimât toujours le gouvernement, quelque mécontentement qu'il pût avoir de certains membres, et de punir ceux-ci quand ils le méritaient; de faire en sorte que le revenu de l'État n'augmentât qu'à raison de la prospérité du pays, pour que le gouvernement ne fût pas pauvre quand les sujets seraient riches, parce qu'on prendrait envie d'abuser du pouvoir, ni riche quand les sujets seraient pauvres, parce que les sujets pourraient en prendre envie de soulager leur pauvreté. On n'imposa aucune taxe, à moins qu'elle ne fût si nécessaire que tout le monde le sentît; on ne lui donna jamais l'air de servitude. On continua de lever le revenu selon la coutume; quand la coutume avait quelque chose d'offensant pour la liberté, il fut permis de s'en racheter; là où les anciens seigneurs n'avaient point levé de revenu, on n'essaya jamais d'en lever. La maxime en fait de finances fut, de se contenter de ne lever que très-peu d'impôts, de tâcher de dépenser encore moins, de sorte que l'économie d'une longue suite de générations enrichit le gouvernement. Dès qu'il en fut averti, il employa une partie de la somme à des ouvrages publics, propres à donner à tout le pays un air de félicité ; il distribua de grandes sommes aux pauvres; il augmenta le revenu des bénéfices ecclésiastiques. Les plus puissantes républiques d'Italie s'épuisèrent et s'endettèrent; le sénat de Berne, qui non-seulement ne lève pas un sou sur la plus grande partie du pays, mais qui fait des dépenses pour lui, eut l'art de placer plusieurs millions dans les fonds étrangers, outre ce qu'il déposa dans un trésor pour les cas imprévus, et de rendre en même temps ceux qui gouvernent riches de près d'un million par an, sans que le peuple cessât d'être un des

peuples les plus riches. Pour que cette ville, qui dans sa quarantième année n'avait pas un pouce de terrain au-delà de l'Aar pour y appuyer un pont; cette ville, qui dans sa cent cinquantième année n'avait qu'un seul bailliage, ait pu conquérir en moins de deux cents ans plus de pays que Rome dans ses commencemens n'a conquis dans un même espace de temps; pour que cette république ait pu se résoudre à la paix, sans jamais avoir été vaincue, et sans rien perdre de son ancien esprit guerrier; pour qu'elle ait pu, pendant tant de révolutions, subsister durant six cents ans, sans que jamais une faction ait pu verser le sang de la faction opposée; qu'elle ait pu faire régner la police, et cependant se faire aimer du peuple, il faut qu'elle ait été gouvernée de la sorte. C'est que les rois meurent, les factions changent; les maximes ne meurent point: c'est que la différence des gouvernemens vient de la différence de ce qu'ils ont à craindre. Les despotes ont tout à craindre, ils tiennent des soldats et ne flattent qu'eux; les chefs de parti ont la défection de leur parti à craindre, ils permettent tout à ce parti. Le sénat de Berne avait les séducteurs de son peuple à craindre, et il est devenu le père de son peuple.» — « Je me propose d'écrire le livre suivant : Les temps modernes, depuis Louis XI, Ferdinand le catholique, Henri VII d'Angleterre, Maximilien I.er, le Camoëns, les Médicis, Sforza, Mohammed II, les Shérifs, le soudan Guri, le Sophi Badur, Christophe Colomb, Wasiléi Iwanowitsch, Wasa, Oldenbourg, Philippe-le-bon. Cet ouvrage m'occupera cinq années. Après celui-ci un autre, qui m'en occupera onze: Le moyen âge! Encore quatre années pour un autre : Les anciens! Ainsi couronné, nous passerons au dix-neuvième siècle! — Je viens de finir mon cours, il y a une demi-heure. Les jeunes gens, pendant tout le cours, ont toujours montré le plus grand zèle. Ce mois, j'ai parlé par semaine six fois, pendant une bonne heure et demie; aujourd'hui pendant trois heures. Tous les auditeurs m'ont

donné des témoignages de respect et d'amitié. Je possède maintenant un bon abrégé de statistique et d'histoire politique. On y trouve beaucoup de choses solides et nouvelles, dites avec éloquence ; d'autres, déjà connues, mais exprimées avec une vérité et une liberté nouvelles. J'ai lu, en outre, cet hiver cent vingt traités sur différens sujets. Je voue maintenant cinq heures par jour à l'étude des trois derniers siècles, ce qui complétera mon abrégé et le rendra digne d'être publié. Le reste de mon temps est consacré à l'histoire de l'Helvétie. Tout cela fait un grand plaisir à Tronchin. — Je trouve dans l'histoire les faits défigurés d'une manière si infâme par la flatterie et la cupidité d'écrivains pensionnés, que pour le bien public, dans l'intérêt de la vérité, et pour ma propre gloire dans la postérité, j'ai pris la résolution de ne rechercher, ni d'accepter de pensions, ni de sinécures, que donnent les grands de la terre.

« La plupart des hommes craignent la mort, une vie obscure, la pauvreté; moi, ce que je crains le plus, c'est d'être oublié de toi! Comment puis-je me guérir, mon ami unique, de cette crainte douloureuse ? — Aujourd'hui Moultou (l'ami de J. J. Rousseau, voyez sa Correspondance), que je n'avais pas vu depuis long-temps, m'a été insupportable. Il parlait d'une manière sentimentale de J. J. Rousseau, de Diderot, etc. J'écrivais en pensée ce qu'il disait; c'est un grand faiseur de phrases, mais que personne ne lira. La facilité avec laquelle je fais des extraits dont chaque mot signifie quelque chose, me rend une telle conversation insupportable; il faut se tuer pour y trouver quelque chose. Tout ce que j'ai vu et lu, fait que cet enthousiasme guindé me cause de l'aversion; car, désespérant de pouvoir jamais sentir si haut, je deviens froid comme du marbre. — Il me manque encore deux feuilles pour mon livre (le 1.er vol. de son Histoire de la Confédération helvétique). Sur mon honneur, je ne sais si je dois être content de moi! dans les dernières feuilles le

récit n'est-il pas trop long, trop languissant? Que ne donnerais-je pour me tirer de ce labyrinthe de soucis! Je crains beaucoup que mon livre n'excite pas assez l'intérêt, et qu'il ne soit jeté de côté. Je suis souvent tenté de faire cela moi-même! je me trouve trop faible, trop sec, trop ennuyeux, pour pouvoir me présenter devant le public sans rougir. C'est à toi, mon ami, dans l'amour duquel je mets toute ma confiance, que je confie mes chagrins. Je trouve dans mon ouvrage un manque d'imagination, une faiblesse d'esprit, qui échappent peut-être à toi seul, parce que tu es mon ami. Oublie-moi; imagine-toi que mon livre a été fait par un professeur d'Erfurt. Alors écris-moi en peu de lignes, et, si le temps te manque, sans preuves, ni commentaires; écris-moi, dans le style des Douze tables, ce que je dois en faire. Si tu penses cependant que je doive le publier, indique-moi les changemens que tu crois nécessaires, les chapitres que je dois refaire. Envoie-moi en même temps les feuilles, pour que je puisse exécuter sur-le-champ ces changemens. Si je sais où tu es, je t'enverrai les dernières feuilles. Si tu crois qu'on puisse faire quelque chose de cet ouvrage, je copierai tout avant la fin de ce mois (c'était le 12 Novembre 1779), avant que mon cours, qui me prive de tout loisir, recommence. — Mallet, qui est malade, est parti pour Aix. Lorsque je lui ai dit que je ne consultais sur mon histoire que toi, il m'a répondu que je faisais très-bien. Il croit que son histoire du Danemark n'a pas réussi, justement parce qu'il était obligé de suivre les conseils d'un grand nombre d'*habiles gens*. Et il était pourtant plus heureux que moi dans le choix de son sujet: l'union de Calmar, les Normands, Oldenbourg, quels sujets brillans en comparaison des personnages inconnus de mon pays! Quel sera mon sort, lorsque Mallet ennuie? Adieu, je suis triste, inquiet, irrésolu plus que personne. Quand je considère mon sujet, je reprends de l'assurance; mais quand je pense que toute l'Europe est là pour me ju-

ger, je tremble. Je voudrais plutôt qu'on trouvât mon ouvrage mauvais que médiocre ; car les demi-vies sont comme une maladie de langueur, dont on ne meurt pas moins. — Quelle chienne de préface, elle ne veut pas sortir de ma tête, elle m'a tourmenté toute la matinée! et quand j'y penserai le moins, elle en sautera tout à coup, semblable à Minerve, belle et bien armée [1]. Les deux dernières pages m'ont coûté une peine infinie; car l'importance, la grandeur du sujet exigeait dans le style autant de simplicité que de noblesse. Tu peux donc juger, mon cher, dans quel état je me trouve, toi qui es autant intéressé que moi que le livre soit bon. Le vent souffle avec tant de fureur que je ne puis rester dans la chambre quelques minutes sans être enfumé comme un vieux jambon. Je suis donc obligé de me promener, pendant cinq à six heures, malgré le vent, qu'en vérité j'oublie bien vite en pensant à ma préface. (On était au mois de Décembre, et il habitait les bords du lac de Genève!) Je mène une vie bien fatigante, mais ma santé est inébranlable. Je me fortifie en me rappelant combien j'ai encore à voir et à endurer pour être digne d'écrire l'histoire; car, dans ma préface, je soutiens, qu'outre ses recherches historiques, un véritable historien doit avoir les connaissances et l'ame d'un véritable roi. — J'ai lu la vie de Sénèque par Diderot; elle ne me plaît pas: Tacite aurait dit tout cela en quatre chapitres. L'affectation stoïque, qui me paraît à peine supportable dans un Romain, m'est naturellement tout-à-fait insupportable dans un Parisien. — Après avoir terminé mon ouvrage (1.er vol. de son Histoire de la Confédération helvétique), je veux me reposer entièrement pendant quelques semaines; je consacrerai ce loisir à l'étude de l'art de la guerre; car je me propose d'écrire les guerres de Fréderic le grand. Et comme

1 Il faut se rappeler que les préfaces que Jean Muller a mises à la tête de ses cinq volumes des Histoires de la Confédération helvétique, sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et remplies de vues politiques aussi pratiques que profondes.

j'espère aller à Berlin, j'écrirai dans un cahier un grand nombre de questions sur les règles si difficiles de cet art, pour savoir alors ce que j'aurai à demander. La paix ne peut pas durer long-temps; je m'arrangerai donc à pouvoir faire une ou deux campagnes, et pour ne pas tout voir comme un sot, comme un imbécille, il faut que je me procure quelques notions claires et exactes sur cette branche des connaissances humaines. *Mais tout cela absolument entre nous.* — *Quod felix, faustumque sit, alea jacta est!* Voici ma préface, mais renvoie-moi-la bientôt.»

«Si je considère maintenant bien cet ouvrage (il s'agit toujours de son premier volume de l'Histoire de la Confédération helvétique), il ne me paraît pas mauvais, il est vrai; mais ses défauts sont à peine supportables dans l'histoire à peu près inconnue d'un peuple qui n'a guère cultivé les lettres. Je suis maintenant convaincu de ne pouvoir dignement écrire la guerre de nos ancêtres avec le duc de Bourgogne, sans avoir acquis des connaissances militaires. Après avoir hasardé ce premier essai, je me trouve, par rapport à sa continuation, pour ainsi dire sur le chemin de séparation d'Hercule. Je ne penserai pas même à l'avenir d'écrire l'histoire d'aucun peuple, d'aucune époque, si je ne trouve pas l'occasion de m'instruire dans l'art de la guerre. Je n'écrirai plus que des *essais* sur les arts de la paix d'un peuple, tels que son gouvernement, ses mœurs, ses connaissances; mais je ne me permettrai pas de parler de ses guerres. Il vaut mieux se taire que de parler d'une chose qu'on n'entend pas. J'espère que tu approuveras ma manière de voir. Toutes les fois que je lis avec attention l'ouvrage de Polybe, je prends la résolution de l'imiter. Il a eu le bonheur d'aller à l'école du vainqueur de Zama. Tite-Live, qui est si éloquent, n'est pas estimé des généraux. Personne ne comprend la bataille de Fontenai, telle que Voltaire l'a décrite. J'ai la conscience d'avoir le zèle de m'instruire, mais l'occasion dépend de la

fortune. J'aurai assez de modestie pour me taire, si je n'ai rien de bon à dire. Touche-là, mon ami! Si je n'apprends pas, selon les principes de la majestueuse historiographie, à raconter *quam rem cunque ferox navibus aut equis miles gesserit*, tu n'auras pas la honte d'avoir un ami présomptueux : je marcherai dans la foule des hommes silencieux! Quelle vie! si, après avoir acquis toutes ces connaissances, après m'être initié par un autre voyage dans celles de la marine, et après avoir appris *multorum mores hominum* au milieu d'une grande ville, où une foule d'étrangers ont l'habitude de se rendre, je pourrai, enrichi de tous ces trésors, écrire l'histoire, et, par la manière de l'écrire, aller main en main avec mon cher Bonstetten à la postérité la plus reculée. Je dépose dans ton sein les vœux les plus secrets de mon ame et de mon enthousiame. De par le Ciel, n'en dis rien à personne, ils me croiraient fou! Être content de la médiocrité, est à mon avis une vertu facile et ignoble, si c'en est une. Je te prie de me renvoyer le plus tôt possible mes dernières feuilles et ma préface, *pour que je puisse encore lécher mon petit ours*. J'ai maintenant vingt-huit ans. Ah Dieu! si je réussissais, si je pouvais atteindre ma cinquante-sixième année, et parler des Fréderic, des Henri, des Chatams aux générations futures! — Ce que j'ai dit de Fréderic, est parti de mon cœur. Je n'étais pas sans inquiétude sur l'impression que cela ferait; car, comme vous savez, Tronchin déteste le roi. Mais je me suis dit: 1.° dans une esquisse des changemens survenus en Europe, il était impossible de ne pas parler de lui; 2.° que ce serait une lâcheté de se laisser empêcher par des considérations personnelles, et de ne pas montrer l'exemple d'un homme qui, par des efforts inouïs et constans, s'est placé aussi haut qu'aucun héros depuis Jules-César. Un historien ne doit pas regarder timidement autour de soi, mais marcher hardiment dans le chemin de la vérité. C'est ainsi que j'ai écrit; je le soumets à ton juge-

ment : je ne puis le dire à M. Tr.; mais ces leçons me tuent. Ici tout le monde est raisonneur, le plus souvent mauvais raisonneur, et je hais comme la peste les demi-savans et les pédans dans les lettres, dans les finances, dans le militaire, et partout ce qu'il y a de gens médiocres et présomptueux. Je suis inconsolable de perdre la moitié de chaque année de ma vie. Si j'étais avec ma mère, je vivrais chez elle, je ne verrais *personne*, après sa mort j'aurais de quoi me soutenir; toutefois je ne perdrais pas tristement, comme je fais pour quelques livres sterling, le plus précieux temps de ma vie. Les gens de lettres distingués par leurs connaissances et leur génie, jouissaient de l'indépendance, sans laquelle l'ame perd tous ses ressorts ; moi je ne prévois que des leçons ; il est vrai que j'ai à dîner, je souhaite ce bonheur à tous ceux qui n'en demandent pas davantage. Mes forces dépérissent, je suis incapable de rien faire de bon.»

«Mon bonheur serait de composer en me promenant la moitié de la journée, de faire des recherches pour cette composition l'autre moitié, et de passer quelques heures chaque jour dans une société de personnes instruites. Pour obtenir ce bonheur, aucun travail ne me paraîtrait trop pénible.— Il m'est impossible de ne pas donner à mes leçons (sur l'histoire universelle) toute la perfection dont elles sont susceptibles. Les personnes qui me donnent un autre conseil, ne me connaissent pas. Or, ce travail me prend tout mon temps. Je sais bien, et cela m'affecte douloureusement, que je ne puis pas me passer de ce que me rapportent mes leçons; mais n'y aurait-il pas moyen de me procurer d'une autre manière le loisir nécessaire pour mes études ? par exemple la place d'un bibliothécaire ? Je fais tous les efforts possibles et journellement pour diminuer mes besoins; car le plus grand que j'éprouve, c'est l'indépendance dans mes travaux. Je mange aussi peu que possible, et je me refuse

tous les jours davantage. Aussi je me soutiens avec peine; mais l'habitude vaincra tout. —

« J'irai avec plaisir avec toi à l'assemblée des communes[1] et avec plus de plaisir encore à Schwytz. Ce bourg et ce canton me paraissent si rians, je les aime plus que tous les autres. Quelle variété continuelle! Des montagnes, des prairies, des collines, des lacs, des jardins, des îles, des défilés, de belles maisons champêtres. C'est une terre classique, qui a gardé je ne sais quoi d'antique de la naissance de la liberté. Ici, entre quatre croix, Morgarten, le pays marécageux, où nos ancêtres ont combattu pour la liberté; là Brunnen, où la Confédération a pris naissance! Le pays natal de Stauffacher, Schwanau, etc. Nous trouverons aussi le véritable Reding, blanchi par les années, à la tête de son peuple, et ce peuple beau, vigoureux, d'une taille haute, et bon comme sont toutes les ames libres.[2]

« Nous passerons alors le lac pour monter à Buchs dans le pays d'Unterwalden. Nous verrons le Rossberg, Sarnen,

1 Il faut se rappeler que dans les petits cantons tous les habitans se rassemblent au printemps dans une prairie, pour délibérer sur les affaires publiques; car Schwytz, Unterwalden, Uri, Glaris, Appenzell, etc., sont encore de véritables démocraties.

2 Il est remarquable que lors de l'invasion des petits cantons, sous le général Schauenbourg en 1798, le général Reding chassa des hauteurs de Morgarten, avec deux bataillons de ces braves montagnards, furieux de ce que des étrangers occupaient le sol sacré, où leurs ancêtres avaient défait les Autrichiens, plusieurs milliers de Français. Aidé par cinquante tirailleurs d'Uri, ils montaient à l'assaut sans tirer un coup de fusil, et malgré le feu vif de l'artillerie française, ils parvinrent à s'emparer de toutes les hauteurs. Avec moins de 4000 hommes ils défendirent pendant une semaine une ligne de vingt lieues contre un ennemi au moins six fois plus nombreux et aguerri par une longue guerre. Une capitulation honorable, l'estime de leurs braves adversaires, furent le prix du sang répandu pour la liberté et la gloire de leurs ancêtres. Ils ont prouvé qu'ils étaient dignes des héros de Morgarten et de Sempach. (Voyez Zschokke, Histoire de la guerre et de la destruction des cantons démocratiques de la Suisse, écrite en allemand avec éloquence, et traduite en français, 1802; en italien, 1805, et en anglais, 1823.)

l'antique Weserlin au milieu du pays, les descendans de Winkelried, Nicolas von der Flue, des autels, des statues, de beaux lacs entre des prairies vertes et riantes, des traces du troisième lac, qu'on rencontre souvent : partout le bonheur dans son antique simplicité. Tout cela dans quinze jours; mais il faut t'informer quand l'assemblée des habitans des petits cantons aura lieu. — Schlœtzer écrit sans goût. Il connaît bien la statistique; mais il n'a pas assez d'ame pour exciter l'enthousiasme des peuples et leur inspirer des actions qui confondent tous les calculs politiques. Lord Chatam ne sait pas calculer; mais il possède le secret de remuer les ames et de leur donner une force surhumaine. » — Il fit alors le voyage de Berlin. Il voulait étudier la monarchie prussienne et observer Fréderic le grand de près, pour pouvoir plus tard écrire son histoire. Il cherchait une place qui lui procurât assez de loisir pour se livrer à ses études favorites. Voici ce qu'il écrit à Bonstetten à ce sujet : « La seule place qui me conviendrait comme savant, ce serait une place dans l'académie. Mes amis font des démarches; mais il faut attendre l'occasion et avoir patience. Quant au gymnase, j'en ai écrit à Gleim, après avoir fait mes réflexions. Voici sa réponse : « Un Zedlitz ne devrait pas même avoir l'idée de fourrer dans une école un homme qui a écrit : *On peut se rendre maître de toutes les choses inanimées; mais il n'y a que la mort qui puisse se soumettre de bons soldats.* Les anciens avaient le sentiment qu'on peut se passer de tout, excepté la liberté. C'est le premier pas qu'on fait dans le monde, qui décide de tous : on ne fera jamais d'un maître d'école un homme d'État. Il n'y a qu'une vie active et indépendante qui puisse convenir à mon Muller. Bonstetten et Gleim sont ses amis, qu'il y pense. Nous ferons ensemble un voyage en Suisse. » Occupé de ces pensées, le sommeil me surprit. Lorsque je fus tout-à-fait enseveli dans ses bras, et que Berlin, Halberstadt (la résidence de Gleim), Valeires,

Genève, commençaient à se confondre dans ma pensée, je fus tout à coup effrayé par une ombre majestueuse, qui s'élevait devant moi, plus grande que ne le sont les hommes ordinaires. C'était Erlach[1] ! Il n'était pas ensanglanté par les mains de son neveu; mais tel qu'il était dans la mémorable journée de Laupen, lorsque, après avoir sauvé sa patrie du joug des étrangers, il recommandait aux Bernois ses compatriotes et aux braves montagnards des Alpes, qui étaient venus au secours de leurs confédérés, la mémoire de cette belle journée et leur confédération. C'est ainsi que ce héros se présenta aux yeux de ton ami, resplendissant de gloire et armé de pied en cap. Il avait l'air mécontent, et me disait : Qui es-tu? pourquoi n'admirer que le Cid, et te perdre avec Bayle dans la doctrine obscure d'Anaxagore? Ingrat! Quel sera le prix du sang répandu par tes ancêtres, la gloire qu'ils ont méritée par leur valeur et leur courage? Indigne que tu es! ne vas pas exciter l'envie dans le cœur des paisibles habitans de l'Élysée. Tu as fais refleurir mes lauriers couverts de poussière; couronne maintenant Bubenberg et le baron de Hallwyl (les chefs qui ont commandé les confédérés suisses à Granson et à Morat). Est-ce que ces héros doivent se perdre dans la foule de ces guerriers sans gloire, qui se sont vendus aux rois, ou être célébrés seulement par des écrivains médiocres? Réveille-toi, mon fils; quand je vois les Thémistocle, les Décius, les Maximus, entourés d'une foule de grands poètes se promener fièrement dans les Champs Élysées, tandis que les héros de mon peuple errent seuls, inconnus, accompagnés ni chantés de personne, mon cœur saigne de nouveau comme il a saigné sous les coups de Rudenz. Ne vois-tu pas le fils de Marie-Thérèse, les yeux étincelans, l'épée flamboyante, les Laudon, les Lascy, les Wurmser, ne respirer que la

1 Le vainqueur de Laupen, assassiné dans sa vieillesse par son neveu lorsqu'il était seul dans son château près de Berne.

vengeance contre mes Suisses? Écoute ce que je te dis comme si c'étaient des oracles; car je suis encore aussi véridique, que je le fus en ma vie, et que ces oracles s'impriment dans ton cœur. Les murailles, les canons, les défilés, les glaciers, ne suffisent pas pour défendre mon pays; c'est l'esprit militaire qui respire dans le cœur des habitans des Alpes, nés libres; il faut que tu l'enflammes, en leur disant de quels pères ils sont les fils. Il faut que tu célèbres la gloire de la nation helvétique, et que tu lui montres qu'elle sera toujours ce qu'elle voudra être; que si leurs rochers ne peuvent plus les défendre, si leur héroïsme ne peut plus les sauver, fais-leur voir que la patrie est là où est la liberté et où de braves Suisses brandissent leurs armes. Pour qui veux-tu écrire? Pour les serviles Allemands, pour les voluptueux Romains, pour les stupides Espagnols ou pour les avides Hollandais? Rougis-tu de descendre des héros de Morat? Leurs descendans, quoique dégénérés, ne sont pas encore si énervés que le peuple auquel parlait Démosthène.... Il dit et disparut. Alors mes oreilles étonnées entendirent dans le lointain le noble son de chansons guerrières et les pas des héros qui s'approchaient : je craignais de les voir s'avancer avant d'avoir pu les satisfaire, et je m'éveillai. Je jetai alors tous les autres livres, et je mis sur ma table les Stetterlin, les Etterlin, les Pirkheimer, etc. (des chroniqueurs suisses); je ne lirai plus qu'eux, et quand je serai de nouveau tout plein du vieux temps, je continuerai mon Histoire des Suisses. Pour apaiser leurs ombres et pour faire rougir ceux de leurs descendans qui portent le nom de Suisses sans le mériter, je les peindrai aussi libres qu'ils l'ont été.

C — z.



Nouvelles et Variétés.



L'artiste-gastronome à Vienne.

Vis-à-vis de moi était placé un convive dont le frac, de couleur incomparable, excitait surtout mon attention par l'extrême rareté de ses boutons. Sur trois pieds carrés de drap, il n'y en avait qu'un. Si pareille mesure pouvait s'appliquer à la population humaine, il ne serait bientôt plus question de prendre pour type ce prodigieux accroissement de la colonie de Malte. Mais lorsqu'il s'agit de boutons, c'est une économie qui n'a pas d'exemple. Mon homme avait une figure si particulière, que je ne pus m'empêcher de le croire un sujet distingué. Aussi ne me trompai-je pas. Je découvris en lui un excellent artiste-mangeur, qui réunissait à son admirable talent la vertu du désintéressement, en donnant pendant huit jours de suite des représentations publiques et gratuites de son art.

C'est un fait que la plupart des hommes ont l'habitude de manger comme les brutes, sans conscience nette de ce qu'ils font, sans réflexion, sans règle, sans cette grâce que l'art seul répand sur la nature en l'ennoblissant. Ce que long-temps j'avais pressenti vaguement, que les repas avaient un but bien autrement sublime que de satisfaire un vil appétit terrestre, me parut démontré, quand je fus témoin de la supériorité que ce digne virtuose dans l'art de manger déploya devant mes regards.

Les grands musiciens qui se disposent à donner un concert sont dans l'usage d'attendre que l'orchestre soit réuni, et que tous les instrumens aient été accordés. Ce n'est qu'après ces préparatifs qu'ils paraissent. Mais notre artiste

dédaignait le misérable prestige de l'effet calculé sur la surprise des assistans. Bien au contraire, on le voyait une bonne demi-heure avant les autres dîneurs dans la salle à manger. Les garçons courant en tout sens se trompèrent plusieurs fois sur ses intentions; car ils s'imaginèrent qu'il allait à la rencontre d'un déjeûner à la fourchette. Il tirait parti de son isolement en homme pénétré du feu sacré de son art, et qui dédaigne de servir de misérable passe-temps à la foule. D'abord il soumettait son couvert à une investigation rigoureuse; tous les détails de la place qu'il allait occuper étaient soigneusement examinés; il passait successivement sa serviette sur le verre et les assiettes, tenait le tranchant du couteau vers le jour, pour s'assurer qu'il n'y avait pas de brêches, auquel cas il l'échangeait vite contre celui du voisin. L'élasticité du coussin de son siége lui donnait le plus de soucis; car il n'ignorait pas l'importance de cette espèce de table d'harmonie de l'instrument qu'il maniait avec tant d'habileté. Il écartait en conséquence les chaises des deux côtés; puis, en s'asseyant, il étendait ses coudes horizontalement et se tournait ainsi à droite et à gauche pour prendre la dimension des franches coudées. Aussi tout le monde s'étonna-t-il plus tard qu'un homme qui ne prenait place que pour deux, pût manger pour six. Quand, après ces préliminaires, il avait du temps de reste, il préludait à ses succès en puisant dans les bouteilles de vin voisines un petit contingent, suffisant pour remplir son verre; un pain au lait et une couple de cornichons étaient l'accompagnement obligé de cette libation préparatoire. C'est ainsi que, semblable au pilote qui a gagné un port sûr, il pouvait en toute tranquillité affronter l'orage des convives arrivant en toute hâte, et tandis que d'autres cherchaient dans la mêlée leurs couverts désignés, et soupiraient après le potage, lui seul se réjouissait des fruits d'une sage prévoyance.

On ne comprend guère comment il se fait que des milliers de personnes, qui de temps immémorial dînent journellement à table d'hôte, ne se soient pas encore aperçus que l'usage de la fourchette est une véritable supercherie que les aubergistes ont introduite par cupidité. Il ne faut qu'un instant de réflexion pour se convaincre que cet ustensile est plus propre à laisser retomber les mets sur l'assiette qu'à les retenir. Un artiste aussi clairvoyant que le nôtre n'était pas fait pour être la dupe du perfide secours de la fourchette; aussi ne s'en servait-il jamais. Quoi qu'il mangeât, c'était la sûre et ample cuillère à laquelle il se confiait, et afin de la préserver des mains rapaces des sommeliers empressés d'emporter les cuillères après la soupe, il savait conserver la sienne par d'innombrables mouvemens gymnastiques et de tours d'adresse, qui déjouaient tout moyen de la lui enlever.

Les peuples de race germanique sont généralement dans l'idée que les divers hors-d'œuvre qui entourent le bœuf, comme les betteraves, les cornichons, la salade aux anchois, ne sont placés sur la même table que pour laisser à chacun la faculté de choisir ce qui lui convient le plus; mais notre gastronome partait du principe, que ces accompagnemens du bouilli sont destinés à un usage simultané. L'heureux emploi que je lui voyais faire de sa théorie, me fournissait la preuve de sa justesse. Le raifort, les pommes de terre frites, le jus brun piquant, les haricots confits, les petits radis, les betteraves, les tranches de melon, le sel et la moutarde, tout enfin était déposé sur son assiette, et il savait tellement ménager l'espace, en disposant chaque objet à l'entour de son morceau de bœuf, que rien ne se confondait avec le reste. Une petite place était réservée, comme à la table ronde d'Arthur, pour quelque hors-d'œuvre oublié dans l'ardeur de son zèle.

L'opinion généralement accréditée, que les arts obtiennent

de plus grands encouragemens dans les monarchies que sous les gouvernemens républicains, est un préjugé qui a donné lieu à un autre : c'est qu'on s'imagine que la majeure partie des artistes sont attachés aux doctrines féodales de l'aristocratie. S'il était encore besoin de démontrer la fausseté de cette opinion, notre virtuose-gastronome l'aurait fait jusqu'à l'évidence. Le sentiment de la liberté et de l'égalité avait acquis en lui un tel degré de vivacité, que la préférence qu'il voyait accorder aux dames, lorsqu'on les servait à table avant les hommes, le mettait dans un état voisin de la fureur : il ne se contentait pas de pérorer en faveur de la liberté comme les libéraux allemands; il savait combattre pour elle, et souvent on le voyait, animé d'une noble indignation, faire respecter les droits de l'homme et retenir de vive force le bras du sommelier qui allait lui faire un passe-droit en offrant le plat à une dame voisine. Sa passion pour la liberté tournait tout à l'avantage des gens de service. L'aubergiste punissant sévèrement la moindre négligence commise à l'égard des convives, le gastronome faisait une active opposition aux velléités despotiques du pouvoir; il ne donnait aux garçons ni repos ni relâche, et ne cessait de les exhorter par la parole et le geste à avoir pour lui les attentions qu'il était en droit d'exiger.

Qui ne sait que les légumes font le bonheur de la tourbe ignoble des mangeurs vulgaires? L'aubergiste ne manque jamais de favoriser ce goût commun, qui satisfait à peu de frais le besoin matériel. Notre illustre artiste témoignait assez son dédain pour les plats de légumes, en les expédiant lestement sans les admettre aux honneurs d'un savourement prolongé; il volait de l'un à l'autre, et se hâtait d'arriver à leur suite, connue sous le nom de garnitures, où, comme cela se rencontre souvent, il était sûr de trouver une civilisation plus avancée que parmi les maîtres. Un hareng frais à l'air timide, et embarrassé de figurer devant une si nombreuse

réunion, fut accueilli avec une bienveillance touchante; le gastronome, capable d'apprécier le mérite à sa valeur, le fit approcher, et eut avec lui un entretien si cordial, qu'à la fin le modeste rejeton de la Baltique ne fit plus avec son aimable protecteur qu'un seul et même être. Il est vrai que les convives murmurèrent de ce qu'il leur plut d'appeler une impolitesse; mais l'imperturbable gastronome eut la bonhomie d'en rire; et s'adressant à un comte autrichien, il lui demanda s'il ne pensait pas que le hareng, dont l'origine remonte à l'époque la plus reculée, avait été un jour de fraîche date. Le mérite fait la noblesse, ajouta-t-il, et non les années.

Pendant le service des entremets il était silencieux et comme absorbé dans de graves méditations; il n'était pas rare alors de remarquer sur ses lèvres un sourire mélancolique. Quand il avait achevé le premier tiers de sa portion de *poudding* (car il divisait sa part de chaque mets en trois tiers, attendu que les assiettes n'étaient pas assez grandes pour contenir la portion entière), il réclamait hardiment une répétition, et en cela il n'y avait rien d'extraordinaire. Mais la troisième fois il avait recours à une ruse : « Garçon! criait-il, encore un peu de sauce. » A peine l'imprévoyant sommelier avait-il donné dans le piége, que notre infatigable tacticien faisait main basse sur le *poudding* et la sauce.

La plus belle qualité des grands hommes, c'est la bonté d'ame. Notre artiste la possédait à un éminent degré. Je pourrais rapporter plusieurs exemples de la douceur accommodante de son caractère. Jamais il ne donnait un refus formel à ceux qui venaient le mettre à l'épreuve. Toutes les fois qu'il lui était impossible d'acquiescer pour le moment à la demande qu'on lui adressait, il laissait au moins percer l'espoir de le faire plus tard. Le garçon lui présentait-il un morceau friand qu'il fallait refuser, parce que son assiette était encore chargée, on l'entendait dire avec un accent

plein d'affabilité : « Pas encore, mon cher; mais revenez dans un petit instant.» Je ne puis m'empêcher de citer le trait suivant de son excellent cœur : Un jour, vers la fin du dîner, entre le rôti et le dessert, on lui servit par mégarde un potage; le chef l'avait pris pour un autre convive qui venait d'entrer dans la salle et de se mettre à table. Son parti fut pris aussitôt. Pour éviter au chef la honte et les reproches du maître de l'hôtel, il eut la générosité de manger la soupe comme si elle lui avait été destinée. En toutes choses il montrait sa supériorité. Il n'avait pas adopté le mauvais genre des dîneurs plébéiens, qui choisissent les grandes écrevisses et laissent les petites de côté; il n'oubliait jamais de prendre les petites avec les grandes. Il bravait fièrement la méthode ridicule d'attaquer un pâté de haut en bas, comme s'il y avait l'ombre de bon sens à enfoncer le toit pour entrer dans une maison. Il allait plus droit au but, en pratiquant sur le pâté deux portes latérales, l'une en face de l'autre. A travers l'ouverture de devant il passait la cuiller, et après avoir par un coup de main rassemblé le gibier et la volaille, il poussait tout le contenu vers l'issue opposée, où il s'en emparait avec une dextérité difficile à décrire. Rien n'égalait l'adresse qu'il mettait à trépaner une tête de perdrix. Il vous escamotait un magnifique brochet, véritable édition de luxe, sans songer à faire des portions; le corps de l'énorme poisson couvrait sa propre assiette, tandis que la tête s'appuyait sur l'assiette du voisin de droite et la queue sur celle du voisin de gauche. Ce coup d'œil m'a toujours paru des plus imposans.

On n'apprendra pas sans étonnement que notre artiste ne mangeait de toute espèce de rôti que la portion généralement adoptée à nos tables. On en sera d'autant plus surpris, que les connaisseurs font grand cas des viandes rôties. Mais en maître unique, notre gastronome savait se créer des carrières inconnues avant lui. Comment celui qu'aucun ne

pouvait imiter aurait-il cherché à imiter les autres? Il mangeait le rôti en *dilettante*, profitant des loisirs qu'il se réservait par cet ingénieux procédé pour se préparer dignement au dessert.[1] BOERNE.

APHORISMES.

(Extraits de l'ouvrage : *le Temps et le Monde*.[2])

Les meilleures révolutions sont celles où, à la place du sang, coule l'encre à écrire et à imprimer, où le papier est l'échafaud sur lequel les malfaiteurs sont exécutés.

— Le plus grand bonheur des historiens, c'est que les morts ne puissent protester contre leur façon de voir.

— Si un nouveau Tacite *résumait* notre histoire, plus d'un de nos grands hommes d'aujourd'hui n'y trouverait pas de place. Celui qui, à son imitation, traite des siècles en peu de lignes, ne peut se soucier du bourdonnement des mouches, du chant des grillons et de la guerre des grenouilles et des rats.

— Les enfans qui craignent les revenans, sont moins ridicules que des ministres que l'opinion d'un homme fait trembler.

1 Ce morceau satirique d'un des premiers littérateurs de l'Allemagne actuelle, est extrait de l'intéressant recueil de *Morceaux choisis de littérature allemande, avec des notes et de courtes notices sur les auteurs, par M. Willm, professeur à Strasbourg;* deux vol. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault, 1831.

2 Ce livre, qui parut anonyme en 1819, sous le titre : *Zeit und Welt, Germania*, fit une grande sensation en Allemagne, et méritait le succès qu'il a obtenu, par la franchise et l'originalité avec lesquelles il traitait les matières les plus importantes. Nous en donnerons encore quelques extraits dans les livraisons prochaines de notre journal.

— Combattez l'esprit par l'esprit. La censure de nos jours est le droit du plus fort dans le monde intellectuel.

— Le despotisme supprime d'abord la liberté de la presse, ensuite la liberté de la parole, et enfin, autant que possible, la liberté de la pensée.

— Il n'y a qu'une seule conjuration qui soit dangereuse aux hommes du pouvoir : c'est celle de l'opinion publique, à laquelle ils ne veulent point céder. Toutes les autres conspirations s'étouffent facilement.

— Plus les hommes parlent et écrivent, moins ils agissent. Le désespoir muet est la pire des conspirations.

— L'ennemi le plus déclaré de la tête est un estomac qui a faim.

— Ne pas croire promptement ce qu'on désire; ne se fier à aucune promesse, et ne compter que sur l'argent qu'on a en sa poche, c'est s'épargner beaucoup de mauvaise humeur, de chagrin et d'embarras.

— On rencontre dix hommes d'esprit avant de trouver un homme raisonnable.

— L'opinion publique mine insensiblement les anciennes formes de gouvernemens, comme le torrent mine ses bords.

— L'amour et la liberté sans gêne, sans stimulant, perdent facilement leur valeur aux yeux des hommes. Les constitutions devraient donc toujours être conçues de façon à ce qu'il y eût au moins un danger imaginable pour la liberté des peuples.

NÉCROLOGIE.

L'Allemagne vient de perdre successivement trois écrivains remarquables : le poète *Matthisson* et les romanciers *Aug. Lafontaine* et *Achim d'Arnim*. Nous donnerons incessamment leurs notices nécrologiques.

J. PHIL. GUST. ÉWERS.

Ce savant professeur de l'université russe de Dorpat est décédé en cette ville le 8 Novembre 1830, dans sa quarante-neuvième année. On imprimait au moment de sa mort la dernière feuille de son Histoire du droit de la ville de Nowgorod, et il était arrivé dans son Histoire de Russie jusqu'à Pierre le grand.

SCHIMMELMANN.

Le 9 Février est mort à Copenhague un des hommes les plus remarquables du Danemarck, le comte *Ern. Henri de Schimmelmann*, ministre des affaires étrangères, président de la Société royale des sciences et de la Société biblique danoise. Il fut long-temps le Mécène des savans de son pays, et plusieurs étrangers même, notamment Klopstock et Schiller, éprouvèrent les effets de son zèle pour les lettres et les arts. Sa longue carrière (il était né le 4 Décembre 1747) fut toute active et toute honorable. Aucun homme d'État et aucun philanthrope n'a contribué autant que lui à l'abolition de la traite des noirs et à l'amélioration de leur sort dans les colonies danoises, où il avait lui-même de grandes possessions. Ministre des finances de 1784 jusqu'en 1814, son administration fut l'objet de vives critiques; mais son désintéressement n'a jamais été mis en doute par ses adversaires même.

Histoire de la révolution des États-Unis. Dans un excellent article sur les Mémoires de Jefferson, les *Annonces savantes* de Gœttingue (24 Janvier 1831) appellent l'attention sur les nombreuses erreurs où sont tombés, particulièrement quant à son origine et à ses motifs, les historiens de la glorieuse révolution américaine, et notamment M. Botta. Ils se trouvent fréquemment en contradiction avec ce qu'on lit dans les Mémoires de Jefferson. Déjà le premier Adams se riait avec Jefferson des discours que leur faisait prononcer l'Italien Charles Botta et des motifs qu'il supposait à leurs actes. Que sera-ce, si jamais on livre au public les papiers de Washington? Ces mémorables événemens attendent un historien, et cet historien ne peut être qu'un Américain; malheureusement le talent le plus nécessaire pour cette haute entreprise, celui de scruter et de peindre les mouvemens de l'ame, est précisément celui qui manque encore le plus aux écrivains de l'Amérique.

— *Société des Philalèthes.* Il s'est formé à Kiel, dans le Holstein, sous le nom de Philalèthes, une société religieuse qui réclame une liberté absolue en matière de religion, et qui professe le déisme pur. La société est gouvernée par un chef spirituel et deux anciens, assistés d'une commission de dix membres; le pouvoir suprême appartient à la communauté. Elle a un temple sans ornemens et sans images. Le culte se compose d'une prière et d'un sermon prononcé par le chef ou plutôt le fonctionnaire spirituel, et de cantiques chantés par tous les membres. Il est célébré chaque septième jour de la semaine et à certains jours de fête. Ces fêtes sont : la *fête de la conscience* ou *de la pénitence*, le *jour de l'an*, les *fêtes de la nature*, au commencement des quatre saisons, l'anniversaire de la *fondation de la société*, et les fêtes politiques ordonnées par l'État. La société consacre en outre par des rites particuliers certains événemens

de la vie privée, comme l'imposition d'un nom au nouveau né, l'admission dans la communauté, le mariage, le divorce, l'inhumation, le serment. (*Allg. Kirchenz.*)

— *Liberté de la presse dans le royaume d'Hanovre.* Dans ce royaume constitutionnel et protestant, lorsqu'un ecclésiastique veut faire insérer un article dans un journal même imprimé à l'étranger, il est tenu de le soumettre d'abord à l'approbation du consistoire général; et il ne paraît pas que personne se permette de protester contre cette censure ou même de l'éluder.

(Voir *Allgemeine Kirchenz.*, 1831, n.° 35.)

— *Population de la Russie.* En 1811, avant l'expédition française en Russie, il y avait dans cet empire 6,873,185 paysans appartenant à la couronne, et 10,337,271 dans les terres des nobles. Un second recensement, fait en 1816, ne donna plus que 6,353,467 des premiers, et 9,767,762 des derniers, de sorte que dans quatre années la population des campagnes s'était diminuée de 1,089,227 hommes. Le nombre des bourgeois dans les villes s'accrut au contraire. En 1811 on compta 620,847 bourgeois et 121,121 négocians; en 1816 il se trouva 835,071 bourgeois, et 73,483 négocians. (*Litterarische Blätter.*)

— *Hospitalité en Hongrie.* M. de Chaplowicz, dans ses Tableaux de la Hongrie (deux volumes in-8.° Pesth, 1829) rapporte, que l'hospitalité des seigneurs hongrois est si grande, que beaucoup d'entre eux, pour mieux l'exercer, ne souffrent pas dans leurs localités des auberges qui pourraient leur enlever ce noble privilége.

Les restes du palais de Charlemagne à Ingelheim se sont écroulés le 13 de ce mois; trois hommes ont été ensevelis sous ses ruines.



Bulletin bibliographique.

POÉSIE.

Krist. Das älteste von Otfried im neunten Jahrhundert verfasste hochdeutsche Gedicht : CHRIST, le poëme allemand le plus ancien, composé par Otfried, au neuvième siècle, publié par *E. G. Graff.* Kœnigsberg, chez les frères Borntræger, 1831, in-4.°

Les anciens Francs, comme tous les peuples d'origine germanique, possédaient un grand nombre de poésies lyriques, qui célébraient les exploits de leurs héros, louaient le métier des armes, et qui, sans doute, chantaient aussi l'amour, ses plaisirs et ses douleurs. Charlemagne en fit faire une collection, qui n'existe plus, perte irréparable pour l'histoire politique et pour l'histoire morale de l'ancienne Allemagne. Mais après sa mort, lorsque l'influence des idées romaines commençait à prévaloir, on se mit à trouver ces poésies indécentes : les moines surtout s'en scandalisaient, et quelques ames pieuses, entre autres une matrone dévote, nommée Judith, prièrent *Otfried*, Bénédictin à Wissembourg en Alsace, de composer des poésies plus graves qui pussent remplacer cette foule de chansons mondaines. Quoique cette entreprise fût hérissée de difficultés pour le savant moine, qui n'avait encore vu aucun ouvrage écrit dans ce dialecte, et qui était par là même obligé de se créer une grammaire et une orthographe de cet idiome, il se mit cependant de bon cœur à l'œuvre, et composa en vers une histoire du Christ, selon les quatre Évangiles, dans laquelle il retrace les faits principaux de la vie du Rédempteur, qu'il accompagne chaque fois d'une application morale, donnant au reste quelquefois dans des allégories mystiques. L'histoire ne nous dit pas si son ouvrage atteignit le but qu'il devait remplir; néan-

moins il a échappé aux ravages du temps et des longues guerres dont l'Alsace a été le théâtre : il est maintenant un des documens les plus intéressans de l'ancien dialecte du *haut-allemand*, et une source féconde de notions précieuses pour les savans qui cherchent à s'éclairer sur le développement progressif de la langue et de la littérature allemandes, ainsi que sur les rapports plus ou moins étendus qui existent entre ce même idiome et les langues anciennes ou modernes.

Dans les temps où vivait Otfried, la langue allemande possède encore tout le caractère d'une jeunesse mâle et vigoureuse. Quoique peu cultivée, elle n'est point du tout rude ou dure; car déjà elle avait servi à retracer les inspirations de l'amour et les sentimens de la religion. Elle ne connaît que peu d'expressions représentant des idées abstraites, elle n'est point défigurée par des mots empruntés à des idiomes étrangers. Elle porte au contraire l'empreinte d'un caractère de naïveté fort attrayant, et se prête très-facilement à quelques mouvemens vraiment poétiques qui sont échappés à la plume du bon religieux. Ce qui la rend encore plus intéressante, c'est l'impression délicieuse que font sur l'oreille les tons sonores de ses mots remplis de voyelles, et qui produisent à la fois un effet imposant et agréable.

C'est le savant *Beatus Rhenanus* qui éveilla le premier l'attention des hommes de lettres sur ce précieux document de l'ancienne littérature[1]. Il l'avait découvert dans la bibliothèque d'un couvent de Bavière, et il en reconnut aussitôt l'importance littéraire.

Achille Gassar, médecin, en fit une copie, sur laquelle le réformateur *Flacius Illyricus* publia à Bâle, en 1571, la première édition d'Otfried. Le docte jurisconsulte *J. Schilter* en donna une seconde en 1726 (*Thesaurus antiq. Teuton.*); mais ni l'une ni l'autre ne sont conformes au texte primitif : le théologien ne connaissait pas assez l'ancien idiome, et Schilter n'avait pu obtenir aucune copie sur l'un des trois anciens manuscrits que l'on en avait depuis retrouvés.

On doit donc savoir gré à M. Graff, conseiller du gouvernement prussien, professeur à Kœnigsberg, et connaisseur

1 Voyez *Rerum germ.*, l. II, p. 112.

profond des anciens dialectes allemands, d'avoir rétabli le texte original du *Krist*, à l'aide des divers manuscrits de cet ouvrage que l'on conserve dans les bibliothèques de l'Allemagne, et qu'il a comparés entre eux avec l'attention scrupuleuse et suivie d'un véritable critique. Dans la préface intéressante mise à la tête de cette édition, il nous donne en outre des détails fort curieux sur l'époque à laquelle appartient le *Krist*, sur la structure grammaticale du langage d'Otfried, sur sa prosodie, sur l'étymologie d'une foule de mots allemands encore usités de nos jours, comme enfin sur le rapport intime de beaucoup d'expressions de l'ancien allemand avec le grec, le latin, le sanscrit et le persan. S.

ANTIQUITÉS ET HISTOIRE.

Jugement de M. Otfried Müller de Gœttingue sur les religions de la Grèce par M. Rolle. Dans le numéro de Février 1830, le savant auteur de l'Histoire des tribus helléniques (v. *Nouvelle Revue germanique*, t. IV, p. 113), en terminant l'examen de l'ouvrage de M. Benjamin Constant sur *la religion*, s'exprime ainsi : „Si nous avons eu ici à nous occuper du travail d'un homme spirituel, à qui, lors même que nous ne partageons pas son avis, nous ne pouvons néanmoins refuser notre admiration, c'est avec un sentiment tout opposé que nous annonçons un autre ouvrage français sur la mythologie.“ Cet ouvrage, ce sont *les Religions de la Grèce*, ou *Recherches sur l'origine, les attributs et le culte des principales divinités helléniques, par P. N. Rolle, conservateur de la bibliothèque de la ville de Paris, etc., auteur des Recherches sur le culte de Bacchus, ouvrage qui a été couronné par l'Institut;* tome I.er Il faut avouer que M. Rolle a trouvé là un rude adversaire, et que celui-ci use et abuse sans pitié de sa supériorité. Déjà en 1825 M. O. Muller, en annonçant les *Recherches sur le culte de Bacchus*, avait hautement exprimé son étonnement, et il le répète aujourd'hui, de ce qu'un travail si *complètement dénué de raison et de science* (*ein so ganz unverständiges und kenntnissloses Werk*), avait pu être couronné

par une Société de savans si distinguée. „Maintenant, dit-il, se montre le déplorable effet de cette distinction : l'érudit lauréat s'est persuadé qu'il était un connaisseur profond de la mythologie, et le voilà qui entreprend une histoire des religions de la Grèce. “ M. Muller reproche à M. Rolle de ne pas savoir le grec, ce qui en effet serait un grave défaut. Et comment M. Muller a-t-il appris que M. Rolle ne sait pas le grec? Il allègue des raisons assez spécieuses en faveur de cette assertion. D'abord il n'y a pas un mot écrit en grec dans son ouvrage, ce qui au fond ne prouverait rien; puis les auteurs grecs sont toujours cités dans de mauvaises traductions latines, ce qui est déjà plus grave, sans toutefois rien prouver encore, si ce n'est que M. Rolle a probablement jugé ces versions meilleures que M. Muller; en troisième lieu, les noms propres grecs sont sur chaque page horriblement défigurés; enfin l'auteur interprète souvent très-mal les écrivains qu'il cite. Mais non-seulement M. Muller dispute à M. Rolle la connaissance du grec; il lui refuse encore et absolument toute connaissance du génie de l'antiquité hellénique. Nous ne nous prononcerons pas entre M. Rolle et M. Muller; nous ajouterons seulement qu'un arrêt aussi sévère que celui que le critique a porté sur un ouvrage de longue haleine, eût dû être mieux motivé et fondé sur des preuves plus explicitement énoncées; que la grande érudition ne dispense ni de la justice, ni de la politesse; enfin, que, pour avoir le droit de condamner, il faut au moins entendre l'accusé jusqu'au bout. M. Muller déclare que ce serait être par trop exigeant que de lui demander de lire tout entier un livre tel que celui qu'il annonce. Le même critique donne de grands éloges à l'ouvrage intitulé :

Religions de l'antiquité, ouvrage traduit de l'allemand du docteur Fréderic Creuzer, refondu en partie, complété et développé par M. Guigniaut. Cet ouvrage paraît à M. Muller devoir occuper, avec celui de M. Creuzer, un rang distingué dans la littérature mythologique. D'abord l'auteur français a mis dans l'ensemble plus d'ordre, de clarté et d'unité; il a d'ailleurs complété le travail original. Ses citations sont exactes, les mots grecs et

allemands imprimés correctement. On attend avec impatience la suite de l'ouvrage. W.

— *Aristotelia, par le docteur Stahr;* Halle, 1830, tome I.er Ce premier volume d'un ouvrage destiné à recueillir tout ce que les anciens nous ont conservé sur la vie et les ouvrages d'Aristote, renferme une *Vie* de ce philosophe, et une dissertation sur ses lettres perdues. Cette vie d'un des plus puissans génies de l'antiquité remplit une véritable lacune dans la littérature biographique. En tête de l'édition de ses Œuvres, publiée par *Buhle*, on trouve à la vérité une *Vita Aristotelis per annos digesta;* mais une simple énumération chronologique des principaux incidens d'une vie si illustre ne suffit point. D'ailleurs cette *Vita* est faite sans critique, comme le prouve le nouveau biographe et comme l'affirme M. *Heeren* dans les Annonces de Gœttingue (Février 1831), et l'autorité de M. Heeren est grande dans ces matières.

SCIENCES RELIGIEUSES; — AFFAIRES ECCLÉSIASTIQUES.

Gazette de l'Église. Outre plusieurs publications périodiques, revues mensuelles ou trimestrielles, consacrées à la théologie, il paraît dans ce moment-ci en Allemagne un assez grand nombre de gazettes exclusivement destinées à rapporter les nouvelles ecclésiastiques et religieuses.

A leur tête, en date comme en mérite, se place la *Gazette ecclésiastique universelle*, publiée à Darmstadt par le D.r Ernest Zimmermann, prédicateur protestant, et théologien rationaliste modéré et aussi impartial qu'il est possible de l'être avec des convictions fortes et prononcées. Elle paraît depuis 1822. L'entreprise du D.r Zimmermann trouva de nombreux imitateurs. Il parut successivement plusieurs journaux dans l'intérêt de l'Église catholique : l'*Ami de la Religion*, de Wurzbourg, qui maintenant paraît sous le titre : *Ami universel de la Religion et de l'Église*, et qui, sous la direction du D.r Benkert, combat pour la stabilité

de la cour romaine à peu près comme faisait parmi nous feu l'*Ami de la Religion et du Roi*; — la *Gazette ecclésiastique catholique*, publiée à Aschaffenbourg, et écrite dans le même esprit que la feuille précédente. Deux autres journaux défendent le catholicisme indépendamment de l'ultramontanisme à peu près comme l'essaya en France la *Chronique religieuse*. Ce sont la *Gazette ecclésiastique pour l'Allemagne catholique*, et la *Gazette ecclésiastique constitutionnelle* qui se publie en Bavière. Mais si au sein de l'Église catholique il se trouve des théologiens qui, par l'indépendance de leur esprit et par leur opposition à tout ce qui peut ramener au moyen âge, se rapprochent du protestantisme, il y a, par compensation, au sein des Églises protestantes des hommes qui partagent avec le catholicisme la haine du libre examen, et qui voudraient faire rétrograder l'esprit public; l'organe de ce parti est la *Gazette ecclésiastique évangélique*, dont le D.r Henstenberg de Berlin est l'éditeur. Et comme il arrive toujours que l'exagération appelle l'exagération, le parti rationaliste outré ne se contente plus du journal du D.r Zimmermann; il fit paraître, sous les auspices du conseiller ecclésiastique Stephani, la *Nouvelle Gazette universelle de l'Église*. Pour ceux qui n'ont aucune envie de prendre une part active à cette lutte des opinions religieuses, mais qui désirent seulement en connaître la marche, la gazette du D.r Zimmermann peut suffire, puisque depuis quelque temps il a eu le bon esprit de donner dans son journal des extraits de tous les autres; c'est ainsi que sa feuille est réellement devenue l'organe universel de tous les partis.

W.

MÉDECINE.

Die Cholera-Morbus, etc.: Le Choléra-morbus, sur la manière dont cette maladie se propage, les accidens qu'elle occasionne, les remèdes qu'on lui oppose, etc., par le D.r *Fréderic Schnurrer*, médecin de S. A. S. le duc de Nassau. Stuttgart, chez Cotta, 1831. (x et 79 pages in-8.°)

Cette brochure se divise en cinq chapitres. Dans le premier l'auteur raconte l'histoire de cette affreuse maladie depuis 1817, et la suit depuis les bords du Gange jusque sur le Wolga et jusqu'à Moscou; dans le second il présente la pathologie du choléra; dans le troisième il expose la méthode qu'on a suivie jusqu'ici pour guérir cette maladie. Dans le quatrième chapitre, l'auteur nie qu'elle soit contagieuse, quoique nomade et marchant souvent sur les pas des caravanes. Dans le dernier, enfin, il traite des mesures à prendre contre l'invasion du choléra, et comme il ne la regarde pas comme contagieuse, il voudrait, qu'au lieu de lui opposer des cordons sanitaires et des quarantaines, en s'y résignant avec calme, on formât des sociétés de bienfaisance pour venir au secours des indigens qui en seraient attaqués. M. Schnurrer attribue le choléra à l'influence des tremblemens de terre. Le Journal des Débats du 12 Janvier 1831 rapporte que M. Alexandre de Humboldt a jugé cet écrit digne d'être communiqué à l'Académie des sciences de Paris. Le même sujet est traité dans le livre suivant:

Ueber die Cholera und die kräftigsten Mittel dagegen: Sur le Choléra et les remèdes les plus puissans à employer contre cette maladie, avec la proposition d'un grand préservatif, par le D.r *Tilesius de T.*, membre honoraire de l'Académie de Saint-Pétersbourg. Nuremberg, chez Schrag, 1830. (200 pages in-8.°)

Le D.r Tilesius, qui accompagna Krusenstern dans son voyage autour du monde, a pu observer le choléra en Chine, dans le

Brésil 1803, et dans le Portugal 1805. Il n'est point de l'avis de M. Schnurrer sur l'origine et sur la nature de cette terrible épidémie; il propose différens remèdes, que nous recommandons à l'attention des médecins; mais il met principalement son espoir dans les bains chauds de lessive, et de lessive caustique tiède, dont il s'est servi avec succès en Chine contre le choléra, et ailleurs contre plusieurs autres maladies inflammatoires. (V. la Gazette littéraire de Leipzig, 1831, n.° 58.)

LEVRAULT, éditeur-propriétaire.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Biographie.

VIE ET CORRESPONDANCE DE FICHTE.[1]

Moi,
Moi, dis-je....
Corneille.

(*Premier article.*)

Ne respirer que pour la science, ne cultiver que la pensée dans ce qu'elle a de plus profond et de plus élevé, lui vouer toutes ses veilles, tous ses momens, toute son existence; consumer, pour la perfectionner, toutes ses forces et tous ses moyens, lui sacrifier toutes ses vues d'ambition et de fortune : voilà le spectacle que nous présente la vie du véritable philosophe, de celui qui se sent appelé à marcher

1 *Johann Gottlieb Fichte's Leben und litterarischer Briefwechsel*: Vie et Correspondance littéraire de Jean-Théophile Fichte, publiées par son fils J. H. Fichte. Première partie, renfermant la biographie. Sulzbach, chez Seidel, 1830; XVI et 584 pages in-8.°

à la tête de l'espèce humaine, et à ouvrir à l'esprit des voies nouvelles dans la carrière de la civilisation; spectacle non moins digne d'admiration et de respect, peut-être, que celui que donne au monde l'héroïsme désintéressé ou la vertu aux prises avec l'adversité. Tels furent Pythagore et Platon, Descartes et Leibnitz, tels furent Kant et Fichte.

C'est de la vie toute de science, toute intellectuelle de ce dernier, que nous chercherons ici à retracer une image fidèle, en prenant pour guide l'intéressant ouvrage que son fils vient de publier, et dans lequel il a su concilier ce que lui prescrivait la piété filiale, avec l'impartialité de l'historien; impartialité d'ailleurs peu difficile dans une vie si belle et si glorieuse.

Déjà nous avons donné [1], d'après le même auteur, sur l'enfance et la jeunesse de Fichte, un article qui a été accueilli avec quelque faveur et reproduit dans plusieurs autres journaux, et auquel nous renvoyons nos lecteurs.

Né le 19 Mai 1762, dans le village de Rammenau, en Lusace, de parens distingués par leur probité et toutes les vertus domestiques, mais peu fortunés, adopté en quelque sorte par le baron de Miltitz et élevé sous ses yeux, puis admis par les soins de son protecteur au collége de Schulpforta, nous l'avons vu donner de bonne heure des preuves de l'originalité de son esprit, de l'énergie de ses sentimens, de la force et de l'indépendance de son caractère, éprouvant déjà le besoin d'une liberté absolue de penser, et prêt à s'élancer avec ardeur dans la carrière qui ne tardera pas à s'ouvrir devant lui.

Arrivé à l'âge de dix-huit ans, Fichte se rendit à l'université de Jéna pour étudier la théologie, moins par goût que parce que c'était le vœu de ses parens et de son père adoptif. Mais bientôt son génie philosophique fut excité par ses études théologiques même, par les obscurités qu'elles lui présentaient

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. IX, p. 345.

et par les doutes qu'elles lui firent concevoir. Le dogme, tel qu'il était alors généralement enseigné, ne pouvait satisfaire un esprit aussi décidément doué du talent spéculatif que le sien; ses premières méditations de ce genre, comme il s'en expliqua depuis, eurent pour but de donner à ses convictions théologiques plus d'unité et de consistance, et sa philosophie eut ainsi la même origine que celle que l'histoire doit assigner à toutes les recherches philosophiques.

Elles eurent pour lui un tel attrait, qu'elles devinrent insensiblement l'objet exclusif de ses études. Ce fut surtout le problème de la liberté morale, dans ses rapports avec la nécessité ou avec la Providence, qui l'occupa dans ces premiers temps, et il paraît, à en juger par quelques-unes de ses lettres qui se sont conservées de cette époque, qu'il se décida d'abord pour l'opinion désignée sous le nom de *déterminisme*, et selon laquelle tout dans les actions humaines, libres en apparence, est prévu, déterminé à l'avance et destiné à concorder et à concourir, dans un but commun et unique, avec une volonté éternelle, absolue, raisonnable, avec la volonté divine; opinion qui du reste diffère aussi essentiellement du fatalisme que l'idée d'une Providence, d'une intelligence suprême diffère de l'idée d'un destin aveugle ou d'une nécessité mécanique.

Cette manière de voir, que Fichte préféra à un scepticisme commode qui aimerait mieux déclarer la question insoluble, fut pour lui l'occasion d'apprendre à connaître le système de Spinosa, où le déterminisme se trouve développé avec le plus de rigueur. Ayant un jour fait part de son opinion à un prédicateur saxon, celui-ci y reconnut le spinosisme, et lui fit lire une réfutation de ce système par le célèbre Wolf[1]. Il recourut dès-lors à Spinosa lui-même, dont la *morale*[2] fit sur lui cette vive et profonde impression, que

1 Dans la *Theologia naturalis*, part. II, sect. II, chap. 4.

2 *Ethica more geometrico demonstrata*.

cet ouvrage à la fois si simple et si mystérieux ne manque guère de produire sur ceux qui le lisent pour la première fois, avec attention et abandon.

Quoique cette lecture ne fît que le confirmer davantage dans ses vues, il sentit bientôt en lui-même quelque chose qui n'était pas satisfait, un problème à résoudre qui le tourmentait, et qui devint pour lui un puissant aiguillon, le poussant vers des recherches nouvelles : c'était le sentiment indestructible de sa personnalité, de sa liberté, sentiment qui se fortifiait de toute l'énergie de son caractère, et que le déterminisme ne pouvait ni abolir, ni expliquer. Ce fut bientôt un besoin pour lui de faire de ce sentiment de la liberté morale, de la détermination par soi, le fondement de la science, et sa philosophie devint ainsi la réfutation la plus directe du spinosisme. La pensée fondamentale de son système, selon laquelle il n'y a de réellement vrai que la vie et l'activité propre, n'était autre chose que l'expression de son caractère, de sa nature la plus intime. Dès lors tout ce qui lui paraissait destitué de vie, ne pouvait avoir pour lui qu'une existence apparente ou idéale : tant il est vrai qu'en philosophie même, malgré son universalité, tout système particulier a sa racine dans l'individualité de son auteur, qu'il n'est que l'expression de toute sa vie intellectuelle, et qu'il ne saurait être imposé ou inculqué aux autres.

« Vous avez grandement raison, écrit Fichte lui-même à Reinhold, de dire que la différence de nos tempéramens a dû avoir une grande influence sur notre manière de philosopher. Cependant, ajoute-t-il, autant que je me connais, je crois pouvoir assurer que je n'ai d'autre intérêt dans mes recherches philosophiques que celui de la philosophie même. »

Les soins de la vie, qui commencèrent alors à lui devenir pénibles, ne lui ôtèrent rien de l'indépendance et de la libre énergie de son caractère. Son père adoptif était mort,

et Fichte, réduit bientôt à ses propres moyens, dut s'imposer bien des sacrifices, s'il voulait continuer ses études selon le plan qu'il s'était tracé. Mais l'adversité produisit sur lui l'effet qu'elle est de sa nature de produire sur les grandes âmes : elle lui donna la conscience de toutes ses forces en les développant ; la lutte fortifia sa volonté, l'affermit dans la résolution de poursuivre solitairement et sans égard pour les jugemens du monde et l'opinion vulgaire, le but qu'il s'était librement proposé. Une jeunesse plus heureuse, des relations plus favorables en apparence, une vie plus commode et plus douce, eussent peut-être arrêté l'essor de son génie.

Après avoir terminé ses études académiques, il vécut quelques années dans différentes maisons en qualité de précepteur, et quand il eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, il essaya, comme un autre, de se faire placer; il demanda, en 1787, au président consistorial de Saxe quelque secours pour avoir le loisir d'achever ses études théologiques qu'il avait un peu négligées, s'engageant en même temps à servir dans sa patrie comme pasteur, fonctions auxquelles le succès de plusieurs de ses prédications semblait l'appeler. Heureusement pour la philosophie, sa demande fut refusée, et au moment où toutes ses ressources étaient épuisées, sa destinée prit une tournure plus favorable.

En 1788, la veille du jour anniversaire de sa naissance, lorsque tout espoir d'être placé honorablement dans son pays lui était ravi, lorsque le présent semblait ne lui offrir plus aucun moyen de subsister, et l'avenir aucune espérance, trop fier pour s'ouvrir à l'un de ses nombreux amis, il se croyait repoussé par le monde et autorisé à le repousser à son tour, et allait s'abandonner au désespoir, ou plutôt il se résignait orgueilleusement à son sort. C'est dans ces dispositions, en rentrant le soir chez lui à Leipzig, qu'il trouva un message de Mr Weisse, célèbre par son *Ami des*

enfans, qui l'invitait à venir le trouver sur-le-champ. Il avait à lui proposer une place de précepteur dans une maison de Zurich. Dans la vive émotion qu'il éprouva de ce changement inespéré dans sa fortune, Fichte ne put s'empêcher d'avouer à son excellent ami qu'il venait de le sauver du désespoir.

Au mois d'Août de la même année, animé d'une vie nouvelle, il se mit en route à pied pour le lieu de sa destination, où il arriva en Septembre. La maison où il entra était l'hôtel de l'Épée, encore existant aujourd'hui, et alors tenu par un homme riche et considéré. Dans sa conduite comme précepteur il se montra tel qu'il fut toute sa vie, ferme, indépendant, original, et en même temps qu'il faisait l'éducation des enfans, il refit en quelque sorte celle des parens. Et remarquons ici en passant une différence énorme entre le monde ancien et le monde moderne, différence qui est tout entière à l'avantage de celui-ci, si elle ne paraît pas dans l'intérêt des philosophes : c'est que chez les anciens ils étaient appelés à faire l'éducation des rois, tandis que chez les modernes un aubergiste de Zurich a pu faire élever ses enfans par un des successeurs de Platon et d'Aristote.

Tout en remplissant avec zèle ses devoirs d'instituteur, Fichte s'essaya à diverses compositions littéraires ; il traça le plan d'une épopée biblique, et écrivit une dissertation sur ce genre de poésie ; il traduisit plusieurs odes d'Horace, en conservant la même mesure que celle de l'original, et fit une version complète de Salluste. De tous ces premiers ouvrages il ne reste que quelques odes du favori de Mécène. En même temps il s'occupa du projet d'une école de l'art oratoire pour les prédicateurs suisses, projet que les circonstances ne lui permirent pas de réaliser, mais dont le plan s'est conservé parmi ses papiers.

Le séjour de Zurich fut décisif pour le bonheur de toute la vie de Fichte : c'est là qu'il devait trouver une épouse

qui fut pour lui une compagne fidèle et la confidente de toutes ses pensées jusqu'à la fin de sa carrière. *Lavater*, dont il mérita l'amitié, l'introduisit dans la maison d'un citoyen, l'inspecteur des poids publics Rahn, le beau-frère de Klopstock, dont il avait conçu la première idée d'épouser la sœur par admiration pour le chantre du Messie.

Lorsque Fichte fit la connaissance de Mademoiselle Rahn, ils avaient déjà passé tous les deux l'âge des illusions, et leur attachement se fonda uniquement sur la tendre estime qu'ils s'inspiraient réciproquement. Aussi leur affection fut-elle constante et durable. De nombreux obstacles s'opposaient cependant à leur union. Les rapports du philosophe avec les parens de ses élèves n'étaient plus de nature à lui faire désirer de les continuer; il fut convenu qu'il quitterait leur maison au printemps de 1790; il fallut chercher ailleurs une place plus convenable, en profitant des liaisons de Rahn avec Klopstock et Bernstorf, et de Lavater avec d'autres hommes influens.

Les lettres qu'il écrivit à son amie, à cette époque, sont pleines de délicatesse et de sentiment. C'est à regret que nous nous interdisons d'en présenter l'analyse. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques traits seulement.

« Vous possédez le secret, lui écrivit-il après quelques mois de liaison, de vous attacher les cœurs toujours plus fortement. Mon affection pour vous ne naquit pas subitement, comme cela arrive quelquefois. Il est vrai, lorsque je vous vis pour la première fois, mon génie me faisait entendre tout bas que cette connaissance ne serait pas indifférente pour mon cœur, mon caractère, pour toute ma destinée. Il y a en vous un trésor qui ne s'offre que librement et qui ne se prodigue pas sans choix, qui s'ouvre de préférence à une ame semblable et l'attire de plus en plus. »

Elle lui avait franchement offert des secours pécuniaires; et malgré sa fierté naturelle, il l'en remercia comme d'une

preuve d'estime et d'amour, et il l'en remercia d'autant plus vivement que son orgueil s'en était d'abord senti offensé; mais il refusa, tout en promettant de s'adresser à elle, si jamais il devait avoir besoin de recourir à la bourse de ses amis.

Ces lettres renferment quelquefois des observations qui prouvent que déjà il avait fait de grands progrès dans la connaissance des hommes et du monde. C'est ainsi qu'en parlant de la vie des cours, il écrit : « La franchise et la droiture ont le plus d'effet là où elles sont le plus rares; pour moi, elles ne m'ont jamais mieux réussi qu'avec des gens faux. »

Le départ de Fichte de Zurich coûta des larmes à d'autres encore que sa fiancée. Il en fut vivement touché. « Je cherche à me dépouiller de toute vanité; j'ai déjà assez bien réussi avec celle qu'inspire la renommée littéraire; mais je ne renoncerai jamais à celle, si c'en est une, d'être aimé des ames simples et fidèles. »

Une de ses dernières lettres, écrite à Zurich même, avant son départ, est surtout remarquable en ce qu'elle jette une lumière très-vive sur l'individualité du futur auteur de la *Théorie de la science*. Non-seulement sa philosophie fut déterminée par son caractère, mais encore il sembla ne la cultiver que pour perfectionner ce caractère même.

« Le but principal de ma vie, dit-il, n'est pas tant de cultiver mon esprit par toute sorte de science, que de former mon caractère de toutes les manières possibles. En me rappelant les voies par lesquelles la Providence m'a conduit, je trouve que tel pourrait bien être son dessein sur moi. J'ai peu de disposition à n'être qu'un savant de profession, et il reste pour moi bien peu de découvertes à faire dans cet état. Je ne veux pas seulement penser, je voudrais agir. Je suis parfaitement d'accord avec vous, lorsque vous me dites qu'il n'y a pas de véritable bonheur à la cour, quand

même je deviendrais premier ministre. C'est que le bonheur parfait est impossible sous la lune, et ne se trouve pas plus sous le toit du modeste presbytère de village, que dans le palais des grands. La félicité n'est qu'au-delà du tombeau. Tout est infiniment petit sur la terre; je le sais. Aussi n'est-ce pas le bonheur que je cherche. Je n'ai qu'une seule passion, un seul besoin, un seul sentiment : c'est d'agir au-dehors. Plus je suis agissant, plus je me sens heureux. »

Au commencement d'Avril 1790, Fichte quitta la Suisse avec des recommandations pour les cours de Wurtemberg et de Weimar; il voulait se procurer une position honorable dans le monde, puis revenir à Zurich, et s'unir à jamais à celle dont il avait fait choix. Il ne trouva rien qui lui convînt ni à Stouttgart, ni à Weimar, et se rendit à Leipzig, où il comptait s'occuper de travaux littéraires. Quoiqu'il s'exerçât encore à la prédication, il renonça à être placé en Saxe comme pasteur. Après avoir essayé vainement, faute d'un libraire qui voulût s'en charger, de publier un journal d'un intérêt général, il se tourna tout entier vers la philosophie, et surtout vers l'étude du système de Kant, auquel il voulait consacrer plusieurs années de sa vie. « Cette philosophie, dit-il dans une lettre, dompte l'imagination, assure l'empire à l'entendement, élève l'ame au-dessus des choses terrestres. J'y ai puisé une morale plus noble, et au lieu de ne m'occuper que de ce qui est hors de moi, je m'occuperai davantage de moi-même. » Il se proposait, après s'être fait un nom parmi les savans par les deux ouvrages auxquels il travaillait alors, de s'adresser uniquement au peuple et de lui rendre utiles les leçons de la philosophie. En même temps qu'il cultivait son esprit, en l'appliquant aux questions les plus difficiles de la science, il cherchait à perfectionner son éducation morale. « Je tâche, dit-il, de me rendre maître absolu de moi-même, en m'imposant de temps à autre quelque chose qui me ré-

pugne, ou en me refusant ce que j'eusse désiré; je déclare aussitôt la guerre à toute passion naissante, et c'est ainsi que je me débarrasse sans peine de cet ennemi de notre santé et de notre repos. »

Il avait formé plusieurs projets pour sortir de l'état précaire où il se trouvait, et essayé de donner à son activité un but déterminé; rien ne lui avait réussi jusque-là, et il se trouva ainsi de plus en plus rejeté sur lui-même. Les circonstances le ramenaient constamment à cette philosophie personnelle qui devait bientôt devenir l'objet exclusif de ses travaux. Déjà il avait dépouillé le *déterminisme*, sans l'avoir encore remplacé par une théorie nouvelle, lorsque la nécessité d'expliquer à un jeune étudiant la philosophie de Kant, devint pour lui l'occasion d'approfondir cette doctrine. Dès-lors il reconnut sa destinée, et en même temps la paix rentra dans son ame. Il s'attacha particulièrement à la partie morale de ce système, la saisit et la développa dans toute sa sublime rigueur. « La conscience de la liberté absolue du *moi* (dit ici son fils), qui voit se briser contre sa volonté toute la puissance du monde, et au-dessus de cette volonté un commandement absolu, qui, régnant souverainement sur tous les penchans et sur toutes les passions, procure à l'ame une entière tranquillité et un parfait équilibre: une telle théorie lui avait manqué jusque-là, tandis qu'il s'y sentait naturellement porté par son caractère. La philosophie kantienne, en réduisant la connaissance du monde extérieur à une simple apparence, et ne laissant subsister pour toute réalité que la liberté du *moi*, amena Fichte à faire de cette idée, non pas seulement le principe de sa morale, mais le centre même de toute sa philosophie. »

Plusieurs lettres de cette époque rendent compte de la révolution que l'étude des ouvrages de Kant avait produite dans son esprit. Nous en reproduisons les endroits les plus remarquables:

« Me voici depuis cinq mois à Leipzig, écrit-il à un de

ses amis, et je ne me souviens pas d'avoir jamais été si heureux : ce qui ajoute encore à ma satisfaction, c'est que je ne la dois qu'à moi seul. Mon séjour à Zurich et plus encore mon voyage, avaient extrêmement exalté mon imagination. J'arrivai à Leipzig, la tête pleine de projets ; aucun ne réussit. Dans mon désappointement je pris un parti que j'aurais dû prendre depuis long-temps. Ne pouvant changer les choses hors de moi, je résolus de changer moi-même. Je me jetai dans la philosophie de Kant; là je trouvai un remède à mes maux, et de la joie en sus. C'est une chose inconcevable que la révolution que cette étude produisit en moi. Je crois maintenant de tout mon cœur à la liberté de l'homme, et je comprends fort bien à présent que c'est sous cette condition seulement que la vertu est quelque chose, et qu'une morale est possible. J'ai acquis la conviction que la doctrine de la nécessité de toutes les actions humaines ne peut être que funeste à la société, et que l'immoralité de ce qu'on appelle les classes supérieures découle en grande partie de cette source. Je suis de plus convaincu que nous ne sommes pas ici-bas pour jouir, mais pour travailler et prendre de la peine, et que les plaisirs ne sont destinés qu'à nous fortifier pour des peines nouvelles ; que ce n'est point le bonheur qui doit être le but de nos efforts, mais bien le développement de nos facultés. C'est pourquoi je n'ai nul souci des choses qui sont hors de moi, et ne songe plus à paraître que ce que je suis. C'est à ces convictions que je dois la tranquillité profonde dont je jouis. Mes relations sont du reste conformes à la disposition de mon âme. Je ne suis le maître ni le serviteur de personne ; et je tâcherai de conserver cette indépendance aussi long-temps que je pourrai. »

« Je vis dans un monde nouveau, dit-il ailleurs, depuis que j'ai lu la *Critique de la raison pratique*[1]. Des propo-

1 Second ouvrage principal de Kant.

sitions que je regardais comme inattaquables, je les ai vu renverser, des choses qu'il me semblait impossible de prouver, telles que la liberté absolue, le sont maintenant pour moi, et je n'en suis que plus heureux. Quel respect ce système nous inspire pour la dignité humaine, quelle force nouvelle il nous donne! Et quel avantage inappréciable que cette doctrine, pour un siècle où la morale semblait ébranlée dans ses fondemens, où la notion du devoir était effacée de tous les dictionnaires! car je ne puis me persuader qu'avant la *Critique* de Kant aucun de ceux qui pensaient par eux-mêmes, ait pu avoir là-dessus une autre manière de voir que moi, et je ne me rappelle pas avoir jamais rencontré personne qui eût su me faire une objection plausible. Je trouvais bien encore beaucoup d'honnêtes gens qui *sentaient* autrement, mais tous pensaient comme moi. »

Une autre lettre de cette époque renferme sur l'état de la littérature allemande des réflexions que nous devons rapporter. Elle est datée de 1790. « Je goûte peu les productions récentes. J'ai quelques auteurs favoris, d'abord les anciens, s'entend; parmi les français, Rousseau et Montaigne, et parmi les nôtres, Lessing, Wieland, Gœthe. Ce n'est pas que je ne trouve quelque plaisir aux poésies de Bürger, de Voss, de Stollberg. Mais, si la jeunesse ne me fait pas illusion, elle qui est toujours plus portée à espérer qu'à craindre, je pense que l'âge d'or de notre littérature est encore à sa naissance, qu'il sera durable et surpassera peut-être les plus beaux siècles des autres nations. Les idées répandues par Lessing dans ses *Lettres sur la littérature* et ses feuilles dramaturgiques commencent seulement à porter leurs fruits. La meilleure preuve en faveur de ses principes est l'*Iphigénie* de Gœthe. Je crois que celui qui à vingt ans a pu écrire les *Brigands* (Schiller), entrera tôt ou tard dans cette voie, et qu'à quarante il sera notre Sophocle. Les traductions d'Homère et de Virgile par Voss, et de Sophocle

par Stolberg, nous affranchirent de l'imitation des Français et des Anglais, pour nous ramener aux seuls véritables modèles de la perfection littéraire. Par une philosophie plus solide, qui déjà commence à l'emporter, nos principes sur les arts seront rectifiés. »

Au printemps 1791, Fichte devait retourner à Zurich et s'unir à sa fiancée ; il voulait s'établir dans cette ville et ne vivre que pour sa famille et les lettres. Mais au moment même où ce projet allait se réaliser, il apprit que son futur beau-père venait de perdre la plus grande partie de sa fortune par la faillite de la maison de commerce à laquelle il l'avait confiée. Il fallut renoncer encore pour quelque temps aux douceurs de la vie domestique, aux avantages d'une honorable indépendance. Il fallut accepter la place d'instituteur chez le comte de P. à Varsovie, dont il devait accompagner plus tard le fils unique dans ses voyages. Le 28 Avril 1791 il se mit en route pour sa nouvelle destination, et le journal qu'il tenait dans ces temps prouve qu'il n'était rien moins qu'abattu par le coup dont le sort venait de le frapper, et que ce fut même avec une sorte de joie qu'il se jeta de nouveau dans tous les hasards de la vie. En chemin il revit son père et deux de ses frères. « Quel bien me fait toujours, dit-il, la vue de mon père et son ton et son raisonnement ! Que Dieu me fasse la grâce de devenir un homme aussi bon, aussi probe, aussi honnête que lui, et j'aurai toujours gagné au prix même de toute ma science ! »

Arrivé à Varsovie, son mauvais accent français et plus encore ses manières peu soumises déplurent à la comtesse de P. On ne se convint pas, et ce ne fut qu'avec peine que Fichte put obtenir du noble comte une indemnité pour les frais de voyage. Dégoûté à jamais du métier de précepteur chez les grands, il résolut de se rendre à Kœnigsberg et de faire la connaissance personnelle du philosophe qui alors

illustrait cette ville. Il y arriva le 1er juillet. Kant le reçut d'abord froidement; il le prenait sans doute pour un de ces visiteurs ordinaires qui vont voir les hommes célèbres, comme ils visitent les galeries et les curiosités. Fichte ne fut pas non plus satisfait de la manière dont Kant donnait ses leçons. Il lui trouva de la lenteur et de la monotonie. Désirant de se faire apprécier par le grand penseur dont il s'était fait le disciple, il s'avisa d'écrire ce traité qui fut publié depuis sous le titre de *Critique de toutes les révélations*. Il termina son premier travail en cinq jours et l'envoya à Kant, qui maintenant le reçut avec une grande bonté, parut content de son travail et l'invita à dîner. C'est alors pour la première fois que Fichte reconnut dans sa conversation des traits dignes du génie qui respirait dans ses ouvrages.

Mais au milieu de ce succès notre voyageur s'aperçut avec effroi qu'il ne lui restait plus de fonds que pour quinze jours. Il résolut de s'adresser à Kant lui-même, pour lui demander un prêt qui le mît en état de retourner dans sa patrie. Kant crut devoir refuser; les raisons de ce refus, qui étonne un peu de sa part, ne sont pas indiquées; mais elles doivent avoir été honorables, puisque Kant continua à recevoir Fichte avec la même cordialité, et que celui-ci ne cessa pas un instant de l'aimer et de l'admirer. Il est probable que le philosophe, qui d'ailleurs n'était pas riche, espérait lui procurer d'autres moyens de subsister. Il l'engagea à publier son essai sur la *Critique des révélations*.

Cependant la détresse de Fichte était arrivée au comble; les libraires refusaient d'imprimer son ouvrage. Mais au moment où il allait désespérer peut-être, sa destinée prit encore une fois une tournure plus favorable. Un des amis de Kant le recommanda au comte de Krukow, près de Danzig, en qualité de précepteur. La nécessité le força d'accepter, et il n'eut pas sujet de s'en repentir. Il fut dans

ces nouveaux rapports aussi heureux qu'il pouvait l'être alors, et bientôt un premier succès littéraire vint lui faire goûter les prémices de la célébrité, mais en même temps aussi lui fit sentir les premières atteintes de l'envie.

Le libraire Hartung de Kœnigsberg s'était enfin chargé de la *Critique des révélations*. Elle devait être imprimée à Halle, après en avoir reçu l'agrément du doyen de la faculté de théologie. Le censeur refusa, parce que, entre autres propositions mal sonnantes, le jeune écrivain avait soutenu que « la divine autorité d'une révélation devait s'appuyer, non sur les miracles qui l'auraient environnée, mais uniquement sur son contenu même. » Les amis de Fichte, Kant lui-même, le pressèrent de modifier, de déguiser sa pensée : il demeura inébranlable, et demanda que le livre fût imprimé à Jéna. Heureusement le nouveau doyen de la faculté de Halle, le Dr Knapp, malgré sa grande orthodoxie, n'hésita pas à donner son agrément. Cependant à Jéna l'affaire avait fait du bruit. Le titre de l'ouvrage, qui parut anonyme, son allure et son langage évidemment dans l'esprit de Kant, firent penser au public philosophique de cette université qu'il avait pour auteur le penseur de Kœnigsberg lui-même. La Gazette littéraire de Jéna l'annonça en ces termes[1] : « Nous regardons comme un devoir d'annoncer au public la publication récente d'un ouvrage remarquable sous tous les rapports. Il a paru sous le titre : *Essai d'une Critique de toute révélation*. Quiconque a lu seulement le moindre des écrits par lesquels le philosophe de Kœnigsberg a rendu d'immortels services à l'humanité, reconnaîtra aussitôt l'auguste auteur de cet ouvrage. » L'analyse détaillée qui suivit de près, était écrite du même style. On n'y tarissait point sur l'importance et le mérite du livre, sur la sagesse du plan, la profondeur des idées, l'enchaînement de toutes ses parties. L'approbation s'y montra sous les dehors de l'ad-

[1] Année 1792. *Intelligenzblatt*, n° 82.

miration; l'admiration sous les formes du culte et de la reconnaissance.

Deux années après, lorsque la même feuille annonça la seconde édition, revue et corrigée, de l'*Essai*, tout en reconnaissant encore la haute portée de cet ouvrage, elle y trouva beaucoup de choses à redire. Faut-il s'étonner après cela, si toute sa vie Fichte a fait peu de cas des jugemens de la critique?

Toutefois c'est à cette circonstance qu'il dut d'être introduit d'une manière si brillante dans le monde littéraire. Moins satisfait de l'honneur qu'on lui faisait de prendre sa première production pour une des dernières du maître, que, confus des éloges qui s'adressaient évidemment plus à l'auteur présumé qu'à l'ouvrage, Fichte allait se nommer publiquement (d'ailleurs son nom se trouvait au catalogue de son libraire), lorsque Kant lui-même jugea à propos de rectifier l'erreur où étaient tombés ses admirateurs de Jéna.

L'*Essai d'une Critique de toute révélation* continua du reste à occuper quelque temps les esprits, et il parut des écrits pour et contre cet ouvrage. Une diatribe contre l'auteur, insérée dans la Bibliothèque allemande universelle[1], paraît surtout avoir excité son indignation, et dans un juste mouvement de fierté et dans le sentiment qu'il avait de ses moyens, il se proposa de faire taire l'envie à force de travaux et de succès. « Pour abattre l'envie, s'écria-t-il dans un moment de confidence intime, il faut des chefs-d'œuvre, et déjà, s'ils ne sont pas sur le papier, ils sont présens à mon esprit. »

Cependant le futur beau-père de Fichte avait réussi à sauver quelques débris de sa fortune, et celui-ci put enfin songer à consommer son union avec sa fiancée. Son affection pour elle, loin de s'affaiblir par l'absence, n'en était devenue que plus vive. Ses vieux parens y avaient consenti

1 Tome CX, p. 306.

avec joie; et au mois d'Octobre 1793 le mariage fut célébré à Baden près de Zurich.

Avant de se fixer dans cette ville, il fit avec sa femme un voyage à Berne et dans la Suisse française. A Berne il rencontra le poète danois et allemand Jens Baggesen[1], qui depuis, dans une chanson satirique, parodia si ingénieusement la philosophie du *moi* et du *non-moi;* chanson que Fichte lui-même lut en riant, et qui ne troubla point l'amitié qu'il avait vouée au poète. C'est aussi là qu'il fit la connaissance de Fernow[2], partisan enthousiaste de la philosophie de Kant, et qui promettait un second Winkelmann à l'Allemagne, mais qu'une mort prématurée arrêta au milieu de sa carrière. Fichte accompagna ses nouveaux amis jusqu'à Richterswyl, où Pestalozzi, peu connu encore, faisait ses premiers essais d'éducation populaire. Il n'avait pas tardé de reconnaître dans l'auteur de *Lienhard et Gertrud*, sous les dehors de la plus grande simplicité et sous des formes peu agréables, un mérite extraordinaire, et il fut un de

1 Baggesen, né en 1764 à Korsœr dans l'île de Séeland, est un des meilleurs poètes lyriques allemands, et l'auteur d'un poëme pastoral, Parthénaïs. Il est mort en Suisse en 1827. Voici ce qu'il écrivit dans l'Album de Fichte, en le quittant : « *Sum — ergo cogito.* A la mémoire des momens si précieux pour moi, que j'ai *pensés* tout haut avec Fichte. »

2 Charles-Louis Fernow, né près de Pasewalk en Poméranie, en 1763, et mort en 1808, bibliothécaire de la duchesse Amélie à Weimar. Sa vie, très-remarquable et semée d'aventures, a été écrite par Madame Schopenhauer; ses *Études romaines* et ses *Tableaux de Rome* lui assignent un rang distingué parmi les critiques et les artistes-philosophes. Il a publié en outre une Grammaire italienne et une édition des Œuvres de Winkelmann.

Une de ses lettres rend compte de l'impression que fit sur lui Pestalozzi, encore peu célèbre, lorsqu'il alla le voir avec Baggesen et Fichte. « Pestalozzi, dit-il, est un homme de quarante à cinquante ans, laid et le visage grêlé, simple dans ses habits et son extérieur, comme un habitant des champs; mais si plein de sentiment, que je ne connais que Baggesen qui le surpasse en cela; d'ailleurs rempli d'une excellente philosophie pratique, qui respire aussi dans ses écrits. »

ceux qui contribuèrent le plus à le mettre au jour et à le faire briller de tout son éclat.

Heureux désormais, autant qu'on peut l'être, en possession d'une épouse chérie d'une affection fondée sur la plus haute estime; jouissant d'une entière indépendance sous le rapport de la fortune; dans la force de l'âge et du talent; encouragé au plus haut point par un succès qui avait dépassé son espérance; vivant d'ailleurs dans un temps agité par les plus grands orages, Fichte se mit à l'œuvre avec un vif enthousiasme, et animé de cette verve puissante qui précède et présage les découvertes dans l'empire de la pensée et de la science. Il savait maintenant ce qu'il voulait, il voyait le but où il tendait: sa vie devait être consacrée à compléter, à terminer l'ouvrage que Kant avait si glorieusement commencé. « La terre promise de la vérité, ce sont les paroles de son fils, que Kant avait vue et montrée de loin, lui semblait pouvoir être facilement conquise, si l'on s'y portait avec courage. » — « J'ai de grands projets, avait-il écrit lui-même à sa future, quelques mois avant son mariage; mais je ne les forme pas pour moi. Mon ambition est de payer ma dette à l'espèce humaine par des actions, de rattacher à mon existence des conséquences utiles à l'humanité. » Dans l'attente de son bonheur, lorsqu'il écrivit sa dernière lettre à sa bien-aimée, quelques heures avant de la voir elle-même, il avait renouvelé le vœu de vivre pour la vertu et la vérité. « Puissant modérateur des destinées humaines, s'était-il écrié, pénétré de gratitude, je me jette dans tes bras; fais de moi ce qu'il te plaira. Je me rends justice, je n'ai pas mérité encore ce que je reçois de ta main. C'est un encouragement à de futurs travaux. Moitié de mon ame, nous formerons une alliance de vertu; soutenons-nous mutuellement. Hélas, comme savant je suis exposé à tant de séductions; mais je me suis fermement proposé d'être, de rester homme de bien, dans toute l'étendue de

cette expression. » Et ce vœu, il l'a rempli, et son tribut à l'humanité, il l'a largement payé.

Deux ouvrages importans furent surtout les fruits de cette première époque de sa vie littéraire.

Ainsi que Klopstock et Schiller, Fichte avait pris un vif intérêt à la révolution française, et il en suivait toutes les phases avec l'attention la plus soutenue. Dans ses courses à travers l'Allemagne, il avait trouvé, en plusieurs contrées, les campagnes soulevées contre leurs seigneurs; il avait été frappé de l'immoralité des grands, de la rudesse et de l'arbitraire des formes de gouvernement, et révolté sans doute de l'arrogance de l'aristocratie; sa pensée se porta de bonne heure sur les moyens de réformer tous ces abus. Il était donc naturel qu'une révolution qui commença par les déraciner du milieu d'une grande nation, fût saluée par lui avec enthousiasme, et qu'il ne perdît pas même tout espoir, lorsque cette réforme radicale dégénéra insensiblement en anarchie; il osa espérer encore, lorsqu'une fois les factions auraient terminé leur lutte à mort, que cette nation retrouverait la véritable liberté et le moyen de la maintenir. Fichte, et tous ceux qui avec lui en Allemagne demeurèrent fidèles aux principes de la révolution, malgré leur horreur pour ses crimes, étaient trop profondément convaincus de l'impossibilité de maintenir des institutions surannées, pour ne pas désirer de les voir promptement remplacées. Ils savaient d'ailleurs qu'une grande révolution, qui change la face du monde, n'est jamais l'effet de la passion individuelle, ni du hasard exploité par l'audace ou l'ambition.

Long-temps avant la révolution française, les écrivains avaient publiquement discuté en Allemagne les droits réciproques des princes et des peuples. Le temps était venu d'agiter la question de la légitimité d'une révolution en général, et Fichte la souleva avec éclat dans un ouvrage destiné à *rectifier les jugemens du public sur la révolution*

française[1], ouvrage qu'il avait commencé à Danzig, et qu'il termina dans les premières semaines de son séjour à Zurich. Il y établit en principe, qu'il ne saurait y avoir de *constitution absolument invariable*, par la raison surtout qu'il est impossible de réaliser actuellement la plus parfaite qu'on puisse imaginer. Or, puisque toute constitution actuellement établie n'est bonne que dans des circonstances données, les circonstances venant à changer, elle doit, pour demeurer bonne, subir nécessairement des modifications, une réforme. Et si l'on demande à qui appartient le droit d'y apporter ces changemens, la réponse est facile : ce droit appartient également à toutes les parties qui sont intéressées dans le contrat social. Et quant à l'existence de ce contrat, qu'importe qu'on ne puisse en indiquer la date ou apporter la minute ! l'idée d'un contrat est renfermée dans l'idée même de l'État, et aucune des parties ne saurait le nier sans annuler ses droits, qui n'existent qu'autant qu'on se reconnaît des devoirs. L'auteur examine ensuite la prérogative que pourraient réclamer, relativement aux modifications à faire dans la constitution, les classes privilégiées, la noblesse et le clergé, et à cet égard il s'applique surtout à mettre en évidence le conflit qui s'élève entre le droit fondé sur la raison et celui qui se fonde sur l'histoire; mais il ne cherche pas à résoudre cette difficulté. Son écrit en est une image d'autant plus fidèle de son temps, qui, tout entier au sentiment de cette contradiction, ne savait ni la détruire ni la concilier. Ajoutons que quelque vive que soit la polémique de l'auteur, partout dans sa discussion éclate son amour de l'humanité. Le style est rapide, énergique, plein de vie et de mouvement.

Cet ouvrage et un autre qu'il publia vers le même temps en faveur de la *liberté de la pensée*[2], attirèrent à Fichte

1 *Beiträge zur Berichtigung der Urtheile des Publikums über die französische Revolution.* Deux volumes, 1793; deuxième édition, 1795.

2 *Zurückforderung der Denkfreiheit* : Revendication de la liberté

l'accusation d'être un démocrate, un jacobin même. Il se défendit avec indignation de ce reproche dans un écrit qu'il publia plus tard, lorsqu'on l'eut de plus accusé d'athéisme[1], et demanda qu'on jugeât ses opinions politiques, non d'après un essai de sa jeunesse, mais d'après les doctrines exposées dans sa *Philosophie du Droit*. Or, dans cet ouvrage, auquel nous reviendrons plus tard, non-seulement il ne se montra pas démagogue, mais il se prononça ouvertement contre la démocratie pure, comme *absolument contraire au droit*. Mais il avait attaqué le privilége, il avait invoqué le droit éternel et imprescriptible, l'empire de la loi et l'égalité de tous devant la loi, et alors, comme dans tous les temps, les amis du pouvoir arbitraire qui se nourrissaient de ses abus accusaient de rebellion tous ceux qui plaidaient la cause de l'humanité et de la justice, et la médiocrité était enchantée de trouver un prétexte pour couvrir la haine que lui inspiraient les succès du génie.

Il ne tarda pas à jeter les premiers fondemens de ce système de philosophie qui, lentement préparé par l'étude des ouvrages de Kant et de ses disciples, acquit vers ce temps, dans son esprit, le degré de clarté et de maturité suffisant pour qu'il pût songer à le mettre au jour.

Ce système ayant été primitivement destiné, non à renverser et à remplacer la philosophie de Kant, mais à la continuer et à la perfectionner, il est indispensable pour le comprendre et pour en déterminer l'importance historique, de voir par quel endroit il se rattache à la *Critique*, et comment ensuite il s'en est éloigné.

Kant s'était d'abord proposé la solution de cette question générale : une connaissance *a priori* est-elle possible? y a-t-il des notions indépendantes de toute expérience sensible?

de la pensée, adressée aux princes de l'Europe, qui jusqu'ici l'ont opprimée; Discours. Héliopolis, la dernière année des ténèbres, 1793.

1 *Verantwortungsschrift gegen die Anklage des Atheismus.*

Et tout en admettant des connaissances *a priori*, ses premières recherches se terminèrent par ce résultat qu'on peut regarder comme le résumé de sa *Critique de la raison pure :* le *moi sensible*[1] est absolument incapable de connaître la réalité objective ou la vérité en soi; de même l'*entendement* (la faculté des notions) avec ses catégories ou ses formes logiques n'est propre qu'à comprendre et classer les matériaux fournis par l'expérience sensible, et la *raison* avec ses *idées*, en tant qu'elle s'exerce sur la sensation, ne doit qu'exciter à poursuivre et à étendre l'expérience à l'infini. Mais toute l'expérience sensible n'est pour nous que l'apparition d'un objet inconnu en soi, et qu'on ne peut se représenter, puisque toute représentation n'en peut faire qu'un phénomène. En un mot, nous ne pouvons connaître les choses telles qu'elles *sont*, mais seulement telles qu'elles nous *apparaissent*.

C'est ainsi que la première Critique de Kant se termine en un scepticisme, duquel toute issue paraît impossible. Mais la haute moralité du philosophe ne pouvait se contenter d'un pareil résultat : son sentiment moral n'était pas satisfait. Il entreprit la *Critique de la raison pratique ou morale*. Le *moi*, qui ne peut trouver de réalité hors de lui, la trouve en lui-même, dans la volonté, dans la liberté, dans l'*autonomie* de la raison; le *moi* est dans son essence même liberté, détermination par soi. Voilà tout ce qu'il y a de réalité en lui, et tout ce qui tient à cette liberté participe de cette réalité. A la liberté s'adresse une loi, un devoir absolu (l'impératif catégorique). Le monde moral ou les idées morales sont seules réelles : et de même que le *moi* moral existe seul réellement pour nous, Dieu ne peut être reconnu que comme législateur moral.[2]

1 C'est-à-dire le principe pensant, tourné vers le monde sensible ou matériel, et qui se représente tout dans le *temps* et dans *l'espace*; ou, si l'on veut, l'observation sensible ou la sensation.

2 Cette conséquence est rigoureuse. L'idée de Dieu ne peut s'acquérir

Mais l'analyse des phénomènes de la conscience y distingue d'autres idées encore, celles du beau, du sublime, de la convenance, qui ne sont ni des connaissances tirées de l'expérience sensible, ni des idées morales, et qui forment une troisième sphère intellectuelle, séparée des deux autres et également inexplicable. Elle est l'objet de la troisième Critique de Kant, de la *Critique du jugement*, faculté dans laquelle il prétendait avoir trouvé le point de réunion, de conciliation entre le monde matériel et le monde moral, et dont l'analyse devait ainsi heureusement achever l'édifice de la *philosophie transcendentale*. Mais, il est facile de le voir, cette conciliation n'est qu'extrinsèque, et Kant reconnut positivement et déclara qu'il était impossible d'expliquer par quel lien se tiennent et s'unissent dans le *moi* ou dans la conscience les trois ordres de facultés distincts. « Car toutes les puissances de l'ame, dit-il, peuvent être réduites à trois, qui ne se laissent pas déduire d'un fondement commun, savoir, la *faculté de connaître*, le *sentiment du plaisir et de la douleur*, et la *faculté appétitive*.[1] »

Or, c'est précisément cette solution déclarée impossible par Kant que Fichte tenta; sa théorie tend à démontrer l'unité du monde sensible et du monde moral, en partant d'un acte primitif du *moi*.[2]

naturellement que par l'idée de causalité. Il y a un Dieu, parce qu'il existe quelque chose à quoi nous sommes obligés d'assigner une cause absolue. Or, si le monde matériel n'est pour nous qu'une apparition, un fantôme, et s'il n'y a de réalité pour nous que le *moi* avec sa liberté et sa loi, Dieu ne peut être conçu par nous que comme l'auteur de cette loi et de cette liberté.

1 Critique du jugement, Introduction, p. XXII.

2 « Il résolut de donner un système destiné à développer, dans un seul et même principe, la matière et la forme de toute science, à rétablir l'unité négligée dans ce système critique et à satisfaire la raison sur le problème si difficile du rapport de nos représentations avec les objets. De là naquit sa *Doctrine de la science*, selon laquelle ni la conscience, ni ses objets, ni la matière de la connaissance, ni ses formes, ne sont présupposées comme données, mais sont produites par un acte du *moi*, et recueillies par réflexion. Fichte ne part point,

Mais avant que d'entrer dans plus de détails sur le système de Fichte, il faut rapporter quelques incidens de sa vie jusqu'au moment où, appelé à la chaire de philosophie de l'une des premières universités allemandes, il fut amené à se soumettre à l'épreuve de la publicité. Il s'était fixé à Zurich, dans l'intention de vivre uniquement pour sa famille et pour la science. Sa position était des plus heureuses. La philosophie de la *Critique* était alors à son apogée, et la gloire dont elle jouissait rejaillissait sur Fichte, que l'on s'habitua peu à peu à en regarder comme le continuateur et le représentant futur. Il s'était mis en correspondance avec tous ceux qui avaient une voix dans les lettres, et il pouvait compter sur leur empressement à appeler sur son nom et sur ses œuvres l'attention du public. A leur tête se trouvait REINHOLD [1], qui jouissait en Allemagne, parmi tous les philosophes de l'époque, de la plus grande considération après Kant. Bien que Fichte et lui ne se vissent jamais, ils conçurent l'un pour l'autre une véritable amitié. Ses *Lettres sur la philosophie de Kant* et la *Nouvelle Théorie de la faculté représentative*, destinée à donner à la *Critique* plus d'unité et des formes plus scientifiques, avaient rendu

comme Kant, d'une décomposition de la faculté de connaître, ni, comme Reinhold, d'un fait primitif dans l'histoire de la conscience; il part d'un acte primitif du sujet, acte qui construit la conscience elle-même, ainsi que tous ses phénomènes.» (TENNEMANN, Histoire de la philosophie, traduction française, t. II, p. 273.)

1 Charles-Léonard Reinhold, né à Vienne en 1758, était novice chez les Jésuites lorsque cet ordre fut déclaré dissous en 1773. Il entra ensuite dans la congrégation des Barnabites, où, pendant quelque temps, il enseigna la philosophie. Ayant conçu des doutes sur la foi catholique, il quitta Vienne secrètement en 1783, se rendit à Leipzig et de là à Weimar, où, après avoir embrassé sans bruit la religion protestante, il se créa bientôt une position honorable. Il épousa la fille de Wieland, et devint un des rédacteurs du Mercure allemand. Il ne tarda pas à se rendre célèbre par ses *Lettres sur la philosophie de Kant*, dont il se fit le hérault. En 1787 il fut nommé professeur de philosophie à Iéna, où il enseigna le kantisme avec le plus grand succès jusqu'en 1794. A cette époque il accepta la place de professeur de philosophie à l'université de Kiel, où il mourut en 1823. Un amour

le nom de Reinhold célèbre dans le monde philosophique. Et lorsque cette gloire vint à pâlir devant celle de Fichte, non-seulement sa bienveillance pour son rival demeura la même, mais il alla jusqu'à retirer lui-même sa Théorie pour se faire le disciple et l'interprète de la doctrine nouvelle. Plus tard seulement, lorsque Reinhold eut encore une fois changé de système, lorsqu'il eut quitté la *Théorie de la science* pour se jeter entre les bras de la philosophie de la foi et du sentiment dont Jacobi était le chef, cette noble amitié fut troublée, et Fichte, qui était tout constance et fermeté, ne put voir tant de versatilité, toute respectable qu'elle était dans son principe, sans que son estime en fût ébranlée.

Au moment où, dans ses heureux loisirs de Zurich, Fichte s'occupait de jeter les premiers fondemens de son système, plusieurs de ses amis, Lavater à leur tête, le prièrent de leur expliquer, dans une suite de leçons, la philosophie de Kant, de laquelle il regardait d'abord lui-même sa Théorie comme le complément. Il fut ainsi amené à exposer ses pensées dans leur ensemble, et ses lectures de Zurich furent le premier développement public de sa doctrine.[1]

sincère de la vérité, sans orgueil et sans égoïsme, joint à son peu d'indépendance et d'originalité, lui fit embrasser successivement et avec un égal enthousiasme les doctrines de Kant, de Fichte, de Jacobi, de Bardili. Parmi ses nombreux écrits les plus remarquables, outre les *Lettres*, sont : *Essai d'une nouvelle Théorie de la faculté représentative*, 1789; deuxième édition, 1795, et son *Mémoire couronné*, sur cette question : *Quels progrès la méthaphysique a-t-elle faits depuis Leibnitz et Wolf?* 1796. Son fils, Ernest Reinhold, aujourd'hui professeur de philosopie à Jéna, a publié *la Vie et la Correspondance* de son père, dont il suit dignement les traces.

1 Les vers suivans, trouvés dans les papiers de Lavater, et qu'il écrivit à l'époque où Fichte était accusé d'athéisme, rendent témoignage de la haute estime que cet homme si profondément religieux avait conçue pour Fichte.

Unerreichbarer Denker, dein Daseyn beweist mir das Daseyn
Eines ewigen Geistes, dem hohe Geister entstrahlen!
Könntest je du zweifeln : ich stellte dich selbst vor dich selbst nur;
Zeigte dir in dir selbst den Strahl des ewigen Geistes.

« Penseur sans égal, ton existence me prouve l'existence d'un esprit

C'est au milieu de ces occupations que vers la fin de 1793, au moment où il s'y attendait le moins, on lui demanda de la part du gouvernement de Weimar, s'il accepterait la place de professeur de philosophie que le départ de Reinhold pour Kiel laissait vacante à Jéna, et on lui témoigna le désir de l'y voir arriver sans retard. La proposition était trop honorable pour être refusée; pourtant Fichte eut quelque peine à s'y décider sur-le-champ; il aurait voulu consacrer quelque temps encore à la méditation de son nouveau système : il lui faudrait une année encore, écrivit-il, pour être prêt à le développer en chaire. On insista, et il céda enfin sous la réserve que dans les premiers temps il n'aurait à donner que peu de leçons publiques. Cependant l'attente que son nom excitait à Jéna était grande, et déjà un adversaire redoutable par sa position, sa science et sa renommée, se préparait au sein même de l'université à se mettre en guerre ouverte avec le successeur de Reinhold : c'était le professeur de philosophie Schmidt[1], avec lequel Fichte avait déjà eu une querelle littéraire, qui avait pris, il faut le dire, un caractère d'animosité et de violence peu digne des deux antagonistes, mais dont le premier tort n'avait pas été du côté de Fichte. Dans ces circonstances il était nécessaire que celui-ci déployât tout ce que son talent et sa volonté avaient de force et de moyens pour répondre à ce que ses amis attendaient de lui, et pour triompher de l'envie dont, à si juste titre, il

éternel, de qui émanent des esprits sublimes! Si tu pouvais jamais en douter, je te placerais toi-même devant toi, et je te montrerais en toi un rayon de l'intelligence divine. »

1 Charles-Chrétien-Erhard Schmidt, né dans le duché de Weimar en 1761, docteur en philosophie, en médecine et en théologie, mort à Jéna en 1812, se distingua comme interprète et comme défenseur de la philosophie de Kant; il écrivit un assez grand nombre d'ouvrages, entre autres une *Philosophie morale* qui eut quatre éditions, et une *Psychologie expérimentale*, et publia plusieurs journaux, tels que *Psychologisches Magazin*, Jéna, 1796—1797, deux volumes, et *Anthropologisches Journal*, Jéna, 1803, deux volumes in-8.°

était déjà devenu l'objet. Son énergie naturelle s'accrut de toute la puissance qu'ajoutent au génie la justice que lui rendent les uns et l'injuste haine des autres. En peu de temps il put livrer à l'impression un programme[1] destiné à annoncer son nouveau système, et un précis des leçons[2] qu'il se proposait de donner à Jéna, et dont le premier effet devait être d'ébranler l'empire, en apparence si solidement établi, de la doctrine critique, et de déterminer une révolution nouvelle dans l'histoire de l'esprit philosophique en Allemagne.

W.

1 Ce programme parut à Weimar 1794 sous le titre : *Ueber den Begriff der Wissenschaftslehre :* Sur l'idée de la théorie de la science.

2 Ce second ouvrage, destiné seulement à ses auditeurs, est intitulé, *Grundlage der gesammten Wissenschaftslehren :* Principes fondamentaux de toute la théorie de la science; Weimar, 1794.

Littérature.

DE L'INFLUENCE DE LA RESTAURATION SUR LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.[1]

L'histoire vient d'ajouter quelques pages mémorables à ses récits souvent monotones et fastidieux. Son dernier chapitre se termine par un grand point d'interrogation. Qu'a fait l'humanité pendant quinze années de repos? Comment s'est-elle préparée à la lutte qu'elle vient d'engager avec ses ennemis les plus redoutables, et lequel des deux principes mis en présence, du droit divin ou de l'empire de la raison, remportera la victoire? Voilà la question que soulève aujourd'hui l'histoire de notre siècle, et dont la solution dépend en grande partie d'un coup d'œil impartial sur les travaux littéraires publiés sous la restauration. Si la France a fait des progrès immenses dans le domaine intellectuel pendant ce court intervalle de paix et de despotisme, en épuisant tous les moyens que lui laissait une constitution représentative vicieuse, pour déjouer les artifices d'une cour

1 Nous donnons cet article, inséré dans la livraison de Janvier 1831 du *Morgenblatt*, comme un assez fidèle tableau de l'opinion publique en Allemagne. Il servira également à constater la transition du mouvement littéraire pendant la restauration à une ère nouvelle dans l'histoire des sciences. Nous ne doutons nullement que les événemens politiques en France ne fassent remarquer sous peu l'influence irrésistible que ce pays a de tout temps exercée sur la vie sociale et scientifique de l'Allemagne. Plusieurs assertions de l'auteur nous paraissent appartenir à l'école des doctrinaires d'outre-Rhin, qui, aussi méticuleux et aussi rétrécis que nos doctrinaires français, s'efforcent de resserrer *dans un juste milieu* les conséquences immanquables de la dernière impulsion politique et intellectuelle, dont le principe ne date ni de la restauration, ni de Juillet 1830, mais des besoins imprescriptibles de la nature sociale de l'homme. Il est donc inutile de dire que nous ne partageons pas toutes les inductions de l'auteur. R.

hypocrite et les menées théocratiques d'un clergé ambitieux, l'Allemagne a sensiblement rétrogradé; quinze précieuses années sont presque irréparablement perdues pour son instruction politique; et n'eussent été les avertissemens de deux grands peuples étrangers, dont les trésors scientifiques furent mis à profit par le public allemand, Dieu sait quelle serait aujourd'hui la perspective de la nation la plus philosophique et la plus éclairée du dix-huitième siècle.

L'Allemagne restaurée, victorieuse, puissante au dehors, tranquille dans son intérieur et entourée de toutes les conditions propres à développer les élémens de la plus haute civilisation, nous semble comme frappée de stérilité dans le domaine des sciences et des arts. Sa position littéraire pendant les quinze dernières années offre un contraste pénible avec celle qu'elle sut conserver au milieu des guerres d'invasion et des dissensions intestines, auxquelles elle fut en proie sous le sceptre de Napoléon. Qu'on nous cite un seul ouvrage de philosophie, publié depuis l'établissement de la Sainte-Alliance, qui soutienne la comparaison avec les profondes spéculations des Kant, des Fichte, des Schelling. La même disette se fait remarquer dans les régions de la poésie. Schiller n'eut point de successeur. Gœthe, Jean-Paul et Tieck n'appartiennent pas à la restauration, quoiqu'ils soient encore nos contemporains. Au commencement du dix-neuvième siècle, la littérature allemande fut à l'apogée de sa gloire; aujourd'hui elle est dans un état de dégradation qui fait le désespoir de la critique la plus bienveillante. Les grands génies ont disparu, tandis que l'ignorance, le pédantisme et la vanité s'efforcent d'usurper leur place. A peine retrouve-t-on de loin en loin quelque production originale, que la tourbe des imitateurs exploite en tout sens. Rien n'égale enfin l'esprit de servilité qui s'introduit de plus en plus jusques dans le sanctuaire de la science. Jamais la langue, l'enseignement, les arts, ne se sont prêtés avec une

si basse complaisance aux exigences des grands; jamais l'adulation n'a trouvé des formes aussi rampantes que chez les littérateurs allemands de nos jours.

Avouons cependant que l'histoire et les sciences qui s'y rattachent sont cultivées actuellement avec un rare succès. La physiologie, la géognosie, les sciences exactes et celles qui ont pour objet l'amélioration de l'industrie, se perfectionnent dans une égale progression. Toutes les fois qu'il n'est pas question d'idées, mais seulement de faits, et que les intérêts matériels sont en jeu, la persévérance et l'application des Allemands sont dignes d'éloge. Lourds et embarrassés dans les sphères indéfinies de la pensée, nous les voyons depuis peu se concentrer dans des recherches minutieuses sur les phénomènes de la vie sensible, sur des événemens historiques et les lois de la nature. Cette métamorphose inattendue dans les esprits n'a pas laissé que d'être favorable sous un rapport. Le fanatisme des théories spéculatives a fait place aux leçons de l'expérience. Idéalistes et rêveurs, il y a vingt ans, les Allemands sont devenus prudens et réfléchis dans les relations ordinaires de la vie sociale.

Si nous fixons notre attention sur les diverses branches de la littérature allemande, nous serons étonnés du caractère contradictoire qui signale deux époques si rapprochées du même siècle. Avant la restauration, le principe du protestantisme, réduit à sa plus simple expression, avait fait de la théologie une étude plutôt rationnelle que positive. D'innombrables écrits furent publiés contre le moyen âge et le catholicisme; la satire et la controverse la plus profonde s'attaquèrent tour à tour au zélé sectateur de Rome. Faire acte de catholicité, était aux yeux des gens instruits une preuve d'hypocrisie, ou tout au moins de niaise crédulité. Parmi les protestans, on avait cessé depuis long-temps de croire à la lettre de la révélation; la religion du senti-

ment, ou ce qu'on appelle vulgairement la dévotion, passa de mode, et le déisme, appuyé sur la simple raison et défendu par les armes du savoir et du génie, fut la véritable profession de foi des plus célèbres docteurs en théologie.

Après la restauration, la scène est complétement changée. Le catholicisme, qu'on avait lieu de croire anéanti, reparaît plus puissant que jamais. Des prosélytes appartenant aux classes élevées, lui rendent un nouvel éclat. Des ouvrages tantôt savans, tantôt spirituels, viennent lutter contre les doctrines du protestantisme, dont les plus ardens défenseurs ne dédaignent plus de sacrifier l'élément vital de la réformation à je ne sais quelles ergoteries onctueuses sur des formules dogmatiques surannées. Bien que les jongleries du prince de Hohenlohe ne convertissent personne, le rationalisme n'en est pas moins proscrit. Le supranaturalisme, la piété sentimentale, le monopole du salut, le mysticisme de Swedenborg, les révélations d'une somnambule : voilà sur quoi se dirigent la ferveur de la multitude ignorante et lettrée. On ne peut se dissimuler que cette tendance prétendue religieuse est un symptôme funeste de servilisme réel chez les uns et affecté chez les autres. Plus que personne, nous désapprouvons les écarts de l'impiété, et la défaite qu'a éprouvée le rationalisme exagéré ne nous semble pas un grand malheur. Mais d'un autre côté on est évidemment allé trop loin; nous dirons même que les pratiques de nos dévots modernes sont intempestives. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les ennemis de la piété replâtrée d'un autre siècle ont puissamment secondé les efforts de ceux qui tâchèrent de l'imposer à la génération actuelle. En Allemagne ce phénomène est moins sensible qu'en France et en Belgique; néanmoins on a vu des choses tout aussi étonnantes chez les Allemands que dans les deux derniers pays. Ici le nouveau zèle religieux devint un moyen d'opposition politique, là il fut employé comme un élément de conservation pour la religion

elle-même. Le fanatisme catholisant de Fr. Schlegel et de Gœrres ne se distingue que par le but; le premier écrivit pour, le second contre son gouvernement. Il y eut des courtisans cagots, comme il y eut des démagogues piétistes. Enfin, nous trouvons que les uns feignirent la dévotion par intérêt temporel, tandis que d'autres, demeurés étrangers à toute tendance politique, se réfugièrent dans le sanctuaire comme dans un asyle qui les mît à l'abri des orages populaires. Quoi qu'il en soit, les uns et les autres, les hypocrites comme les bigots, ont outrepassé les bornes de la raison, et il est à craindre que l'indifférence et la frivolité, qui ont fait des progrès effrayans dans les classes inférieures, n'opèrent une réaction d'autant plus violente, que les riches et les savans poursuivaient des tendances opposées.

La décadence des saines études philosophiques serait à nos yeux un fait inexplicable, si nous ne savions que la spéculation ne peut prospérer que sous la protection de la liberté la plus illimitée de la parole et de la presse. Contrôlée par des inquisiteurs politiques ou religieux, elle dégénère nécessairement en scolastique. Tel fut le sort du mouvement prodigieux de la philosophie allemande au commencement de ce siècle. Après l'avoir tournée et retournée en tout sens, pour en faire un instrument d'absolutisme, Hegel est parvenu à lui ôter toute séve vivifiante et à la transformer en spectre hideux, se traînant péniblement sur des tombeaux. Cette philosophie dégradée s'est mise aux gages des cabinets; oubliant son principe, la liberté de la pensée, qui plane au dessus des régions terrestres; renonçant à sa haute destination, à cet élan de l'ame qui créa la métaphysique véritable, en franchissant les limites du monde matériel, elle s'est prostituée jusqu'à s'appuyer sur de vains sophismes, consacrant par une apparence de légitimité toutes les aberrations de l'ordre social, au lieu qu'elle devrait travailler à la réalisation des idées éternelles du vrai, du bien et du

beau. Il est impossible que la philosophie puisse arriver à un état de corruption plus abject. C'est là une raison qui nous fait espérer que par la marche naturelle des événemens elle éprouvera sous peu des réformes de plus d'un genre. Elle a mérité son humiliation; car au moment de ses triomphes sous Fichte et Schelling, elle a beaucoup trop présumé d'elle-même. Nous ne doutons point qu'elle ne se relève de sa chute. Nous admirons la persévérance avec laquelle on étudie de nouveau l'histoire de la philosophie, pour donner une base plus solide à des spéculations ultérieures. On travaille modestement et sans ostentation dans l'enceinte des écoles; le dévouement excentrique pour certains systèmes qui enivrèrent les esprits il y a une trentaine d'années, a fait place à des investigations sérieuses, et si tôt ou tard un génie transcendant reparaît, il trouvera d'innombrables matériaux pour construire des théories plus solides peut-être que celles de ses devanciers.

Quant à la littérature politique des Allemands, elle est pitoyable. Non-seulement elle est bien au-dessous du niveau de l'esprit du siècle; mais elle vaut moins encore que sous la domination napoléonienne. Nous ne demandons pas, s'il existe chez nous des publicistes et des journaux dans le genre de ceux de la France et de l'Angleterre; nous demandons seulement, s'il se trouve encore des noms qu'on puisse citer à côté de ceux des Schlœtzer, des Posselt, des Archenholz, des Huber. Il y a quarante ans, on crut être parvenu au *nec plus ultra* des saines doctrines gouvernementales; des vérités que l'on ose à peine reproduire sous les formes les plus méticuleuses, furent alors prêchées comme des axiomes dans les chaires universitaires et dans les feuilles du jour. Aujourd'hui une superstition politique, digne des plus beaux siècles du despotisme sacerdotal et de la féodalité, envahit tous les rangs. Semblables à Julien l'apostat, qui, pour faire triompher le paganisme, avait poussé les

pratiques idolâtres à des extravagances qu'on pourrait qualifier de gigantesques, en immolant des hécatombes de lions, d'éléphans blancs et d'autres bêtes rares, nos écrivains courtisans ne trouvent plus assez d'hyperboles pour encenser leurs maîtres. Plusieurs causes ont concouru à cet abaissement national. Enveloppés dans le tourbillon révolutionnaire, les Allemands se trouvèrent entre deux extrêmes. Après de longs malheurs, un enthousiasme louable dans son principe s'empara des peuples germaniques. Mais comme il n'y a pas de flamme sans fumée, ce même enthousiasme se convertit plus tard en un mysticisme politique d'autant plus funeste, que les crieurs et les enragés démagogues avaient beau jeu pour l'exploiter à leur profit, tout en compromettant la cause de la liberté. Bientôt on s'aperçut du piége, et on tomba dans les exagérations du parti opposé. Aux fureurs démocratiques succédèrent les ridicules litanies du droit divin, les menées hiérarchiques, les folies du moyen âge. Gœrres est le type vivant de cette transition. Gœrres, que Napoléon avait nommé une puissance dans le mouvement de l'Europe, fut tourmenté d'une espèce de monomanie, pendant laquelle il rêva la restauration des siècles qui nous valurent les croisades, la chevalerie errante et la domination des moines. L'opinion publique, dont il avait été le dictateur, le confondit sans pitié avec les Jésuites, dont il fut, sans le savoir peut-être, l'instrument le plus actif. Sa première idée fixe avait été le rétablissement du saint empire. Proscrit pour avoir osé la proclamer, il se réfugia dans les théories correspondantes du pape et de l'aristocratie temporelle et spirituelle. Fréderic Schlegel, Adam Muller, le vieux Stollberg, Haller, Eckstein, Pfeilschifter, travaillèrent dans le même sens. Les coryphées de la littérature, même parmi les protestans, adoptèrent le nouveau langage symbolique. Les libéraux, exclus des positions influentes, s'opposèrent sans succès à une tendance qui ne devint pourtant jamais

assez populaire pour séduire la multitude. Le style de Gœrres et de Schlegel était trop obscur, et la théorie de Haller et de Pfeilschifter trop absurde pour le bon sens des lecteurs. Les hommes, par contre, qui s'imaginaient de former le haut bord du monde littéraire, firent *chorus* avec la réaction jésuitique et monarchique. Il n'est pas jusqu'à Steffens, le courageux antagoniste des prétentions du clergé, qui n'ait sacrifié à l'idôle du jour, en faisant l'éloge de la féodalité. N'avons-nous pas lu de sa plume ces lignes remarquables : « La jouissance est un travail pour les nobles ; voilà pourquoi le paysan, par une juste compensation, trouve de la jouissance dans son travail. » Hegel, vendu au pouvoir, avait un beau modèle en Gœthe, dont les plus récentes inspirations sont plus ou moins empreintes du cachet de cette servilité devenue générale dans la haute société allemande. Mais nul n'a égalé, en fait de platitudes monarchiques, le grand jurisconsulte Hugo à Gœttingue, que nous avons entendu démontrer dans toutes les formes systématiques de l'école, que l'esclavage des nègres, des ilotes, des serfs, était une institution sage, raisonnable, et fondée sur tous les principes du droit naturel et positif. Nous pourrions multiplier nos citations à l'infini. Notre but n'était que de faire voir que l'excès de la démagogie et l'excès de l'obéissance passive envers les caprices du pouvoir, ont constamment marché de front pendant les dix dernières années.

Les belles-lettres n'ont pas moins souffert de la réaction de 1815 que les autres parties de l'activité intellectuelle. On devait supposer que le bon goût qui avait fait des progrès si rapides pendant que la guerre dévastait toutes les contrées de l'Allemagne, ne manquerait pas de régner en maître pendant la paix. Schiller, les frères Schlegel, Tieck, Jean-Paul, Iffland, Kotzebue, avaient frayé des carrières tellement brillantes et faciles à leurs successeurs, qu'il ne s'agissait que de suivre l'ornière tracée, pour exploiter des trésors

qu'ils étaient loin d'avoir épuisés. Et pourtant ce fut le contraire qui arriva. Les lettres et les beaux-arts sont dans une situation voisine de la barbarie. La poésie est sans règle ni frein. Des productions grotesques et ridicules encombrent les rayons de nos libraires. Les sectateurs de la glorieuse école du dix-huitième siècle affectent d'en continuer les traditions en se prosternant avec de pâles imitations devant leur idôle. Ils s'imaginent être les seuls dépositaires du goût; mais pauvres d'invention, incapables de sortir du cercle de certaines formes déterminées, et tourmentés sans cesse par la crainte de commettre un péché mortel contre le symbole du maître, ils subissent le sort final de toute caste littéraire ou sociale. On ne sait qui mérite le plus de mépris de ces pédans stériles ou de la tourbe impudente de versificateurs, qui s'arrogent les honneurs du Parnasse en submergeant les nobles conceptions de nos grands poètes dans un déluge de drames absurdes et de romans ennuyeux. Ici des platitudes sentimentales sont remplacées par des niaiseries licencieuses; là un recueil de poésies, où rien ne manque, hormis le talent, le dispute à un roman sorti de la plume d'une femme, dont l'extrême délicatesse finit par se perdre dans le néant; ailleurs nous feuilletons un ouvrage dont le titre promettait la solution de quelque énigme du destin, des vues spirituelles sur quelque catastrophe de l'histoire, et nous nous débattons contre je ne sais quel souffle de corruption, qui n'a plus rien de commun avec le charme de la pétulance frivole de Wieland ou de Gœthe, mais qui trahit la profonde immoralité du narrateur. Tout est devenu monstrueux dans les prétendues tragédies de fatalité, qui font l'apologie de l'inceste, comme dans les prudes rêveries de nos dames auteurs. Ce qui est simple et raisonnable est repoussé, et pourtant il n'y a de beau que le naturel.

La scène allemande présente des anomalies qu'on a pres-

que honte de révéler. A peine la postérité croira-t-elle que Gœthe, le prince des poètes, a été chassé du répertoire, par qui? par le barbet d'Aubry. Ce fut en vain que Gœthe protesta; la trivialité de ses compatriotes l'emporta. Au demeurant, passe encore pour les singes, les chiens et les ours; mais que Muller ait profané le temple de Thalie au point d'y introduire des monstres à figure humaine, des mélodrames du crime, c'est ce qu'il est difficile de lui pardonner. Il a pour ainsi dire façonné le public aux mœurs des Cannibales et fondé une secte d'adeptes, qui, cherchant à imiter son genre, sont tombés dans d'atroces extravagances. Et les lecteurs et les spectateurs de crier : quelle imagination! quelle richesse d'invention! Voilà ce dont nous avons été témoins sous les auspices de la civilisation, au milieu d'une paix presque universelle de quinze ans. Il faut même tout dire : les pièces de cette trempe furent les seules qui pussent compter sur quelque succès; car les tragédies en vers blancs, calquées sur le modèle des immortelles conceptions de Schiller, ne pouvaient pas plus satisfaire un peuple avide d'impressions nouvelles, que les comédies compassées du jour, dont les ingrédiens narcotiques ne laissent pas que d'être une douce satisfaction pour les manes sanglans de Kotzebue, que ses ennemis les plus acharnés se plaisent toujours à considérer comme le créateur de la comédie allemande.

La cause de ces aberrations de la poésie semble s'expliquer par un malaise indéfinissable de notre génération. On manque de calme; les esprits sont inquiets, mécontens du présent, soucieux de l'avenir. Et là où il n'y a pas de sympathie avec le monde environnant, il n'est guère possible de produire quelque chose de beau, ni d'éprouver des jouissances réelles par les créations régulières de l'art. Quelle terrible accusation contre le règne de la sainte alliance, que cette indifférence pour les plaisirs les plus purs et les

plus dignes de la meilleure portion de notre être! L'on se traîne péniblement de salon en salon; une défiance mutuelle s'oppose à tout épanchement cordial; on s'épie, on se critique; on ne parle plus qu'en phrases convenues; plus de ces conversations badines, qui faisaient autrefois le bonheur des réunions de cour comme celui des sociétés bourgeoises; plus de ces joyeux soupers, où nos plus célèbres littérateurs conçurent la première inspiration et le plan de leurs plus admirables ouvrages. La gaieté s'envola avec le dernier coup de canon de notre guerre de délivrance; mais les arts et les belles-lettres ne prospèrent que dans une atmosphère calme et bienfaisante.

Le mécontentement général, que nous venons de signaler, a trouvé un organe dans un genre de poésie qui appartient essentiellement à notre époque, la satire dirigée contre la nation allemande elle-même. Gœrres, Jean-Paul, Jules de Voss, Friedrich, Bœrne, Heine, ont rivalisé de verve caustique pour flétrir l'état d'humiliation où nous végétons depuis trop long-temps. Une teinte de mélancolie se répand à travers leurs critiques, le rire moqueur qui leur échappe est plutôt la raillerie du dépit que la jovialité du censeur bienveillant. L'étranger qui mettrait le mécontentement qu'exhalent ces chaleureuses productions sur le compte de quelques désappointemens d'amour-propre, se tromperait assurément. C'est au contraire la pensée de tout le monde, et le sentiment national blessé, qu'elles expriment avec autant de vivacité que de justice. Le public respecte cette tendance et s'en réjouit comme d'un symptôme d'un avenir meilleur. C'est le même élan patriotique dans les rêves profondément sensibles de Jean-Paul, comme dans les sévères esquisses de mœurs du pénétrant Bœrne. Partout la satire nationale est accueillie avec transport. On sait que les impitoyables moralistes ont raison, que la vérité fait le plus grand mérite de leurs tableaux, et c'est un motif de plus pour accepter leurs

travaux avec reconnaissance. Il se peut que leur dédain pour ce qui est, se prononce quelquefois avec une aigreur trop incisive. Mais après tout ils sont dans leur bon droit. Pourquoi ce temps-ci n'offre-t-il plus aucun des agrémens qui embellissaient l'existence de ceux qui traversèrent la période entre la guerre de sept ans et la première guerre de coalition?

En résumé, nous pouvons dire que la littérature légère du bon vieux temps avait un caractère de bonhomie et de sensibilité qui s'est converti depuis en amère ironie. Autrefois chacun voulait passer pour avoir une belle ame, aujourd'hui tout le monde veut avoir de l'esprit. Il en faut dans les systèmes de philosophie comme dans les romans, tandis qu'on se bornait auparavant à prendre les dehors de l'enthousiasme de la vertu et de la philanthropie, parce que la bonté du cœur était la qualité dominante des héros de Lafontaine, et le dernier mot de la plupart des drames du célèbre auteur de *Misanthropie et Repentir*.

Tels sont les vices de nos plus récentes productions littéraires. La France nous aurait-elle par hasard dicté la loi dans le sanctuaire des lettres, après avoir perdu son influence politique? L'esprit du dehors serait-il parvenu à modifier l'esprit national, qui s'était développé avec tant d'indépendance? Nous sommes tentés de le croire. L'ardeur de la restauration s'est étendue chez nous sur tout. Nous n'étions plus contens d'être Allemands, nous nous sommes faits *Ultra-Teutons*. La science et les arts ne se proposaient plus qu'un seul but, la résurrection du moyen âge, dont La Motte-Fouqué devint le prôneur par excellence. Les expéditions chevaleresques, les scènes du noble brigandage au douzième et au treizième siècle, la vie des manoirs et des cloîtres, furent les sujets de prédilection des modernes romanciers. Nous savions bien que cela ne durerait pas. Bientôt le charme poétique du moyen âge fit place à une tendre exaltation

pour les mœurs féodales et la papauté. Les modernes chevaliers déposèrent la cuirasse et se revêtirent de la robe courte ou longue des jésuites. Cette métamorphose, nous la devons sans contredit à la réaction du parti-prêtre en France. Mais ce n'est pas là la seule influence que ce peuple ait exercée sur notre littérature. Les auteurs libéraux en France, forcés de faire une opposition circonspecte, calculée, froide et dissimulée contre des empiétemens d'un pouvoir odieux, nous montrèrent le grand avantage de combattre plutôt sur le terrain historique, que sur celui du droit et de la philosophie, comme l'avaient fait Montesquieu, Voltaire et Rousseau. Ce changement de tactique et de langage ne tarda pas à se naturaliser en Allemagne. Qu'on ajoute à ce fait l'effet prodigieux que firent sur nos compatriotes les innombrables traductions des brochures françaises. Jamais on n'a vu autant d'ouvrages français et anglais traduits dans notre langue, que depuis les protocoles de Carlsbad. Les chefs-d'œuvre de Casimir Delavigne, les spirituelles créations de Scribe, contribuèrent autant à affaiblir le goût pour le théâtre de Schiller, que les nouvelles historiques de Walter Scott à éclipser un moment la gigantesque renommée de Gœthe. Encore une fois, d'où vient que la paix européenne réduisit la littérature allemande à vivre d'aumônes? Pourquoi le génie indigène se traîna-t-il honteusement à la remorque des écrivains étrangers?

En revanche notre littérature actuelle a aussi son côté lumineux, et nous n'avons garde de le méconnaître. Il n'y a pas de siècle, si stérile qu'il soit, qui n'ait sa part à l'accroissement moral de l'humanité. Quant à nous, personne ne nous reprochera d'être entièrement restés stationnaires. Tout en convenant que les dernières années ont été passablement improductives, nous trouvons une compensation dans l'indifférence et même dans l'aversion qu'on commence à témoigner pour les préjugés, les fausses doctrines et l'es-

prit de caste, qui arrêtèrent ou détournèrent l'essor de l'opinion publique. Le commérage restreint des petites villes, l'affectation sentimentale de notre vie de famille, ont disparu, pour donner accès à des intérêts d'un ordre plus élevé. Le peuple allemand a renoncé aux habitudes pastorales de l'idylle, pour jouer son rôle dans l'épopée du siècle; les petites tracasseries domestiques, si bien dépeintes par Lafontaine, ne font plus ses délices; il lui faut la vie sérieuse et réelle de l'histoire. Le bon père de ménage, avec sa patriarcale robe-de-chambre, et les pleurs d'une jeune personne désespérée des contrariétés qu'éprouve son amour; les soupirs d'un amant repoussé, toutes ces situations mesquines d'une existence nulle sont devenues aussi ridicules que les scandales de cour, auxquels elles se rattachent, excitent le juste mépris de la génération actuelle.

Nous n'oublierons pas de signaler dans cet aperçu des modifications introduites dans la vie littéraire de notre siècle, une autre amélioration, qui est également due au retour de nos contemporains vers les intérêts positifs. Les fictions théâtrales qui régnaient dans toutes les conditions de la société dans le bon vieux temps de nos pères, ont disparu. La paix qui termina la guerre de sept ans avait enfanté un enthousiasme général pour les créations de l'art, et les hommes de génie suivirent l'impulsion donnée par quelques coryphées de la nation. Tout le temps qu'on pouvait dérober aux innocentes distractions de la vie domestique, fut consacré à l'étude des antiquités, au spectacle, aux collections de tableaux et de camées, à la poésie et à la lecture d'ouvrages de belles-lettres. Un épicurisme délicat et raffiné devint la tendance dominante de la noblesse et de la haute bourgeoisie. Toutes les conversations roulèrent sur le beau idéal et sur les formes plastiques. Les salons de cour se peuplèrent de beaux esprits; des têtes couronnées, Fréderic II, Catherine II, la duchesse Amélie de Weimar, le duc de

Gotha, Joseph II, ne se contentèrent plus d'être les Mécènes de la nouvelle secte qui surgit de toute part; on les vit rechercher comme une faveur l'intimité des artistes, et acheter par toute sorte de sacrifices l'honneur de compter parmi leurs adeptes. Les grands visèrent à l'esprit et au bon goût, ce qui fut cause que bientôt les hommes d'esprit convoitèrent à leur tour les grandeurs sociales. Les artistes et les gens de lettres sont plus que personne sujets aux séductions de la vanité. Il était difficile de leur ravir un pouvoir qu'en France et en Allemagne on s'était empressé de leur accorder presque malgré eux. Quand la cour de Versailles commença par être importunée de leurs prétentions, ils se rangèrent du côté de l'opposition, lancèrent leurs sarcasmes contre les prêtres et les nobles, attaquèrent vivement les abus, que le peuple tolérait, sans connaître les moyens de les repousser, et préparèrent ainsi l'explosion de 1789. En Allemagne, les circonstances leur étant également favorables, ils fondèrent des trônes aussi solides que ceux des souverains, s'entourèrent d'un cortége de courtisans, et des dynasties d'artistes s'établirent paisiblement à côté des dynasties politiques. Les princes de la littérature décrétèrent des jugemens qui eurent force de loi dans le domaine intellectuel. Tout devait y être envisagé sous le point de vue de l'art; le beau idéal était devenu une expression sacramentelle. Des philosophes, grands-visirs du sultan *esthétique*, proclamèrent que l'art était le but de la vie, l'accomplissement de toute activité morale. Les frères Schlegel et Solger poussèrent cette doctrine jusqu'à l'absurde. Il y avait certainement du mérite à s'élever vigoureusement contre le règne exclusif de la vieille prose protestante, ennemie des libres élans de l'imagination, comme il était temps d'en finir avec les raides imitations des auteurs français du siècle de Louis XIV. Il y avait un germe poétique et plastique dans le caractère intime des Allemands, qui réclamait le zèle et

la protection des hommes de génie; mais l'enthousiasme de l'art indigène dégénéra peu à peu en folie, et à force de poursuivre le fantôme du beau idéal, on perdit les plus simples notions du beau réel. Plongé dans les rêveries d'un monde imaginaire, on oubliait ce qui se passait dans la vie journalière, et pourvu que le héros d'un drame se distinguât par ses vertus et son dévouement, on n'était nullement choqué des bassesses que l'on voyait commettre à la cour, dans les administrations, dans les universités, partout, enfin, où l'existence humaine se montre en réalité. Un roman patriotique électrisait tous les cœurs; mais qu'en lisant la description d'un état de choses conforme au droit et à la raison, le lecteur tournât ses regards vers la situation désespérée de son pays pour opérer d'heureux changemens; personne n'en a entendu parler. Une seule fois pourtant il est arrivé qu'une grande bataille fut livrée devant les portes de Leipzig, pendant que dans la ville on imprimait une douzaine d'almanachs poétiques. Tout le monde sait que déjà Lessing s'est vanté de ne jamais lire de journaux politiques, et Callot-Hoffmann avait un tel dégoût pour les gazettes qu'il lui était impossible de les voir. Fort heureusement cette aversion pour les réalités a passé de mode, et si l'art y a perdu quelque chose, nous nous en consolons, en pensant que notre séjour sur la terre ne doit pas être un état de fantasmagorie permanent.

Ce qu'il y a de plus satisfaisant, c'est que les Allemands ont renoncé aux théories nébuleuses, et qu'ils s'attachent de plus en plus aux résultats de l'histoire et de l'expérience. La philosophie idéaliste avait débordé toutes les sciences; toutes, sans en excepter la physiologie et l'histoire, devaient être conçues *à priori*. On posait au hasard un principe soi-disant fondamental, dont on tirait les conséquences, n'importe qu'elles fussent ou non conformes aux lois de l'expérience. Ce procédé ne fut pas restreint dans la sphère des

problèmes ; on l'appliquait indistinctement aux questions douteuses et aux propositions d'une certitude évidente. La manie de baser des systèmes sur des principes arbitraires, s'efforçait de renverser des vérités que le bon sens ne permet à personne de révoquer en doute. Que n'a-t-on pas supposé dans la marche mystérieuse de la nature, que n'a-t-on pas introduit dans le grand drame de l'histoire, pour façonner l'une et l'autre au gré de nos tailleurs de formes philosophiques ? La politique elle-même n'était pas à l'abri de leurs sophismes. Tandis que Robespierre tranchait les difficultés de ses doctrines par la guillotine, Fichte repoussait les faits de la conscience par la force du syllogisme. Enfin, la révolution française succomba au milieu du paroxisme de la fièvre des théories ; mais les systèmes des philosophes allemands continuèrent de démontrer l'impossible.

Depuis peu tout cela a changé. La méthode historique a remplacé la méthode dogmatique. Dans les quatre facultés, à l'exception des sciences médicales, peu d'idées nouvelles ont été proclamées. L'histoire de l'Église et des opinions religieuses, ainsi que l'histoire de la philosophie et de la jurisprudence, fut l'objet des savantes recherches de MM. Néander, Ritter, Windischmann, Rixner, Savigny, Mittermayer, Grimm, et leurs travaux comptent, sans aucun doute, parmi les meilleures productions scientifiques du siècle. Cet esprit d'investigation s'étendit jusqu'aux belles-lettres. Nous lui devons les innombrables romans historiques, dont le principal résultat fut d'inspirer aux lecteurs un intérêt plus vif pour les études sérieuses de l'histoire. Il est vrai que nous manquons encore de bons historiographes, bien que la critique soit parvenue à un haut degré de perfection, ce qui est toujours une condition essentielle de toute rédaction scrupuleuse des faits. Quant aux résultats qui naîtront de l'ardeur actuelle pour les recherches critiques, il est difficile de les prévoir. Il suffit de comparer les matériaux préparatoires

accumulés dans l'*Histoire du moyen âge* par Rühs, et dans les publications de *Léo* sur le même objet, et l'on pourra se faire une idée de la richesse des dix dernières années en excellens travaux sur la marche de la civilisation dans la vie des peuples. On a réussi à s'expliquer bien des problèmes de l'antiquité; partout on a fait des découvertes importantes, en envisageant les traditions des temps précédens sous tous les points de vue imaginables. La vraie vie intellectuelle, qui a fui des chaires de théologie, de philosophie, de politique, de droit et de belles-lettres, se concentra dans les écoles consacrées à l'enseignement de l'histoire.

Les sciences physiologiques et industrielles ont fait des progrès qui tiennent du merveilleux. Il n'y a que le seul élément spéculatif sur lequel elles reposent en dernier lieu, les mathématiques pures, qui soient restées stationnaires. Tout ce qui est pratique et expérimental a marché avec une rapidité surprenante. Les arts mécaniques et l'économie rurale ont même nécessité de nouvelles classifications des diverses branches qui en composent l'ensemble.

Terminons cette analyse par une observation digne d'attention. Une connaissance plus approfondie des lois de la nature a fait entrevoir à nos contemporains la possibilité rationnelle d'en faire l'application à la politique. Autrefois on se bornait à constater les expériences physiques plutôt comme un objet de curiosité, que pour en faire son profit dans les rapports sociaux. Il n'en est plus ainsi; tout ce que l'intelligence embrasse est passé au creuset de l'utilité publique et individuelle, et les nouvelles doctrines de statistique, d'économie politique, d'administration financière, sont une preuve palpable de la tendance positive des savans de nos jours.

Voilà comment l'expérience humaine, pour ainsi dire élaborée sur tous les types, a communiqué à l'immense majorité de la nation ce calme réfléchi qui caractérise au-

jourd'hui l'opinion publique en Allemagne. Le vertige des théories, après avoir atteint son point culminant dans les menées aristocratiques et sacerdotales de la compagnie de Jésus, s'est évanoui comme un songe. Ce ne sont plus ni les ruses de l'absolutisme, ni les déceptions républicaines qui influent sur les déterminations de la multitude; mais uniquement l'intérêt réel et l'utilité bien reconnue du but qu'on se propose. Dégoûté des fantômes d'une perfection idéale, le peuple pense avant tout à son avantage, et réfléchit modestement aux moyens les plus surs de réaliser le bien-être de l'individu comme celui de la société entière. La lutte des partis politiques se réduit ainsi à un petit nombre de questions économiques et administratives, dont la solution se trouve dans la sphère des choses praticables.

Archéologie.

GÉOGRAPHIE D'HOMÈRE.[1]

Les ouvrages sur Homère formeraient aujourd'hui une bibliothèque considérable ; cependant on écrit encore sur l'Iliade et l'Odyssée ; on écrira long-temps encore sur le prince des poètes : c'est que les beautés de ses grandes compositions sont devenues pour le monde civilisé de l'Occident le type de la perfection ; c'est que tout ce que nous possédons de chefs-d'œuvre de littérature et de monumens d'art, n'est qu'une sorte d'émanation du génie d'Homère.

Il en résulte qu'il est impossible d'avoir une opinion dans la littérature ou sur les arts, sans être remonté à la source, aux œuvres d'Homère. Quiconque n'est pas familier avec Homère, est plus étranger au culte des muses classiques que ne le serait au christianisme celui qui ignorerait l'Évangile, au mahométisme celui qui ne connaîtrait pas le Coran.

La domination d'Homère sera longue encore. Elle ne sera pas éternelle pourtant. Elle commence même à s'affaiblir un peu. Elle s'affaiblira toujours davantage à mesure que la littérature de l'Orient se fera plus de partisans dans l'Europe déjà divisée sur la question du classicisme hellénique et du romantisme universel. Cependant l'Europe et l'humanité civilisée ne quitteront le créateur de l'hellénisme qu'après l'avoir étudié encore pendant des siècles : et telle est la beauté du monde qu'il a conçu, tel est le charme qu'il a su répandre sur l'ensemble de la vie héroïque et religieuse que trace son inimitable pinceau, qu'après l'avoir déserté on reviendra

1 *Völker*, *Ueber Homerische Geographie und Weltkunde*, 8.°, *mit* 1 *Charte*. *Hannover*, 1830. Prix : 3 fr. 50 c.

à ses simples, à ses suaves et délicieux tableaux. Tant qu'il y aura du goût et du sentiment dans l'ame d'un homme, Homère sera apprécié.

Un charme particulier s'attache à la manière dont il conçoit le monde, le ciel, la demeure de ses dieux, le séjour des peuples dont le bruit est parvenu à ses oreilles; la terre, les mers et l'océan qui l'entourent; les lieux où vont les morts, les champs élysées et le tartare. Et pour qui les idées primitives du peuple le plus spirituel de l'antiquité sur d'aussi grands sujets; pour qui ces idées antérieures à la philosophie des écoles, aux calculs des géomètres et à l'analyse des physiciens; pour qui ces idées qui portent avec elles la grandeur et la puissance des inspirations primordiales n'auraient-elles pas un prix inestimable? La science est précieuse, sans doute, mais elle est le fruit de la sueur, le produit de la recherche, le salaire de mille abnégations; elle est le résultat d'un changement immense survenu dans la vie première de l'homme, et elle opère un changement universel dans l'homme, dans ses affections, dans sa foi, dans ses tendances. L'état de la science est l'âge de la raison; mais l'état antérieur est l'âge d'or; l'un de ces âges a plus de lumières; mais l'autre est celui d'un enchantement dont la tradition ravit encore les imaginations les plus froides. Homère est le chantre de cet âge; il est désormais tout cet âge: car hors de lui, il n'en existe plus rien, et rien n'en reviendra plus parmi les hommes.

On connaît les anciens ouvrages sur Homère, ceux de Feith surtout, ceux des plus célèbres philologues hollandais, anglais et français. Dans les derniers temps, plusieurs savans d'Allemagne se sont occupés du monde connu d'Homère. Heyne, Voss, Uckert, Schlegel, Grotefend, Thiersch, Zeune, Spohn, Nitzch, Buttmann, Passow, Solger, en ont écrit, les uns avec plus d'abondance que les autres, tous avec érudition. Le plus remarquable de ces écrits est celui

de Voss, *Alte Weltkunde*, auquel il faut joindre les ingénieuses *Lettres sur la mythologie* du même auteur.

Personne plus que l'exact interprète d'Homère, personne plus que le poète Voss, n'était appelé à faire comprendre Homère. L'ouvrage de Vœlcker, dont nous rendons compte, est pourtant dirigé contre le système de Voss; mais c'est avec un respect profond pour son grand prédécesseur que le nouvel interprète d'Homère expose ses idées. Quelquefois il avoue avec une parfaite candeur, qu'après avoir fait de longues recherches dans des vues contraires, il a fini par se ranger sous les drapeaux du maître.

M. Vœlker n'est pas non plus un novice dans Homère. Il a publié naguère un petit traité fort curieux sur l'ame et son immortalité, son ombre ou son idôle parvenue dans les champs élysées. Son nouvel écrit atteste un nouveau degré d'intimité avec Homère. Il y a plus : il communique cette intimité à ses lecteurs; il les familiarise surtout avec le principal théâtre de l'Odyssée, l'île d'Ithaque, sur laquelle Schreiber vient de réunir tout ce que les anciens et les modernes avaient dit jusqu'à lui de plus remarquable, tant sous le rapport de la géographie que sous celui de l'histoire et des antiquités.

Le travail de M. Vœlker se divise en quatre parties principales, dans lesquelles il examine successivement les idées d'Homère sur *le ciel et l'Olympe*, sur *les quatre régions du monde*, sur *la terre*, *l'océan et les mers*, sur *les champs élysées et le tartare.*

Ces quatre parties seront pour nous les sujets d'autant d'articles, dans lesquels nous rendrons compte des opinions de M. Vœlker. Nous l'avouerons pourtant bien volontiers, nous eussions désespéré de pouvoir intéresser nos lecteurs aux sèches discussions de cet écrivain, si le grand nom d'Homère ne les couvrait de sa gloire, et si la brillante imagination du génie grec ne répandait une ineffaçable

magie sur chacune de ses conceptions. C'est d'ailleurs pour nous autres peuples d'occident, aujourd'hui si absorbés dans la vie artificielle d'une civilisation vieillie; pour nous autres savans, gens de lettres, gens de goût et amateurs de livres, devenus si étrangers par nos goûts, nos arts, nos études et toute notre existence citadine, à la magnifique apothéose que la pieuse antiquité avait vouée à la nature; c'est, disons-nous, une jouissance d'un autre monde que de revenir à cette haute antiquité.

Notre moderne prosaïsme (et notre poésie n'est elle-même que de la prose parée de quelques lambeaux anciens) n'a que deux ou trois épithètes pour le ciel, autant pour le soleil et la lune, pour les étoiles, la terre et les mers; dans notre foi saintement prescrite par l'Église et ses docteurs, une seule divinité réunit en elle tout ce que nous pouvons concevoir de perfections; toutes ces perfections sont celles du spiritualisme le plus simple, et le spiritualisme, loin d'être le fruit de la conscience religieuse des peuples, n'est qu'une sorte d'élaboration de nos écoles. A Dieu ne plaise que nous prétendions nous inscrire en faux contre ce système, poussé au plus haut degré d'unité et de simplification; à Dieu ne plaise que nous puissions méconnaître ce que sa forme sévère et chaste a de vérité et de grandeur; mais n'envisageant que le côté poétique de l'ancien polythéisme de la nature, et professant nous-mêmes le prosaïque rationalisme de nos jours, nous nous plongeons avec délices dans ce merveilleux monde de foi et de poésie qui jadis a existé si beau, et que le génie d'Homère a fait plus beau encore qu'il n'était en réalité.

Le ciel, l'Olympe, le soleil, la lune, les étoiles, l'aurore et le crépuscule de la croyance populaire, d'après l'Iliade et l'Odyssée.

On confond sans cesse le ciel et l'Olympe, on prend indistinctement l'un ou l'autre pour la demeure des dieux. C'est une erreur. D'après Homère, c'est l'Olympe, ce n'est pas le ciel qu'ils habitent; le ciel et l'Olympe ne sont jamais synonymes. L'Olympe est une montagne, le ciel n'en est pas une. L'un et l'autre sont caractérisés par des épithètes qui leur conviennent; mais elles ne sont jamais communes à l'un et à l'autre. Le ciel est *parsemé d'astres*, *vaste*, *d'airain*, *d'un airain immense*, *de fer*[1], c'est-à-dire immuable, impérissable, dans le sens de Pindare, qui nous dit aussi ces admirables paroles :

« C'est la même race que celle des dieux et des hommes. Nous vivons nés de la même mère; mais le pouvoir nous distingue, et c'est là notre néant; cependant dans le ciel d'*airain* sont des demeures éternelles.[2] »

Homère parle même d'un *esprit de fer*[3], et l'on voit bien que cette expression est une image.

Quant à l'Olympe, Homère le distingue clairement du ciel. Il le dit *plein de neige*, *couvert de neige*, *à plusieurs cimes*, *à plusieurs vallées*, *haut*, *élevé*, *éclatant de lumière*, *pointu*.[4]

Une seule épithète est commune au ciel et à l'Olympe; mais elle ne tire pas à conséquence, c'est celle de *grand*.[5]

Il serait pourtant, on le dirait, tout simple de placer

1 ἀστεροεις, εὐρυς, χαλκεος, πολυχαλκος, σιδηρεος.

2 Nem., VI, 6.

3 Iliad., XXII, 357.

4 ἀγαννιφος, νιφοεις, πολυδειρος, πολυπτυχος, μακρος, αἰπυς, αἰγληεις, ἀκρος.

5 μεγας.

les dieux dans le ciel, plutôt que sur une montagne. L'idée qui sert de base à cette objection est moderne. Les anciens, avec leurs sentimens d'admiration et d'adoration pour la nature, trouvaient fort convenable pour les dieux le séjour de ces mystérieuses hauteurs qui les élevaient au-dessus des mortels. Ils auraient craint, en les ôtant de la terre, de les ôter à l'homme. Loin de se faire ce tort, ils leur donnaient au contraire un corps humain et des demeures terrestres. Dans les croyances de tous les peuples, le mont où résident les dieux est le premier et le plus auguste de leurs sanctuaires.

Pour les Grecs d'Homère, c'est le mont Olympe sur les confins de la Macédoine et de la Thessalie. La plupart des dieux grecs sont des dieux olympiques, et leurs premiers pontifes furent les chantres sacrés de la Piérie, dont les disciples se répandirent de tous côtés, et firent triompher des divinités qui peut-être n'étaient pas celles des temps primitifs.

L'Olympe d'Homère est une montagne à plusieurs cimes et à plusieurs vallées; c'est la pointe la plus élevée, celle qui passe dans le ciel même, qu'habitent les dieux, et c'est pour cela que les Aloïdes, voulant escalader la dernière hauteur, imaginèrent d'entasser le mont Ossa sur la première des élévations qu'ils purent atteindre, et que, pour être au niveau des dieux, ils transportèrent sur l'Ossa le Pélion.

On pourrait calculer cette hauteur, si la physique et la géométrie avaient eu envie d'appliquer leurs instrumens à la mythologie des poètes. Vulcain, précipité du ciel par son père, n'arrive à terre qu'après une chute qui dure tout un jour.[1] Il n'est pas d'élève de Newton qui ne fût à même de mesurer la hauteur de l'Olympe d'après cette donnée, en prenant un moyen terme pour la pesanteur du corps de Vulcain.

1 Iliad., I, 591.

Mais c'est aux poètes, ce n'est pas aux physiciens qu'il appartient d'entendre Homère. D'après une autre indication, la hauteur de l'Olympe, qui s'élève de toute la distance de la terre au ciel, équivaut à la distance qui sépare le tartare de la terre[1]. C'est encore une fiction, quoique article de croyance. Le fait prosaïque est que l'Olympe d'Homère, l'Élimbo des Grecs modernes, le *Samavat Evi* (demeure des célestes) des Turcs, n'a que 1017 toises d'élévation.[2]

C'est sur le sommet de ce mont qu'Homère place les palais des dieux; ils y forment toute une cité. La demeure du chef renferme la grande salle d'assemblée[3]. Les dieux supérieurs se tiennent ordinairement sur ces hauteurs; ils forment la famille, le conseil permanent de Jupiter. Mais dans les occasions extraordinaires, ce conseil ne suffit pas, et les divinités secondaires sont appelées sur les cimes de l'Olympe.

« Du sommet de l'Olympe, dit Homère, Jupiter ordonne à Thémis d'assembler le conseil des dieux. La déesse obéit, et tous les immortels accourent à sa voix. Les fleuves, les nymphes des eaux, les nymphes des bois, montent au séjour du tonnerre; l'océan reste seul au fond des abîmes. Tous s'asseient sur des trônes, dont l'art de Vulcain orna le céleste palais.[4] »

Les divinités qu'il s'agissait de convoquer étaient celles des fleuves, les nymphes de la terre, et Neptune qui résidait dans ses mers.

Comme les grands de la terre, les grands de l'Olympe se trouvent souvent dans le palais de leur maître; mais ce palais n'est point dans le ciel, il n'est que sur l'Olympe: seulement on doit remarquer que le sommet de la mon-

1 Iliad., VIII, 16.
2 Kruse, Hellas, I, 266, 294.
3 ἀγορα. Iliad., VIII, 341, XX, 5.
4 Iliad., XX, 3.

tagne s'élève jusque dans le ciel, et que, sous ce rapport, on peut dire en poésie que Jupiter réside dans les cieux.[1]

Ce qui est pourtant plus exact et plus conforme à la foi poétique, qui elle-même a ses règles, c'est que Jupiter gouverne le ciel. En effet, dans le partage du monde le ciel échut au chef des dieux; il en dirige les phénomènes, rassemble les nuages, fait rouler le tonnerre, lance la foudre et les éclairs, envoie la grêle, la pluie et la neige. Il n'est pas de dieu plus affairé, plus accablé de soins et de soucis que Jupiter; Jupiter, à la tête des travaux, est malheureux comme un roi, les autres dieux, ses conseillers, sont heureux comme des princes. Aussi quittent-ils rarement leurs charmantes demeures qui s'élèvent sur l'Olympe, qui sont toujours qualifiées d'olympiennes; mais qui ne s'élèvent pas jusque dans les cieux, qui ne sont pas *uraniennes*, qui ne sont pas célestes.

« Aucun des autres dieux ne vivait en compagnie; ils étaient tranquillement assis chez eux, chacun dans son palais, sur les hauteurs élevées de l'Olympe.[2] »

Il est pourtant bien entendu que les époux y font ménage commun; Junon, la reine Junon, a son appartement dans le palais de Jupiter; les autres déesses, à plus forte raison, ont pour domicile celui de leur *mari*. Le Code civil des Français n'est pas plus positif à cet égard que le texte d'Homère.

A peine faudra-t-il dire que, d'après Homère, les muses, inférieures aux dieux, n'habitent non plus l'Olympe.[3]

Cependant Hésiode, tant la mythologie est changeante, assigne déjà aux filles de la mémoire une demeure plus élevée[4]. En cela le changement put s'opérer d'autant plus vite, que le langage d'Homère même se prêtait à la suppo-

1 Iliad., XIX, 3.
2 Iliad., XI, 75.
3 Iliad., II, 484, et trois autres passages.
4 Theog., LXII.

sition d'un séjour céleste. Non-seulement, dans ce langage, la cime de l'Olympe s'élève jusque dans les cieux; non-seulement Jupiter gouverne cette région, mais encore tout, dans les actions des dieux de l'Olympe, a écho dans les hauteurs célestes. Quand la sévère Junon fait toilette, ses parfums se répandent jusque dans le ciel; quand les dieux combattent dans les plaines de Troie, le bruit de leurs armes retentit jusque dans le ciel. Il y a plus : les portes de l'Olympe, c'est-à-dire les nuages qui ferment la cime de l'Olympe pour l'œil du mortel et qui la font confondre avec le ciel, sont souvent appelées les *portes du ciel* même.

On le voit, le passage des idées homériques à la croyance que les dieux n'habitent pas de montagne terrestre, que leur résidence est dans le ciel, était ménagé par Homère lui-même. Les couleurs avec lesquelles le chantre de la Grèce antique peint le séjour des dieux, durent contribuer à le faire transporter au-dessus de la région terrestre. En effet, Homère, en nous contant l'une des nombreuses courses de Minerve, de la plaine de Troie au palais olympique de son père, dit « que jamais l'orage n'a ébranlé ce palais, que ni la pluie, ni la neige ne l'ont jamais couvert de leurs humides vêtemens. Une clarté sans nuage, un éternel éclat est répandu sur ces hauteurs, et un jour comme l'autre les dieux y coulent leur bienheureuse existence.[1] »

Des tableaux aussi purs, aussi différens de ce qu'offrent les plus belles hauteurs de la terre, obligèrent bientôt les Grecs à dépouiller l'Olympe de ses habitans et à les porter au ciel. D'ailleurs Homère, avec cette insouciance propre aux poètes qui comprennent le sens de leurs figures, avait dans un autre passage parlé de l'*Olympe couvert de neige*, de *l'Olympe enveloppé de nuages*, des *dieux siégeant dans des nuages*, d'un *ciel dans les nuages et l'éther*[2]. Dès-lors

1 Odyss., VI, 41.
2 Iliad., XV, 192.

l'Olympe ne pouvait plus convenir pour la résidence des dieux.

Cependant ces neiges, ces pluies, ces nuages, sont en effet une de ces inconséquences qui choquent les critiques, mais qui ne choquent pas le peuple.

Peut-être devaient-elles pourtant choquer le poète qui distingue avec tant de soin le *subtil éther*, l'*atmosphère des dieux*, de l'*air grossier* que respirent les mortels. En effet, autant il met d'exactitude à nous informer toutes les fois que ses dieux se restaurent, qu'ils mangent de l'*ambroisie* et boivent du *nectar*, autant il s'applique à nous faire savoir que le seul *éther* est digne de former l'atmosphère des immortels.

Telle est sous ce rapport la délicatesse, j'allais dire la sainteté du dogme populaire, qu'on est presque étonné qu'il n'y ait pas aussi deux soleils et deux lunes, et deux classes d'étoiles, comme il y a deux espèces d'air, l'une pour les dieux, l'autre pour les hommes.

Au surplus il y a sur le soleil, la lune et les étoiles des croyances assez riches, assez multipliées, pour que la poésie ait lieu de s'en contenter.

Le soleil est d'abord objet physique, phénomène de cosmologie; il est ensuite personnage mythologique, divinité présidant à une famille assez nombreuse.

Phénomène céleste, foyer de lumière, le soleil, à son lever, quitte l'océan ou le *très-beau-lac* [1], ce qui semble indiquer une sorte de baie spacieuse; car l'océan, suivant le peuple d'Homère, est un fleuve, une bande d'eau courante, qui entoure la terre, ce n'est pas une mer dans notre sens. Continuant sa marche, *hélios* s'élève au ciel, dans la pure région de l'*éther*, se trouve à midi au milieu de la voûte céleste, dans le zénith à prendre en Grèce; il passe après midi dans l'hémisphère méridional, revient le soir

1 *περικαλλεα λιμνην.* Odyss., III, 1.

sur la ligne de son départ, s'abaisse vers la terre, et plonge enfin dans l'océan pour terminer la carrière du jour.[1]

Il est bien entendu que cet océan est l'océan occidental, cette région d'obscurité (ζοφος), où *la nuit et le jour, marchant l'un près de l'autre, se saluent en dirigeant leur course autour du seuil d'airain. Quand l'un descend, l'autre déjà quitte la porte, et jamais ils ne sont réunis dans le même intérieur.*[2]

Le soleil plonge dans l'océan occidental en terminant la carrière du jour. Il recommence celle du lendemain en sortant de l'océan oriental. Comment arrive-t-il là? Est-ce en traversant le tartare ou en passant sous la terre? C'est ce qu'Homère ne veut pas dire; c'est une question que l'astronomie populaire n'avait pas résolue de son temps. Mais la tradition y suppléa plus tard, et le soleil désormais fit ce trajet dans un vaisseau ou dans une coupe.

En se couchant dans l'océan, le soleil franchit des portes; ce sont celles de la nuit occidentale, ζοφος. L'imagination de quelques écrivains a créé des portes ouvrant au soleil et aux dieux l'intérieur du ciel d'airain, les unes à l'occident, les autres à l'orient. C'est là de l'imagination en pure perte; ces portes n'ont jamais existé pour le Grec des temps anciens.

Le soleil, si beau, si pur en Ionie, sur les mers de la Grèce, dans la Grèce même, a naturellement les épithètes les plus magnifiques. *Il est infatigable, le flambeau de tout, les délices des hommes, leur salut, la splendeur* (φαεθων), *etc.*

En sa qualité de dieu, il est le fils d'Hypérion[3], le Titan; il est le frère de la lune (*Séléné*) et de l'aurore (*Eos*); il est l'époux de *Persé* (la brillante), fille de l'océan; deux

1 Iliad., VIII, 485.
2 Hesiod., Théog., 741.
3 Qui franchit ὑπερ ιων.

de ses enfans, Aëtès et Circé, sont établis, l'un dans l'océan oriental, l'autre dans l'occident.

Rarement l'inépuisable fécondité de la foi populaire a permis aux poètes de déterminer tout *bourgeoisement*, tout légalement les familles des immortels. D'ordinaire elle enrichissait les familles de ses dieux favoris de toutes sortes d'additions. Elle donna aussi quelques enfans de plus à Hélios. De Nérée il eut deux nymphes : cette Phaétuse et cette Lampétie, qui gardaient en Sicile les troupeaux de leur père, sur lesquels les malheureux compagnons d'Ulysse, suivant Homère, portèrent leurs mains sacriléges, malgré toutes les promesses contraires qu'ils avaient données à leur chef.

Hélios, outre l'île de Trinacrie qui lui était consacrée, avait des temples, recevait des sacrifices, était adjuré dans les sermens, *comme voyant tout et entendant tout*. Il ne décelait pas tout; mais on sait qu'il ne fut pas toujours discret, qu'il dénonça Mars et Vénus à l'époux outragé. Dans l'Odyssée, il menace d'aller éclairer le sombre tartare[1]. Il n'était pourtant, au temps d'Homère, pourvu ni de chevaux, ni d'un char; du moins ce poète n'en parle pas. Mais il paraît qu'à force de parler des superbes coursiers aux pieds d'or et des chars magnifiques des autres dieux, Homère a fait naître ou a développé l'opinion que le soleil aussi avait son char et ses chevaux. Dans les hymnes attribuées à Homère, on mentionne déjà ce char et ces chevaux[2]; mais il est certain que plus anciennement son père *Hypérion* (*qui passe dessus*) et sa mère *Théia* (qui court), voyageaient autrement, suivant les traditions populaires.

L'*avant-courrière* du soleil, cette aurore qui chez les peuples de *haute civilisation* ne joue plus guère de rôle, et qu'on ne voit plus figurer si ce n'est dans les beaux-arts, en jouait un très-grand dans cet âge poétique que nous peint Homère.

1 Odyss., XII, 1. vér. — 2 Hymne à Mercure, V, 69.

L'aurore est d'abord phénomène de la nature, et souvent phénomène dans un sens très-étendu, embrassant toute la matinée et en général la partie éclairée du jour, la journée; elle est ensuite personnage étymologique.

Comme l'un des plus beaux phénomènes de la nature, l'aurore a des épithètes charmantes; on connaît celle *aux doigts de rose*, qui, malgré sa beauté, nous surprend un peu dans nos modernes imitations. En grec, cette épithète est d'une seule pièce, est délicieuse, est de la plus douce harmonie, ῥοδοδάκτυλος ἠώς. D'autres sont peut-être moins gracieuses; elles sont remarquables encore; l'aurore est belle, *divine*, *elle a un beau trône*, *un trône d'or*, *de belles tresses*, *un manteau de safran*, *rayonnant*, *matinal*, *etc.*[1]

Personnage mythologique et déesse, l'Aurore est l'épouse de Tithon, et Memnon est son fils. Il en est cependant de son histoire, je veux dire de sa fable, comme de celles des autres divinités; l'Aurore a eu de ces Amours clandestines, qu'on pourrait appeler des Amours des dieux. Dans sa passion elle enleva Orion, dans son inconstance elle enleva encore le beau Clitus.[2]

Plus riche que le maître dont elle précède le lever, elle a des chevaux déjà *au temps d'Homère*. Ces coursiers se nomment Lampos et Phaéthon, *le brillant* et *l'éclaireur*. En sa qualité de déesse elle a une maison et des chœurs en occident.[3]

Ce déplacement peut surprendre. Il ne surprenait pas la haute antiquité. Les divinités des eaux, les nymphes des fontaines et la nuit elle-même, se rendaient bien sur l'Olympe, Hélios visitait les enfers; les vents allaient se régaler auprès de Zéphyre.

Au gré du peuple ce n'était pas encore assez sur le compte

1 ἐυθρονος ἐυπλοκαμος, κροκοπεπλος, φαεσιμβροτος, χρυσοθρονος.

2 Odyss., V, 121; XV, 250.

3 Odyss., XII, 3. Vér.

de l'Aurore : Hésiode en rapporte davantage. Elle est fille d'Hypérion et de Théia, sœur d'Hélios et de Séléné, épouse d'Astraios, mère de Zéphyre, de Borée, de Notus, de Lucifer, de Memnon, d'Émathion, de Phaéton. Hésiode lui connaît aussi un amant de plus qu'Homère.[1]

L'Aurore qui précède le soleil, pour annoncer son apparition, est précédée elle-même d'Éophoros et de Lucifer qui annonce sa venue. Elle se confond bientôt avec Hélios, et la question de son retour à l'Orient s'évanouit ainsi d'elle-même.

La lune, chère au monde moderne, au monde romantique surtout, offrait moins de charmes à la classique antiquité, qui ignorait et ce doux mysticisme et cette tendresse profonde et cette suave mélancolie, qu'aux ames romantiques inspire le pâle flambeau de la nuit. Homère, dans l'Iliade, se borne à mentionner son coucher dans l'océan. Les hymnes homériques en parlent un peu plus.[2]

Le brillant Sirius, cet Anubis, qui est après *Amoun* la principale clef de la mythologie égyptienne; le bel Orion, ce chasseur qu'enleva l'Aurore, et qu'Ulysse vit aux enfers, poursuivant les objets de sa vive passion, intéressaient bien plus le poète des traditions populaires. Il en parle souvent, et place Orion sur le bouclier d'Achille[3], dont la description est l'un de ses chefs-d'œuvre. Le Sirius est mentionné avec le même intérêt.[4]

Toutes les étoiles, à l'exception de la grande ourse que l'Iliade et l'Odyssée dispensent formellement de cette règle, sortent de l'océan à leur lever et finissent par se coucher dans l'océan. C'est une idée qu'Homère n'eût pas voulu enlever à ses contemporains; elle le charmait; l'imagination du Grec était ravie d'une fin de carrière aussi douce,

1 Théog., 371, 984.
2 Hymne II, 99.
3 Iliad., XVIII, 482.
4 Iliad., XXII, 317.

aussi séduisante. Il faudrait être astronome fanatique pour blâmer le poète sous ce rapport. Quant à nous, nous serions plutôt tentés d'envier à son siècle le bonheur avec lequel il se contait le mystère du lever et du coucher des étoiles. Mais si nous nous livrions à une fantaisie de ce genre où s'arrêteraient nos poétiques regrets et nos douleurs imaginaires?

J. M.

(La suite à un prochain numéro.)



Médecine.

LETTRES

Écrites de Russie et de Pologne sur le Choléra-Morbus.[1]

PREMIÈRE LETTRE.

Saint-Pétersbourg, le 29 Septembre 1830.

La maladie importée de la Perse dans les provinces frontières de la Russie, et qui s'est répandue depuis épidémiquement, sous le nom de *choléra-morbus*, s'est montrée jusqu'ici tout-à-fait semblable, pour les principaux symptômes, à celle qu'on désigne sous ce même nom dans l'Inde.

On est subitement atteint de vomissemens et de diarrhée, qui deviennent bientôt mortels, si l'on n'a pas de prompts secours, ou lorsque le corps n'est pas assez fort pour faire naître une crise favorable.

L'invasion en est marquée par le refoulement du sang vers le cœur et les gros vaisseaux. Les extrémités deviennent froides, les forces s'éteignent, la connaissance se perd, il survient des vomissemens de sang caillé au milieu des crampes les plus douloureuses.

1 Les deux premières de ces lettres, quoique anciennes, ne manquent pas d'intérêt, en ce qu'elles donnent l'historique de la manière dont le choléra s'est introduit en Russie, et qu'elles font connaître comment cette maladie a été envisagée et traitée par les médecins de ce pays.

La troisième a le piquant de la nouveauté, et, ce qui est plus important, elle renferme l'annonce d'un remède mis en usage pour la première fois contre cette maladie par le docteur Léo, dont l'emploi a été suivi du plus grand succès. Nous avons pensé qu'on ne pouvait mettre trop d'empressement à la publier en France.

D'après cela, ce n'est pas tant une inflammation qu'une altération de l'organisme intime, comparable à l'effet d'un poison, particulièrement de l'acide hydrocyanique, produisant rapidement une sorte de décomposition, de dissolution du sang. A l'ouverture des cadavres, la *rate* et le *foie* sont entièrement altérés, ramollis, et les intestins dans une sorte de dissolution, comme dans les cadavres des personnes qui ont été tuées par la foudre ou empoisonnées par l'acide prussique.

Si les secours sont assez prompts pour arrêter le refoulement du sang et sa décomposition, et pour maintenir sa circulation et tous les efforts de l'organisme vers la périphérie, le malade est sauvé, et il se rétablit promptement. Une saignée, dans les premiers momens, des bains chauds, les vésicatoires et d'autres irritans externes, secondés par des médicamens fortifians, ont été employés jusques ici avec succès. — Leur utilité explique l'efficacité de quelques moyens simples dont on a eu l'idée à la campagne, faute d'autres, telle que l'application de draps trempés dans l'eau bouillante, l'emploi du *knass* chaud, sorte de petite bière blanche, dont les paysans russes font un usage habituel.

Les médecins anglais, dans l'Inde, regardent la maladie comme inflammatoire, et la combattent par des moyens rafraîchissans, même par la saignée; tandis que les médecins espagnols, qui lui trouvent beaucoup d'analogie avec la fièvre jaune, la traitent avec des médicamens fortifians, et considèrent la saignée comme mortelle.

Le traitement adopté jusques ici par les médecins russes, se compose de ces deux méthodes; au reste, il est extrêmement probable que le climat modifie une même maladie de manière à forcer de modifier aussi les moyens les plus propres à la combattre. Dans tous les cas, le choléra est d'une nature si particulière, que, malgré les efforts des médecins anglais et les sacrifices considérables que la Com-

pagnie des Indes a faits depuis quelques années, il n'a pas été possible, jusqu'à présent, de l'apprécier au juste, et que, si on a réussi par-ci par-là, dans le traitement employé pour la combattre, il faut avouer qu'on ne connaît pas encore un remède déterminé et efficace contre ce terrible mal.

Le succès du traitement pourrait bien dépendre du moment où on applique les secours; si c'est avant le développement du principe dissolvant ou après? ce qui expliquerait pourquoi les mêmes moyens ont eu des résultats tout opposés. Une saignée, au moment où la circulation du sang pourrait être encore plus fortement excitée et amener des désordres plus graves, sauve la vie; tandis que cette même saignée accélère le moment fatal, lorsque la décomposition a commencé. Les moyens préservatifs contre cette maladie sont : de la modération dans le régime, le soin de ménager les forces de la vie, d'éviter tout ce qui affaiblit et qui disposerait ainsi à l'action dissolvante du poison : ces moyens servent aussi à résister contre le mal, lorsqu'on en est atteint. Les corps dont les humeurs sont altérées ou qui portent un autre germe de maladie, sont plus susceptibles de contagion et guérissent rarement.

Une question essentielle qui est restée jusques ici encore indécise, est de savoir si la maladie est réellement contagieuse? Dans l'Inde, on a l'opinion qu'elle n'est qu'épidémique; on croit avoir observé qu'elle se répand par l'air, et on fonde cette opinion sur la remarque qu'elle suit une marche directe, particulièrement le cours des fleuves; que souvent elle a épargné des lieux placés entre d'autres où elle avait fait des ravages, et que beaucoup de personnes n'en étaient pas atteintes parmi celles qui étaient en communication non interrompue avec les malades. On prétend aussi avoir observé que les contrées de montagnes, où l'air est plus pur, sont restées exemptes de l'épidémie.

Les médecins russes agirent d'abord d'après ce principe, qu'ils puisèrent dans les ouvrages anglais ou dans l'expérience de quelques médecins qui avaient été dans l'Inde, et ne s'occupèrent, à très-peu d'exceptions près, que des moyens curatifs de la maladie. Dans les nouvelles qu'ils en donnèrent d'abord, on voit qu'ils ne la considéraient que comme épidémique. Mais une appréciation plus juste de sa marche et de la manière dont elle a éclaté dans la plupart des lieux, conduisit à une conclusion toute opposée. Une commission de santé, composée entre autres des principaux médecins de la capitale, décida, à la majorité de neuf voix contre une, que la maladie était contagieuse, et qu'elle ne se distinguait de la peste qu'en ce que celle-ci est nécessairement contagieuse, tandis que le choléra ne l'est qu'accidentellement, quoique dans la plupart des cas.

Parmi les faits qui conduisirent à cette conclusion, que nous tirons de l'instruction publiée par le gouvernement, nous signalerons ceux-ci:

1.° Il a été prouvé que dans une ville du district du petit Don, dont la population est à moitié russe et à moitié tartare, la maladie ayant fait invasion dans la ville tartare, dont la plupart des habitans en périrent, le magistrat de la ville russe réussit à en préserver ses administrés, en interdisant toute communication avec la ville tartare.

2.° La plus grande partie de la population de Tiflis étant sortie de la ville et s'étant dispersée dans des lieux plus élevés, y répandit la contagion et la mortalité.

3.° Lorsqu'on vint sur les traces de l'introduction de la maladie dans la ville et le gouvernement d'Astracan, on découvrit que la contagion provenait d'un cadavre; les personnes qui l'avaient touché en furent atteintes les premières. Ce cadavre avait cependant été jeté à la mer de dessus le bord d'un vaisseau, bien loin des lieux où il avait été recueilli.

4.° On a suivi les traces d'un soldat qui avait déserté

de Gourliew, dans le gouvernement d'Orenbourg, pour échapper à la maladie, lequel, sans être malade lui-même, en avait répandu la contagion dans beaucoup de lieux. La commission de santé conclut de l'observation, que la maladie suit principalement la direction des routes, des fleuves, et de toutes les communications qui ont lieu entre les populations, que le mal se répand par contagion. Ainsi, en ce moment, le gouvernement s'occupe principalement de séquestrer les contrées où la maladie règne, et d'empêcher que le cercle où elle fait ses ravages ne s'agrandisse; mais l'étendue des provinces russes, le rayon considérable que la maladie a déjà parcouru, et la difficulté de prendre des mesures régulières dans un pays comme la Russie, rendent cette entreprise colossale. On espère que le froid de l'hiver en arrêtera les progrès.

DEUXIÈME LETTRE.

Saint-Pétersbourg, le 12 Octobre 1830.

Plus la maladie, à la fois épidémique et contagieuse dont nous avons parlé dans notre lettre du 29 Septembre, s'approche de la capitale, plus elle se répand, plus le danger augmente, et plus elle devient l'objet des recherches médicales.

Toutes les nouvelles qu'on reçoit des provinces, l'histoire circonstanciée de la marche qu'elle a suivie chez quelques malades, les observations faites sur les cadavres, sont communiquées à un comité de médecine et sont l'objet de ses délibérations journalières. Il n'est plus douteux que cette maladie ne soit le choléra-morbus de l'Inde, dont les symptômes se montrent toujours tels que nous en avons donné le tableau dans notre première lettre du 29 Septembre. Les médecins croient devoir persister dans leur traitement, qui consiste dans l'usage de la saignée, des bains chauds et

des irritans externes les plus forts, auxquels ils ajoutent l'emploi du calomel et de l'opium à forte dose. L'opinion que les secours doivent être prompts avant que la corruption du sang puisse avoir lieu, si l'on peut s'exprimer ainsi, se fortifie chaque jour davantage. Plus tard il n'y a qu'une très-forte constitution ou des circonstances particulières qui puissent amener une crise salutaire.

Le général prince Dolgorouky, atteint de cette maladie à Tiflis à son retour d'une ambassade en Perse, fut sauvé par un médecin anglais. Il résulte du traitement détaillé de sa maladie, dont il a donné connaissance au public, qu'une forte excitation a pu seule le conserver à la vie, et qu'il a fallu employer les médicamens les plus actifs pour la produire au milieu de toute absence de sentiment et d'une sorte de stupeur, dans laquelle la violence du mal l'avait plongé.

Il paraît certain que la contagion n'est pas transmise par l'air, mais qu'elle se porte d'un lieu dans un autre par les rapports des populations. Il n'est pas prouvé, jusqu'à présent, que les marchandises, les habits, puissent transporter la contagion, et cette question importe beaucoup pour déterminer, jusqu'à quel degré de sévérité on doit observer la quarantaine; mais si l'on admet, ce dont on ne peut pas douter, qu'elle se répand par les relations des hommes, il faudra encore ajouter, qu'il n'est pas nécessaire qu'un homme affecté de la même maladie en touche un autre pour que celui-ci la communique; mais que l'air apporté par un homme paraît pouvoir conserver et répandre immédiatement le poison. On est conduit à cette opinion par les observations suivantes :

1.° Le principe contagieux enveloppe le corps humain de telle sorte, que la couche d'air qui le touche immédiatement en est chargée, et le transmet à d'autres corps, avec lesquels elle est mise en contact.

2.° Il n'a pas besoin conséquemment d'un attouchement immédiat des malades ou des personnes infectées pour produire son effet délétère.

3.° Ce principe contagieux pourrait probablement se communiquer par les objets ; mais seulement lorsqu'ils ont touché immédiatement la peau, et qu'ils sont de nature à conserver la matière contagieuse avec la chaleur et les vapeurs qui s'exhalent du corps.

Ainsi la nature contagieuse de la maladie se manifeste par cette circonstance, qu'elle peut se communiquer par l'air et la vapeur qui s'exhalent d'un corps infecté, et qui forment autour de lui une atmosphère empoisonnée. Son caractère épidémique se tire de ce que c'est de ce même air que la contagion tient la propriété de se répandre. Bien entendu que ces explications n'ont rapport qu'aux expériences acquises sur la manière dont la maladie s'est propagée dans les lieux où elle n'existait pas encore ; mais lorsque la mortalité exerce ses ravages sur une population réunie dans une étroite localité, l'air transmet la contagion, et celui des maisons abandonnées par la mortalité en reste infecté et surchargé. Si ces suppositions sont justes, comme c'est l'opinion unanime des médecins, les différences entre cette maladie et la peste d'Orient sont essentiellement, que celle-ci se communique seulement par le contact, soit d'un corps animé, soit d'une chose qu'aurait touchée un pestiféré et qui aurait pu se charger de la matière contagieuse, et qu'un pareil contact communique immanquablement la maladie. Le choléra-morbus au contraire peut se propager par le contact de l'air infecté ; mais il n'en résulte de maladies que dans la plupart des cas et suivant les dispositions individuelles. Les personnes qui sont très-saines et bien portantes, sont très-peu susceptibles de prendre le mal, dont le développement est favorisé par une disposition à l'inflammation du sang; aussi a-t-on observé que les hommes qui sont dans la force

de l'âge sont plus exposés à la maladie, tandis que les vieillards sont moins susceptibles de la contagion.

Un des caractères qui distinguent cette maladie et qui tient principalement à sa nature épidémique, se tire de son développement et de sa durée; lorsqu'elle se manifeste dans un lieu où elle n'a pas encore paru, on la voit croître avec plus ou moins de violence jusqu'à un certain degré, puis diminuer et s'éteindre. Ainsi on a reçu de plusieurs provinces, et nommément de celle d'Astracan, où elle a fait le plus de ravages, des nouvelles que le mal y a cessé entièrement; tandis qu'on ne peut méconnaître sa tendance à s'étendre vers le nord, et en général dans des contrées qui ont été exemptes jusques ici de ses dévastations.

Combien les périodes de développement et d'augmentation durent-elles? L'épidémie une fois éteinte, disparaît-elle entièrement, ou bien reviendrait-elle après un certain temps? Les opinions ne sont pas d'accord à cet égard.

Je répéterai, qu'en général la maladie ne suit dans son invasion aucune direction déterminée; que les localités où l'on a adopté des mesures sanitaires pour interdire toute relation au dehors, s'en sont préservées; tandis que la contagion étendait ses ravages autour d'elles; qu'il est conséquemment possible de la cerner. Remarquons, enfin, et cette observation est bien rassurante pour les populations du centre de l'Europe, que son caractère meurtrier paraît s'affaiblir à mesure qu'elle s'éloigne de l'Orient.[1]

(*Inland.*)

1 A Moscou, qui a 260,000 habitans, on comptait depuis l'invasion du choléra jusqu'au 17 Novembre 1830, 7328 personnes atteintes de cette épidémie; 3959 avaient succombé; 2471 s'étaient rétablies, et 898 étaient encore malades.

TROISIÈME LETTRE.

Extrait d'une lettre particulière écrite de Varsovie par le D.r Léo.

A peu d'exceptions près, l'approche du choléra, cette peste de l'Asie, répand partout la crainte et l'effroi. Dès le moment où cette maladie s'est montrée chez nous, j'ai conçu et je n'ai pas abandonné un instant la pensée de consacrer ma vie pour enrichir la science, dont le but doit être le bien de l'humanité, par de nouvelles expériences.

Quelle satisfaction n'ai-je pas de pouvoir déjà donner l'assurance à ceux qui ne connaissent pas encore cette maladie par leur propre expérience, que j'ai acquis la conviction, qu'elle ne se répand pas aussi généralement qu'on l'a craint; que des mesures bien entendues pourraient peut-être l'éloigner entièrement; que certainement elles en borneraient la marche; qu'elle attaque seulement les personnes qui y sont disposées par des rapports intérieurs ou extérieurs [1]; qu'elle se manifeste tout autrement que la peste d'Orient; et, enfin, ce qui doit tout-à-fait tranquilliser, qu'on peut la traiter avec sécurité et la guérir!

Ayant observé que la méthode employée jusqu'à ce jour contre le choléra était sans succès, que les émissions sanguines, utiles dans quelques cas particuliers chez des personnes jeunes et robustes, pouvaient aider à la guérison, sans y suffire cependant; que le calomel est sans effet; que l'opium à petites doses n'est d'aucun secours, et qu'à haute dose il peut causer promptement la mort comme un poison, ou l'amener lentement par suite de l'épuisement des forces, j'ai introduit dans la pratique de cette maladie, après une

1 Le D.r Léo entend sans doute par les rapports extérieurs, les circonstances dans lesquelles chaque individu se trouve placé, relativement au logement, aux vêtemens, à l'air qu'il respire, etc.; et par les rapports intérieurs, le tempérament, l'âge, les forces ou l'épuisement, etc., de l'individu exposé à la contagion.

exacte appréciation de sa nature, un moyen qui joint à l'action bienfaisante de calmer les crampes que possède l'opium, celle d'avoir une influence spécifique sur le plexus solaire, d'agir comme sédatif de ce système nerveux épigastrique, sans produire les inconvéniens du narcotisme. Ce moyen est le sous-nitrate de bismuth (appelé improprement oxide blanc de bismuth), que j'ai employé à fortes doses, proportionnées à la violence du mal, avec le plus heureux succès. Il est trop important pour que je ne fasse pas connaître sans délai au public la manière dont j'en fais usage, réservant de publier plus tard, dans un traité particulier, les détails de mes recherches sur la nature de l'épidémie qui règne ici; détails qui ne pourraient être bien saisis que par des médecins. Je fais donner au malade, sans autre préparation, trois à quatre grains de magistère de bismuth toutes les deux heures, et aussi long-temps que les vomissemens et la diarrhée continuent, que la chaleur n'a pas reparu aux extrémités, et que la sécrétion des urines n'est pas convenablement rétablie. Le traitement est favorisé par des boissons chaudes; on couvre modérément le malade, et quand je soupçonne une complication gastrique, j'ajoute à chaque prise de bismuth trois grains de racine de rhubarbe. Chez les jeunes sujets je fais précéder l'emploi des poudres, quand cela est possible, d'une saignée de six à huit onces, afin de prévenir les congestions de sang sur les organes intérieurs. Lorsqu'il y a de vives douleurs dans la région de l'estomac, j'y fais placer de douze à seize sangsues. Dans les cas où la maladie résiste, il est bon d'employer un sinapisme, ou, à sa place, d'appliquer sur le ventre et la poitrine un linge trempé dans l'esprit de vin et saupoudré de poivre finement concassé. On pourra aussi frictionner assidument les extrémités avec un mélange d'ammoniaque caustique une once, et d'esprit d'angélique composé quatre onces.

Les résultats de ce traitement sont si brillans, que la mortalité n'a plus de prise que sur les personnes très-âgées, ou sur celles qui sont énervées par d'autres causes, au point que je n'ai pas perdu un seul malade, dans ma division de choléra, durant les trois dernières semaines.

(*Allgemeine Zeitung*.)



Nouvelles et Variétés.

Lettre sur Alger, écrite par un Allemand.

Si, dans la saison actuelle, on circule dans les rues d'Alger, il n'est pas rare d'être mouillé par une ondée soudaine; c'est en cela que consiste tout l'hiver du pays : du reste, nous avons toujours sept à huit degrés de chaleur, et souvent de terribles orages, qui se terminent par des torrens de grêle ou de pluie. Dans les beaux jours, les montagnes qui s'élèvent au loin et dont la cime est blanchie par la neige, forment un agréable contraste avec la plaine qu'éclaire un soleil brûlant. En général, on est ici à l'abri de la pluie; car la plupart des rues et ruelles sont voûtées, ou à peu près, le premier étage de chaque maison s'avançant ordinairement d'un pied et demi ou de deux pieds, de sorte que les deux files des maisons se touchent par en haut; par excès de précaution on peut d'ailleurs se réfugier dans un café: les cafés sont aussi nombreux ici que dans quelque ville de France que ce soit. Avant l'arrivée des Français, il y en avait dans les boutiques des coiffeurs; maintenant ils se sont considérablement multipliés. Les charlatans n'ont pas manqué; ici, comme dans leur patrie, ils ont décoré leurs cafés de noms éclatans. J'ai lu, par exemple, dans une baraque enfoncée dans le coin le plus sombre de la ville : au Soleil africain; ailleurs, où il y avait place tout au plus pour dix personnes : au Rendez-vous de l'armée d'Afrique. Depuis la révolution française nous avons aussi notre café Lafayette, de la Charte, des Trois couleurs, etc.

En général, les maisons d'Alger se transforment très-aisément en cafés; elles ont toutes une cour, environnée

d'une galerie qui s'appuie sur des colonnes, et à laquelle toutes les parties de la maison empruntent le jour et la clarté. Il est rare que la maison ait par devant une fenêtre, même petite. Presque toutes les maisons se ressemblent parfaitement : elles ont quatre longues chambres avec d'énormes portes aux quatre côtés de la cour et autant par dessus. Les maisons des riches se distinguent par leur grandeur, la beauté des statues de marbre qu'elles renferment, par des tapis fins et des sophas. Le toit forme une terrasse, qui n'était fréquentée auparavant que par les femmes, mais qui est devenue maintenant un lieu de promenade pour tout le monde; souvent on a le bonheur d'avoir une jolie voisine qui n'est plus cachée par son voile. Le samedi surtout les Juives richement parées, c'est-à-dire chargées d'or et de pierreries, sont visibles sur les terrasses; c'est là qu'on peut souvent commenter maint passage du troisième chapitre d'Isaïe avec plus d'exactitude que dans la plus savante chambre d'études d'Allemagne.

On se tromperait fort, si l'on parcourait le marché pour voir de jolies paysannes ou de charmantes revendeuses en négligé du matin; on n'y trouverait que des Bédouines et quelques négresses esclaves, des soldats et des vivandières aux traits ridés. L'attention s'en porte d'autant mieux sur les objets à vendre. Il est impossible de se figurer l'abondance des fruits délicieux qu'étale le marché. On y achète trois oranges pour un sou; on a pour le même prix quantité de figues, de dattes, de grenades, d'olives et d'amandes. Outre les figues communes, on trouve ici une espèce plus grande et plus succulente que les autres; on les appelle figues de Berbers. Il faut les manger vertes. Le marché est aussi pauvre en légumes que riche en fruits : on n'y voit que des oignons, du poireau, des ravonnets, etc.; tout le reste est apporté des îles de Majorque et de Minorque. On apporte le lait au marché dans des vaisseaux de cuir, et le bois néces-

saire seulement pour la cuisine est chargé sur des ânes et se vend à la livre.

Quelque temps après mon arrivée je fus invité à une soirée chez M. Bacri, le roi des Juifs, une des principales causes de la rupture du dey avec la France. Il habite une des plus belles et des plus spacieuses maisons d'Alger; la cour vaste, carrée et environnée de superbes colonnes, qui soutiennent la galerie supérieure, était remplie de domestiques juifs, d'esclaves nègres et négresses; les plus riches étoffes de l'Orient étaient disposées en sophas et en tapis le long de la galerie; les murailles sont tapissées du damas le plus fin. Lorsque j'entrai dans la cour, mademoiselle Bacri vint à ma rencontre; je la saluai à la manière des Arabes: au lieu de répondre à mon salut, elle me présenta un joli bouquet, composé de roses, d'hyacinthes et d'œillets, et me demanda en souriant, si je parlais l'arabe. Je lui dis qu'ouï, et je la remerciai des fleurs suaves qu'elle m'avait données; elle me prit ensuite par la main, me conduisit dans la plus grande des quatre salles et me présenta à ses parens. A peine eus-je échangé quelques paroles avec la mère, qu'elle se moqua de moi et me rechigna, parce que je m'exprimais péniblement en dialecte algérien. Je me contins, parce qu'on m'avait prévenu qu'il ne fallait témoigner aucun ressentiment pour quoi que ce fût, mais agir aussi en toute liberté. Je lui demandai pourtant si elle aimerait à être raillée en Europe, dans le cas où, voyageant dans ce pays, elle en comprendrait encore moins les langues que moi celle des Algériens? Je ne voyagerai jamais dans un pays dont je ne comprendrai pas la langue, fut sa réponse. C'en était assez pour m'ôter l'envie de prolonger l'entretien. Au même instant on appela M. Bacri pour qu'il descendît dans la cour; je le suivis en bravant la bienséance. Je vis alors un vieillard s'approcher de lui en pleurant, et voulant baiser sa main; Bacri la lui refusa. L'infortuné se prosterna pour

lui baiser les pieds. Le malheureux vieillard avait été taxé trop haut, et demandait en suppliant une diminution d'impôt; il exposait sa misère de la manière la plus pathétique. Sa majesté judaïque ordonna à ses agens de police de l'éloigner, et de confisquer tout ce qu'il possédait, s'il ne payait pas dans les vingt-quatre heures. J'appris plus tard que ce malheureux avait été un des habitans les plus riches et les plus considérés du pays; qu'il avait excité la jalousie et la cupidité de Bacri, qui avait résolu sa perte. Il employa des ruses infernales pour l'envelopper dans différens procès, paya tous les calomniateurs pour le décrier auprès du dey; enfin, il ne fut satisfait que lorsqu'il l'eut plongé dans la plus affreuse misère. Il est vrai que Bacri avait perdu dans les dernières années son influence auprès du dey et une partie de sa fortune; les enfans d'Israël, déjà accablés par le despotisme des Turcs, commençaient à respirer depuis qu'il avait plu au dey de les délivrer de l'affreuse tyrannie d'un de leurs coréligionnaires. Depuis la domination des Français, mais surtout depuis l'arrivée du comte Clausel, Bacri est redevenu, Dieu sait pourquoi et comment, le maître absolu des siens, malgré les plaintes journellement dirigées contre lui. Il prélève arbitrairement les impôts, choisit les juges parmi les rabbins qui lui sont dévoués, fait distribuer, selon son bon plaisir, des coups de bâton et impose des amendes.

Ayant ainsi appris à connaître la niaiserie de la mère et la cruauté du père, je dirigeai de nouveau mon attention sur mademoiselle Bacri, âgée de dix-huit ans, d'une taille bien prise, d'une jolie tournure, et qui, habillée à l'européenne, passerait peut-être pour une beauté. Une demoiselle de dix-huit ans est une grande rareté à Alger; les jeunes personnes s'y marient à l'âge de treize à quatorze ans, et même à onze et douze ans. J'ai vu tout récemment une jeune dame de dix-neuf ans qui avait déjà six enfans. On

me montra une jeune dame à laquelle je donnai vingt-huit à trente ans; mais sa mère, âgée de quarante-six ans, m'assura qu'elle n'en avait que vingt-cinq; elle tenait dans ses bras un enfant de quelques mois; elle me répondit en pleurant que c'était l'enfant de sa fille, morte en couche à l'âge de douze ans. Je m'entretins un instant avec mademoiselle Bacri, et d'abord je lui trouvai beaucoup de sens et d'amabilité; elle se plaignait, comme l'aurait pu faire une Européenne, avec plus de droit sans doute, de la cruelle condition de son sexe, de l'inconstance des hommes, etc. Mais je m'aperçus bientôt qu'elle ne disait cela que par rapport à la sensualité. Je lui dis : qui pourrait avoir moins le droit de se plaindre que vous, comblée de toutes les grâces de la nature et de la fortune? Elle me quitta aussitôt, non pas pour éviter des complimens ultérieurs, mais en me lançant un regard très-peu amical, comme si je lui eusse dit quelque chose d'offensant et de déshonorant. Je fus quelque temps plein de surprise assis ou plutôt couché sur un petit coussin d'or brodé de soie. Je me disais: le sexe est-il assez délicat et assez sévère pour qu'on ne puisse pas faire la moindre allusion à ses charmes? Mon étonnement s'accrut, quand je la vis au milieu d'un groupe d'hommes, tout œil et tout oreille, écoutant les propos les plus indécens et les plus grossiers. Plus tard seulement, ayant eu l'occasion d'observer le même phénomène sur d'autres jeunes personnes, je trouvai le mot de l'énigme. On ne serait jamais écouté, si l'on disait à une jeune fille : je ne suis heureux que dans votre céleste présence; aimé de vous, je serais le plus heureux des mortels, etc.; pas même si on disait : permettez que l'éclat de vos yeux rayonne amicalement sur moi. Mais on est très-bien reçu, quand on tient les propos les plus grossiers, les trivialités les plus indécentes; pour être le bien-venu, il suffit de louer la rondeur du bras, la taille, les seins, etc.

Quelques officiers, présens à la soirée, prièrent M.me Bacri de danser un peu; sans se faire prier long-temps, elle sauta en avant et en arrière avec ses sandales de velours cramoisi, sans savoir si elle dansait en mesure ou non. Elle tenait d'une main un mouchoir blanc et de l'autre un mouchoir coloré, qu'elle agitait en tous sens. Pendant qu'elle dansait, elle leva sa robe de dessus en forme de tablier, et je vis avec étonnement tous les assistans lui jeter de l'argent; on m'assura que cet usage existait dans les maisons les plus distinguées, de sorte que les soirées d'Alger coûtent fort cher, surtout quand le nombre des danseuses est considérable. A l'arrivée de M.me Clausel je vis six courtisanes voilées danser dans la cour. Elles chantaient une romance arabe fort leste et s'accompagnaient d'un tambour de basque. Les paroles et la musique étaient monotones, sans goût et sans mélodie; la danse était des plus obscènes. Ayant prié mademoiselle Bacri de chanter un peu, elle me répondit d'un ton d'aigreur: je ne suis pas une *charmout* (courtisane). Il est aisé de se figurer combien on doit s'ennuyer au milieu de gens qui n'ont passé de l'état de la nature qu'à une civilisation corrompue. Les Maures sont encore plus intraitables que les Juifs, et il est très-difficile de pénétrer dans l'intérieur de leurs maisons et de voir leurs femmes. Heureusement qu'il y a ici quelques familles européennes, où l'on passe d'agréables soirées, ce qui ne m'empêche pas de désirer vivement la fin de mon séjour à Alger; je voudrais bien vous écrire ma prochaine lettre en date d'Alexandrie.

(*Morgenblatt.*)

Diebitsch-Sabalkanski.[1]

Le comte Diebitsch, issu d'une famille noble, naquit à Grossliepe, baronie en Silésie, le 13 Mai 1785. Admis dans la maison des cadets à Berlin en 1797, il en sortit dès 1801 avec le grade de lieutenant en second, et entra en cette qualité dans le régiment russe Semenow; son père était alors major-général au service de Russie. Il fut blessé à la main à la bataille d'Austerlitz, et reçut un sabre d'honneur avec cette inscription : *A la valeur.* Il se distingua également à Eylau et à Friedland, et fut nommé capitaine à vingt-deux ans. En 1812 il fit partie de l'état-major du général Wittgenstein, avec le grade de lieutenant-colonel. A la tête de 3000 hommes de milices (*Landwehr*), à la bataille de Polozk, il fut blessé une seconde fois en attaquant un pont, et fut nommé major-général. C'est lui qui conclut avec le général York la fameuse capitulation du 30 Décembre 1812, et il prit part aux négociations de Reichenbach, dont le résultat fut l'accession de l'Autriche à la nouvelle alliance contre Napoléon. A la bataille de Dresden il eut deux chevaux tués sous lui. Au mois de Mars 1814 il fut, dans le conseil militaire de Schwarzenberg, un de ceux qui insistèrent avec le plus de force sur la nécessité de marcher sur Paris. Le 31 Mars 1815, jour anniversaire de l'entrée des alliées dans Paris, il se maria avec une baronne de Tornau. Il était auprès d'Alexandre au moment de sa mort, avec le titre d'adjudant-général, et rendit de grands services à Nicolas lors de l'insurrection militaire de Pétersbourg. Élevé à la dignité de comte, il accompagna l'empereur dans l'expédition contre les Turcs, et fut nommé

1 *Hans Carl Friedrich Anton, Graf von Diebitsch-Sabalkanski, etc.*: Jean-Charles-Fréderic-Antoine, comte de Diebitsch-Sabalkanski, feld-maréchal russe, d'après des renseignemens de famille, par Belmont. Dresden, chez Arnold, 1830.

général en chef le 27 Février 1827. Le reste de son histoire est connu de l'Europe.

Les Baschkirs. Un journal allemand renferme les notices suivantes sur l'état actuel de la civilisation chez les Baschkirs : « Ce peuple est livré à la superstition la plus grosssière. Leurs sages, c'est-à-dire leurs sorciers et leurs devins, jouissent de la plus grande considération. Ils croient posséder des livres qui ont été composés dans l'enfer. Les interprètes de ces livres connaissent le passé, le présent et l'avenir. Ils sont en rapport avec les esprits et opèrent par leur moyen les miracles les plus inouïs : ils éclipsent la lune et le soleil, arrachent les étoiles du firmament et les précipitent sur la terre; ils soulèvent et apaisent les tempêtes à leur gré. Ont-ils besoin d'argent, ils le font savoir au diable, qui incontinent va voler les riches pour remplir la bourse de ses maîtres. L'art de la magie qui donne l'empire des esprits, se transmet avec ces livres. Les magiciens se servent, dans leurs opérations, de certaines formules de conjuration et de certaines racines. Un Baschkir veut-il connaître son avenir, il se rend avec une brebis grasse chez le devin, qui immole la victime et s'en régale avec ses amis. Après le festin, il prend l'omoplate de l'animal, réservée pour cela, le dépouille soigneusement, et le met sur un brasier ardent jusqu'à ce que la graisse soit fondue et que l'os commence à se crevasser. Alors il le retire du feu, l'examine attentivement et prononce son oracle. Les Baschkirs croient que les étoiles sont attachées au firmament avec des chaînes. La terre, selon eux, repose sur trois énormes poissons, dont l'un est déjà mort, preuve que la fin du monde est prochaine. Ils sont fatalistes; les jours des mortels sont comptés à l'avance, et la quantité d'alimens qu'ils doivent consommer est rigoureusement prédéterminée. Les noms

qu'ils ont imposés à divers lieux, sont autant des monumens de leur superstition; partout il y a des monts du diable, des plaines du diable, des grottes, des vallées du diable. Cependant la civilisation commence à prendre racine chez ce peuple. Presque chaque village a maintenant son école. A Casan et dans la petite ville de Kargal, à dix-huit werstes d'Orenbourg, le gouvernement a établi pour eux des colléges où l'on enseigne la grammaire tartare, le persan et l'arabe, le Coran, l'arithmétique, l'histoire, les élémens de la physique et de la philosophie aristotélicienne. »

(*Gazette littéraire de Halle.*)

On a calculé, qu'au moyen des différentes machines employées pour la fabrication du coton, un seul homme produit autant que produiraient 150 hommes sans machines. On compte aujourd'hui 280,000 ouvriers qu'occupe cette branche de fabrication; avant l'invention des machines, il aurait fallu 42 millions d'ouvriers pour confectionner les cotonnades qui se fabriquent aujourd'hui. En comptant un shelling par tête pour le salaire des ouvriers, quelque élevé que soit le prix du salaire, des machines et des bâtimens aujourd'hui, s'il fallait employer des hommes au lieu de machines, il en résulterait une dépense incroyable.

Une gazette américaine, le *Cincinnati commercial advocate*, donne quelques détails sur les ossemens fossiles monstrueux, découverts à Big-bon-lik, dans le comté de Boone au Kentuky. Le squelette a 60 pieds de longueur et 22 de hauteur; on peut conjecturer, d'après les dents de l'animal, qu'il était carnivore. Si cette conjecture se confirmait, ce qui n'est guère probable d'après les expériences antérieures, la découverte serait d'une haute importance; jusqu'ici nous ne connaissons pas d'ossemens fossiles de carnivores de dimen-

sions très-grandes; en général, nous ne connaissons que des animaux semblables à des lézards monstrueux. On trouva au même endroit les ossemens d'une foule d'animaux, entre autres deux pieds de cheval d'un tiers plus grands que les ossemens de notre cheval. Cette découverte est d'autant plus intéressante qu'il n'y avait pas de chevaux sur tout le continent de l'Amérique, quand les Européens en firent la découverte, et d'ailleurs les traditions des indigènes n'en faisaient aucune mention. Ces ossemens furent trouvés, à une profondeur de 20 pieds, dans une argile noire, que recouvrit une couche d'argile jaunâtre, épaisse de 12 à 15 pieds. Le propriétaire du terrain a fait transporter ces squelettes à Cincinnati, où on les montre publiquement; il veut se rendre plus tard à New-York, et de là il transportera ses trésors dans l'ancien monde, où se trouvent des savans qui avec un fragment d'os constituent un monstre antédiluvien tout entier.

En 1720, il n'y avait que 7 journaux dans toutes les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale; en 1810, les États-Unis seuls en avaient 359, et seize ans après 640, c'est-à-dire qu'une population de 10 millions d'hommes y a plus de journaux que les 160 millions d'hommes qui peuplent l'Europe. En général, la presse fait partout de rapides progrès; ainsi depuis peu il paraît au Cap un nouveau journal, intitulé : *Journal trimestriel de l'Afrique méridionale*. Dix journaux sont publiés dans l'île de Cuba, qui appartiennent à la monarchie la plus absolue de la chrétienté, et où par conséquent il ne s'agit pas même de liberté de la presse. Dans l'Inde anglaise on imprime 6 gazettes en langage bengali pour les indigènes. A Freemantle, chef-lieu de la colonie anglaise du fleuve du Cygne, dans la Nouvelle-Hollande, on a commencé à faire circuler un journal manuscrit. (*Morgenblatt.*)

Notice ethnographique. Notre savant voyageur, M. de Siebold, a communiqué tout récemment à la Société asiatique de Paris une dissertation très-curieuse sur des pays et des peuplades qui n'occupent pas souvent l'attention des Européens, sur l'île de Jéso, au nord du Japon, sur une partie de l'île de Karafto ou Tarrakai et sur les Kouriles, qui s'étendent vers le nord jusque dans le voisinage du Kamtchatka. Ces îles sont habitées par des individus que les Japonais nomment Mozin, et qui se donnent à eux-mêmes le nom d'Ainos ou hommes. Ceux de l'île de Kimun s'appellent Kimun-aino; ceux d'Étérop, Étérop-aino. Nous allons donner quelques extraits de sa dissertation : « Les huttes des Ainos contiennent des pots, un foyer, des nattes, ainsi que des instrumens de chasse et de pêche. Les femmes ont le tour de la bouche peint en bleu, pour marquer qu'elles appartiennent aux classes les plus élevées. A Jéso, les femmes couvrent leurs lèvres de lames d'or et les peignent de différentes couleurs; elles noircissent aussi leurs dents. L'épouse de l'Aino fait des habits à son mari avec de l'écorce d'arbre, nourrit l'ours de la maison, fait sécher des saumons, etc. Pendant ce temps le mari va à la pêche ou à la chasse, laisse ses enfans courir çà et là, lutter et se poursuivre les uns les autres. Les Ainos adorent le soleil, la lune, la mer, un dieu du ciel; ils croient à l'existence du diable. Les parens se marient entre eux, à l'exception toutefois des plus proches. Dans l'île de Jéso, les femmes sont libres et considérées; à Karafto elles dominent leurs maris. Elles sont fidèles, et ne témoignent aucune jalousie envers leurs rivales; seulement quand leur mari prend une autre femme, il est tenu de la loger dans une hutte un peu éloignée de la leur. Depuis Jéso jusqu'à l'extrémité septentrionale de Karafto, les jeunes gens, dès qu'ils ont atteint le terme de leur croissance, portent une espèce de chapeau, adopté jadis par les Japonais. On érige des pieux en l'honneur

des morts; quant aux riches, on leur ôte les entrailles, qu'on remplace par des plantes aromatiques, puis on laisse sécher les cadavres pendant un an. Les tombeaux sont universellement respectés; la famille du défunt vient lui rendre visite tous les ans, lors de l'anniversaire de son décès. Comme on n'a pas de calendrier, on suppute les dates d'après la chute des feuilles et le dépérissement des fleurs. Il est d'usage que dans la visite rendue au tombeau, on ne fasse aucune mention du défunt. Après la mort de son époux, la veuve se retire dans les montagnes, et les plus proches parens ne paraissent pas en public tête nue avant l'espace d'un an. Les Ainos ne connaissent ni écriture, ni monnaie; ils écrivent et calculent au moyen d'incisions faites dans le bois. Ils n'ont que deux remèdes principaux, au nombre desquels il faut ranger une espèce de truffes. Ils décochent contre leurs ennemis des flèches empoisonnées. Ils sont vigoureux, mais timides; quand on fait mine de s'approcher d'eux, ils s'enfuient au plus vite; ils jouissent, du moins auprès des Japonais, d'une réputation de vertu et de probité qu'ils méritent sans doute. Jamais les Japonais ne sont parvenus à introduire chez eux une nouvelle coiffure, encore moins la religion des Bouddhistes. »

(*Morgenblatt*).



Bulletin bibliographique

VOYAGES.

Erinnerungen aus Egypten und Kleinasien : Souvenirs de l'Égypte et de l'Asie mineure, par *Antoine de Prokesch*, major dans la marine autrichienne; deux volumes de 399 et de 337 pages. Vienne, chez Armbruster, 1829 et 1830.

M. de Prokesch, né dans les Alpes de la Styrie, et servant dans la marine autrichienne à Smyrne, a été curieux de visiter les monumens de l'Égypte et de l'Asie mineure; il a exécuté son projet avec courage, et dans l'ouvrage qui en a été le fruit, il montre partout des connaissances solides et un esprit d'observation sans préjugés. Sa diction, que déparent de loin en loin quelques provincialismes, est en général noble et précise. Il a mis à profit les recherches de Young, de M. Champollion, de Salt, de Drovetti, de Belzoni; mais il n'avait pas sous la main la *Description de l'Égypte*. Les deux volumes qui paraissent sont presque exclusivement consacrés à ce pays; le troisième renfermera les souvenirs de l'Asie mineure.

Nous ne suivons point le voyageur dans toutes ses excursions; quelques détails suffiront pour faire apprécier cette relation et pour lui assigner la place qu'elle doit occuper parmi les nombreux ouvrages sur le Levant.

M. de Prokesch partit de Smyrne le 29 Septembre 1826 et entra le 4 Octobre dans le port d'Alexandrie. Il donne une description de la colonne de Pompée. Elle se compose de parties fort hétérogènes. Le fût est du temps des Pharaons, d'une seule pièce de granit rouge; l'exécution du chapiteau est barbare, et date du temps des empereurs romains, ainsi que le piédestal. « La colonne de Pompée, dit le voyageur, est fréquemment un

but de promenade pour les habitans d'Alexandrie. Quelque insignifiante que soit l'éminence où est placée la colonne, la vue domine au loin sur la mer, le port, la ville, le canal Machmudiéh, le désert et sur le Moréotis. Au mois de Mars 1827 nous montâmes sur la colonne, et, au nombre de huit, nous y prîmes une collation sur le chapiteau. »

Au mois de Novembre 1826 notre voyageur se rendit d'Alexandrie au Caire; il donne l'itinéraire de cette course, et décrit en passant la danse passionnée des filles arabes. Il s'exprime aussi sur l'habitude des Arabes marins d'accompagner de chants tous leurs mouvemens. « L'Arabe n'exécute pas une seule manœuvre, ne donne pas un coup de rame sans chanter; et ce chant n'est pas sans harmonie; la mesure est bien marquée; les paroles sont improvisées et le plus souvent des prières. En général, c'est un peuple bruyant. Ils n'achètent pas un morceau de pain sans faire autant de bruit que s'il s'agissait de toute leur fortune. Les villages s'annoncent de loin par leurs cris. » Il compare ainsi qu'il suit la capitale de l'Égypte avec Constantinople : « Le Caire est la ville où l'architecture des Sarrasins a reçu les plus grands développemens et où elle a élevé ses plus grands monumens. Aussi a-t-elle dans toutes ses parties la même physionomie, que n'ont pu effacer les constructions faites depuis trois siècles. Constantinople est un village, un mélange de barbarie ancienne et moderne, sur les plus belles collines du monde, n'appartenant exclusivement à aucun peuple, à aucun temps, à aucun style; le Caire est une ville impériale, resserrée entre le désert et le désert, comme d'une seule pièce; rien d'hétérogène ni dans la matière, ni dans le dessin, ni dans le coloris, ne vient troubler l'unité du tableau. »

L'auteur dit, en parlant de la mosquée du sultan Hassan : « Je n'ai jamais pu contempler cet édifice sans admiration et sans sentir mon ame s'élever. Son aspect fit sur moi l'effet d'une romance du Cid, ou d'un tableau des plus beaux temps de la chevalerie. »

Le quartier-général de Bonaparte et de Kléber était dans le palais actuel du defterdar. On montre au voyageur, dans le jardin, la place où ce héros tomba sous les coups d'un poignard

fanatique ; devant le palais, un vieux sycomore sous lequel Kléber aimait à s'asseoir, porte encore son nom. M. de Prokesch visita les pyramides de Dschiséh, remonta le Nil jusqu'à Mélavi, d'où il se rendit aux ruines d'Hermopolis et à Antinoé, où il ne trouva plus la colonne de Sévère. De Mélavi, le voyageur poussa jusqu'à Assuan, au commencement de 1827. Schuit, la plus grande ville de la Haute-Égypte, est le chef-lieu d'un arrondissement qui compte 140 villages, habités par 100,000 familles kophtes. « Les Kophtes forment un peuple à part, intimement liés entre eux et étrangers à tous les autres. Ils sont les gens d'affaires du pays : géomètres, notaires et payeurs du gouvernement, marchands et colporteurs ; mais ils évitent avec soin toute autre communication avec les autres nations. Leurs mœurs sont sévères ; dans leurs rapports avec les étrangers ils se montrent froids, sobres de paroles, indifférens, en tout le contraire des Arabes. Je n'ai jamais vu rire un Kophte, et jamais aucun d'eux ne nous invita à entrer dans sa maison. »

A Dgirdgé (Girgeh), où il y a un hôpital de la Propagande, notre voyageur alla faire une visite au père Ladislas ; il le trouva assis paisiblement au milieu d'ulémas, d'officiers turcs et de prêtres kophtes. Il se convainquit bientôt que ce missionnaire était l'ami de tous, le premier médecin de la Thébaïde, un sage parmi les anciens, l'avocat du peuple contre ses oppresseurs et le conseil des grands.

M. de Prokesch ne raconte pas son voyage en Nubie. A son retour de ce pays, au printemps 1827, il franchit heureusement les cataractes du Nil. Les édifices sacrés que Pococke, Denon et autres virent dans l'île d'Éléphantine, n'existent plus ; ils ont servi à construire des constructions nouvelles.

La dernière partie du premier volume est consacrée à la description des restes vénérables de l'antique Thèbes. C'est à tort que l'auteur avance qu'il n'est point question dans la Bible de cette ancienne capitale de la Haute-Égypte. Le prophète Nahum en fait mention sous le nom de No Amon, et Héséchiel et Jérémie l'appellent No.

Le second volume commence par la description des ruines de Tentyra, parmi lesquelles se distingue surtout le temple de

Vénus, construit par Cléopatre, dont l'image se retrouve dans plusieurs endroits. « Lorsque je considère cette Cléopatre, je conçois les faiblesses des Césars pour elle. L'expression du visage des dieux, à l'exception d'Osiris victorieux et de Typhon, est toujours celle du calme et de la sérénité, comme il convient à des êtres sans passions et au-dessus de toute vicissitude. Jamais on n'y rencontre les traits de la sévérité, de la colère, de la vengeance; mais jamais non plus l'expression de l'amour. » Viennent ensuite des détails sur les restes d'Abydos, les tombeaux de Beni-Hassan, sur les pyramides de Daschar et de Sakkara, sur les ruines de Memphis et de Saïs. Là se termine la relation proprement dite; elle est suivie de plusieurs traités ou dissertations sur divers sujets. La première renferme une histoire de la destruction des monumens de l'Égypte, depuis l'invasion des Perses jusqu'aux derniers ravages par les Turcs, et par les spéculateurs européens, qui ont plus détruit en trente ans que les Turcs en trois siècles. La seconde dissertation est intitulée : *Des anneaux renfermant des noms sur les ruines de l'Égypte et de la Nubie.* Dans une troisième l'auteur traite *de la division, de l'administration et des revenus de l'Égypte en* 1827. Depuis 1826 elle est divisée en vingt-quatre arrondissemens, sous autant de beys ou nazirs, dont onze dans la Haute-Égypte, au-dessus du Caire, et treize dans la Basse-Égypte, au-dessous de la capitale. Le Caire avec Boulak, et Alexandrie avec ses environs, ont des administrations séparées. Le bey reçoit ses ordres du conseil d'État, auquel il fait tous les trois mois un rapport en forme de journal. Chaque arrondissement est subdivisé en plusieurs cercles, gouvernés par des caimacans. Au nasir est adjoint un kophte pour les affaires de finances, ainsi qu'un kaschef pour diriger la force armée. Le vice-roi réside alternativement au Caire et dans Alexandrie.

La grande mesure par laquelle toutes les terres de l'Égypte furent déclarées propriété de l'État, a toute l'approbation de notre voyageur, qui la regarde comme la large base de la régénération de ce pays. Le miri, ou la contribution foncière, rendit en 1826, 73,937,925 piastres. L'impôt sur les maisons donna 24 millions de piastres, et un troisième, levé sur les dattiers,

3,750,000. Suivent des détails intéressans sur le commerce et l'industrie de la nouvelle Égypte, sur son état militaire, calqué sur celui de France. Le vice-roi avait en 1827 douze régimens d'infanterie; l'artillerie venait d'être organisée à l'européenne. L'école militaire de Boulak est dirigée par un renégat allemand; les Arabes font de grands progrès surtout dans les mathématiques. Dans le chapitre sur les *Bédouins*, l'auteur expose les mesures sages et énergiques prises par le vice-roi pour dompter ces fils du désert. «Il y a peu d'années encore, dit-il, qu'on n'était pas en sûreté aux portes d'Alexandrie; maintenant j'ai pu parcourir l'Égypte et une partie de la Nubie, sans avoir besoin d'un seul homme d'escorte.» Il rencontra trente-quatre tribus nomades et seize tribus de pasteurs: les premières libres encore, quoique liées par des traités; les autres déjà plus attachées au sol et mêlées aux autres habitans. Le dernier traité, *sur l'élévation et l'extension progressive du Delta*, est principalement dirigé contre les théories de Savary et de Mannert. Le Nil n'humecte pas seulement le sol; il apporte de la terre nouvelle et la superpose sur l'ancienne. A proportion que les bords du Nil s'élèvent, son lit s'exhausse avec eux. Les lacs du Delta deviennent toujours plus bas; plusieurs îles anciennes sont réunies au continent; le port oriental d'Alexandrie s'engorge de plus en plus. En un mot, toutes les circonstances se réunissent pour confirmer cette opinion de l'antiquité, que le Delta est un présent du Nil.

(*Gazette littéraire de Halle.*)

HISTOIRE ANCIENNE.

Das alte Indien, etc.: L'Inde ancienne, particulièrement dans ses rapports avec l'Égypte, par *P. de Bohlen*, professeur de la littérature orientale à l'université de Kœnigsberg; deux volumes in-8.° Kœnigsberg, 1830.

L'établissement des Anglais dans les Indes orientales a exercé une influence extraordinaire sur la manière d'envisager et de traiter non-seulement l'histoire, mais encore la littérature, la

religion et la philosophie des anciens peuples. Jusqu'à cette époque, et même jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, on ne connaissait qu'imparfaitement ce berceau du genre humain. Les Hébreux et les Persans étaient les seuls peuples de l'Asie dont l'histoire s'occupât sérieusement, ne pouvant s'étayer, au sujet de l'Inde, que de quelques traditions, qui ne soutenaient point les investigations d'une critique impartiale et sévère. Mais depuis trente ans, environ, les recherches des savans, et en particulier celles des savans allemands, ont procuré sur les peuples de l'Inde, sur leur langue, leur religion, leur constitution politique, leurs mœurs et leurs usages, des notions très-précises. Ces notions, comparées à celles qu'on avait pu recueillir sur l'histoire des anciens Égyptiens, des Persans, des peuples d'origine sémitique et même des Grecs, sont d'une telle importance, qu'elles ont décidé plusieurs écrivains à placer les Hindous au pied de l'échelle des nations et à débuter par eux dans l'histoire du genre humain. Il est donc désormais impossible de rester étranger aux résultats de découvertes qui paraissent être de nature à nécessiter un changement radical dans la manière d'envisager et de traiter l'histoire universelle.

Le livre de M. de Bohlen sera très-utile, sous ce rapport, à ceux qui, n'étant pas en position de s'instruire aux sources, sont bien aises d'en connaître le résumé. Au fait du sanscrit et de toutes les langues anciennes, M. de Bohlen a profité avec un tact admirable des matériaux immenses qui étaient à sa disposition, de sorte que son livre renferme tout ce qu'on a pu recueillir jusqu'à ce jour de positif sur l'histoire et la littérature des Hindous.

Dans son introduction, M. de Bohlen fait connaître les rapports qui existent entre l'Inde et la Perse occidentale; il donne des notions précieuses sur la topographie, la population, le climat de l'Inde et de l'Égypte, sur l'analogie physique qu'on remarque entre les habitans des deux pays et sur les sources à consulter pour l'intelligence de leur histoire.

Le premier chapitre contient des esquisses historiques. On y apprécie, au moyen d'une sage critique, les traditions des Hindous et celles des Grecs sur ce peuple, l'établissement des Ma-

hométans, des Européens et surtout des Anglais dans l'Inde, l'histoire primitive de l'Égypte, des colonies qui y sont venues, du règne des Serbitrés, etc.

La religion et le culte sont l'objet du second chapitre. La religion des Bramines et le buddhisme y sont traités avec un soin tout particulier, et on en tient compte à l'auteur, quand on réfléchit à l'extrême importance numérique de ces deux religions, dont la première a 80 millions, et la seconde 295 millions de partisans en Asie, tandis que le nombre des Mahométans ne s'y élève qu'à 70 millions, et celui des Chrétiens à 17 millions.

Dans le troisième chapitre nous apprenons à connaître la constitution et la législation des peuples de l'Inde. L'auteur débute par le code de *Manou*, qui lui fournit l'occasion de parler des castes en général et de chacune en particulier, surtout de celle des Bramines. Il continue, en parlant de la forme du gouvernement, des rapports du prince avec le peuple, des fonctionnaires, de l'administration de la justice, de la paix et de la guerre.

Le quatrième chapitre renferme des notions aussi curieuses qu'instructives sur l'architecture, le commerce, la navigation, l'agriculture, la vie sociale, le mariage, les cérémonies nuptiales, la condition des femmes, des veuves, des esclaves des Hindous; sur leur éducation, leurs alimens et leurs boissons, leurs vêtemens, leurs plaisirs et leurs cérémonies funèbres.

Le cinquième et dernier chapitre embrasse la littérature et les arts chez les Hindous, la musique, la peinture, la géographie, la zoologie, la botanique, la médecine, les sciences mathématiques, l'astronomie, la philosophie, la poésie épique et dramatique, la langue sanscrite, les dialectes hindous, la grammaire et un dictionnaire.

En somme il faut convenir avec l'auteur, que la civilisation de l'Inde est plus ancienne que celle de l'Égypte; mais son hypothèse, que l'Égypte tient sa civilisation des Indes, ne réunira certainement pas tous les suffrages.

HISTOIRE MODERNE.

Bibliothek, *etc.* : Bibliothèque des plus importans ouvrages d'histoire moderne, écrits par des étrangers et traduits, sous la direction de *Charles-Henri-Louis Pœlitz*, par une société de savans allemands; douze livraisons, in-8.° Leipzig, 1830 et 1831.

Qu'il paraisse sur un point quelconque de notre globe un ouvrage d'une certaine importance, les Allemands le traduiront infailliblement; car l'universalité n'y est pas un privilége de quelques savans. Quiconque a fait des études dans ce pays, veut avoir une idée de tout ce qui se passe dans le monde littéraire, et non-seulement par des rapports de journaux, mais par les livres eux-mêmes. Il en résulte que la traduction des livres étrangers est une excellente spéculation des libraires d'outre-Rhin, et nous ne doutons pas du succès de l'entreprise que nous sommes chargé d'annoncer. La Bibliothèque des ouvrages d'histoire moderne paraît par livraisons mensuelles de vingt feuilles chacune, et on y remarque entre autres l'histoire de la Perse, par Malcolm; l'histoire de France, depuis le 18 Brumaire jusqu'à la paix de Tilsit, par Bignon; l'histoire du Droit municipal en France, par Raynouard, et l'histoire de Cromwell, par Villemain. Nous ne manquons pas d'excellens historiens en France, et cependant une bibliothèque étrangère du genre de celle que nous avons sous les yeux, trouverait des lecteurs chez nous et pourrait être d'une grande utilité.

LIBRAIRIE.

Foire de Leipzig, à Pâques 1831.

Malgré les graves événemens politiques qui semblaient devoir exclusivement occuper les esprits, le catalogue des livres nouveaux, mis en vente à la dernière foire de Leipzig, ne compte qu'environ deux cents articles de moins que le précédent. Le rédacteur de la

feuille littéraire du *Morgenblatt* se réjouit néanmoins de ce résultat; il regarde la polygraphie comme un des fléaux de sa patrie. Nous ne partageons pas cette opinion, et nous sommes de l'avis de ceux qui pensent que le nombre même, presque autant que l'excellence des productions littéraires d'un pays, donne la mesure de sa civilisation. On peut s'affliger que tant de gens perdent à écrire leur temps et leur papier; mais nous croyons que le public ne peut que gagner à la plus grande concurrence possible dans l'industrie littéraire. M. Menzel, dans la suite de son article, revient lui-même à cet avis. «La populace littéraire, dit-il, a par son intervention dissous ou corrompu l'aristocratie, et cependant nous sommes encore loin d'une véritable démocratie littéraire, comme elle existe en France et en Angleterre. L'esprit populaire ne s'est pas encore compris parmi nous, et toutes les nuances de cet esprit sont loin d'être représentées chez nous. Il y a encore, dans notre littérature, une complète anarchie, flottant entre le haut-torisme et la populace. Notre opinion publique, tout-à-fait démoralisée, permet encore que des noms insignifians puissent passer pour les coryphées et les auteurs favoris de la nation, et lorsque par hasard l'esprit public veut sortir de son humiliation, la sainte censure ne manque jamais de le réprimer. Dans ces circonstances il vaudrait mieux qu'on n'écrivît pas du tout, la polygraphie ne pouvant qu'ajouter encore au mal. Elle n'est point à rejeter en elle-même; elle peut devenir nécessaire et inévitable. On ne doit pas seulement regarder les livres comme des ouvrages de l'art produits par des esprits distingués, mais encore comme les meilleurs moyens de propager les idées, et il faut à un peuple libre et civilisé, qui a beaucoup d'intérêts à discuter, une littérature étendue et riche. Là, la polygraphie est une nécessité et un avantage. Chez nous, où elle est sans utilité réelle pour le peuple, non plus que pour la véritable science, elle est superflue et nuisible.» Nous ne transcrivons pas le reste de cette diatribe d'un écrivain allemand contre la littérature allemande du jour; la source du mal que signale M. Menzel, n'est pas seulement dans l'absence d'une entière liberté de la presse, comme il le prétend, puisque la censure n'atteint ni les ouvrages de philosophie et

de religion (matières sur lesquelles il se publie tous les ans en Allemagne des livres qui paraîtraient plus que hardis même parmi nous), ni les productions historiques, ni les romans, ni la tragédie, ni la comédie de caractère, ni même les ouvrages de politique d'une certaine étendue, mais seulement les journaux et les publications périodiques. La cause de l'anarchie qui règne dans la littérature allemande est bien plus encore dans le grand nombre de centres littéraires et d'universités, et certes, une centralisation absolue serait bien plus funeste; elle est principalement dans l'extrême facilité avec laquelle les nombreux libraires accueillent et publient les productions les plus médiocres, et dans la coupable indulgence avec laquelle les journaux littéraires, qui sont souvent à leur solde, les annoncent et les jugent. Que la critique fasse son devoir, qu'elle rende bonne et exacte justice, qu'elle prononce ses jugemens sans colère et sans faveur, et qu'au lieu de condamner les masses et de rendre des arrêts collectifs, s'attachant aux individus, elle signale ce qu'il y a de bon, et flétrisse ce qui est mauvais, et bientôt ce déluge de livres au-dessous du médiocre s'écoulera, et chacun prendra dans l'opinion du pays le rang qui lui est dû.

Mais quoi qu'il en soit, il est certain qu'on écrit en Allemagne plus que partout ailleurs. Le Catalogue de Pâques renferme 3801 annonces d'articles nouveaux. Si l'on retranche de ce nombre 368 annonces d'ouvrages étrangers, et 360 annonces anticipées, 114 cartes de géographie, 33 œuvres de musique et 6 annonces de jeux, il reste 2651 ouvrages en langue allemande et en latin, 128 romans, 32 pièces de théâtre, et 109 écrits en langues étrangères, mais publiés en Allemagne, en tout 2920 articles. Les brochures d'un petit nombre de feuilles et les journaux sont plus nombreux que jamais. Parmi les publications sur les événemens du jour, on remarque principalement la traduction de l'ouvrage de Lady Morgan sur la France, et les lettres de M. de Raumer, écrites en France pendant la révolution de Juillet. Parmi les traités politiques d'un intérêt général, se distinguent celui de Welker sur la liberté de la presse, et celui d'Eschenmayer sur l'abolition de la peine de mort. La littérature historique a été enrichie de plusieurs ouvrages importans. Les grandes collections,

telles que l'*Histoire des États européens*, sous la direction de Heeren et Ukert; la *Bibliothèque historique* (*Bibliothek ausführlicher Völker- und Staatengeschichten*), que publie M. Cotta; la *Bibliothèque des meilleurs ouvrages d'histoire étrangers*, qui paraît à Leipzig, se poursuivent avec succès; il a paru le huitième volume de l'*Histoire de l'empire ottoman*, par M. de Hammer; le septième de l'*Histoire des Croisades*, par Wilken; sur l'*Origine de la constitution de l'Église au moyen âge*, par Hullmann; *Matériaux pour l'histoire des Pélasges*, par Rühle de Lilienstern; *Histoire neerlandaise*, par Léo; l'*Histoire de Ferdinand I*, par Buchholz; la septième édition de l'*Histoire générale* de M. de Rotteck; l'*Histoire de la diète hongroise*, par le comte Mailath; une *Histoire de l'année* 1829, par Schirach; enfin, des traductions des derniers ouvrages de M. Bignon, de Botta, de Lingard, de Mackintosh, de M. Michaud.

La littérature théologique et philosophique présente quelques raretés. On annonce une édition des œuvres plus que mystiques du théosophe-cordonnier Jacob Bœhme, la suite de la traduction des écrits de Swedenborg. Il paraît un ouvrage de Vulbers sur Zoroastre, et un autre sur l'esprit du Talmud, par un M. Landau. Les *Méditations religieuses* (*Stunden der Andacht*), le plus populaire de tous les livres de piété, vont être publiées pour la quinzième fois, en un seul volume in-8.° Parmi le grand nombre des journaux consacrés à la théologie, on distingue surtout les *Études et Critiques théologiques*. Parmi les livres de philosophie nous remarquerons une nouvelle édition de la *Logique* de Hegel, les Œuvres philosophiques de Franz Baader, la *Psychologie* de Carus, le second volume de la *Vie et* de la *Correspondance de Fichte*, une *Histoire de l'éducation*, par Glanzow, etc.

On a publié plusieurs ouvrages d'une haute importance sur les sciences physiques et des voyages intéressans; une traduction du Règne animal de M. Cuvier, le Voyage de Crawfurd à Siam et dans la Cochinchine, les *Découvertes des Carthaginois et des Phéniciens sur l'océan Atlantique*, par Lelewel, l'un des membres les plus distingués de la chambre des Nonces; l'*Histoire de l'archipel des Indes occidentales*, par Meinike; les *Observations*

magnétiques dans la Russie asiatique, par Erman ; les *Souvenirs de l'Égypte et de l'Asie mineure*, par Prokesch ; le *Voyage de Burger dans la haute Italie ;* le *Sergent allemand parmi les Sardes*, *etc*.

Parmi les articles relatifs aux beaux-arts se trouvent la quatrième et dernière livraison du grand ouvrage de Boisserée sur le dôme de Cologne, les *Recherches italiennes* de Rumohr, les *Époques des beaux-arts*, par A. Wendt ; le huitième volume des *Œuvres complètes* de Bœrne ; les *Poésies* de Chamisso, les *Poésies printanières* de Heine, un *Supplément à ses voyages* (*Nachträge zu den Reisebildern ;* les ouvrages de Heine nous occuperont incessamment) ; les Œuvres complètes de M.me Schopenhauer, les Nouvelles de Wilibald Alexis (recueillies pour la première fois), celles de L. Schefer, une édition de Van der Velde. On annonce une traduction de Rabelais, une troisième édition de la traduction de Don Quichotte, par Tieck ; enfin, le cinquième volume du Shakespeare, traduit par Tieck et Schlegel.

Certes, voilà de beaux et nobles travaux, et une littérature qui offre de pareilles productions dans un seul semestre, est loin encore de la décadence. Qu'importe qu'il paraisse beaucoup de mauvais livres : on ne les lira pas ; on ne les achètera pas, si la critique fait son devoir.

W.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire*.

NOUVELLE REVUE GERMANIQUE.

Histoire.

HISTOIRE DE LA NATION ALLEMANDE,

PAR M. LUDEN.[1]

Voulez-vous connaître un peuple? étudiez son histoire. C'est là seulement que se révèle son existence tout entière. Là, il semble avoir pris soin d'expliquer lui-même le secret de sa vie la plus intime à qui sait prêter l'oreille et recueillir dans une imagination flexible et un cœur sympathique le souvenir des âges qui ne sont plus. Dans ces transformations successives que le progrès des temps amène, l'énigme d'hier sert à déchiffrer l'énigme d'aujourd'hui. Ce qu'il y a d'obscur et d'impénétrable dans l'état actuel, mœurs, croyances, organisation sociale, tout s'éclaire et brille au flambeau de l'histoire.

1 *Geschichte des deutschen Volkes, von Heinrich Luden.* Gotha, chez Perthes. Tome I.er, 1825; t. II, 1826; t. III, 1827; t. IV, 1828.

Familiariser avec l'Allemagne, tel est le but de ce Recueil. Nous croyons donc faire chose agréable à nos lecteurs, en mettant sous leurs yeux, dans une suite d'articles sur l'histoire d'Allemagne de M. Luden, les travaux pleins de science et d'intérêt que le professeur de Jéna a su exposer avec une élégance, une noblesse, et une richesse de style, peu communes chez nos voisins dans ce genre d'ouvrages. Nulle part chez lui de rudesse ni d'aridité; mais un air de fête, et je ne sais quoi de solennel. C'est qu'il ne s'agit pas seulement d'un ouvrage de froide érudition, mais d'un monument durable qu'il ambitionne d'élever à la gloire de sa patrie.

C'est une longue carrière qu'il nous faut parcourir sur les pas de M. Luden, ou pour mieux dire, de la nation germanique elle-même, qui, depuis bientôt deux mille ans, s'agite sur la scène du monde. Impossible de nous arrêter au détail des faits, ce serait écrire un livre aussi volumineux que celui que nous ne pouvons qu'analyser ici. Nous nous bornerons à indiquer ce qu'il y a de plus remarquable dans la manière de l'auteur de concevoir et de présenter les événemens. Nous donnerons plus de développemens à l'état social, au genre de vie, aux usages de ce peuple, dont l'histoire se confond long-temps avec la nôtre, dont le pays fut la patrie de nos ancêtres, et dont nous avons conservé le plus fidèlement, peut-être, l'esprit et les institutions primitives.

Des quatre volumes publiés jusqu'à ce jour par M. Luden, le premier embrasse les origines depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du premier siècle de notre ère. Il est divisé en trois livres: deux, consacrés au récit des événemens soit avant soit depuis César; le troisième, à l'état intérieur de l'ancienne Germanie.

Depuis la crête des Alpes, au NO. le long de la Meuse et de l'Escaut jusqu'à la mer du Nord, au NE. par delà la Marosch et l'Oder jusqu'à l'embouchure de la Vistule, ce pays, coupé de mille manières et sans limites bien précises,

c'est l'Allemagne. Lisez la description qu'en fait M. Luden; c'est un pays des dieux. Égal éloignement des ardeurs brûlantes du Midi, et de la léthargie glacée du Nord; variété, fécondité, abondance de toute sorte de productions utiles, absence de tout animal malfaisant: en un mot, tout ce qui procure une heureuse aisance fondée sur l'activité et le travail; mais sans appâts pour le luxe, la mollesse et l'oisiveté. Parcourez l'Allemagne sans prévention, et vous souscrirez, à peu de chose près, à ce jugement; vous conviendrez que c'est une des plus belles parties de notre Europe.

Mais le patriotisme a ses illusions. Ce n'est pas en vain, à en croire notre historien, que des limites mieux déterminées ont été refusées à ce pays. Les habitans n'ont contre la jalousie, l'ambition et l'orgueil de leurs voisins, d'autre défense qu'eux-mêmes; il n'y a de salut et de sécurité pour eux que dans l'union et la force morale. Cette union, où la trouver dans l'Allemagne, de tout temps divisée? L'exemple de tant d'invasions, depuis Germanicus, Attila et Charlemagne, jusqu'à Gustave-Adolphe et Napoléon, donne-t-il une bien haute idée de la suffisance de cette énergie morale contre laquelle doit se briser l'agression étrangère? Sparte, dont les femmes n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi, pouvait se vanter de n'avoir pour murailles que le courage de ses citoyens.

L'histoire de l'Allemagne ne remonte guère au-delà de César. Un siècle à peine avant lui, Polybe avoue que, dépassé Narbonne et l'embouchure du Tanaïs, tout le Nord était inconnu; et il se passa bien du temps jusqu'à ce qu'on en sût autre chose que des fables. Pour rompre, en quelque manière, la monotonie de ce long silence, quelques-uns se sont plu à faire retentir les forêts de la Germanie du cri des oiseaux de proie et des bêtes fauves [1]: mais ces jeux de l'imagination sont en dehors de l'histoire.

1 Voyez surtout les doctes commentaires sur les animaux extraordinaires qui, suivant César, se trouvaient dans la forêt hercynienne.

D'autres ont disserté longuement sur la multitude confuse de tribus souvent imaginaires et de noms bizarres, dont l'ignorance des historiens et des géographes, ou une erreur de copiste, a peuplé ces vastes contrées. Ainsi l'on s'épuise en vaines subtilités avant même de toucher au seuil de l'histoire; comment alors en parcourir dignement la carrière?

D'autres, enfin, ont fait de l'origine des nations germaniques le sujet d'une introduction à leur histoire.

Il y a, en Allemagne, une école historique qui se complaît dans ce que les traditions des peuples ont de plus lointain, de plus obscur, de plus vaporeux. Remonter au berceau de l'espèce humaine; suivre dans leurs courses infinies tous les peuples, qui, dit-on, descendus un jour des sommets du Thibet ou de la vallée de Cachemire, se sont répandus par tout le globe, et l'ont peuplé successivement dans ses diverses parties, tel est le but de leurs efforts, l'objet de leur ardent désir. Pourquoi s'en étonner? S'il est doux de rendre le souffle de vie à un cadavre inanimé (c'est la tâche du véritable historien), combien n'y a-t-il pas une plus vive jouissance à faire sortir du néant toute une création vivante! Et dans les abîmes séculaires des premiers âges l'imagination se trouve à l'aise pour créer ses fantômes.

M. Luden est plus réservé, plus sobre, qu'on me passe l'expression; car c'est une véritable intempérance d'esprit que ces rêves d'une imagination malade substitués à la réalité historique. La question des origines se présente naturellement à l'homme; elle est digne de toute sa curiosité. A la bonne heure. Mais parce que des données certaines me manquent pour la résoudre historiquement, irai-je m'aventurer sur la foi de quelques fables poétiques, de quelques analogies équivoques, dans des combinaisons où rien ne sert plus à discerner la vérité de l'erreur? Moi, j'aime mieux confesser mon ignorance.

Une fois admis que les peuples de race germanique sont

venus originairement d'Orient, il était naturel de chercher à les rattacher à quelque nation connue de l'Asie : la préférence a été donnée aux Perses et aux Indiens. Parce que Hérodote appelle une des tribus de la Perse du nom, d'ailleurs très-peu sûr, de Germaniens [1], il était impossible de n'y pas reconnaître les ancêtres des Germains. Pareillement, Odin ou Wodan, c'est Bouddha. M. Luden réduit tous ces futiles rapprochemens à leur véritable valeur, et fait voir que la prétendue similitude de mœurs qu'on veut bien trouver entre les deux nations, se borne à quelques points insignifians.

Le principal argument qu'on fait valoir à l'appui de la descendance supposée des Germains, c'est l'analogie des langues. Comme si toutes les langues n'avaient pas entre elles une analogie nécessaire, étant partout et toujours l'expression du même esprit humain par les mêmes organes! comme si une coïncidence plus marquée indiquait autre chose qu'une certaine conformité d'esprit et de caractère, ce qui est tout-à-fait indépendant d'une origine commune! Encore cette parenté des langues germaniques avec le persan et le sanskrit, est-elle fort contestable. C'est avec préoccupation que nous avons étudié les langues comme les autres monumens de l'Orient. Nous mettons tout sur le lit de Procuste de notre intelligence européenne. N'avons-nous pas été jusqu'à faire entrer de force dans les cadres des systèmes grecs ou modernes la vieille philosophie contemplative et panthéistique de l'Inde?

Et qu'il me soit permis de généraliser mon observation, et de faire remarquer en passant combien il nous sied peu de parler avec autorité de ce pays, que nous croyons connaître, parce que nous avons traduit quelques livres sanskrits! L'Inde, dit-on par exemple, est le pays de l'immobilité : d'histoire, point. Pourtant quelle variété prodigieuse

1 La Carmanie des historiens d'Alexandre, le Kerman ou Kirman des modernes ?

de dialectes et d'usages dans cette vaste presqu'île, qui ne nous semble uniforme que parce que les plus grands contrastes y sont encore des ressemblances comparativement à nos mœurs et à nos idées transcaucasiennes! Et ce pays, si varié dans l'espace, aurait été fixe et uniforme dans le temps! et vous décidez qu'il n'a point eu d'histoire, ou que du moins elle n'a point laissé de trace, vous qui n'avez pas déchiffré la centième partie de ce que l'Inde contient de trésors littéraires! Mais revenons.

Fût-il aussi prouvé qu'il l'est peu, que la race germanique est issue de quelque tribu persane ou hindoue, nous demandons s'il y a un seul fait dans l'histoire, une seule institution chez les Germains, que cette prétendue filiation puisse servir à expliquer ou à faire mieux comprendre? A quoi bon toute cette dépense d'érudition pour un résultat nécessairement problématique et, qui plus est, stérile?

Nous adopterions plus volontiers, avec M. Luden, l'opinion de Tacite sur l'origine des Germains. Je penche à croire les Germains indigènes, dit ce grand historien.[1] — Mais indigènes! y pensez-vous? Vous croyez donc, comme on le dit dans Diodore de Sicile, que les peuples sont *autochthones*, nés, dans le pays même, de la force génératrice des rayons du soleil et de la terre encore vierge?

Nous ne décidons pas la question; nous ne faisons qu'exposer des doutes.

Nous convenons que les argumens de Tacite en faveur de son opinion ne sont pas des plus solides. Mais, d'un autre côté, le caractère physique et distinctif alors commun à toute la nation, ces yeux bleus pleins de fierté, ces cheveux d'un blond doré, cette haute stature, ces membres vigoureux, tout ne lui indiquait-il pas une race pure et primitive, qu'aucun mélange n'avait altérée[2]?

[1] *Germanos indigenas crediderim. De morib. Germ.* c. 2.

[2] *Germ.*, c. 4. *Unde habitus quoque corporum, quanquam in tanto*

Nous admettons que la civilisation, comme le soleil dans sa course, a éclairé l'Orient avant de se lever pour les régions occidentales, où elle ne s'est transmise et propagée que peu à peu. Mais s'ensuit-il que les pays dont la civilisation n'approchait pas encore, fussent déserts et inhabités, et que les populations aient fait le même voyage, se répandant de proche en proche comme à l'avant-garde de la civilisation? Une vieille et respectable croyance a donné crédit à cette opinion; mais au fond de cette croyance y a-t-il autre chose que la grande et sublime vérité, que nous sommes tous frères, tous sortis (en un lieu ou en plusieurs, n'importe) des mains paternelles du même créateur?

Laissons les hypothèses. Ce qu'il y a de certain, c'est que de telles transmigrations, si elles ont eu lieu, se rapportent à des époques tellement antérieures à tout monument, à toute tradition humaine, qu'il est absolument indifférent pour l'histoire de regarder, avec Tacite, les Germains comme indigènes, ou de les faire arriver du fond de l'Asie, à côté des Gaulois ou à leur suite, dans les régions qu'ils saluèrent du nom de leur patrie.[1]

Lorsque l'histoire vient jeter une première et faible lueur sur ces pays, compris aujourd'hui sous le nom d'Allemagne, il ne paraît pas qu'ils fussent déjà, dans toute leur étendue, occupés par des peuples de race germanique.

César et Pline trouvèrent, il est vrai, des Germains et sur toute la rive gauche du Rhin, et sur la mer du Nord jusqu'à l'Escaut. Si les Belges appartenaient à la nation

hominum numero, idem omnibus: truces et cærulei oculi, rutilæ comæ, magna corpora, etc. — L'universalité absolue de ce caractère physique des Germains est toutefois révoquée en doute par M. Mannert, dans son Histoire des anciens Germains et des Francs, dont un de nos collaborateurs a rendu compte dans la *Nouvelle Revue germanique*, t. V, p. 388.

1 Voyez des vues semblables à celles de M. Luden sur l'origine et les migrations des peuples, dans le premier tome de l'Histoire romaine du célèbre Niebuhr, p. 76, 77 *et passim*, de la traduction française.

germanique [1], celle-ci s'étendait encore plus avant dans la Gaule, et même dans la partie méridionale des îles britanniques. Enfin, Tacite regarde les Calédoniens comme Germains d'origine. Telles sont les limites occidentales de cette race. De là elle s'étendait à l'est jusqu'au-delà de l'Oder et même de la Vistule, ainsi que dans les îles et sur le continent de la Scandinavie.

C'est une loi de la distribution des peuples sur le globe, que les montagnes séparent les races, tandis que celles-ci aiment à s'étendre sur les bords opposés d'une même mer, que ne séparent pas de trop grandes distances. Niebuhr a prouvé que la race pélasgique était également répandue des deux côtés de l'Archipel et de l'Adriatique, dans l'Asie mineure, la Grèce et l'Italie. Les nations germaniques peuplaient de même les rivages de la mer Baltique au nord et au midi : on ignore si elles l'entouraient aussi à l'orient. Au sud, leur limite naturelle était aux Alpes : mais elles n'atteignaient vraisemblablement d'abord que la forêt hercynienne, c'est-à-dire, la chaîne formée au centre de l'Allemagne par le Riesengebirg, l'Erzgebirg, la forêt de Thuringe, et le prolongement de ces montagnes jusque vers le confluent du Main et du Rhin. Au-delà habitait une autre race. Quelque vagues que soient les témoignages de César, de Tite-Live et de Tacite [2], ils ne permettent guère de douter que des peuples gaulois n'occupassent la Bohème et les pays au sud du Main. Évidemment ces peuples avaient dépassé les justes bornes dans lesquelles ils se pouvaient

1 Il n'est guère possible d'en douter : 1.° César, liv. I.er, chap. 1, dit, que les Belges différaient des Gaulois par la langue, les institutions et les lois; 2.° on lui rapporta (liv. II, chap. 4) que la plupart des Belges étaient Germains d'origine. Il range (liv. II, chap. 4 *et passim*) au nombre des Belges les Nerviens, qui, selon Tacite, tiraient vanité de leur origine germanique (*Germ.*, chap. 28), etc.

2 *Cæs.*, *De bello Gallico*, liv. VI, chap. 24; *Liv.*, liv. V, chap. 34; *Tacit.*, *Germ.*, chap. 28.

maintenir; et la race germanique devait tôt ou tard prendre possession de celles que la nature lui avait assignées.

Là se trouve l'explication de la différence qu'on a toujours remarquée entre les Germains du nord et ceux du sud : ceux-ci devaient leur pays à la conquête, tandis que les premiers vivaient sur le sol héréditaire, auprès du foyer domestique, dans l'antique patrie de la nation.

Au reste, le nom de Germains, par lequel nous désignons les peuples de cette race, n'était pas leur vrai nom national. L'institution des Germains, *Germani* (c'est ainsi que les Romains, d'après la prononciation gauloise, écrivaient le mot allemand *Wehrmann*, homme d'armes, ou *Heermann*, homme d'armée [1]), jouait un grand rôle chez ces peuples; et il n'est pas étonnant que les Gaulois et les Romains aient pris le nom des redoutables guerriers qui menaçaient leur frontière pour le nom de toute la nation.

Le nom national, c'était dès-lors celui que les Allemands eux-mêmes donnent aujourd'hui à leur nation et à leur pays (*Teutsche*, *Teutschland*) [2]. Ce nom se reconnaît aisément dans celui des Teutons. C'est encore celui du dieu *Tuisco*, que les chants nationaux, suivant Tacite, célébraient, avec son fils *Mannus* [3], comme fondateur de la nation.

Au moyen âge la même racine se retrouve dans une foule de noms propres, et dans la langue *tudesque*, dont la première mention connue est de l'an 813 [4]. Mais le nom collectif de la nation tout entière n'a pas été employé avant Otton le grand [5]. Quoiqu'il existât de temps immémorial,

1 L'on varie beaucoup sur l'origine du nom des Germains : nous ne reviendrons pas sur ce que nous en avons dit dans la *Nouvelle Revue germanique*, t. I.er, p. 290.

2 La racine, dont l'orthographe varie prodigieusement, signifie à la fois *terre*, *peuple*, *père*, *maître*.

3 En allemand *Mann*, c'est-à-dire homme.

4 M. Mannert en cite une mention antérieure (vers 779) à celle regardée comme la première par M. Luden : elle se trouve dans *Caroli Magni additamentum ad leges Longobard.*, §. 81.

5 Il est appelé *Rex Teutonicorum*.

rien ne portait à en faire usage; non-seulement parce que les chroniqueurs du moyen âge, écrivant en latin, se servaient plus naturellement du nom consacré de Germains, mais surtout parce que l'Allemagne, avant Otton, ou manquait d'unité politique, ou dépendait de l'empire des Francs, dont le nom particulier prévalait sur le nom générique. Si le nom de la langue reparut plus tôt, c'est qu'il fallut distinguer de la langue romane, adoptée par une partie des Francs dans les Gaules, leur langue originaire, conservée principalement par ceux qui étaient demeurés dans la Germanie.

Il y a quelque chose de prophétique dans la première apparition de la race germanique sur le théâtre de l'histoire. Il lui était réservé d'abattre un jour le colosse de l'empire romain; dès qu'elle paraît à l'horison, sous le nom de Cimbres et de Teutons, la voilà déjà la terreur du nom romain.

D'où venaient les Cimbres et les Teutons? que cherchaient-ils? étaient-ils des peuples ou bien une armée? Il est plus facile d'élever ces questions que de les résoudre, ou d'alléguer quelque raison plausible en faveur des solutions qu'on a essayé d'en donner [1]. Tout ce qu'il est possible d'affirmer, c'est qu'ils appartenaient à la race germanique. Il est vraisemblable que leur expédition se rattachait au grand mouvement de population par lequel les Germains prirent possession de l'Allemagne méridionale. Mais une profonde obscurité couvre leurs courses et leurs exploits: il n'y a que leurs sanglantes rencontres avec les Romains dont l'histoire ait consigné le souvenir. L'agression ne venait pas de leur part: vainqueurs en plus d'une bataille, ils ne poursuivaient pas

1 M. Luden pense que le nom de Cimbre ou Kimber, qui rappelle le mot allemand *Kämpfer* (champion, combattant), n'était pas un nom propre, mais un nom commun, signifiant guerrier, combattant. Alors le nom de Cimbre embrasserait à la fois des Teutons, Germains d'origine, et des Ambrons, des Tiguriens et autres Gaulois, qui s'associèrent aux premiers. Quelques-uns veulent retrouver dans les Cimbres les Cimmériens d'Homère, d'autres les Kymrys ou Cambriens de la Grande-Bretagne.

leur victoire. Dans la Gaule même ils paraissent avoir voulu éviter la guerre contre Rome, et n'avoir menacé l'Italie qu'après que des provocations continuelles eurent irrité leur courage.

Dans le récit de cette expédition mémorable, M. Luden, comme partout, s'efforce avec une exactitude consciencieuse de rester fidèle à la vérité historique. Le manque de véracité ne consiste pas seulement à altérer sciemment un fait constant. Il est une sorte d'inexactitude ou de fausseté plus subtile, qui torture un témoignage pour en tirer ce qui n'y est pas positivement contenu, ou qui se montre peu scrupuleuse à distinguer dans la narration l'hypothétique du certain. Une hypothèse ingénieuse, qui explique la possibilité d'un fait extraordinaire, rend sensible à l'imagination le comment et le pourquoi d'un événement rapporté incomplétement, perd presque tout son prix, si, par une déplorable confusion, en l'exposant, on la mêle tellement aux faits avérés, qu'il est impossible de s'y reconnaître sans avoir fait une étude spéciale des sources. Nous préférons mille fois à ce désordre le genre classique dont Tite-Live nous a laissé le modèle, tout superficiel qu'il est. Mais M. Luden a su éviter également ces deux écueils. S'il rejette les conjectures hasardées, il n'est pas non plus de ces auteurs que rien ne surprend, que rien n'arrête; qui reçoivent les traditions avec une confiance aveugle, les redisent avec une apparente clarté, comme si tout y était simple et naturel; parce qu'ils se soucient peu de pénétrer au fond des choses; parce que l'histoire pour eux n'est qu'une affaire de mémoire, ou une occasion de faire briller, sur un sujet fécond, l'élégance et l'éclat de leur style. M. Luden doute beaucoup, parce qu'il veut bien savoir et parvenir à l'entente des événemens qu'il rapporte. Il soumet tous les témoignages à une critique sévère, fait ressortir leur inconsistance, leurs contradictions, leurs invraisemblances, quelle qu'en soit la cause, la mau-

vaise foi ou l'erreur, ou la manie de débiter des faits imaginaires pour masquer les lacunes que laisse notre ignorance. Quelquefois il entrevoit la vérité; mais, ne dût-il que constater l'impossibilité de parvenir à la certitude sur un point, cette connaissance, toute négative qu'elle est, lui paraît plus digne d'étude que les systèmes si complets auxquels il ne manque que d'être vrais. Et il n'a pas honte de mettre le lecteur dans la confidence de ses doutes et de son indécision: les cacher sous les dehors d'une assurance trompeuse, serait mentir à sa conscience et forfaire au premier devoir de l'historien, la vérité. Reproduire simplement le témoignage des sources et tâcher, s'il se peut, d'en acquérir et d'en communiquer l'intelligence vive et claire, telle est la méthode de M. Luden, dont il ne se départ pas un instant dans tout le cours de son ouvrage: nous la résumerions volontiers en ces termes, qu'elle est moins une opposition à toute explication hypothétique des faits, qu'une séparation rigoureuse des faits et des hypothèses.

Ici, nous n'avons pu maintenir cette séparation, qui exigerait de trop longs développemens. Nous présentons les faits sous le jour où les ont mis les recherches et les conjectures de M. Luden. Voilà pourquoi nous avions besoin d'insister une fois pour toutes sur le caractère sage, sévère même de sa méthode. Il fallait prévenir la fausse idée que notre manière de procéder aurait pu donner de son ouvrage. Mais cette continuelle discussion, qui succède alternativement au récit, est loin d'en refroidir, comme on pourrait croire, l'intérêt, qu'elle augmente, au contraire, de tout le charme de la vérité. A la lecture de ce livre, l'imagination conçoit d'une manière vive et animée le tableau de tout ce que l'état des sources et des monumens nous permet encore de connaître; mais elle ne conçoit que cela. Si c'est une perte, nous nous y résignons volontiers.

Après leur défaite, les Cimbres et les Teutons disparais-

sent entièrement. L'histoire de l'Allemagne reste interrompue jusqu'à l'arrivée de César dans les Gaules. Est-ce à dire qu'il ne s'y soit rien passé d'important, et que toute l'agitation, dont l'irruption des Cimbres n'était sans doute qu'un épisode, se fût calmée? Nous l'ignorons, mais ce n'est guère vraisemblable.

Les Commentaires de la guerre des Gaules s'ouvrent par le récit de deux événemens que César présente comme isolés et indépendans l'un de l'autre, quoiqu'ils fussent incontestablement dans une corrélation intime entre eux et avec le mouvement des populations germaniques vers le sud : je veux parler de l'émigration des Helvétiens, et de la guerre contre le Germain Arioviste qui dominait dans une partie de la Gaule. Refoulés des plaines de l'Allemagne méridionale dans les vallées des hautes Alpes où ils se trouvaient à l'étroit, débordés de toutes parts, coupés de leurs frères de race par la domination d'Arioviste sur les cantons intermédiaires, les Helvétiens, les Boïens et d'autres peuples Gaulois cherchaient au cœur de la Gaule un asyle, et un point d'appui pour résister avec plus d'avantage aux envahissemens des Germains. On connaît les résultats de la double intervention de César.

S'étant par là frayé la route vers la conquête de toute la Gaule, César l'accomplit en huit ans. Les peuples de race teutonique du nord de ce pays, compris par lui sous les dénominations de Belges et de Germains, ne firent pas la résistance la moins opiniâtre, et si la fortune leur manqua, ils ne manquèrent ni de courage, ni de constance, ni de dévouement à l'indépendance de leur pays. Non content de les avoir vaincus et punis par d'atroces représailles de cet amour d'indépendance qui était un crime aux yeux d'un Romain, César aurait voulu encore les perdre dans l'estime de la postérité, en rendant suspecte une conduite qui les honore, comme s'ils se fussent attirés par leur faute le sort qui les accabla. Ses admirables Commentaires sont déparés

presque à chaque page par la plus révoltante partialité. M. Luden relève toutes ces réticences, ces calomnieuses insinuations, ces contradictions mal déguisées sous une artificieuse simplicité. Les preuves en main, il le convainc de déloyauté dans ses récits, comme de perfidie, de froide cruauté, d'indifférence et de dédain pour l'humanité dans ses actions.

Partout M. Luden se constitue le vengeur de l'honneur de sa nation; et voici comme il justifie lui-même sa défiance non-seulement contre César, mais contre tous les historiens romains. « Nous n'avons point, dit-il, de traditions nationales; pas un lointain écho des chants des bardes de la Germanie ne se fait plus entendre. A leur défaut, nous nous emparons comme d'un aveu du moindre mot favorable à leur cause dans les récits de leurs ennemis, tandis que nous ne pouvons admettre qu'avec une extrême précaution tout ce qui leur semblerait contraire. Ce n'est pas là, continue-t-il, l'exagération ridicule d'un patriotisme, qui siérait mal à l'impartiale histoire; c'est un bien faible dédommagement pour l'injustice du destin, qui ne nous permet plus de juger les Germains que sur les dires de leurs adversaires. »

La Gaule était réduite; les Alpes le furent l'an 15 avant J. C. Dès-lors il ne tint plus à Rome, entraînée par son génie conquérant et le développement fatal de son histoire, de ne pas tenter la conquête de la Germanie, qu'elle enveloppait déjà à l'occident et au midi.

L'attaque commença sur le bas et le moyen Rhin. Les Bataves et les Frisons furent gagnés. Une partie des eaux du Rhin furent dérivées par un canal dans le lac Flevo, dont les irruptions de la mer ont formé depuis le golfe de la Zuidersée[1]: mais les expéditions maritimes que ce canal devait favoriser, ne furent guère heureuses. Des fortifications

1 Dans le treizième siècle. Le canal est aujourd'hui l'Yssel, l'un des bras du Rhin.

romaines s'élevèrent à Gesonia[1], à Moguntiacum[2], et couvrirent tout le pays de la Lahn au Main. Il est vraisemblable que les populations germaniques sur quelques points rétrogradèrent vers l'intérieur des terres; quelques autres, menacées de plusieurs côtés à la fois, recherchèrent et obtinrent l'amitié des Romains: tels les Hermundures, entre le Main et le Danube. Mais à quoi servait-il d'avoir conduit une armée romaine jusqu'à l'Elbe et même au-delà, si les habitans se retiraient devant elle, emportant ou enfouissant tout ce qu'ils possédaient, et harcelant l'ennemi dans sa retraite, lorsque l'âpreté inaccoutumée du climat, le manque de vivres, et le danger de s'enfoncer trop avant dans un pays inconnu, au milieu de populations hostiles, vaincues quelquefois par la supériorité de la tactique ou des ruses perfides, mais jamais soumises, lui conseillaient de revenir sur ses pas? Or, voilà tout ce que nous pouvons découvrir à travers l'obscurité où nous laissent l'indifférence et la mauvaise foi des historiens. Aussi n'examinerons-nous pas jusqu'à quel point Drusus mérita le surnom pompeux de Germanicus, et Tibère les louanges que lui a bassement prodiguées un courtisan (Velléius Paterculus).

De si lents progrès ressemblaient beaucoup à des revers pour l'orgueilleuse Rome, habituée à se jouer de l'indépendance des peuples. Elle crut prudent de changer son système, et Sentius Saturninus s'efforça de gagner les Germains par la douceur, de les séduire par l'appât d'une civilisation raffinée et des mœurs étrangères. Aux combats et à la dévastation succédèrent une amitié trompeuse, un repos énervant, une paix corruptrice. Lorsqu'on crut le moment arrivé, Varus fut chargé[3] d'introduire dans la Germanie,

1 Sur la rive droite du Rhin près de Bonn.

2 Mayence.

3 Lorsque son désastre eut condamné sa conduite, on n'eut garde de parler à Rome des instructions et des ordres précis, d'après lesquels

comme dans une province, l'administration, les lois et les haches romaines.

L'illusion des uns, l'abattement des autres, servirent admirablement pendant trois ans les projets de Varus. Le danger était extrême; mais Arminius vivait pour le salut de sa patrie.

Que ne pouvons-nous contempler à loisir ce noble caractère, cette ame énergique et pure! Nous verrions son indignation, long-temps impuissante, éclater enfin: il appelle aux armes, à la vengeance les Chérusques, sa nation, et tous les Germains; il anéantit l'armée romaine; et, sur le champ de bataille, réunit tous les peuples jusqu'à l'Elbe dans une sainte confédération pour assurer leur commune indépendance, qu'ils ont si glorieusement reconquise.

On sait l'effroi d'Auguste et de tout l'empire, lorsqu'on apprit la perte des légions de Varus. On ne s'attendait à rien moins qu'à voir les Germains victorieux franchir le Rhin, envahir la Gaule; eux, qui ne connaissaient pas encore l'esprit de conquête, contens d'avoir purgé le sol de la patrie d'un ennemi abhorré, s'arrêtèrent. La guerre, qui eût resserré et fortifié leur ligue, fut suspendue de fait; peut-être même y eut-il une trève. L'inaction laissa l'ardeur se ralentir, la division et la jalousie germer entre les chefs. Peu à peu les Romains se remirent de leur frayeur; et, lorsque la révolte des légions du Rhin rendit nécessaire une campagne pour rétablir la discipline militaire, le fils de Drusus, Germanicus, repassa le fleuve, surprit les Marses et les tailla en pièces. Il pénétra plusieurs fois dans l'intérieur de la Germanie, ainsi qu'on le voit par Tacite. Tacite ne partage point cette haine aveugle des Germains, cet orgueil du nom romain, cette lâche adulation des puissans du

il s'était conduit sans aucun doute : c'eût été s'attaquer à l'empereur, imprudence que Velléius Paterculus n'était pas homme à commettre. Voyez son Récit, liv. II, chap. 117.

jour, auxquels tous les historiens de cette époque ont sacrifié leur véracité. Mais il écrit l'histoire à grands traits, admirables dans leur énergique concision pour les aperçus généraux et les considérations morales, mais peu propres au récit des faits, dont trop souvent il omet ou voile à demi les détails. Ces détails, d'ailleurs, d'où les pouvait-il tenir, si ce n'est des compagnons de Germanicus, trop intéressés à cacher la vérité pour mériter créance. Ce qu'il est impossible de ne pas reconnaître, c'est que l'aspect de la forêt de Teutobourg, où gisaient les débris des légions, terrible monument de la valeur germanique, frappa les imaginations effrayées des soldats romains d'une impression d'épouvante. Il ne resta d'autre parti à leur général que de se décider à une prompte retraite, qui ne s'effectua ni sans grands dangers, ni sans pertes considérables. Une dernière fois Germanicus s'avança jusqu'au Weser : on en vint aux mains, et il ne l'emporta qu'avec peine, malgré la blessure que reçut Arminius ; dans une seconde bataille, l'avantage resta décidément aux Germains. Germanicus avait fait de leur soumission une affaire d'amour-propre. Tibère, qui le haïssait, trouva dans les conseils de la politique un motif de plus pour mettre fin par son rappel à de prétendues victoires qu'on célébrait à Rome par des triomphes, mais qui épuisaient sans fruit l'empire d'hommes et d'argent.

La Germanie était sauvée. Si le coup décisif fut porté dans la partie nord-ouest du pays, le sud ne resta pas entièrement étranger, sinon à la gloire, du moins à la défense de la patrie. Élevé à Rome, on ne sait par quel hasard, familier avec la tactique romaine, Marobode avait été élu par les Marcomans [1], et était venu prendre avec eux une forte position militaire sur le moyen Danube. Les peuples voi-

1 C'est-à-dire les hommes de la *Marche*, les défenseurs de la frontière. On voit que la prétendue migration des Marcomans était véritablement une opération stratégique.

sins, par force ou par intérêt, s'incorporèrent à son puissant empire. Quoique en paix avec Rome, dont il accueillait volontiers les marchands, il laissait voir la ferme résolution de repousser toute agression, et cette volonté s'appuyait sur des forces respectables. Une insurrection générale de la Pannonie et de la Dalmatie obligea les Romains à le désarmer en lui offrant une paix honorable et avantageuse. Par sa position seule il menaçait d'un côté l'Italie, tandis que de l'autre il flanquait les Germains occidentaux, qui, délivrés de la crainte de se voir tournés par le sud-est, pouvaient diriger tous leurs efforts du côté de la frontière du Rhin.

Mais il y avait opposition évidente entre le royaume absolu, militaire, compacte de Marobode, et la confédération libre d'Arminius. Le moment du danger passé, la lutte devait nécessairement s'engager entre eux. La querelle fut vidée l'épée à la main, et malheureusement sans résultat décisif. La séparation subsista; la Germanie resta partagée en deux corps, lorsque ce n'était pas trop de la réunir tout entière pour conjurer les dangers dont l'étranger menaçait encore son existence.

Après cette guerre, Marobode s'unit plus étroitement à Rome, qui, toujours perfide, lui fit payer cher sa folle confiance. Par une ruse indigne, il fut attiré sur le territoire romain, et retenu captif. L'influence romaine se maintint et s'accrut sur la frontière du Danube par la corruption et une politique astucieuse.

Le sort d'Arminius ne fut guère plus digne d'envie. Le Germain aimait la liberté avec trop d'ardeur, ou plutôt trop d'imprévoyance, pour se résigner aux sacrifices sans lesquels il n'y a de force ni d'union, ni par conséquent d'indépendance et de liberté durables. En butte à la jalousie des chefs, qui ne pouvaient lui pardonner sa gloire et son influence si justement acquises, méconnu, accusé de tyran-

nie, Arminius tomba obscurément sous les coups des siens. Quand il ne fut plus, ses constans ennemis, les Romains eux-mêmes, ne purent lui refuser leur admiration[1], et, par une singulière destinée, leurs témoignages seuls l'ont révélé à l'Allemagne moderne, qui avait oublié, à travers les agitations et l'ignorance du moyen âge, le nom et la gloire du libérateur de la Germanie.

Lorsque Arminius et Marobode ont disparu de la scène, l'obscurité redouble. On voit seulement que Rome, affaiblie, déchirée au-dedans, tremble à son tour pour ses frontières du Rhin. Nous savons peu de chose même de la révolte des Bataves par Civilis, et de cet empire des Gaules que, avec quelques autres, il fut sur le point de fonder, s'il y avait eu plus d'accord entre les peuples teutoniques et les Gaulois. Pour tout le reste, incertitude et ténèbres; à peine quelques fragmens épars, dont M. Luden s'étudie à découvrir la signification et l'importance; car, pour l'historien national, dit-il, rien ne saurait être indifférent de ce qu'un Romain même a jugé digne de mémoire.

Pour nous, nous n'avons pu qu'indiquer les événemens principaux, encore nous a-t-il fallu le faire sans discussion et sans preuves. Mais, malgré tant de siècles qui nous en séparent, et qui ont bien calmé toutes les passions, nous ne l'avons pas fait sans intérêt et sans sympathie. La jus-

1 Voici, avec le récit de sa mort, son éloge, tel qu'il se lit dans Tacite : *Ceterum Arminius, abscedentibus Romanis, et pulso Maroboduo, regnum adfectans, libertatem popularium adversam habuit : petitusque armis, quum varia fortuna certaret, dolo propinquorum cecidit; liberator haud dubie Germaniæ, et qui non primordia populi romani sicut alii reges ducesque, sed florentissimum imperium lacessierit : prœliis ambiguus, bello non victus : septem et triginta annos vitæ, duodecim potentiæ explevit : caniturque adhuc barbaras apud gentes; Græcorum annalibus ignotus, qui sua tantum mirantur : Romanis haud perinde celebris, dum vetera extollimus, recentium incuriosi.* Ann., liv. II, chap. 88. Nulle part Tacite n'a fait de personne un si bel éloge.

tice et la liberté sont de tous les temps; et un peuple qui combat pour elles, à quelque époque et dans quelques circonstances que ce soit, ne doit jamais trouver les cœurs froids et indifférens pour sa cause.

Dans un prochain article nous étudierons les mœurs et les institutions des anciens Germains.

H. K.



Biographie.

NOTICE SUR MATTHISSON.

La mort a frappé, cette année, plusieurs célébrités littéraires de l'Allemagne. Le savant et ingénieux historien de l'antique Rome a été suivi dans la tombe par le poète Matthisson. Le Nestor des littérateurs allemands, le vénérable Gœthe, avait aussi inspiré pour sa santé des inquiétudes qui, heureusement pour ses nombreux admirateurs, ne se sont pas réalisées.

Maintenant que la postérité a commencé pour Matthisson, nous avons cru que le public recevrait avec intérêt quelques détails sur la vie et les ouvrages de cet auteur.

Son aïeul, Matthias Matthisson, fils d'un gentilhomme suédois qui était venu s'établir à Elbing, dans la Prusse orientale, avait terminé sa longue et honorable carrière, à l'âge de 74 ans, dans le village de Cracovie, auprès de Magdebourg, où, pendant 50 ans, il avait rempli les fonctions pastorales. Il mourut avec la satisfaction de voir que ses six fils avaient répondu à son attente par leur zèle, leurs progrès et leurs vertus. L'aîné d'entre eux, Jean-Fréderic Matthisson, avait pu voir, en qualité d'aumônier d'un régiment, les scènes les plus remarquables de cette guerre de sept ans, qui a pour jamais immortalisé la gloire du grand Fréderic.

Doué d'une imagination brillante, il possédait le talent de l'improvisation, plus rare chez les peuples du Nord que dans la spirituelle Italie, dont le climat délicieux inspire si vivement le poète. Plusieurs vétérans de l'armée du prince Henri se rappelaient même, long-temps après, quelques fragmens d'un sermon métrique qu'il leur avait adressé. Il

mourut en 1761, laissant une épouse inconsolable qui portait dans son sein un gage précieux de son hymen. Un an auparavant elle avait donné le jour à Dorothée, sœur de notre poète. Les deux enfans furent élevés dans le village de Hohendodeleben, et firent de rapides progrès sous les yeux de leur mère. Bientôt le petit Fréderic put lire à haute voix les passages de la Bible les plus propres à éclairer son esprit et à former son cœur. Il sanglotait en lisant l'histoire de Joseph, et en voyant comment il se fit connaître à ses frères. Quand il eut atteint l'âge de neuf ans, son oncle, qui était diacre dans la ville de Grossen-Salza, se chargea de son éducation et de son entretien avec d'autant plus de joie qu'il avait résolu de rester célibataire. Le jeune Fréderic trouva une seconde mère dans sa tante âgée de 19 ans, et dont les talens égalaient la beauté. Klopstock, Wieland, Lessing, Uz, Gellert, Rabener, Zachariæ et Gessner, formaient sa petite bibliothèque. Elle eut soin de garnir la jeune tête de l'enfant des fables les plus intéressantes de Gellert, des idylles les plus pures de Gessner, élaguant adroitement celles qui, par leur contenu érotique, n'étaient pas encore à la portée de son âge. Souvent aussi Pazke, connu dans Magdebourg comme celui qui déclamait les vers des poètes nationaux avec le plus de verve et de chaleur, venait charmer les nuits d'hiver chez l'oncle du jeune Fréderic, et l'enfant était un de ses auditeurs les plus attentifs. Cette époque si heureuse de la vie de Matthisson ne fut pas longue; son oncle mourut en 1771. Alors celle qui lui avait tenu lieu de mère conduisit Fréderic chez son aïeul Mathias Matthisson, qui le garda auprès de lui malgré les instances de la mère et de la sœur de l'enfant. Mais il était dit que notre poète devait dès son enfance être poursuivi par le malheur dans ses affections les plus vives. Cette tante chérie, qui s'était plu à cultiver son intelligence naissante, mourut deux ans après. Cette perte le désola; toutes les nuits il allait pleurer

sur sa tombe, tous les matins il la couvrait des plus brillantes fleurs de son petit jardin. Son vénérable aïeul ne tarda pas à renouveler sa douleur en suivant dans la tombe la fille qu'il venait de perdre.

Peu de temps après, Fréderic Matthisson, qui avait atteint sa douzième année, suivit les cours de Frommann, abbé de Klosterberge. Là, malgré sa jeunesse, il sut distinguer parmi ses condisciples ceux dont les mœurs étaient pures et le zèle pour l'étude infatigable. Tel était le jeune Coppius, de Berlin, avec lequel Fréderic se lia bientôt d'une tendre amitié. Durant les vacances qu'il passa chez sa mère, Fréderic fit aussi connaissance avec le jeune Rosenfeld, qui resta toute sa vie son ami affectueux et fidèle.

Revenu à Klosterberge, Matthisson se livra tout entier à la poésie, à la musique et aux langues tant anciennes que modernes. Ce fut là que, rêvant toujours à sa tante chérie, il fit, vers l'âge de 15 ans, son premier essai poétique, intitulé *Die Betende*. En voici la traduction :

« Laure prie! les harpes célestes répandent dans son cœur malade la paix de Dieu, et, comme les parfums du sacrifice d'Abel, ses soupirs s'élèvent vers les cieux.

« La voilà à genoux dans une extase divine, belle comme Raphaël dépeint l'Innocence, environnée de cette lumière de la révélation, qui rayonne autour des fronts célestes.

« Elle sent, au milieu d'un paisible zéphyr, la présence du Très-Haut qui l'inonde de joie; elle pressent déjà les demeures sublimes où la couronne de lumière doit ceindre son front.

« Voir son cœur, pur comme celui d'un ange, palpiter ainsi de dévotion et de confiance en Dieu, voir cette sainte en prières, c'est jeter un regard dans la vie future. »

Il eut pendant toute sa vie une grande prédilection pour ce premier fruit de sa muse, sans doute à cause du souvenir qui s'y rattachait. Matthisson traduisit ensuite en vers alle-

-mands plusieurs passages d'Horace et d'Anacréon; toutes les fois qu'il avait fini une pièce de vers, il la soumettait à la critique de son ami Rosenfeld, qui s'occupait lui-même de poésie avec un assez grand succès. Matthisson fit encore à Klosterberge la connaissance de Perschke, jeune homme rempli d'érudition, de goût, et doué d'une imagination passionnée. Il était franc-maçon, et par esprit de prosélytisme il fit admettre ses deux amis, Rosenfeld et Matthisson, dans la loge de Magdebourg.

Bientôt Rosenfeld et Matthisson se préparèrent à suivre les cours de l'université de Halle. Ils se séparèrent alors de Perschke, qui devint pasteur à Sulau dans la Basse-Silésie. Dorothée, sœur de Matthisson, épousa le pasteur Beust quelques jours avant le départ de son frère pour l'université. Quand les deux amis furent arrivés à Halle, ils prirent le même logement et suivirent les mêmes cours avec la plus grande assiduité. Rosenfeld, qui était passionné pour la musique, fit, avec une petite société d'amis, des concerts périodiques, destinés à perfectionner les uns par les autres tous les membres de cette réunion philharmonique. Dans les vacances de Pâques, les deux amis partirent pour Magdebourg, où ils se séparèrent momentanément. Matthisson profita d'une occasion favorable qui se présenta le lendemain pour faire à très-peu de frais le voyage de Berlin. Il y vit le poète Ramler, qui lui fit admirer les tableaux historiques de Bernard Rode. Ramler avait pour ce peintre un enthousiasme si vif, qu'il avait coutume de dire : « Qui n'a pas vu les tableaux de Bernard Rode, n'a rien vu dans Berlin. »

De retour à l'université, Rosenfeld et Matthisson y trouvèrent Barth, professeur de déclamation, qui leur inspira un vif désir d'étudier l'art qu'il enseignait, et sans lequel les morceaux de poésie perdent une grande partie de leurs charmes.

Dans une réunion de francs-maçons, qui eut lieu à

Aschersleben, Rosenfeld et Matthisson firent la connaissance de Gleim, le poète-grenadier. Ils ne purent le voir que deux ou trois jours, pendant les fêtes de la Pentecôte en 1779.

Vers les fêtes de Noël de la même année les deux amis firent une excursion à Erfurt, Weimar et Jéna. Ils souffrirent un peu de la rigueur de la saison, mais en furent dédommagés par un admirable sermon de Herder, qui malheureusement n'a pas été conservé. Tous deux quittèrent l'université en 1780, et se séparèrent. Matthisson entra en qualité de professeur dans l'institution philanthropique de Dessau. La faiblesse de sa santé l'empêchait de prêcher dans les églises, et lui défendait par conséquent la carrière ecclésiastique. Il était à peine fixé à Dessau, lorsque Rosenfeld, qui ne pouvait pas vivre loin de son ami, vint l'y rejoindre pour étudier auprès de lui la musique et la poésie. Rosenfeld suivit depuis ce moment avec la plus grande assiduité les leçons musicales de Rust, chef d'orchestre à Dessau. La fête de la princesse de cette ville ayant attiré dans les plaines de Wœrlitz une foule de curieux, parmi lesquels se trouvèrent plusieurs étrangers de marque, Matthisson eut le plaisir d'y voir Gœthe avec son auguste protecteur le duc de Weimar, Garve et Raynal.

La même année Matthisson eut la douleur de perdre son ami Rosenfeld, qui, étant allé patiner, avait fait une chute tellement grave, que ses organes cérébraux en furent affectés. Il mourut peu de jours après dans le délire, ne connaissant plus ses amis, qu'il laissa désolés de sa perte. Matthisson, inconsolable et ne pouvant plus rester dans la ville où il avait vu mourir son ami, céda aux vives instances de ses collègues qui, craignant pour sa santé, l'engageaient à voyager. En passant à Weimar, il visita Gœthe et Herder, ainsi que Musæus, qui sut ressusciter avec tant de vérité les contes populaires de l'Allemagne. Il se dirigea ensuite vers

Altona, et, lors de son passage à Hambourg, il n'eut rien de plus pressé que de rendre visite au célèbre Klopstock, pour lequel il avait toujours éprouvé une admiration sans bornes. Ce grand poète parut le voir avec plaisir et l'engagea à réitérer ses visites. Matthisson voyageait alors avec les deux jeunes comtes de Sievers, dont il était le précepteur depuis son entrée dans l'institution de Dessau. Il parcourut avec eux le Holstein, les accompagna à Heidelberg et à Mannheim, visitant partout les savans que la renommée lui indiquait. Il connut alors Jung, Pfeffel, Bonstetten, Iffland, etc. Quelques années plus tard il fit un voyage dans la Suisse, rendez-vous général des voyageurs-dilettanti de toutes les nations de l'Europe, et passa des jours heureux dans la ville de Nyon auprès de son ami Bonstetten. Après y avoir séjourné pendant deux ans, il se rendit à Lyon sur l'invitation de M. Scherer, riche banquier, qui désirait lui confier l'éducation de ses enfans. Matthisson, avide de connaître la France, accepta cette proposition avec plaisir, et coula des jours tranquilles et fortunés au milieu d'une famille aussi distinguée par ses vertus et ses aimables qualités que par ses richesses. Il était à Lyon lors du siége de cette ville en 1793, et y perdit la plupart de ses papiers, parmi lesquels se trouvait une correspondance complète, ce qui lui causa un grand chagrin. Il retourna en 1794 dans sa patrie, où il fut nommé conseiller aulique du landgrave de Hesse-Hombourg. L'année suivante il accompagna la princesse d'Anhalt-Dessau dans les voyages qu'elle faisait pour rétablir sa santé délabrée. Il la suivit en Italie quelque temps avant les victoires de celui que l'on appelait alors le général Buonaparte, puis dans le Tyrol et à Stuttgart. Ce fut là qu'il fit la connaissance du duc Fréderic II, qui devint plus tard son bienfaiteur. En 1803, Matthisson se rendit à Paris pour y contempler les chefs-d'œuvre de l'Italie que la conquête avait transplantés dans la capitale de la France. Après

un second voyage en Italie il épousa, en 1810, la fille aînée de M. Schoch, intendant supérieur des jardins de Wœrlitz. Sa bienfaitrice, la duchesse d'Anhalt-Dessau, étant morte, il fut nommé bibliothécaire du roi de Wurtemberg à Stuttgart; c'est là, qu'après s'être vu comblé des faveurs d'un prince libéral et éclairé, Matthisson paya le tribut à la nature, emportant avec lui dans la tombe les regrets de tous ceux qui le connurent.

Les ouvrages sortis de la plume de Matthisson sont ses Poésies (*Gedichte*) et ses Souvenirs (*Erinnerungen*). Tous respirent une douce et tendre mélancolie, un enthousiasme pur et sincère pour les beautés de la nature, qu'il étudia sur les rivages de la mer Baltique, sur les bords du Rhin, au pied des Alpes majestueuses, dans les riantes plaines de l'Italie et au milieu des sites pittoresques de la Suisse. Matthisson voulait imiter Horace et Anacréon; il ne réussit pas aussi bien qu'eux dans le genre badin et enjoué, mais il les surpassa en sensibilité. Faisons connaître par des traductions fidèles le genre de notre auteur.

LE SOIR.

« Une teinte de pourpre colore les collines couvertes de sapins, après le dernier regard du soleil; le paisible miroir du ruisseau reflète la lumière du brillant Hespérus.

« Les berceaux de peupliers deviennent sombres comme une voûte funèbre; les oiseaux s'endorment sous la molle agitation du feuillage.

« Ton chant du soir seul, ô cigale, fait encore entendre une douce harmonie de dessous l'herbe humectée par la rosée, à travers le voile enchanteur du crépuscule.

« Si plus tard, dans le souffle du soir, petite cigale, perchée sur les rosiers de l'amitié, tu fais descendre tes chants plaintifs sur ma tombe précoce,

« Mon ombre sera toujours attentive à tes chants, toujours je t'écouterai comme maintenant, j'entendrai ton murmure doux, comme celui du zéphyr. »

ÉLÉGIE

Composée sur les ruines d'un vieux château.

« La campagne silencieuse est enveloppée de l'ombre du crépuscule, l'harmonie des bosquets expire; ici seulement, sous ces murailles antiques, j'entends le cri mélancolique du grillon; le repos descend d'un ciel sans nuages, les troupeaux quittent lentement les prairies, et le laboureur fatigué hâte le pas pour goûter le repos dans la cabane de ses pères.

« Ici, sur ces hauteurs couronnées de forêts, parmi les débris du passé, où une crainte respectueuse agite mon ame, je te consacre ces chants, ô mélancolie! mes tristes rêveries se reportent aux temps reculés où ces murs, et ce château avec ses donjons, s'élevaient fiers sur la cime rocailleuse de la montagne.

« Là-haut, près de cette colonne aux débris grisâtres que le lierre entoure de ses replis, là où les pâles reflets du couchant vont expirer sur des fenêtres délabrées; jadis, peut-être, les larmes d'un père mouillaient le front d'un des plus nobles fils de l'Allemagne, dont le cœur plein d'ambition palpitait de l'espoir d'une prochaine bataille.

« Pars en paix, disait le vénérable châtelain, en lui donnant le glaive des héros, ne reviens plus, ou reviens victorieux! sois digne du nom de tes pères! Alors de l'humide prunelle du jeune guerrier jaillissaient des étincelles, ses joues brûlantes ressemblaient à la rose épanouie aux rayons purpurins de l'aurore.

« Puis, nuage orageux, le chevalier, tel que Richard cœur-de-lion, volait aux combats; devant lui l'ennemi pliait comme

les sapins courbés par la tempête. Doux comme les ruisseaux des prairies émaillées de fleurs, il retournait dans son château aérien, voyait les larmes de joie de son père, et recevait les baisers de sa tendre amie.

« Inquiète et impatiente, du haut du donjon elle plonge ses regards avides dans la vallée; le soleil couchant dore la cuirasse et le bouclier, les coursiers s'élancent, son bien-aimé approche! Muette, elle lui présente sa main fidèle, rougissant et pâlissant tour à tour; mais ses doux regards, Pétrarque et Sappho pourraient-ils les exprimer?

« Les convives choquaient gaiement leurs coupes, à la lueur argentine des étoiles, sur ces bords escarpés, sous lesquels la chouette a placé son nid; les histoires de combats sanglans, de terribles aventures dans la Palestine, réveillaient dans l'ame de ces robustes guerriers une foule de glorieux souvenirs.

« Quel changement! l'horreur et la nuit planent maintenant sur le théâtre de cette splendeur, les vents mélancoliques du soir agitent le feuillage, là où les braves prenaient leurs joyeux repas; des buissons solitaires s'élèvent à l'endroit où l'enfant demandait instamment un bouclier et un glaive, quand retentissait le son de la trompette guerrière et quand le preux chevalier s'élançait sur son coursier.

« Les restes de ces vaillans guerriers sont maintenant des cendres que recèle le sein ténébreux de la terre; quelques pierres sépulcrales, enfoncées dans le sol, montrent à peine le lieu où ils reposent. Plus d'un preux chevalier est devenu le jouet des vents, sa mémoire s'est perdue comme sa tombe. Sur les brillantes actions des temps héroïques s'étend le nuage de l'oubli.

« Ainsi passe l'éclat de la vie, ainsi disparaît le fantôme d'une vaine puissance! ainsi, dans le cours rapide des temps, se plonge dans une nuit obscure tout ce que la terre étale à nos regards: lauriers qui ceignent des fronts victorieux,

exploits qui brillent sur le marbre et l'airain, urnes consacrées à une éternelle mémoire, chants d'immortalité!

« Tout ce qui, sur cette terre de poussière, remplit un cœur généreux d'ardeur et de ravissement, s'évanouit, semblable aux regards du soleil d'automne, quand un orage dérobe aux yeux l'horizon. L'aurore voit pâlir le matin ceux qui le soir se livrent à des transports d'amour. Le bonheur même que donnent l'amour et l'amitié ne laisse pas de traces sur la terre.

« Tendre amour! tes bosquets parfumés de roses touchent à des solitudes hérissées de ronces, et un subit orage ternit souvent l'azur de l'amitié. Grandeur, gloire, puissance, renommée, tout est vanité! la tombe recouvre d'une égale obscurité le front superbe du conquérant et la tête défaillante du pélerin. »

On voit que dans l'ame du poète domine cet esprit de contemplation mélancolique, si bien exprimé par les jeunes poètes dont la France s'honore aujourd'hui, et qui prête tant de charmes aux délicieuses rêveries de Lamartine. Amant passionné de la nature, Matthisson se plaît aussi aux riantes fictions des elfes, des ondines, des sylphides, des salamandres, que l'antiquité nous légua en partie et que le dix-septième et le dix-huitième siècle développèrent. J'ai dit que notre poète n'égalait pas, pour le ton badin et enjoué, les modèles qu'il avait empruntés à l'antiquité; un exemple suffira pour prouver mon assertion :

CHANSON A BOIRE.

« Que le chagrin soit aujourd'hui, comme hier, la proie du vent, en présence des dons de Bacchus. Que tout ami du plaisir chasse bien loin de lui le passé aux pâles couleurs!

« Qu'aucun Scythe grossier ne s'approche de ce cercle d'amis! la fleur de la gaieté aime le chemin du milieu. Fidèles au précepte d'Horace, nous avons soin de carguer les voiles quand l'ivresse nous menace.

« Que le chagrin soit aujourd'hui, comme hier, la proie du vent, en présence des dons de Bacchus. »

Aussi, quoique dans sa jeunesse Matthisson se donnât pour le disciple du poète de Venouse et du chantre de Téos, cette illusion ne tarda guère à se dissiper. Les malheurs de son enfance, les pertes douloureuses qui avaient marqué d'une empreinte si triste son entrée dans la vie, tout devait le pousser vers le genre de poésie auquel il doit un rang si honorable parmi les poètes de l'Allemagne. C'est à Matthisson surtout que l'on peut appliquer le mot de Buffon: « Le style, c'est l'homme. »

Aux extraits des poésies que nous avons déjà donnés, nous en ajouterons quelques autres, puis nous parlerons des mètres que Matthisson a employés. Nous terminerons par un examen de ses Souvenirs; ils sont d'autant plus intéressans pour nous, qu'ils se rattachent en partie à l'histoire de la révolution de 1789, tant dans la France que dans les pays voisins.

LA RÊVERIE DU SOIR.

« Toujours encore, quand la lune brille dans les cieux, je retrouve les images passagères des temps qui ne sont plus.

« J'épie sur les bords de l'enveloppe éthérée, avec un plaisir mêlé de regrets, ces formes enchanteresses.

« C'est en vain; elles disparaissent comme le brouillard du matin; c'est en vain, elles se perdent comme les parfums de Mai.

« Les mortels cherchent pour ne jamais trouver; ils pressentent la volupté partout où elle ne fleurit pas. Où voit-on

mûrir le bonheur, durer les consolations, où voit-on se maintenir l'harmonie des cœurs?

« Où les myrtes de l'amour ne sont-ils pas arrosés de larmes? où l'ami n'est-il pas séparé de son ami par la tombe?

« O vérité, daigne accorder une parole de consolation au pélerin solitaire dans le bosquet de la mélancolie.

« Tu m'as entendu et pourtant tu te tais; tu plonges sur les urnes et les caveaux funèbres un regard expressif.

« Tu m'as entendu et pourtant tu te tais; tu élèves vers les astres un regard consolateur. »

A SON AMIE ÉLOIGNÉE.

« Quand, aux dernières lueurs du soir, une forme riante passe rapidement à tes côtés, lorsque tu es assise sur le banc de gazon, au pied des chênes touffus, quand elle te fait un geste amical, c'est le fidèle génie de ton ami, qui te promet la paix et le bonheur.

« Quand, à la lueur incertaine de la lune, tes songes d'amour s'embellissent, quand un zéphyr harmonieux se joue dans le feuillage du cyprès et du mélèze, quand le pressentiment fait palpiter ton cœur, c'est mon génie qui plane autour de toi.

« Lorsque, dans un doux loisir, remontant vers les contrées magiques du passé, tu sens aux lèvres et aux mains un attouchement mol et, je dirai même, spirituel, semblable aux baisers du zéphyr, si tu vois la lumière de ta lampe vaciller, c'est mon génie, crois-le fermement.

« Quand, à la lumière argentine des étoiles, tu entends tout bas dans ton cabinet mystérieux le mot chéri : toujours à toi, semblable au son lointain de la harpe éolienne, alors repose tranquillement; c'est mon génie qui te promet la paix et le bonheur. »

Matthisson emploie dans ses élégies la plupart des mètres d'Horace.[1]

UNE SOIRÉE DU PRINTEMPS.

« La rosée, où se reflète l'éclat brillant du ciel, tremble sur la tige encore tendre; l'image incertaine du paysage printanier ondule dans l'azur du fleuve.

« J'admire la cascade, l'arbre en fleurs, le bosquet doré et l'étoile du soir qui étincelle à l'extrémité d'un nuage de pourpre.

« J'admire la verdure de la prairie, l'aubépine du vallon, la robe fleurie du coteau, le ruisseau bordé de peupliers, l'étang environné de roseaux et couvert d'une neige de fleurs.

1 La strophe suivante est composée de trois vers saphiques et d'un adonique :

Glūcklīch īst dēr ūnd hŏchgĕsīnnt wīe Göttĕr,
Dēr dēn Grāzīēn ŏpfĕrt! Seīnĕ Tāgĕ
Flīessēn hēll, wīe Tāgĕ dĕs Blūthĕnmōndĕs
Līeblīchĕr Sāngēr.

Ces strophes se retrouvent dans douze autres élégies.

Deux élégies seulement sont faites en distiques; voici un de ces distiques qui pourra faire juger des autres :

Klāgĕ gĕzīemt nīcht dĕm Stārkĕn; īm Kāmpf mīt dĕm eīsĕrnĕn Schīcksāl
Sīegt nūr dīe rūstĭgĕ Thāt : Wōrtĕ sīnd Bēutĕ dĕs Stūrms.

De plus, Matthisson emploie indifféremment des vers ïambiques de cinq pieds, de quatre pieds, de trois et de deux.

En général, à mon avis, la prosodie est la partie la moins intéressante et la plus sèche d'une pièce de vers. Je pense que les Allemands n'ont pas été bien heureux dans l'emploi des mètres de l'antiquité, et surtout qu'ils ont admis pour longues et brèves des syllabes qui ne le sont pas toujours.

Il faut avouer, qu'à cet égard les poètes d'outre-Rhin ont poussé la licence aussi loin qu'il était possible de le faire. Les strophes que j'ai citées sont une preuve palpable de ce que j'avance. On y voit des dactyles qu'on ne prendrait guère pour tels, comme par exemple : ūnd hŏchgĕ, ēn ŏpfĕrt, zīemt nīcht dĕm, etc. Je n'ai rien à dire contre des mots tels que rūstĭgĕ, blūtĭgĕ, gōldĕnĕ et même sīlbĕrnĕ, ēisĕrnĕ; ils passeraient pour dactyles, excepté toutefois les derniers, même chez les Latins.

« Universalité des êtres, tu resserres les liens d'un éternel amour! Le ver luisant et l'océan de feu du soleil furent créés par un seul et même bras paternel.

« Je te reconnais, Dieu tout-puissant, quand ici-bas une feuille se détache d'un arbre; je te reconnais, quand là-haut, dans l'immensité, un système solaire périt. »

LES ANNÉES DE MON ENFANCE.

« Un doux frémissement agite le feuillage du peuplier éclairé des dernières lueurs du jour; le berceau que le jasmin environne, m'invite amicalement à la rêverie; un jardin champêtre, entourant la chaumière de ses arbres touffus, me montre une porte d'osier qui conduit à l'étang voisin.

« Quittant la salle dorée de l'opéra et le sacrifice d'Iphigénie, j'accours vers tes bords tranquilles, ô Rhône, qui coules au milieu des bosquets; languissant après la solitude, je choisis pour ma loge la porte du jardin, d'où je considère ce paysage enchanteur.

« Ce toit que recouvre une mousse noirâtre, cette vigne verdoyante, ce parterre où fleurissent la rose, la mauve et la violette de nuit, cette haie touffue, le balancement du houblon, la cour où les ruches sont abritées par le sureau;

« Le bruit de la fontaine, la grange auprès des noisetiers, où les colombes échangent de doux baisers, où niche la constante hirondelle, tout cela, aussi riant que les derniers rayons du soleil, me rappelle avec ravissement les images couleur de rose de mon enfance.

« O toi, qui dissipes de ta baguette dorée les colonnes de brouillards, toi qui surgis de la tombe obscure des siècles passés, imagination, éclaircis les vestiges de mes premiers pas, montre-moi la place de chaque fleur de la prairie paternelle.

« Je vois ici les pâturages du hameau, le bord du ruisseau tortueux, où je ressentis les premiers plaisirs et les

premiers chagrins; la pelouse émaillée de fleurs, où je dansais, au clair de la lune, sous des mais verdoyans, en écoutant les sons joyeux de la musette;

« La haie, où la jeune fille du voisin venait cueillir la violette; l'étang, où nageait ma flotte de liége; la prairie, où je tressais des palais de feuillage, où le cerf-volant, formé de papier, s'élançait dans les airs;

« Les buissons, où le lacet trompait souvent le serin, où mon léger chapeau de paille poursuivait le papillon; le toit, où j'attaquais vaillamment les nids de passereaux; le banc, où ma sœur tressait des guirlandes de fleurs;

« Le parterre où, telle qu'Hébé, revêtue d'une robe blanche, elle attachait à des rameaux de différentes couleurs la giroflée et l'œillet; l'école, basse et sombre, dont les fenêtres étaient garnies d'immortelles, et où le sérieux magister nous semblait un arbitre du monde.

« Je vois les arbres du cimetière, l'herbe épaisse des tombeaux, dont je lisais souvent les épitaphes rimées sur la tombe des jeunes fiancées, le clinquant des couronnes qu'agite le zéphyr, à la pâle lueur de la lune;

« La table de pierre, auprès de laquelle le vétéran, héros de Sorr et de Prague, parlait du grand vainqueur de Rossbach, de Kleist et de Ziethen; l'aire où le moissonneur dansait avec sa brune compagne, quand la vielle aux sons joyeux faisait entendre le chant de la moisson;

« Le banc sur les bords du vivier, consacré dès les âges les plus reculés au doux jeu des œufs de Pâques; le berceau de lilas, où, sur un banc de gazon, je me plongeais, solitaire, dans les prodiges de la féerie.

« Je croyais alors voir des nains verts, armés d'une épée de diamant; je me rappelais l'effrayante histoire de la montagne aimantée: à mes yeux la chaumière devenait un palais, le vivier un lac argenté, mon bâton un coursier rapide, le rossignol une fée.

« Alors je bravais les noires vapeurs de la mélancolie, même quand un fier ennemi m'arrachait mon sabre, même quand je trouvais mourante la linotte chérie de ma sœur, même quand le rouge de mes soldats de plomb se perdait.

« Alors, au crépuscule, un vallon silencieux, dominé par le bosquet où chantait le rossignol, était ma salle d'opéra et de danse; l'éclat des bulles de savon m'enchantait bien plus que les rians costumes des bals masqués.

« Alors l'azur lointain du mont Brocken me semblait être le séjour redouté des fantômes, l'extrémité de l'univers. Quant à l'orbite et à la rotation de la terre, je les connaissais aussi bien que je connais maintenant la pierre philosophale et le blason.

« Alors le désir de voir les divines plaines de Naples, le tableau de la transfiguration, l'Apollon du Belvédère et le Capitole, ne faisait pas couler mes larmes. La grotte de tuf était ma galerie de tableaux, et les livres de chevalerie renfermaient pour moi les chefs-d'œuvre de Raphaël.

« Alors, assailli par les frimas de Janvier, j'élevais, avec des cris de triomphe, l'homme de neige; aidé d'un pieu ferré, je volais, sur un traîneau rapide, du haut de la colline que dominait l'église.

« Dans les déserts bruyans de la vie, mon cœur est oppressé de douleur, quand je me rappelle les jeux de l'enfance et les célestes plaisirs de cet âge. Années d'innocence trop passagères, qu'y a-t-il, entre le berceau et le cercueil, qui vous égale en bonheur?

« O campagne de mes pères, quelle Tempé, quelle Suisse pourrait me retracer vos charmes inexprimables? Mon cœur se ranimerait à votre souvenir, fussé-je sur la cime des montagnes que recouvre une neige éternelle, ou sur les flots de la mer soulevée.

« Quand à minuit les ténèbres règnent autour de moi,

quand mes plaintes seules retentissent à travers le silence des tombeaux, un rayon consolateur jaillit vers moi de vos frontières, semblable à l'azur qui suit l'orage du soir.

« Pareil à Cook et à Magellan, brave le courroux des mers, vole vers le but de la gloire par une route encore vierge; orgueil des muses, contemple tes traits gravés sur le marbre et l'airain, repose sur le sein de Cythérée, dans le bosquet de myrtes consacré à Cupidon.

« Sois l'arbitre des monarques, le dispensateur de l'or du Pérou, commande aux peuples de Golconde, réunis, sur le trône que l'univers vante et admire, les lauriers de Kleist et du grand Frédéric.

« C'est en vain; les innombrables soucis assiégent sans relâche la splendeur arrivée au terme de la gloire, des salles dorées des palais! La voix enchanteresse de Todi ne dissipera pas le nuage de douleur qui t'environne, tu recherches le repos de l'ame, et ta main saisit une ombre fugitive.

« Échappé aux fureurs de Mars, la colère trouble tes regards; éclairé par le ciel des Alpes, tu déplores ta destinée; tu suis sur une terre lointaine les traces mobiles de la sérénité de l'ame; insensé! ton enfance seule respirait cette atmosphère de bonheur.

« L'enfance voit briller tous ses plaisirs dans le bosquet que décore la main du printemps; une allée de roses borde sa carrière fleurie. Jamais le dieu des temps, éternel protecteur de l'innocence, n'a soustrait à ses regards le livre des possibilités.

« Hélas! la nécessité nous tourmente de désirs jusqu'à la barque de Charon; les projets fugitifs de l'enfance se bornent au crépuscule. Dans les jours sereins du printemps, nous craignons la tempête et les écueils; l'enfance, semblable à l'abeille, ne s'attache qu'au présent.

A MON AMIE.

« Je songe à toi, quand à travers les bosquets j'entends les accords de philomèle. Quand songes-tu à moi? — Je songe à toi le soir, à la lueur du crépuscule, près de la source entourée d'arbres verdoyans. Où songes-tu à moi? — Je songe à toi, avec une tendre mélancolie, un désir inquiet et des larmes brûlantes. Comment songes-tu à moi? — O songe à moi, jusqu'à notre réunion dans une meilleure planète! de loin ou de près, je ne songe qu'à toi. »

LE TOMBEAU.

« Nul son terrestre ne vient frapper l'oreille des morts; leur sommeil profond, leur sommeil de fer, n'est interrompu ni par le son matinal de la cloche, ni par les concerts des oiseaux, dans le sein ténébreux de leur humide demeure.

« Heureux celui qui est à l'abri dans ce port, où se tait à jamais la fureur des ouragans, où la haine n'empoisonne pas, où la discorde n'égorge pas, où jamais ne se glisse la vipère de la calomnie!

« Là, nulle trompeuse illusion, nul rêve sensuel n'enivre d'espérances puisées dans la féerie, et semblables, pour le vague et l'inconstance, à l'écume colorée de la cataracte, où se reflètent les rayons du soleil.

« Là, nulle trahison, nulle perfidie achetée au poids de l'or, ne détruit les liens de l'amitié et de l'amour; là, nul océan, nul abîme des Alpes, n'interrompt les accords alternatifs d'une tendre sympathie.

« Là demeure la tranquillité qui ne s'attache qu'à la poussière, partage le pain de l'humble laboureur, guérit le cœur meurtri de l'innocence opprimée, et se plaît à tresser des guirlandes de fleurs avec l'enfance.

« Les plaisirs de l'humanité glissent sans laisser de traces, et d'un pied de sylphe, sur un sol de brouillards; hélas!

l'affreuse cohorte de ses douleurs parcourt seule la terre pour torturer lentement les humains.

« Les consolations de la sensibilité, qui font fuir les soucis des mortels jusque chez Pluton, ne fleurissent que rarement, pareilles à l'aloës qui végète loin de sa patrie.

« Durant les mascarades de la vie, dans cette confusion toujours renaissante, tandis que le vert feuillage de la jeunesse dépérit, le hasard cache avec trop de cruauté le mot d'ordre aux ames que la sympathie doit unir plus tard. »

Matthisson, dans ses Souvenirs, dépeint avec beaucoup de charme les différens voyages qu'il fit pour amortir l'impression douloureuse que la mort de Rosenfeld avait laissée dans son ame. Partout il voulut voir et connaître les savans et les artistes distingués, partout il admira les monumens de l'art des Raphaël, des Rubens, des Vinci, etc.; mais surtout les beautés de la nature qui avaient inspiré le pinceau du Poussin, de Vernet et de Claude Lorrain. Voyageait-il sur les bords du Rhin, c'était pour jouir de l'aspect enchanteur qui de tous côtés se déroulait à ses regards; s'en écartait-il quelque peu, c'était pour voir les Jean de Muller, les Bonstetten, les Salis, les Gessner et toutes ces ames poétiques et affectueuses, qu'il aimait dès qu'il les connaissait et qui le payaient de retour. En Allemagne, en Danemarck, en Suisse et en Italie, il étudia l'art, la nature, et fit connaissance avec les grands écrivains de son époque. En France, un autre objet, moins riant, captiva son attention : ce fut la révolution de 1789. Les détails qu'il nous a laissés à cet égard sont dignes de figurer dans une histoire pittoresque et superficielle de ce grand bouleversement social. Aujourd'hui nous étudions surtout dans cette époque si remarquable la connexion des idées libérales que les siècles précédens avaient apportées et que la fin du dix-huitième siècle développa avec tant d'énergie et avec une

logique si impitoyable. Toute notre attention se porte sur les principes féconds de cette vaste régénération de l'Europe; mais le moment ne semble pas encore venu où nous l'étudierons sous le point de vue poétique et populaire, où nous considérerons l'agitation imprimée aux masses par ces idées qu'elles ne comprenaient qu'à moitié, mais qui les remplissaient d'un enthousiasme inexprimable.

Nous nous proposons d'insérer dans la *Nouvelle Revue germanique* les extraits les plus intéressans des Souvenirs de Matthisson. On verra dans ceux qui concernent la France, les observations d'un homme, non moins éloigné de la frénésie révolutionnaire qui agitait alors la nation française, que de l'aveuglement imbécille des fanfarons de Coblentz et des coalisés de Pilnitz. Tout en avouant les principes de la révolution, il abhorrait avec tous les gens de bien les sanglantes exécutions commises au nom de la liberté. D'un autre côté il ne disait pas, avec un profond mépris pour les bleus, comme le général Wurmser à son état-major : Encore une chasse aux lièvres, et nous serons maîtres de Strasbourg. Vivant au milieu de cette population de braves, qui fit trembler plus tard sur leurs trônes tous les rois de la sainte-alliance, il vit se développer les germes de cette énergie patriotique qui réprima l'insolence des Brunswick et des Cobourg. On conçoit à peine aujourd'hui comment les Autrichiens et les Prussiens pouvaient être assez stupides, pour ignorer à un tel point la force d'un peuple combattant pour la liberté et son indépendance. Matthisson rapporte avoir entendu dire à plusieurs officiers de l'armée allemande que ce serait se dégrader que de combattre en personne cette canaille de Jacobins, qu'il fallait envoyer contre eux le rebut de l'Europe, des filous et des brigands enrégimentés, dignes d'être opposés à de pareils adversaires.

Comme notre but est surtout de faire connaître l'Allemagne aux lecteurs français, nous nous attacherons aussi à

citer les extraits des Souvenirs concernant les savans et les poètes allemands, auxquels Matthisson rendit visite. Ses ouvrages renferment à cet égard une véritable galerie des contemporains les plus illustres; ils nous donnent sur Gessner, Gœthe et Klopstock des détails peu connus, mais dignes de l'être, à cause de leur simplicité et de leur naïveté.

G.

VIE ET CORRESPONDANCE DE FICHTE.

(*Second article.*[1])

Fichte se rendit à son poste pour la rentrée de Pâques 1794. Sa femme, accompagnée de son père, qui aima mieux s'expatrier dans sa vieillesse que de se séparer de ses enfans, devait venir le joindre l'été suivant. La lettre que le philosophe lui écrivit aussitôt après son arrivée, rend compte de son voyage, de la réception qu'on lui fit à Jéna, et de ses premiers succès dans sa nouvelle carrière. « Tu vois, ma chère ame, par la date de cette lettre, que me voici rendu au lieu de ma destination; j'y suis arrivé le 18 (Mai). Tout le monde, ceux-là même que je devais regarder comme mes adversaires, me montrent tant d'amitié, qu'à peine y puis-je croire encore. Je suis allé voir le professeur Schmidt, avec qui j'ai eu, comme tu sais, une querelle littéraire, et cette démarche a été vue avec plaisir du public. En passant à Tubingue, j'ai visité mon futur collègue, le conseiller de cour Schiller. C'est un des premiers et plus célèbres professeurs de Jéna. J'ai passé par Mannheim, Mayence et Frankenthal, où les Français et les Prussiens étaient aux prises. Malgré les dégâts causés par les Français, ils sont bien vus des habitans. Le peuple les aime; ceux qui n'ont plus rien, sont à leur tour nourris par eux; les classes privilégiées seules sont furieuses contre les républicains. On les regrette à Mayence et à Francfort. Tout le monde, sans exception, y déteste les Prussiens et les Autrichiens; on les méprise et s'amuse de leurs défaites, qui sont beaucoup plus considérables que ne le disent les journaux.

« Les étudians ici attendent beaucoup de moi, et m'en donnent des preuves. Je commencerai mes leçons publiques

1 Voyez *Nouvelle Revue germanique*, t. VII, p. 193.

vendredi prochain ; les leçons privées quelques jours après.... J'ai grand besoin d'être sur mes gardes : non pas qu'on fasse mine de s'attaquer à moi ; mais parce que je trouve à plusieurs, et non pas seulement à des étudians, une grande envie de se servir de moi pour bien des choses. Tu me connais trop pour croire que je puisse devenir un instrument pour qui que ce soit. Je les laisse dire, agir, espérer ce qui leur plaît, et je fais ce que je veux. »

« Vendredi dernier, écrit-il dans une seconde lettre, j'ai donné ma première leçon publique: La plus grande salle de Jéna était trop étroite pour recevoir la multitude des auditeurs ; le vestibule, la cour en étaient remplis. » Ce succès se soutint, et bientôt la popularité de Fichte surpassa celle de Reinhold. Le gouvernement de Weimar, tout en le connaissant pour partisan des nouvelles doctrines politiques, au moment où la France était le théâtre des plus grands bouleversemens et où toute l'Europe était à la veille de changer de face, mit en lui une pleine confiance, et lui ordonna expressément d'enseigner selon ses convictions. Les accusations cependant contre la tendance générale de ses opinions politiques ne manquèrent pas, mais elles n'eurent pour le moment d'autre effet que de l'engager à publier ses cinq premières leçons, dont il vendit au libraire la feuille à six louis-d'or, de sorte que la malveillance de ses adversaires ne fit qu'ajouter à son bien-être matériel, en même temps qu'à sa réputation.

A l'appui de ces renseignemens, que Fichte donne lui-même sur les premiers temps de son séjour à Jéna, viennent ceux qui se trouvent dans un écrit contemporain de Forberg [1], alors professeur adjoint à la faculté de philosophie,

1 *Fragmente aus meinen Papieren. Jena*, 1796. Forberg, qui est aujourd'hui bibliothécaire à Cobourg, embrassa vivement les opinions de Fichte, et écrivit entre autres des lettres sur sa philosophie, dans le Journal philosophique, publié par Fichte et Niethammer, n.° 5; 1797.

homme d'esprit et en état de comprendre et de juger Fichte, dont il ne tarda pas à devenir l'ami.

« Depuis que Reinhold nous a quittés, écrit-il sous la date du 7 Décembre 1794, sa philosophie est morte, parmi nous du moins. Tout vestige de la *philosophie sans nom* a disparu des esprits de nos étudians. On a plus de foi en Fichte qu'on n'en eut jamais en Reinhold. Il est vrai qu'on le comprend encore beaucoup moins ; mais la foi en est d'autant plus robuste....

« La philosophie de Fichte est, s'il est permis de parler ainsi, plus philosophique que celle de Reinhold. On entend Fichte, pour ainsi dire, chercher et creuser après la vérité; il l'apporte au jour par masses informes. Il ne dit pas ce qu'il veut faire, il le fait. La doctrine de Reinhold était plutôt l'annonce d'une philosophie qu'un système; il n'a jamais rempli ses promesses. C'en est fait de lui. Fichte annonce l'intention de rendre sa théorie utile au monde. La soif d'agir, qui dévore le cœur d'une noble jeunesse, il l'irrite dans toutes les occasions; il leur rappelle que l'activité est la destination de l'homme : il est à craindre seulement que la majorité des jeunes gens ne confonde le besoin d'agir avec le désir de détruire. D'ailleurs l'expression n'est pas juste. L'homme n'est pas destiné à agir, mais à faire le bien, et s'il ne peut agir sans injustice, son devoir est de demeurer oisif....

« Il est certain que la philosophie de Fichte respire un tout autre esprit que celle de son prédécesseur (Reinhold). Le génie de cette dernière est un esprit faible et pusillanime qui se meut timidement et avec mille précautions, se retranchant derrière mille conditions et distinctions subtiles; un esprit pauvre et épuisé qui cache l'indigence de ses pensées sous le large manteau du langage scolastique : ce sont des formes sans consistance et sans matière, un squelette sans chairs et sans vie. Le génie de la philosophie de Fichte, au

contraire, est un esprit fier et plein de force et de vigueur, qui se sent partout à l'étroit dans l'empire des connaissances humaines, qui à chaque pas qu'il fait s'ouvre des routes nouvelles, qui lutte avec la langue, afin de lui arracher assez d'expressions pour l'abondance de ses pensées; qui ne nous conduit point, mais qui nous saisit et nous entraîne....

«Le trait caractéristique de l'individualité de Fichte, c'est la plus haute probité. Dans la règle un tel caractère connaît peu la finesse et la délicatesse. Il y a dans ses écrits peu de belles tirades; ce qu'il dit meilleur, porte toujours l'empreinte de la force et de la grandeur. Il n'y a rien en lui de la nature aimante, de l'abandon qui caractérisait Reinhold. La sévérité de ses principes est peu tempérée par la politesse. Cependant il sait souffrir la contradiction, que Reinhold ne supportait pas, et il se prête à la plaisanterie, que Reinhold entendait encore moins. Il ne fait pas sentir sa supériorité d'une manière aussi humiliante que ce dernier; mais lorsqu'il est provoqué, il devient terrible. Son esprit est un esprit inquiet, qui appelle de tous ses vœux les occasions d'agir.

«La diction de Fichte dans ses leçons publiques n'est pas aussi douce et aussi égale que celle de Reinhold; il se précipite comme un torrent, éclate comme un orage qui se décharge de son feu par des coups isolés. Il ne touche pas comme son prédécesseur; mais il élève l'ame. Tandis que Reinhold s'attachait à rendre les hommes meilleurs, Fichte veut les faire grands. Le regard de Reinhold était plein de douceur, sa figure remplie de noblesse; l'œil de Fichte est sévère, sa démarche fière et décidée. Il a plus d'esprit, de pénétration, de profondeur; en un mot, plus de génie que Reinhold. Son imagination n'est pas fleurie, mais énergique et puissante. Ses images ne sont pas gracieuses, mais grandes et hardies. Il pénètre jusque dans les

dernières profondeurs de son sujet, et manie les abstractions avec un empire et une facilité qui prouvent qu'il y est dans son élément, et qu'il y règne en souverain. »

Jéna était alors l'université la plus fréquentée de l'Allemagne ; il y avait des jeunes gens de presque toutes les nations de l'Europe : quelle sphère immense pour l'activité d'un professeur éloquent et respecté ! Le seul danger à craindre pour Fichte, ce n'était pas de rester au-dessous de l'attente que son début avait fait concevoir : c'était de dévier de la ligne qu'il s'était d'abord tracée, de se laisser aller aux attraits des discussions politiques, qui étaient alors plus que jamais le plus sûr moyen de captiver la jeunesse. Il paraît même, à en juger par un aveu qui lui échappa dans un de ses écrits de cette époque, qu'à son arrivée à Jéna il lui fut adressé de plusieurs côtés des sollicitations séduisantes pour l'engager dans des intrigues politiques : il les repoussa pour demeurer fidèle à sa vocation. Son unique but, dans ses rapports avec la jeunesse, fut toujours de les former à la vertu et à la spéculation, que sa philosophie lui paraissait devoir concilier plus qu'aucune autre. C'est ici, encore une fois, que se montre, d'une manière frappante, l'influence qu'exerce toujours le caractère individuel sur les convictions philosophiques même des esprits les plus conséquens. Tandis que les adversaires de la théorie de la science étaient surtout frappés du désaccord qu'elle établissait entre le cœur et l'esprit, et que, dans leurs attaques contre elle, ils relevaient ce défaut avec avantage, Fichte s'était persuadé qu'elle seule répondait à tous les doutes, résolvait toutes les dissonnances, détruisait toutes les contradictions et conciliait radicalement toutes les puissances de l'ame ; en même temps que son esprit spéculatif s'en trouvait entièrement satisfait, il y puisait le plus énergique enthousiasme pour la vertu et les plus nobles inspirations. Aussi dans ses leçons joignit-il constamment la pratique à la théorie, des préceptes moraux aux démonstra-

tions théoriques. Son idéalisme absolu n'avait laissé subsister comme réalité unique que le *moi*, lequel ne conquiert réellement son existence que lorsque, s'arrachant aux vaines illusions d'un monde chimérique, il s'élève dans la sphère des idées morales, et s'acquiert ainsi la véritable liberté. Ce principe de morale était le résultat et le fondement de la doctrine de Fichte. Elle n'était pour lui que la confirmation de ce qui se révélait irrésistiblement en lui comme loi de sa conscience ; et il n'était si pleinement satisfait des résultats de sa spéculation, que parce qu'ils justifiaient sa façon de penser sur la nature et la destination morale de l'homme. De là cette confiance, cette sécurité imperturbable avec laquelle il se reposait sur son système et qui ne l'abandonna jamais. Il y a plus : cette conviction inébranlable était pour lui une garantie de la vérité de sa philosophie. Voici comment il s'exprime sur le caractère de la conviction philosophique[1] : « Si un seul homme est parfaitement et à toutes les heures également convaincu de sa doctrine ; si, grâce à elle, il n'est jamais en dissension avec lui-même ; si le jugement, qui est le fruit de sa méditation, est absolument d'accord avec celui que la vie lui impose, dans ce seul homme la philosophie a rempli son but et terminé son cercle ; elle l'a ramené là d'où il était parti avec le genre humain tout entier. On ne peut être convaincu que de ce qui est invariablement et éternellement vrai ; il est de toute impossibilité d'être rationnellement persuadé de l'erreur. Il est vrai que l'histoire de la philosophie présente bien peu d'hommes ainsi convaincus ; peut-être n'y en a-t-il qu'un, peut-être même pas un seul. » Et appliquant cette observation à Spinosa et à Leibnitz, il ajoute : « Spinosa n'a pu que *penser* sa philosophie, mais il ne pouvait y *croire*. Il était bien persuadé, et il avait raison de l'être, que le raisonnement objectif devait nécessairement conduire à son système ; mais il ne

1 Journal philosophique, 1797, sixième volume, p. 32.

s'avisa jamais, et c'est en cela qu'il avait tort, de réfléchir sa pensée même (c'est-à-dire d'en comparer les résultats avec les besoins de l'homme), et c'est par là que sa spéculation se trouva en contradiction avec la vie. Leibnitz aussi pouvait être persuadé; car son système, bien compris, était vrai. Si la plus grande liberté de l'esprit peut faire supposer la conviction; si la facilité de revêtir ses principes de toutes les formes, de les appliquer sans peine à toutes les parties du savoir, de dissiper tous les doutes, et en général de se servir de son système comme d'un instrument, enfin si la tranquillité de l'ame et la sécurité dans toutes les occurrences de la vie sont une preuve d'accord avec soi-même, on peut dire que Leibnitz fut convaincu, et peut-être le seul convaincu dans toute l'histoire de la philosophie.»

On reconnaît dans tous les travaux académiques de Fichte la double tendance d'initier ses auditeurs dans toutes les profondeurs de la spéculation, et de les rendre capables de tous les sacrifices de la vertu.

Son cours philosophique commençait ordinairement par des leçons préparatoires de deux espèces. Tantôt il s'attachait à développer l'idée de la philosophie en général, c'est-à-dire il philosophait avec ses élèves sur la philosophie elle-même; puis, après s'être entendu préalablement avec eux sur les conditions que doit remplir une philosophie absolue, sur la marche et la méthode à suivre, il exposait son système. Tantôt, pour mieux préparer les esprits moins exercés, il s'appliquait à détruire avant tout leur foi en l'expérience et le savoir vulgaire, pour leur faire éprouver le besoin d'une science plus sûre et plus vraie. Il employait pour cela la méthode polémique, et se servait ordinairement de quelque livre élémentaire d'un philosophe d'une autre école, qu'il réfutait et rectifiait selon ses propres idées. L'ouvrage auquel il fit pendant long-temps cet honneur, sont les *Aphorismes d'Erneste Plattner*, adversaire prononcé de Kant,

et, à plus forte raison, de l'idéalisme de Fichte. Plattner, d'ailleurs, penchait vers le scepticisme en fait de philosophie spéculative, dans l'intérêt du sens commun et de l'expérience vulgaire, qu'il regardait comme les sources uniques de toute vérité.

L'objet du cours principal était la *Théorie de la science*, qu'il développait sous des formes toujours nouvelles. En général, Fichte ne donna jamais son système pour achevé, ni dans des formules fixes et invariables. Ce ne devait être qu'une vue fondamentale, susceptible des développemens les plus variés et de l'expression la plus diverse; il le représentait chaque fois sous une face nouvelle. Or, c'est précisément ce que les historiens de la philosophie, en rendant compte de ce système, ont presque toujours oublié; ils l'ont jugé d'après quelques passages isolés de diverses époques, ou tout au plus d'après les formes dont il le revêtit dans ses premières publications. On n'a pas fait attention que bientôt après, Fichte abandonna pour jamais et ces formes et cette terminologie. Il évitait à dessein de *stéréotyper* sa doctrine, afin de la préserver, comme il le dit expressément, du sort trop ordinaire aux théories qui ont du succès, de tomber entre les mains de ceux qui ne savent que répéter servilement les paroles du maître.

En même temps il donnait des leçons sur la philosophie du Droit et sur la morale, auxquelles il appliqua ses principes généraux, et sur lesquelles il publia deux ouvrages, dont le dernier surtout est très-remarquable [1]. Il s'était proposé de traiter de la même manière la théorie du beau (l'esthétique) et la philosophie religieuse; mais il n'y a de lui, sur la première de ces deux branches, que quelques ob-

1 *Grundlage des Naturrechts* : Fondemens du Droit naturel, d'après les principes de la Théorie de la science; première partie, 1796; seconde partie, [illegible] — *System der Sittenlehre* : Système de la morale; Jéna, 1798.

servations détachées et sans développement; sur la seconde il inséra dans le Journal philosophique une dissertation intitulée : *Sur le fondement de notre foi en la Providence divine*, article qui lui fut si fatal.

Il ne se servait pas dans ses cours de cahiers proprement dits; pour chaque nouvelle leçon il en méditait de nouveau le sujet, comme la première fois, et le dernier résultat de cette méditation il l'écrivait sur une feuille volante, qu'il plaçait ensuite devant lui sur la chaire. Jamais il ne redonnait la même leçon sur la même note; son but était moins de gagner ses auditeurs pour un système arrêté, que de former leur esprit, de les habituer à une pensée libre, et de leur faire concevoir une philosophie qui leur fût propre.

Dans ce même but, et afin d'exercer ses élèves de plus en plus à penser par eux-mêmes, et pour se mettre de plus en plus à leur portée, Fichte joignit à ses leçons publiques des conversations philosophiques, où chacun put librement exposer ses doutes et réclamer de nouveaux éclaircissemens. Il les engageait en même temps à prononcer sous sa direction des discours, et à écrire, sur des sujets de leur propre choix, ou proposés par lui, des traités, qui lui étaient remis avec un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur, examinés et jugés en présence des élèves, et dont les meilleurs étaient insérés dans le Journal philosophique qu'il publiait en société avec Niethammer.[1]

La multiplicité de ses rapports avec ses élèves ne pouvait qu'exercer une influence salutaire sur leur moralité : son

1 Fréderic-Émanuel Niethammer, né en 1766 à Beilstein dans le Wurtemberg, fut successivement professeur de philosophie et de théologie à Jéna et à Wurzbourg, et depuis 1807 conseiller des études à Munich. Il a écrit sur la religion dans le sens de la *Critique des révélations de Fichte*, et sur l'instruction publique. Il publia d'abord seul (depuis 1795) et ensuite en société avec Fichte, le Journal philosophique jusqu'en 1798. Il a fait partout preuve d'un esprit sage et impartial. Il est un de ceux qui contribuèrent le plus à réformer, ou plutôt à créer l'instruction publique en Bavière.

exemple, joint à ses exhortations et aux services que dans toutes les occasions il s'empressait de leur rendre, contribuait autant à former leur cœur, que ses leçons développaient les plus nobles facultés de leur esprit.

En parcourant la liste des hommes distingués qui furent les élèves de Fichte, ou qu'il fit ses disciples par ses écrits, on demeure convaincu que peu de philosophes ont exercé une action aussi puissante sur les esprits, dès les premières années de leur ministère; la violente opposition même qu'il rencontra d'abord, et qu'il repoussa avec force, ne fit qu'ajouter à la vive et profonde sensation qu'il produisait. D'ailleurs un grand nombre d'hommes de talent, sans embrasser son système, se rallièrent à lui, pour faire, sous ses auspices, la guerre à l'autorité de la tradition, dont ils le regardaient comme le plus puissant adversaire.

Parmi ses disciples immédiats se trouvaient entre autres HERBART[1], Emmanuel DE BERGER[2], J. J. WAGNER[3], qui bientôt se tourna vers Schelling; J. RÜCKERT[4], LEHMUS, etc.

1 Herbart, voyez sur ce philosophe la *Nouvelle Revue germanique*, t. VI, p. 360.

2 Emmanuel de Berger, né 1773 à Ruhland dans la Haute-Lusace, mort pasteur à Schauberg dès 1803, a écrit une histoire de la *philosophie religieuse* (Berlin, 1800, in-8.°), et des aphorismes pour servir à une philosophie de la religion, dans l'esprit de Fichte, 1796. — Un autre Berger (Jean-Érich), Danois, est aujourd'hui professeur de philosophie à Kiel, auteur d'une *Exposition philosophique de l'univers*; Altona, 1808; et d'un ouvrage en trois volumes : *Allgemeine Grundzüge zur Wissenschaft* : Philosophie fondamentale, 1817—1824, in-8.°, renfermant plus d'une vue neuve et utile.

3 J. J. Wagner, né à Ulm en 1775, professeur de philosophie à Wurzbourg; après avoir quelque temps suivi la bannière de Schelling, il s'en sépara : il est remarquable pour avoir essayé de fonder la philosophie sur les mathématiques, méthode qu'il appliqua à la politique et à l'art de l'éducation. Sa *Philosophie mathématique* parut à Erlangen en 1811; son livre sur l'État en 1815; *La religion, la science, l'art et l'État*, dans leurs rapports réciproques, Erlangen, 1819, in-8.° — *Système de l'instruction*, avec une dissertation sur les universités; Aarau, 1821, in-8.°

4 Ce philosophe, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le poète et orientaliste Fréderic Rückert, après avoir cité devant son

Il fut en rapport avec presque tout ce qu'il y avait alors en Allemagne d'esprits distingués, avec Goethe, Jacobi, Schiller, Reinhold, Schelling, Guillaume de Humboldt, Paulus, le patriarche et le coryphée des théologiens rationalistes, Abicht[1], les frères Schlegel, Novalis-Hardenberg, Tieck, Woltmann.

Il n'est pas sans intérêt de voir comment Gœthe, le poète par excellence, lui qui ne fut jamais à l'égard de la philosophie qu'un observateur, toujours prêt à faire son profit de ses résultats, sans jamais s'y livrer sans réserve, accueillit un système qui mettait au néant tout ce dont la poésie se nourrit et se compose. Fichte lui avait communiqué le premier exposé de sa Théorie, feuille par feuille, à mesure qu'elle s'imprimait, et voici entre autres ce que le poète universel lui écrivit en réponse à cet envoi :

« Ce que vous m'avez envoyé ne renferme rien que je ne comprenne, ou du moins que je ne croie comprendre, rien qui ne se rattache volontiers à ma façon de penser accoutumée, et en cela je vois déjà accomplie l'espérance que m'avait fait concevoir l'introduction. Je suis convaincu que vous rendrez un service signalé au genre humain, en établissant scientifiquement ce sur quoi la nature me paraît depuis long-temps s'entendre en silence avec elle-même. Pour moi, je vous serai infiniment obligé, si vous réussissez à me réconcilier enfin avec les philosophes, dont je n'ai jamais pu me passer, et avec lesquels je n'ai jamais pu m'accorder. J'attends avec

tribunal tous les philosophes depuis Thalès jusqu'à Fichte (*Weltgericht der Philosophen* : Jugement des philosophes depuis Thalès jusqu'à Fichte, 1801, in-8.°), essaya d'élever un système nouveau sous le titre : *Le Réalisme*, ou *Principes d'une philosophie toute pratique* ; Leipzig, 1801.

1 Abicht, mort à Wilna 1816, auteur d'un grand nombre d'ouvrages philosophiques, se fit d'abord connaître par un mémoire couronné par l'Académie des sciences de Berlin, sur cette question : *Quels sont les progrès de la métaphysique depuis Leibnitz et Wolf ?* Il est imprimé avec les mémoires sur la même question, de Reinhold et de Schwab ; Berlin, 1796, in-8.°

impatience la suite de votre travail, pour me rectifier et me confirmer dans bien des choses, et j'espère, lorsque vous serez moins occupé, de m'entretenir avec vous sur différens sujets, dont je remets de m'occuper jusqu'à ce que je puisse voir clairement comment ce que je compte faire encore se rattache à ce que nous pouvons nous promettre de vous.»

Gœthe, en communiquant à Jacobi l'ouvrage de Fichte sur l'idée de la *Théorie de la science*, mit en rapport les deux philosophes, et dans une lettre à M. Guillaume de Humboldt, Jacobi témoigne hautement le plaisir que lui avait fait la lecture de cette première esquisse d'un système qu'il devait attaquer depuis.

On l'a dit : Fichte ne se borna pas à former ses élèves à la solution des plus hautes questions que puisse soulever la curiosité humaine; il voulut encore, autant qu'il était en lui, les rendre meilleurs. Dans ce dessein, il ne se contenta pas de leur adresser de chaleureuses exhortations et de leur prêcher d'exemple. Dès le premier semestre il fit sur la *destination des savans* des lectures publiques, qui produisirent un grand effet sur les étudians et eurent un grand succès à l'impression[1]. Et cependant ce furent ces leçons mêmes qui lui attirèrent les premiers désagrémens qu'il eut à essuyer à Jéna. Il désirait le semestre suivant leur donner plus d'extension, et fonder à leur occasion une société pour le perfectionnement moral des élèves de l'université. Il crut trouver dans une telle société le meilleur moyen de neutraliser les mauvais effets que produisaient alors et que produisent encore, dans les universités allemandes, ces associations des étudians par province ou par nation, connues sous le nom de *Landsmannschaften*. Les réunions devaient avoir lieu les dimanches, pour que tous les élèves pussent y prendre part. Il commença par s'informer, si aucun réglement ne s'opposait à ce qu'il se fît des leçons publiques dans ce jour, et après

1 *Vorlesungen über die Bestimmung der Gelehrten. Jena*, 1794.

s'en être assuré, il les annonça pour une heure qui n'était pas consacrée aux cérémonies du culte. Tant de précautions n'empêchèrent pas le consistoire de Jéna de l'accuser auprès du gouvernement de vouloir opposer autel contre autel, et de porter préjudice aux exercices publics de la religion, et le consistoire supérieur du pays, où siégeaient pourtant des hommes tels que Herder, partagea cette odieuse interprétation de la plus louable entreprise. Cette absurde inculpation fut soutenue publiquement par un journal politique, l'*Eudæmonia*, feuille qui semblait avoir pris à tâche de déverser l'injure et la calomnie sur les hommes les plus distingués de l'Allemagne. Cette feuille servile et dévote, rappelant les opinions démocratiques que Fichte avait professées en écrivant sur la révolution française, ne craignait pas de dire, que, par l'organe du professeur Fichte, les révolutionnaires cherchaient à ruiner l'exercice public de la religion chrétienne, et à y substituer le culte impie de la raison.

Fichte, bien que son innocence fût expressément reconnue par le gouvernement, fut obligé de renoncer à ses leçons du dimanche. Il ne fut pas plus heureux dans le projet qu'il avait formé de faire supprimer les associations secrètes parmi les étudians. Déjà, par ses discours publics, il avait réussi à leur faire comprendre le danger de ces sociétés, et déjà les trois ordres existans alors à Jéna lui avaient déclaré par leurs députés qu'ils étaient prêts à y renoncer, à lui livrer leurs registres et leurs statuts, et à prêter entre ses mains leur serment de renonciation. Ne se croyant pas autorisé à terminer seul cette affaire, il les adressa au recteur, et celui-ci les renvoya au gouvernement. Mais les lenteurs et les méfiances de l'administration, les injurieuses précautions qu'elle voulut prendre dans une affaire toute de bonne foi et d'honneur, la firent complétement échouer. L'une des trois associations rompit les négociations, et, accusant Fichte de les avoir abusés, les jeunes gens se livrèrent contre lui à des

démonstrations si hostiles et si outrageantes, et les autorités universitaires mirent si peu d'empressement à protéger sa personne, qu'il crut devoir, pendant l'été 1795, demander un congé et se retirer dans le village d'Osmanstædt près de Weimar. Plusieurs écrits furent le fruit de ces loisirs forcés, tels que la seconde partie de son *Système de philosophie*, la première de sa *Philosophie du Droit*, et un mémoire sur l'affaire des associations secrètes, mémoire que le gouvernement lui conseilla de supprimer, et que son fils a fait imprimer pour la première fois parmi les pièces justificatives. C'est aussi à cette époque que Reinhold lui écrivit qu'il abandonnait sa Théorie pour embrasser publiquement celle de son jeune émule; que Schelling, qui depuis lui succéda dans l'empire de la philosophie, se prononça pour lui, et publia deux ouvrages écrits dans l'esprit et selon la méthode de la *Théorie de la science*[1]; et déjà ses collègues Niethammer et Forberg étaient ses fidèles alliés. Il partageait avec le premier la publication du Journal philosophique, qui devint l'organe de la philosophie nouvelle, comme les *Annales philosophiques*[2], publiées à Halle par Jakob, représentaient le criticisme pur.

En même temps la *Gazette littéraire de Jéna*, par l'organe de Reinhold, appuya de son autorité le système de Fichte, et Fréderic Schlegel, si puissant alors, se déclara publiquement pour lui en jugeant dans cette même feuille le Journal philosophique. De si honorables suffrages, une approbation si haute et si promptement acquise, étaient une ample compensation des désagrémens qu'il venait d'éprouver,

1 *Ueber die Möglichkeit einer Form der Philosophie; Tübingen*, 1795. *Vom Ich als Princip der Philosophie; Tübingen*, 1795.

2 *Annalen der Philosophie und des philosophischen Geistes;* Halle, 1795 — 1797, in 4.° Louis-Henri Jakob, écrivain philosophique très-fécond, est mort, professeur à Halle, en 1827. On a publié sous son nom un ouvrage écrit en français sous le titre : *Essai philosophique sur l'homme, ses principaux rapports et sa destinée, etc.;* Halle, 1818.

lorsque d'un autre côté éclata sur sa tête un orage si violent, qu'il l'arracha pour assez long-temps aux nobles recherches auxquelles il avait fait vœu de consacrer sa vie.

A peine la philosophie nouvelle avait-elle commencé à être débattue dans les journaux, et lorsque la plupart de ceux qui ont droit de suffrage dans ces hautes questions avaient à peine eu le temps de pénétrer dans son esprit, elle fut accusée d'athéisme, non pas seulement par des prêtres fanatiques ou par des théologiens chargés de veiller au maintien de l'idée donnée d'un Dieu personnel et vivant, mais par des philosophes même qui s'étaient aussi bien que lui séparés de la religion positive, et qui comme lui avaient modifié l'idée de Dieu d'après leur système. Et, en effet, il était difficile que la philosophie de Fichte, si elle était appliquée rigoureusement aux choses religieuses, échappât à cette accusation, et cependant elle était injuste, même en prenant la théorie du *moi* à la lettre; injuste surtout si l'on considère les sentimens personnels de son auteur et les inconséquences forcées où il tomba dans ses autres ouvrages.

Voyons d'abord comment Fichte cherchait à concilier l'idée de Dieu, de l'être par excellence, avec la domination exclusive du *moi*. La conscience ou le *moi* ne connaît immédiatement, ne *sait* que soi; il est de toute impossibilité qu'il sorte jamais véritablement de lui-même ou qu'il voie jamais autre chose que lui. Ainsi il ne peut absolument rien savoir d'un être hors de lui; puisque, lorsqu'il le connaît ou croit le connaître, il n'en a qu'une représentation, et ne sait jamais cet être même. Cependant le *moi* se sent, d'une manière incompréhensible pour lui, enfermé, arrêté par des bornes: de là l'idée du *non-moi*, de ce qui n'est pas lui, du monde extérieur. Mais ce monde extérieur n'existe pour lui que dans la conscience, et rien ne prouve qu'il ait la moindre réalité. Le monde sensible n'étant qu'une idée, une représentation, rien de réel, rien en soi, ne saurait donc pas

devenir une preuve de l'existence de Dieu, et l'idéalisme tarit ainsi une des sources principales de la connaissance de l'être divin.

Mais d'un autre côté le *moi* se sent pressé et borné dans son activité par une loi morale absolue et qui se révèle immédiatement à lui. Or, comme cette même loi s'adresse à une infinité de *mois* (qu'on nous passe ce pluriel), il faut bien admettre une unité morale, un principe d'harmonie, qui établisse *l'ordre* parmi tant de volontés individuelles. Il y a donc au-dessus de ce monde moral (*ordo ordinatus*) un principe ordonnateur (*ordo ordinans*), un être moral, modérateur, législateur suprême, qui est *Dieu*[1]. Mais voilà tout ce qui dans ce système reste de l'idée de Dieu; il lui refuse expressément tous les autres attributs et par conséquent toute compréhensibilité, toutes les notions et tous les attributs étant empruntés au monde fini et ne pouvant s'appliquer qu'à lui. *Dieu n'est que le principe actif dans l'ordre moral, sans conscience et sans personnalité*, attributs qui ne peuvent convenir qu'à des êtres *finis*. « *Dieu*, dit Fichte lui-même[2], n'est pas un être, une substance (par substance il entend un être étendu et existant dans le temps); mais une action pure, vie et principe du monde surnaturel. » En refusant à Dieu la conscience ou le sentiment de lui-même, il s'explique ainsi : « Je parle de notre propre conscience, dont l'idée renferme nécessairement des bornes, et qui par conséquent ne saurait convenir à l'idée de Dieu. Ce n'est que dans ce sens, ce n'est qu'à cause de ces bornes que j'ai nié la conscience de Dieu. Dans sa matière, dans son essence, la divinité est tout entière conscience, intelligence, intelligence pure, vie et activité spirituelle. Mais renfermer cet être intelligent dans une notion, et dire comment il se sait

1 C'est ainsi que Spinosa distingua entre *natura naturans* et *natura naturata*.

2 Apologie contre l'accusation d'athéisme, p. 40.

et comment il sait ce qui n'est pas lui, c'est ce qui est absolument impossible.[1] » En d'autres termes, Dieu ne saurait être l'objet d'une notion; il ne peut être conçu que dans le sentiment moral, dans la foi morale; on ne peut le comprendre, mais seulement le *sentir par la vie*[2]. Plus tard il développa cette pensée, en disant que la conscience est au fond la manifestation, la révélation de Dieu, que Dieu la remplit tout entière.

Or, tel devait être le dernier résultat de la réflexion quant à l'idée de la divinité, et le seul tort de Fichte fut de l'avoir réduit à sa dernière, à sa plus simple expression. Aussi, à cette époque, l'incompréhensibilité de Dieu était presque devenue un lieu commun dans la philosophie allemande, et la principale différence, à cet égard, entre les opinions de Fichte et celles de plusieurs de ses accusateurs, était qu'il les exprimait d'une manière sévèrement scientifique, tandis que les autres les revêtaient de paroles mystiques et peu précises.

L'accusation d'athéisme éclata avec violence à l'occasion de cet article inséré par Fichte dans le Journal philosophique et intitulé : *Sur le fondement de notre foi en une providence divine.* Il servait de prologue à un travail de Forberg sur le *Développement de l'idée de la religion*[3], et était destiné plutôt à le rectifier et à le réfuter en partie, qu'à le confirmer.

Un passage d'une de ses lettres à Reinhold prouve textuellement qu'il avait d'abord déconseillé l'insertion dans le journal de l'article de Forberg; mais que, celui-ci ayant insisté, il ne voulut point lui-même exercer cette odieuse censure qu'il avait si hautement condamnée, et qu'alors il

1 L. c., p. 50.

2 *Erleben*, mot intraduisible, à moins qu'on ne fasse du verbe *vivre* un verbe actif.

3 Journal philosophique, t. VIII, n.° 1.er *Entwickelung des Begriffs der Religion.*

crut devoir faire précéder ce travail de l'article incriminé, dans lequel il déclara que cet écrivain, sous plusieurs rapports, exprimait une opinion moins opposée à la sienne qu'au-dessous de la sienne. Son intention était évidemment de faire entendre, autant qu'il le pouvait sans manquer à ce qu'il devait à son ami, que celui-ci n'était point conséquent avec ses principes; mais ses adversaires avancèrent que, par ces paroles, Fichte avait voulu insinuer que son opinion était encore plus voisine de l'athéisme que celle de Forberg. Il fut accusé d'avoir voulu recommander et appuyer l'article de ce dernier, et c'est sur cette base que le gouvernement de la Saxe électorale lui intenta un procès formel. L'action qu'on dirigea contre lui, parut tellement dénuée de tout fondement à Fichte, qu'il déclara dans son Apologie, que c'était moins à ses opinions religieuses qu'on en voulait qu'à ses opinions politiques. Et en effet il est difficile d'expliquer autrement la vivacité de la poursuite contre des propositions qu'on avait tant de fois passées à d'autres. L'accusation partait de Leipzig, et à Leipzig long-temps auparavant un homme considérable avait offert de parier que dans un an Fichte serait déposé et exilé. Peu après la publication des articles incriminés parut, sans nom d'auteur ni d'imprimeur, une brochure intitulée : *Lettre d'un père à son fils sur l'athéisme de Fichte et de Forberg.* Ce libelle, qui fut répandu gratuitement dans la Saxe [1], servait de base à l'accusation. La première mesure publique prise par le gouvernement de Dresde, fut un rescrit adressé aux écoles de Leipzig et de Wittenberg, ordonnant la prohibition du Journal philosophique et la saisie des articles incriminés. En même temps on somma l'université de Jéna d'en punir les auteurs, avec menace d'interdire la fréquentation de cette célèbre école aux sujets de l'électorat, si le crime demeurait

1 Les distributeurs faisaient passer cet écrit pour l'ouvrage du respectable D.r Gabler, qui protesta hautement contre cette insinuation.

impuni. Toutes les cours protestantes de l'Allemagne furent invitées à adhérer à cette disposition, et bientôt un édit du gouvernement d'Hanovre répondit à l'invitation.

Plus le danger devenait menaçant, plus Fichte sentit croître son courage. Dans une double défense, l'une adressée au public[1], l'autre à ses juges[2], il repoussa l'accusation avec une fermeté et une franchise auxquelles la conviction où il était des véritables intentions de ses ennemis ajoutait une force nouvelle. Non-seulement il y expliquait et défendait les porpositions attaquées; mais il y renvoyait l'accusation à ses adversaires, dont les opinions, selon lui, étaient bien plus entachées d'athéisme que les siennes. Il semblait bien aise d'avoir enfin à répondre publiquement à des attaques publiques, après avoir été si long-temps l'objet d'injures anonymes et d'insinuations secrètes. Il déclara que c'était moins à sa prétendue impiété qu'on en voulait, qu'à l'esprit de liberté et d'indépendance qu'il était dans la nature de sa philosophie d'exciter et d'entretenir; que le moment était enfin venu ou de reconquérir le repos pour jamais par la victoire, ou de périr avec courage.

Or, telle n'était pas l'intention du gouvernement de Weimar; il n'aurait voulu ni l'absoudre, ni le laisser succomber, mais terminer l'affaire à la satisfaction des accusateurs, sans condamner tout-à-fait l'accusé. Aussi vit-il avec déplaisir cette vigoureuse défense, qui appelait une décision extrême et absolue. Il avait obtenu avec peine de la cour de Dresde qu'elle se contenterait d'une simple admonition adressée publiquement aux deux accusés. Mais c'est précisément ce que Fichte, d'après ses principes inflexibles, devait le plus re-

1 *Appellation an das Publikum, etc.*: Appel au public contre l'accusation d'athéisme, mémoire qu'on est prié de lire avant de le confisquer. Iéna et Tubingue, 1799.

2 *Der Herausgeber des philosophischen Journals gerichtliche Verantwortung, etc.*: Défense juridique des éditeurs du Journal philosophique contre l'accusation d'athéisme. Iéna, 1799.

pousser : il voulait ou une absolution honorable, ou une condamnation éclatante. Il écrivit au gouvernement, que dans le cas d'une admonition publique il serait obligé de donner sa démission. Cette démarche appela une prompte décision : un édit du gouvernement déclara Fichte et Forberg au moins coupables d'imprudence en publiant des propositions qui pouvaient, dans leur esprit, ne pas être favorables à l'athéisme; mais qui, prises à la lettre, étaient choquantes et pleines de scandale. Et en même temps, ainsi il l'avait voulu lui-même, disait-on, on déclara que sa démission était acceptée. Bientôt ce fut une véritable persécution. Fichte ne pouvait plus rester à Jéna, quoique trois cents étudians adressassent au gouvernement une pétition en sa faveur. Le prince de Schwarzbourg-Rudolstadt lui avait jusque-là témoigné beaucoup de bienveillance; le philosophe lui demanda la permission de vivre dans son pays; elle lui fut refusée, à l'instigation sans doute du gouvernement de Weimar, qui ne lui pardonnait pas d'avoir eu des torts envers lui. Fichte était sans asyle dans les pays saxons; c'est alors qu'un homme d'État prussien, un élève de Fréderic le grand, le ministre Dohm, lui fit conseiller de chercher un refuge en Prusse. Il quitta aussitôt Jéna (en Juillet 1799) et se rendit à Berlin, où il fut d'abord accueilli avec quelque défiance, mais où on lui permit enfin de vivre tranquille. Le roi se prononça personnellement en sa faveur, en déclarant qu'il ne lui appartenait pas de s'occuper des opinions religieuses de Fichte, pourvu qu'il vécût en citoyen paisible. Fichte résolut de s'établir à Berlin, et de s'y maintenir dans une entière indépendance. Il consacra le reste de l'été à terminer son bel ouvrage sur la *Destination de l'homme;* vers la fin de l'année il alla chercher sa famille à Jéna, et de retour avec elle dans la capitale de la Prusse, il put se livrer avec une ardeur nouvelle et dans une paix profonde à ses nobles travaux.

Les lettres que Fichte écrivit à sa femme dans les premiers temps de son séjour à Berlin, renferment quelques détails curieux qui peuvent jeter une lumière nouvelle sur le caractère de l'auteur.

Nous terminerons ce second article par quelques extraits de cette correspondance.

« Imagine-toi, écrit-il sous la date du 6 Juillet 1799, mercredi soir à dix heures j'arrive, à la porte je déclare mon nom; et le jeudi au matin le conseil des ministres reçoit un rapport sur moi, et décide provisoirement de me surveiller avec soin. Vendredi l'inspecteur de police vient me voir, pour s'informer si je suis ici pour affaires, ou seulement pour mon plaisir. »

Dans sa réponse, M.me Fichte lui manda que les étudians de Jéna avaient résolu de faire frapper une médaille en son honneur, et Fichte se résigna de bonne grâce à recevoir ce témoignage d'une estime qu'il se sentait due. Le véritable mérite est modeste, dit-on; sans doute, et il y a bien des gens qui profitent admirablement de cet adage, et qui affectent de la modestie pour qu'on leur attribue du mérite. Le vrai mérite est modeste, mais il est fier en même temps, et la fierté était ce qui caractérisait surtout Fichte extérieurement. Dans une de ses lettres, sa femme lui avait reproché vivement ce défaut, qui blesse les autres en raison de leur propre orgueil; elle le lui avait reproché à l'occasion d'une épître froide et hautaine qu'il venait d'envoyer à Reinhold : « Il est facile de dire, répondit-il, Fichte, tu es fier, et cette fierté est la source de notre malheur. Je ne suis que trop bon et trop confiant, et ne tiens pas les gens à une assez grande distance; alors ils se permettent des incongruités, et il faut bien que je les remette à leur place. Tel était le cas de Reinhold, et telle serait la conduite de bien des gens ici, si je ne me tenais sur mes gardes. C'est une chose insupportable de recevoir des conseils et des complimens de condo-

léance de tant de sots.... Vos commérages de ville et les brochures dont tu me parles me touchent si peu, que je ne suis pas même curieux de savoir les premiers ou de lire ces dernières. Mais que quelqu'un s'adresse directement à moi, et il trouvera à qui parler. Voilà la seule manière de se frayer une route à travers ce misérable monde. Tous ces mensonges finiront par se taire, et la vérité restera.... Je gagerais avec toi, dans dix ans j'aurai mérité les respects unanimes du public allemand. Ce qui m'arrive maintenant, ce ne sont que les premiers contre-coups contre l'action violente de mon esprit. La lutte est engagée; je n'y ferai pas faute. Quel homme d'une action puissante sur ses contemporains eut jamais un autre sort?» W.



Droit politique.

LE PEUPLE ET LE SOUVERAIN[1],

PAR J. C. BLUNTSCHLI,

Docteur en Droit.

L'époque des grandes crises politiques n'est pas toujours la plus favorable aux progrès des sciences sociales. Alors les esprits sont préoccupés par le spectacle des événemens qui se déploient; ils sont émus par les intérêts, les espérances, les craintes, les ambitions de tout genre. Les plus hautes et les plus graves questions sont agitées dans le forum, livrées à une discussion universelle, journalière, traduites au tribunal de la foule; elles sont ainsi contraintes de se présenter sous une forme populaire, de se séparer des théories raisonnées, de subir l'arrêt de juges inhabiles à la méditation, étrangers aux études philosophiques. De la sorte, plus elles obtiennent un auditoire étendu et passionné, plus elles doivent renoncer à la profondeur des recherches; elles appartiennent aux entretiens de la société polémique, de la presse périodique, aux débats de la tribune, aux réunions électorales; elles se résument, s'appliquent, se transforment en action. Les idées deviennent une puissance par leur contact avec le monde réel; mais elles descendent de la région des doctrines. Aussi est-il remarquable que l'année qui vient de s'écouler, si féconde pour la France en grands événemens politiques, et pendant le cours de laquelle la politique a été en France le sujet presque exclusif des conversations, où elle a absorbé l'attention universelle, et fait négliger la littérature et toutes les autres branches d'études,

1 Zurich, 1831.

cette année a cependant été fort stérile en ouvrages raisonnés sur les sciences politiques, ou plutôt n'en a pas produit un seul qui ait répandu quelque lumière, et qui ait produit quelque fruit durable.

Cependant, c'est surtout à de semblables époques que la mission des sciences sociales deviendrait plus bienfaisante, parce qu'elles protégeraient les saines doctrines, repandraient l'empire des vérités salutaires, préserveraient le champ des applications contre l'invasion des vues superficielles, des vaines abstractions, des essais hasardés, et réprimeraient les prétentions de l'ignorance présomptueuse. En Allemagne, où l'activité pratique détourne moins des travaux de la pensée, où elle se plaît même à y chercher une direction et une sauve-garde, la science a continué ses investigations, et elle a par là ajouté un nouvel intérêt et une nouvelle dignité aux délibérations politiques, sur lesquelles elle a conservé son influence. A tant de motifs qui se réunissent aujourd'hui pour recommander en France l'étude des productions de l'Allemagne, se joignent donc en ce moment des considérations toutes spéciales qui doivent faire attacher du prix à connaître celles de ces productions qui se rattachent aux principales questions politiques. Il est d'ailleurs aussi utile que curieux de savoir sous quel aspect les mêmes sujets se présentent à d'autres esprits, en d'autres lieux, dans des circonstances plus ou moins différentes.

La plupart des Cantons de la Suisse ont éprouvé, vers la fin de l'année dernière, des changemens essentiels dans leurs constitutions, et ces changemens étaient inévitables, au moment où l'œuvre de la coalition de 1814 et de 1815 se brisait en France, se dissolvait sur plusieurs points en Europe. Le droit public de la Suisse avait été alors subitement improvisé, sous l'empire des circonstances qui accompagnèrent les deux invasions de la France et le triomphe des systèmes rétrogrades. Quelques concessions avaient été faites aux in-

térêts généraux, aux idées nouvelles; mais l'aristocratie avait ressaisi avec empressement tout ce qu'elle avait cru pouvoir conserver sans danger de son ancien héritage. La Suisse a senti, à la suite des révolutions opérées en France et en Belgique, qu'elle était affranchie elle-même par le fait des influences extérieures qui pesaient encore sur elle. Une sorte d'instinct lui a fait rechercher et demander une situation nouvelle, un droit public uniquement fondé sur ses propres convenances intérieures. Les mouvemens populaires qui se sont produits en divers lieux, appelaient les réformes sans les caractériser. De nouvelles constitutions ont été réclamées, préparées, et la plupart du temps élaborées avec une sage lenteur. Ces circonstances ont fait éclore en Suisse la publication de plusieurs écrits politiques; dans leur nombre on remarque celui qui a été publié à Zurich par M. le D.r Bluntschli, et qui se distingue par les vues qu'il renferme et par le talent de son auteur. Il a pour objet la question fondamentale, à laquelle se rattachent toutes les questions politiques qui occupent en ce moment les esprits. L'auteur a su traiter ce sujet avec un calme et une méthode remarquables, et il l'a soumis aux méditations de la science. Il a considéré *le peuple et le souverain* dans un point de vue général, et aussi sous l'aspect propre à la situation particulière de la Suisse. Il a écrit dans un pays éminemment libre, que les bonnes mœurs et les lumières rendent également digne de la liberté. Il a écrit dans une république où la démocratie n'est limitée que par un petit nombre de réserves, où ne subsiste aucun privilége héréditaire. Quelque jugement que l'on porte sur le système qu'il a exposé, on ne peut refuser son estime à la sincérité et à l'indépendance qu'il a portées dans ses recherches. Il a soumis ses vues aux hommes instruits; il a sollicité un jugement réfléchi; il n'a point aspiré à flatter les passions populaires. Il n'est d'ailleurs ni le partisan de l'aristocratie, ni celui de la démocratie absolue. Il est fermement

prononcé pour une troisième forme de gouvernement intermédiaire et différente de l'une et de l'autre, pour celle des gouvernemens représentatifs. M. le D.r Bluntschli a été formé à l'école des jurisconsultes et des publicistes les plus distingués de l'Allemagne, et sous ce rapport encore son écrit mérite une attention particulière.

« Les notions de *peuple*, *d'État*, *de souverain*, sont ordinairement supposées déjà connues; on les admet comme autant de notions fondamentales, à l'aide desquelles on peut facilement déterminer les formes de chaque État particulier. Cependant chacun sous ces dénominations conçoit ordinairement aussi des idées toutes différentes; le plus grand nombre même ne s'en forment aucune conception claire : de là les discussions qui s'élèvent sur les conséquences qu'on veut déduire de ces notions, et l'impossibilité d'y mettre un terme, parce qu'en croyant parler du même sujet, ceux qui discutent ont dans l'esprit des pensées toutes différentes. » Frappé de cette observation, l'auteur s'est proposé d'éclaircir et de déterminer avec soin ces idées fondamentales et de fixer leurs rapports essentiels.

« Qu'est ce que le peuple? Aux yeux de quelques-uns le peuple ne se présente que comme une collection d'individus réunis au hasard pour se protéger réciproquement contre les dangers du dehors et du dedans, et afin de pourvoir à certains intérêts communs. Mais, aux yeux de l'auteur, une telle agglomération ne constitue point encore un peuple; un peuple est un tout qui ne peut être décomposé en personnes individuelles sans être anéanti dans son essence; un peuple est aussi une personne, mais une personne d'un genre plus élevé que les simples individus; il a sa vie propre, son enfance, sa maturité, sa décadence, comme l'homme individuel; il a son caractère distinctif. Ces traits de caractère national se retrouvent dans le langage, la façon de penser, les manières, les usages, et jusque dans la physionomie, dans les formes

extérieures : le peuple est donc, suivant l'auteur, un corps formé d'après la nature, auquel ses membres appartiennent. *C'est un être véritable, et non pas seulement une association.* La nationalité le constitue. C'est elle qui lui donne une vie commune, de communs intérêts; c'est elle qui nourrit dans son sein les affections du patriotisme.»

«Qu'est ce que l'État? *C'est la forme du peuple*, répond M. le D.r Bluntschli. Lorsque le peuple a la conscience de sa nationalité commune, lorsqu'il reconnaît qu'il forme un tout, ce sentiment se manifeste, cette nationalité s'exprime sous des formes diverses; l'État se constitue. L'hypothèse qui fait naître l'État d'un contrat a été rejetée de la science; ranimée par les sophistes, ayant retrouvé quelque accès chez les esprits superficiels et les ignorans, elle cherche de nouveau à se reproduire. Si quelques hommes, en l'adoptant, ont voulu en déduire les rigoureuses conséquences, ils ont mieux encore fait reconnaître combien elle est inadmissible. Il faudrait aller en effet jusqu'à soutenir que la famille aussi repose sur un contrat. L'État n'est pas le produit du hasard ou de l'arbitraire. L'État a aussi un organisme vivant; les diverses fonctions publiques en sont les organes, ces divers organes sont liés entre eux; leur système manifeste l'existence de ce tout étroitement uni que nous appelons le peuple. Cet organisme est propre et spécial à chaque peuple, assorti au caractère de ce peuple : de là l'absurdité de toute entreprise qui prétendrait imposer les mêmes institutions à tous les peuples divers.»

«Qu'est ce que le souverain? C'est l'organe qui exprime la volonté de l'État; car le peuple, sous la forme d'État, doit avoir une volonté, puisqu'il est une personne. Cette volonté doit trouver une expression, une action. Le souverain est la tête du corps entier de l'État, il en dirige les membres; lui seul est législateur; il est constamment législateur; il est une même chose que le gouvernement. Par lui

se produit aussi l'action de l'État; par lui s'entretient la vie du peuple; il fait la paix et la guerre, il déploie une puissance protectrice. S'il disparaît, la vie du peuple cesse avec lui; on n'a plus qu'un chaos d'individualités accumulées sans lien : c'est l'arnarchie. »

De ces notions fondamentales l'auteur cherche à déduire les rapports du peuple avec le souverain. « Puisque du peuple naît tout droit, toute vie nationale, c'est du peuple aussi que découle la souveraineté; elle ne dérive pas des individus isolés renfermés dans le peuple, mais du peuple lui-même considéré comme une grande individualité; il ne peut se former en État sans avoir un organe de la volonté de l'État, et par conséquent un souverain. L'État se forme au moment où le gouvernement se sépare des gouvernés. Du reste, les gouvernans comme les gouvernés font partie du peuple. C'est donc une erreur que de réserver aux masses des gouvernés la dénomination de *peuple*, et de se représenter les gouvernans comme hors du peuple. Elle est donc entièrement erronnée, aux yeux de l'auteur, l'hypothèse qui considère le peuple comme souverain, en sorte qu'il a seulement délégué les droits de la souveraineté à ceux qui l'exercent. Elle lui semble contredire la nature même des choses. « Comment un peuple, dit-il, pourrait-il être son propre organe? Comment un souverain pourrait-il exister avant même que l'État existe? Une telle hypothèse ne pourrait se réaliser que dans le cas trop rare où un peuple tout entier, en y comprenant aussi les femmes et les enfans, pourrait se réunir au moment de sa formation en État et se gouverner par lui-même. »

« La souveraineté, continue-t-il, ne repose donc pas plus sur un contrat que l'État dont elle-même exprime la volonté; elle se fonde sur la même nécessité naturelle. Celui-là est réellement souverain qui est reconnu tel par le peuple, par le corps entier du peuple. Celui-là est souverain par le fait

qui possède dans l'État le pouvoir suprême de quelque manière qu'il l'ait obtenu. Celui à qui tous les individus se soumettent, dans l'opinion de l'auteur, Napoléon fut le souverain de la France même avant l'époque où le suffrage des assemblées primaires lui conféra le titre d'empereur; Charles X, souverain jusqu'alors, perdit la souveraineté lorsque les Français, armés pour leurs droits et leur liberté, cessèrent de le reconnaître, lorsque, ne comprenant plus l'esprit de la nation, il ne put plus être l'organe fidèle de la volonté nationale; la chambre des députés, qui alors s'empara glorieusement du pouvoir, sauva l'État, maintint l'ordre, reconnut sa haute mission, et vit la France s'y soumettre avec joie, fut en ces jours mémorables le souverain légitime jusqu'au moment où un roi nouveau, chéri et reconnu de la France entière, est devenu le souverain du peuple. « La souveraineté, conclut M. le D.r Bluntschli, repose sur l'aveu du peuple; celui-là est souverain que le peuple reconnaît pour tel. Une révolution a lieu dès que le premier cesse d'être reconnu par le second; une restauration, lorsque le pouvoir se rétablit et que l'État se renouvelle. » Mais comment les sujets, les gouvernés jugeront-ils que le souverain a manqué à ses devoirs, puisque le souverain, seul législateur, est par là même seul juge du mérite des lois? Cette question embarrasse l'auteur, comme il est facile de le prévoir. Il suppose une certaine maladie du corps social, une certaine altération de l'organe, qui détermine tout ensemble et justifie la crise; la force naturelle du peuple produit un État nouveau. L'auteur admet d'ailleurs un second organe qui, dans quelques pays du moins, exprime *la raison* de l'État, tel que nos chambres législatives, et qui concourt à l'expression de la volonté nationale. C'est donc à ses yeux une question oiseuse que celle qui a pour objet de demander si une révolution est bonne ou mauvaise en elle-même. Elle suppose une maladie sociale; elle en est la suite nécessaire.

La nature ne détruit rien, sans que le germe d'une vie nouvelle soit renfermé dans la destruction elle-même.

Le D.r Bluntschli, comme plusieurs publicistes allemands, est loin d'approuver la doctrine de la division des trois pouvoirs, telle qu'il la suppose aujourd'hui généralement accréditée, depuis Montesquieu et Delolme. Il pense du moins qu'une séparation absolue des trois pouvoirs serait la décomposition de l'État lui-même. Il désire que ces pouvoirs soient distincts, indépendans les uns des autres, mais que cependant ils demeurent unis par des rapports mutuels; il veut entre eux une liaison organique.

En appliquant ces considérations au Droit public de la Suisse, le publiciste zurichois reconnaît que parmi les six Cantons démocratiques, Uri, Schwitz, Unterwald, Glaris, Appenzell et les Grisons, la souveraineté réside dans la *Landsgemeinde*, ou l'assemblée générale des citoyens. Mais là même il n'aperçoit point la souveraineté du peuple proprement dite. « Car les citoyens ne composent eux-mêmes qu'une portion du peuple. L'exercice dans la *Landsgemeinde* est même soumis à plusieurs limites nécessaires. Mais cette forme ne peut convenir qu'à un territoire fort peu étendu, à une population très-restreinte; elle suppose des mœurs d'une extrême simplicité, une égalité, une uniformité générale dans la situation, les besoins, la culture des habitans. Une démocratie absolue serait inadmissible pour les cantons de la Suisse qui renferment des villes. Là les intérêts sont trop divers, les inégalités trop sensibles. Cette démocratie absolue, dans les Cantons même où elle subsiste, n'est pas sans inconvénient et sans danger. On trouve peu de lumières dans l'assemblée appelée à statuer sur les intérêts généraux; les intérêts privés prévalent sensiblement : c'est ainsi qu'on ne peut réussir à faire admettre une loi forestière réclamée par l'intérêt public et repoussée par les résistances du grand nombre qui profite de l'abus. C'est ainsi qu'on ne peut

ériger une maison de correction, ni réformer la législation criminelle, parce que la foule est plus frappée de la contribution qu'exigerait cette dépense, que des motifs d'utilité générale et d'équité qui demandent que la peine de mort ne soit pas trop prodiguée, et que les malfaiteurs ne restent pas en liberté. Souvent aussi cette démocratie apparente se convertit en un despotisme réel; quelque individu, par l'ascendant qu'il réussit à exercer, exerce de fait un pouvoir absolu, et cet ascendant n'est pas toujours celui de la raison ou du mérite.

Le Canton des Grisons est comme une image, une répétition de la Suisse elle-même; c'est un petit État fédératif; les communes qui le composent sont indépendantes, jouissent chacune de leur souveraineté propre. On croit y voir ce que la société humaine eût été à sa naissance, dans son état primitif, si elle s'était formée graduellement par l'agglomération des individus en familles, des familles en communes, des communes en cantons, des cantons en provinces, des provinces en empires. Zug, d'après sa nouvelle constitution, occupe un rang intermédiaire entre les États démocratiques et ceux qui jouissent du gouvernement représentatif.

La forme du gouvernement représentatif, ce perfectionnement remarquable, né des progrès de la civilisation, dont l'idée est due à la liberté germanique et à la raison germanique, dit M. Bluntschli, qui s'applique également aux monarchies et aux républiques, est adoptée aujourd'hui dans la plupart des Cantons de la Suisse. Cette grande amélioration est due principalement à l'acte de médiation dont l'empereur Napoléon fut l'arbitre; les changemens opérés en 1814 ont un caractère plutôt rétrograde que progressif; il n'existe plus aujourd'hui en Suisse, si ce n'est à Berne et à Fribourg, des vestiges de l'ancienne aristocratie héréditaire; dans ces deux villes seulement les descendans des anciennes familles patriciennes prennent place de plein droit dans le grand conseil.

La domination qu'exerçaient jadis en Suisse certaines villes sur les campagnes, certains cantons sur un pays entier, a également disparu; quelques villes ont conservé seulement le droit de nommer une portion déterminée et proportionnellement plus considérable des conseils représentatifs. Enfin, un certain nombre de membres du gouvernement sont choisis par le gouvernement lui-même. Dans la plupart des Cantons les députés sont élus par la masse générale des citoyens; dans quelques autres, comme à Zurich, certains choix sont attribués à certaines classes de professions. Dans les Cantons représentatifs le pouvoir suprême appartient essentiellement au grand conseil. Il est législateur, il nomme aux plus hautes fonctions; tous les pouvoirs lui sont subordonnés. C'est en lui que le D.r Bluntschli voit le souverain, c'est-à-dire, suivant son langage, l'organe de la volonté nationale. Il ne peut convertir en loi ses vues, ses volontés personnelles; il cesserait en cela d'être souverain, et ne serait plus que despote. Il doit donc connaître et exprimer la volonté du peuple, mais du peuple considéré comme un tout. L'intérêt individuel, l'intérêt de la tribu, l'intérêt de la corporation, de la profession, de la localité, doit disparaître dans la réunion du grand conseil; ses membres l'abdiquent en y entrant. Il est contraire à l'essence du gouvernement représentatif que les députés reçoivent un mandat, en forme d'instructions obligatoires, de ceux qui les élisent: cette erreur a été généralement évitée en Suisse. Elle tendrait, dit le D.r Bluntschli, à faire rétrograder nos institutions vers les formes grossières du moyen âge. Elle fait confondre le mode d'élection des représentans avec le caractère de la représentation. Elle tend à faire redescendre le système représentatif vers la démocratie, en transportant la délibération du corps représentatif dans le corps électoral.

Le grand conseil obtient par ses propres lumières, dans ses libres discussions, la connaissance de l'intérêt public, de

la volonté du peuple; il y est aidé par la liberté générale de la parole et de la presse, par l'exercice du droit de pétition. Le D.r Bluntschli préfère voir attribuer au grand conseil dans chaque canton le droit de préparer les réformes à la constitution quand elles deviennent nécessaires, sauf à présenter ces réformes aux communes, pour reconnaître si elles agréent à l'opinion publique.

La Suisse, considérée dans son ensemble comme Confédération, est aussi un État, si chaque Canton, pris isolément, a son souverain, il y a aussi un souverain dans la Confédération, un souverain aux décisions duquel doivent se soumettre tous les Cantons particuliers : c'est la diète. Sa souveraineté est limitée, il est vrai, à un certain ordre d'affaires publiques, celles qui intéressent la Suisse entière comme corps politique dans ses rapports avec les autres États. On a élevé depuis peu la question de savoir si la Confédération est une alliance d'États ou un État fédératif. Le D.r Bluntschli se prononce pour la seconde solution; il reconnaît entre tous les Suisses le lien d'une commune nationalité, d'une commune patrie. La constitution fédérative est aussi une constitution représentative; car tous les Cantons sont représentés dans la diète par leurs délégués. L'auteur regrette que cette représentation ne corresponde pas à l'importance respective des Cantons; que chacun d'eux n'ait qu'un seul député à la diète, quoique les uns, comme Uri, n'aient que 12,000 habitans, tandis que d'autres, comme Berne, en ont 300,000. Il regrette aussi surtout que chaque député à la diète se trouve nécessairement lié d'avance par le vote de son Canton, qu'il est chargé seulement d'y porter, d'y produire, d'y faire valoir. Il repousse toute combinaison qui tendrait à faire de la Suisse un État unique, régi par une seule constitution; le système fédératif lui paraît commandé par l'extrême variété des intérêts, des mœurs, des usages; mais il appelle de ses vœux des améliorations qui donnent plus

de force au gouvernement central de son pays. Il voudrait aussi, et avec raison, voir créer, au nom et dans l'intérêt de la Suisse entière, certains établissemens d'un intérêt général, une académie, une université, une maison de détention, une cour de cassation, des institutions pour lesquelles les facultés isolées des Cantons se trouvent insuffisantes. L'ame d'un bon citoyen respire dans tous ses vœux.

On peut juger par ce résumé que si le publiciste zurichois a judicieusement apprécié les besoins de la science, lorsqu'il a senti combien sont confuses encore les notions fondamentales sur lesquelles elles reposent, il n'a pas été toujours également heureux, lorsqu'il a voulu les déterminer; on peut remarquer que souvent des vues justes et sages se trouvent quelquefois mêlées dans son esprit à des idées au moins hasardées. Il pouvait d'autant moins échapper à la critique, qu'il avait en présence de lui une opinion politique dont sa doctrine attaquait les maximes favorites, et dont son écrit pouvait contrarier les projets. Aussi a-t-il bientôt trouvé dans un de ses compatriotes, M. Édouard Sulzer, de Winterthur, un adversaire qui a censuré son système avec vivacité, et même avec une forme un peu dédaigneuse, trop familière aujourd'hui à quelques écrivains politiques. Dans ses *Remarques sur l'écrit du D.r Bluntschli*, M. Sulzer a reproché au publiciste de Zurich, de s'être laissé séduire par une fiction, en prétendant conférer la personnalité et une vie véritable au peuple considéré comme un tout; de s'être mis en contradiction avec lui-même dans la définition qu'il a voulu donner du souverain, d'avoir attribué la souveraineté au pouvoir de fait, et d'avoir ainsi confondu l'autorité du droit avec le triomphe de la force. Partisan zélé de la souveraineté du peuple, M. Sulzer suppose l'existence d'un contrat tacite entre le peuple et son gouvernement, contrat qui n'en est pas moins réel pour n'être pas écrit dans des stipulations expresses. Cette attaque a fourni

au D.r Bluntschli l'occasion d'une réplique, publiée sous forme de lettre, comme la critique du citoyen de Winterthur, dans les journaux de la Suisse. En essayant de justifier quelques-unes de ses propositions, quoique ce ne soit pas toujours avec succès, il a aussi modifié quelques-unes de ses expressions, ou du moins il en a mieux déterminé le vrai sens. C'est ainsi qu'en continuant à voir une personne dans le peuple entier, il n'y reconnaît qu'une de ces personnes fictives dont nos lois elles-mêmes avouent l'existence, consacrent les droits. En présence de ces discussions, en présence des événemens dont la Suisse est en ce moment le théâtre, des délibérations qui y occupent tous les esprits, on sent redoubler les profonds regrets qu'a fait éprouver la perte récente et prématurée du célèbre publiciste Usteri, l'écrivain helvétique qui avait le mieux connu, le mieux traité les institutions de la Suisse, et qui eût certainement pris une grande part à ses destinées nouvelles.

D. G.



Nouvelles et Variétés.

NÉCROLOGIE.

Le 25 Février dernier est mort à Saint-Pétersbourg le chevalier *de Klinger*, lieutenant-général au service de Russie, et écrivain célèbre. *Fréderic-Maximilien Klinger*, né à Francfort en 1753, prit une part active au mouvement qui fut imprimé à la littérature allemande il y a environ cinquante ans. Il débuta par le drame *les Jumeaux*, dans la manière de Shakspeare. Il publia ensuite plusieurs romans: Vie, faits et gestes et descente aux enfers du D.r Faust; Histoire de Giafar, le Barmécide; Histoire de Raphaël de Aquillas; Voyages avant le déluge; le Faust de l'Orient; Histoire d'un Allemand des derniers temps; l'Homme du monde et le Poète; enfin, Considérations et pensées sur divers sujets de morale et de littérature. Les Œuvres complètes de Klinger ont été publiées à Kœnigsberg, 1819, en douze volumes.

Le célèbre et trop fécond romancier *Auguste Lafontaine* est mort le 20 Avril dernier à Halle en Saxe. Les professeurs Gruber et Voigtel de cette ville invitent tous les amis de cet écrivain à concourir de leurs dons au monument qu'ils désirent lui ériger. Lafontaine était né à Brunswick en 1756. Après avoir fait long-temps les délices de cette partie du public qui se nourrit d'une lecture facile, et mérité l'estime même de ceux qui ne lisent pas seulement des romans, par sa *Famille de Halden*, et deux ou trois autres ouvrages encore, il occupa les loisirs de sa vieillesse d'une édition avec commentaires de l'*Agamemnon* et des *Coëphores* d'Eschyle. (Halle, 1821, deux volumes.)

A dater du 1.er Juillet, le journal intitulé *Inland*, qui se publie à Munich, paraîtra sous le titre nouveau : la *Tribune allemande* (*die deutsche Tribune*); son but principal sera la défense et la propagation des principes constitutionnels.

— Il paraît à Munich un ouvrage singulier, écrit en français, sous le titre : *Châteaubriant démasqué*, ou *Examen critique de la brochure sur la monarchie élective*, par M. de Maubreuil, in-8.°

APHORISMES.

(Extraits de l'ouvrage : *le Temps et le Monde.*)

La manie actuelle de faire des constitutions en Allemagne ressemble à un orchestre, où les musiciens accordent leurs instrumens et en jouent chacun à sa manière et sur un ton différent. Le directeur manque, et il ne viendra pas de sitôt.

— La Charte est comme le bataillon carré sur lequel se ruent toutes les passions. Entamez-le, et tout est perdu.

— Du temps de la république, le peuple de Rome fut souvent pauvre; méprisable jamais.

— D'où vient-il que les hommes ont appris plutôt à calculer le cours des astres qu'à connaître la meilleure organisation politique? C'est que des enfans portent toujours le nez au vent, et ne voient pas ce qui est à leurs pieds.

— Si les maîtresses des souverains et de leurs diplomates pouvaient écrire l'histoire des affaires intérieures de l'État, il est à présumer que l'histoire deviendrait vraie.

— Malheur à l'État dans lequel des paroles et des opinions constituent un crime!

— La paix a ses héros aussi bien que la guerre, et ceux qui protègent la vérité et la justice, sont plus utiles souvent à l'humanité que les braves. L'intrépide défenseur de l'innocence contre l'arbitraire, et le médecin qui risque sa vie pour le bien des hommes, ne sont pas moins héros que le soldat qui monte à l'assaut.

— L'air comprimé cause des orages; un peuple opprimé fait des révolutions.

— On voit des hommes qui voudraient bien commander aux événemens : « Arrêtez-vous, jusqu'à ce que nous ayons mis nos opinions politiques au net! »

— Sous l'empire de la folie la raison devient un crime d'État.

— Où est le cœur que nulle ambition n'a souillé, que nul égoïsme n'a séduit, que nulle crainte n'a ébranlé? Où est l'homme qui sache mépriser les applaudissemens de la populace, la reconnaissance dorée des grands, les persécutions et les railleries de l'ignorance?

— Les pauvres d'esprit se nourrissent des miettes qui tombent de la table aux festins du génie, comme les pauvres du monde, de celles dont la richesse veut bien les rassasier.

— Si tu es né valet, tu resteras valet, dusses-tu t'asseoir sur un trône.

— De tous les animaux, le plus sot et le plus insupportable est un animal savant.

— Les hommes communément ne sont que sots ou faibles, rarement méchans. La méchanceté conséquente, comme les

caractères nobles, est presque toujours du domaine des romans.

— Voulez-vous juger un homme? Donnez-lui un commandement.

— Les hommes ressemblent aux plantes : placez-les dans la cave la plus obscure, c'est vers la lumière, et ne montrât-elle qu'un point, qu'elles s'élèveront.

— Pourquoi les grands hommes ne sont-ils admirés qu'après leur mort? Parce que des pygmées ne peuvent estimer la grandeur du géant tant qu'il est trop près d'eux.

— Quand la patrie et la liberté ne sont plus que des mots, les sciences et les arts deviennent des métiers.

— Le temps, l'innocence, la confiance, la foi et l'estime; perdez-les : vous ne les recouvrerez plus!

— Tout le sang versé et toute l'encre dont on a noirci le papier depuis plus de mille ans, n'ont rendu les hommes ni plus prudens, ni meilleurs; cela prouve assez que ce n'est pas de ces deux liquides qu'il faut attendre le salut de l'humanité. Il n'y a que la douce chaleur d'une culture éclairée qui fasse prospérer l'esprit et le cœur des mortels!

— Ce qui est mort dans l'opinion, rien ne peut le faire revivre.

— Rien n'est plus rare que de trouver un homme qui ait des notions claires sur toutes choses, et qui sache distinctement ce qu'il veut.

— Qui n'a pas de fermeté dans le cœur, n'en a guère dans la tête.

— C'est des lèvres que découle la vie, et jamais la plume des auteurs ne dominera la toute-puissante parole.

— Cent hommes qui *veulent*, sont plus puissans que cent mille qu'on *force*.

— Il y a telles têtes que la nature semble avoir prédestinées à recevoir des soufflets. Il faut regretter seulement qu'elles ne reçoivent pas journellement leur pitance.

— Le génie et la force des esprits sublimes se communiquent à tous leurs alentours, et un seul grand homme peut changer la face politique du monde.

— Voulez-vous vous assurer de l'estime publique? — Soyez estimable!

— Chassez les idées politiques de la tête des hommes, elles passeront dans leurs poings.

— Dans le monde politique il n'y a pas plus de résurrection que dans la nature. Des idées et des vues mortes ne sont pas plus à refaire que de la neige fondue.

— On peut dire des mystiques ce que le célèbre Scaliger disait de la langue des Basques : « On prétend qu'ils se comprennent entre eux ; mais je n'en crois rien. »

— L'érudition est bien souvent le plus grand obstacle au développement du bon sens.

— Les croyances changent, la raison est immuable.

— Quiconque a appris l'art de mourir, a passé maître dans l'art de la vie.

— Être juste, être vrai : cette gloire est plus belle que celle de la popularité.

— L'envie persécute sans relâche les grands génies et les grandes fortunes. La médiocrité de l'esprit et de la fortune est la plus sûre garantie du repos.

— Les cours sont un carnaval perpétuel. Tout le monde y est masqué, tout le monde y intrigue et tous se trompent mutuellement à qui mieux mieux.

— Si nous avions mis autant de peines et de dépenses à l'amélioration des hommes, que nous en avons mises à celles des chevaux de race, nos maux politiques seraient depuis long-temps guéris.

— Le philosophe Carnéade prétendait que l'art du manége était le seul art que les princes apprissent bien, parce que les chevaux, n'étant point des flatteurs, mettaient les mal-adroits à bas.

Bulletin bibliographique.

GÉOGRAPHIE.

Atlas von Europa, etc. : Atlas d'Europe en 220 feuilles, sur l'échelle $1/500000$ de la grandeur naturelle, d'après les projections adoptées au département de la guerre, par *H. Weiss*, lieutenant-colonel du génie, lithographié d'après ses opérations astronomiques et ses déterminations topographiques par *Wœrl;* chez Herder à Fribourg.

Deux raisons nous déterminent à accorder à cet atlas une attention toute particulière : la première c'est, qu'étant un des produits les plus parfaits de l'art en Allemagne, il appartient à la Revue germanique de le faire connaître à ses lecteurs; la seconde, c'est que les premières livraisons s'occupent de la France, et donnent par conséquent pour notre patrie une série de cartes d'une grande précision et d'un usage fort commode. On croirait à peine que la lithographie fût susceptible d'atteindre en ce genre une aussi grande perfection.

Les guerres de la révolution ont fait faire à l'art du dessin géographique d'immenses progrès. On a levé un bien plus grand nombre de cartes qu'autrefois, et celles qui avaient quelque valeur, ont été rectifiées au moyen de nouvelles mesures. Le résultat de travaux poussés avec tant d'activité pendant les trente dernières années, est la possibilité de publier un atlas d'Europe qui réduise toutes les cartes à une seule et même échelle, et de joindre ainsi, sans disparate, les provinces et les États voisins les uns des autres.

La première idée d'un si beau projet est due à M. Weiss, qui a joui d'une si juste renommée. On lui doit une carte de Suisse, en dix-sept feuilles, et il a étendu ses mesures sur la Bavière, le

Tyrol, la Lombardie, le Piémont, l'Alsace; enfin il a fort enrichi le dépôt de la guerre pendant le règne glorieux de Napoléon.

Il s'agissait de l'exécution : nul établissement particulier ne paraissait de force à l'entreprendre sans le concours des gouvernemens. M. Herder l'a osé : et il ne faut pas en être étonné; car ses belles cartes du cours du Rhin, de Bâle à Lauterbourg, devaient l'encourager. Néanmoins, il faut en convenir, il s'est surpassé lui-même. Après avoir une première fois vaincu le préjugé, qui défendait à la lithographie ce genre de travail, il nous a prouvé que, poussée à ce degré de fini, elle rivaliserait avec la gravure. Dès que nos lecteurs auront vu par eux-mêmes, ils confirmeront notre jugement.

Il n'y a eu de longueur que dans les délais qui ont précédé l'entreprise une fois conçue. La mort de M. Weiss, la nécessité d'inventer jusqu'à la méthode à suivre, enfin les travaux nécessaires pour compléter les matériaux, ont reculé la publication de quelques années; mais depuis qu'elle a commencé, elle marche avec une étonnante rapidité.

La projection est celle de Flamsteed, qui permet de réduire, sans aucune erreur sensible, en mesures carrées, une surface quelconque de la terre, et de reporter sur la carte des distances correspondant exactement aux distances réelles. L'échelle est assez grande pour permettre beaucoup de détails. Les coordonnées des méridiens et des parallèles ont été calculées d'après le mémoire de M. Henry, qui sert de règle au dépôt général de la guerre. Chaque carte ou section est large de près de 17 pouces sur 14 de hauteur, et renferme par conséquent 238 pouces carrés. Il en résulte pour chacune, d'après le système sexagésimal, que chaque section répond à 31 milles géographiques et un peu plus de $^5/_{100}$, ou bien à 51 lieues $^3/_4$ de France, et que chacune aussi a de hauteur 25 milles géographiques et $^7/_{10}$ ou 42 lieues $^3/_4$. La surface est donc à peu près 798 milles carrés ou 2213 lieues.

Les degrés sont marqués à la fois selon le système centésimal et selon le système sexagésimal. En ce qui concerne le premier, les parallèles et les méridiens sont répétés de demi-degrés en demi-degrés, et notés à la marge de 10 minutes en 10 minutes; les autres de 6 en 6 minutes.

Les longitudes ont été déterminées d'après le méridien de Paris.

Jetons un coup d'œil sur ce qui a paru de cartes de la France. La première est un chef-d'œuvre de calligraphie : c'est le résumé de toutes celles qui suivront ; c'est la division générale de la France. Les carrés qui la subdivisent, promettent aux souscripteurs une grande partie de l'Angleterre, de l'Espagne, la Belgique, la rive gauche du Rhin, le duché de Bade et une notable portion de la Suisse, et le Piémont en entier ; le tout achevé et suivi dans ses moindres détails ; ce qui tient au plan général de ce travail, qui est de donner toutes les sections de l'Europe, et non de présenter un état isolé comme un placard de couleur au milieu d'une grande feuille blanche, comme si le géographe craignait de faire faire une conquête à l'acquéreur de sa carte.

On a trouvé le moyen d'indiquer la population des villes par la manière dont leur enceinte est tracée ; ainsi l'on aperçoit au premier coup d'œil si elle est de plus de cent mille ou de 50 à 100 mille, ou de 20 à 50, ou de 5 à 20, ou enfin de mille à 5 mille. Le même soin a fait distinguer les bourgs, les villages, les forts, les châteaux, les bains, les salines, les mines ; enfin la légende ne laisse rien, absolument rien à désirer.

La seconde carte est celle intitulée Rouen ; elle renferme les départemens de la Seine, du Calvados, de l'Orne, de l'Eure, de Seine-et-Oise. Le caractère principal de ces contrées est de présenter une surface assez unie. Ses points les plus élevés ne le sont guère que de 600 pieds. La côte s'étend des roches du Calvados à Tréport. On voit le long de la Seine le canal destiné à faire de Paris un port de mer. Ce canal, qui passe tantôt d'un côté du fleuve, tantôt de l'autre, paraît avoir été tracé ici pour la première fois.

La carte qui porte le titre d'Orléans, s'adapte au midi de la précédente ; elle donne tout ou partie des départemens de la Mayenne, de la Sarthe, de Maine-et-Loire, de l'Indre, de Loire-et-Cher, d'Eure-et-Loire. La partie occidentale est entrecoupée de collines. La partie orientale est une surface plane. La Loire partage cette section en deux.

Nantes, quatrième section, comprend les départemens du Morbihan, d'Ille-et-Vilaine et de la Loire-inférieure. Les hauteurs ne

méritent pas le titre de montagnes. Il y a des marais, des bruyères, qui semblent attester une ancienne irruption des eaux de la mer. Le sol a été reconquis au moyen de canaux et de digues.

Telle est la première livraison, à laquelle on n'a reproché que d'avoir peut-être donné une teinte trop forte aux collines.

La carte intitulée Dijon, forme le commencement de la seconde. On est frappé au premier coup d'œil de la multitude de canaux qui coupent ce pays, et d'abord le célèbre canal de Bourgogne, qui réunit la Seine à la Saône; celui qui doit lier ensemble le Cher, l'Eure et la Loire, n'est point achevé.

Le caractère du pays est assez uni du côté du Loiret et du Cher, et surtout il est fort boisé; mais il y a beaucoup de hauteurs dans les départemens de la Nièvre, de l'Yonne et de la Côte-d'Or. En opposition à ce pays de bons vins et d'hommes célèbres, se présente au nord la triste Champagne pouilleuse. Nous la fuyons, et nous voici de plein saut en Corse, pays que M. Wœrl a tracé avec un admirable talent; surtout il s'est distingué dans les chaînes de montagnes. On aperçoit aisément leurs cimes les plus élevées, telles que le *Monte Rotondo* et le *Monte Doro*, qui ont l'un 9000 l'autre 8000 pieds au-dessus de la mer. On trouve aussi sur la même carte l'île d'Elbe, dont la vue rappelle de si grands souvenirs. On sait que les travaux récens ont changé beaucoup la configuration adoptée pour les côtes de la Méditerranée. La Corse n'avait pas encore été perfectionnée, et ce dessin nouveau est un des plus beaux des livraisons qui ont paru.

En comparant la carte militaire del Regno d'Etruria avec cette production remarquable, et le petit coin de la Toscane qui y est marqué, il n'y a nulle ressemblance à établir. Ici Piombino figure à la pointe d'un promontoire; là sa position est toute différente. On remarquera aussi une différence complète pour Fullonica, qui apparait ici près de petits lacs, dont il n'est pas même fait mention ailleurs. Comparez aussi ce qui concerne Capo della Troja, et vous serez frappé de l'importance des rectifications. Les bas-fonds et l'écueil appelé *Africa*, sont admirablement bien indiqués.

Revenons sur le continent, à La Rochelle. Nous aurons sous les yeux une portion de la Charente-inférieure, et l'on s'étonnera

sans doute de la manière dont sont indiquées les sables, les dunes, les bruyères.

Limoges termine cette livraison. Les accidens et les mouvemens de terrain de la Creuze, de la Corrèze, de la Dordogne, sont fort variés et fort clairement indiqués.

Il nous reste à parler des quatre belles cartes de la troisième livraison. Paris se présente d'abord, ayant à sa marge de gauche le méridien, qui sert de point de départ à tout l'atlas. Nous y voyons les départemens de la Somme, de l'Oise, de l'Aisne, de la Marne, de la Meuse, des Ardennes, et, chose insupportable à un Français qui se rappelle et la plus ancienne et la plus moderne histoire de son pays, nous y voyons aussi une partie du duché de Luxembourg. Cette vue de l'étranger, si près de notre capitale, me fait retourner avec plaisir vers Toulouse et Montpellier, d'où nous revenons à Cherbourg, comme pour assister au départ d'une dynastie dont le règne supporta trop patiemment ces étroites limites, et dédaigna quelques occasions de les reporter où la nature, où le sentiment national les voulaient. La carte de Cherbourg renferme les départemens de la Manche et des Côtes-du-Nord, puis les îles de Jersey et de Guernesey, qui ont aussi quelque chose qui gêne une respiration française. En peu d'années la population de Jersey s'est élevée de 23,000 ames à 34,000.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Geschichte der macaronischen Poesie, etc. : Histoire de la poésie macaronique, avec un recueil de ses principaux monumens, par le D.r *Genthe*. Halle, chez Reinike, 1829.

On pourrait s'étonner qu'un homme grave ait pu consacrer ses veilles à un sujet en apparence aussi frivole que la poésie macaronique, traitée avec le dernier mépris, ou même ignorée et passée sous silence par la plupart des littérateurs; mais si l'on considère combien est intéressante la poésie comique en général, quelle

lumière elle répand sur la nature du cœur humain, on saura gré à l'auteur de n'avoir pas dédaigné de s'occuper de la dernière espèce de cette poésie, puisqu'une connaissance solide des genres ne peut être que le résultat de l'étude approfondie de leurs espèces.

Ce n'est pas seulement comme amateur de curiosités littéraires, c'est en littérateur philosophe que le D.r Genthe a traité de la poésie macaronique, et il s'en est occupé avec le même soin, la même gravité, que s'il s'était agi de l'ode ou de l'épopée héroïque.

Dans la première partie de son ouvrage, l'auteur traite d'abord de la nature de la poésie macaronique, de ce qu'on appelait en Italie le *pedantesco*, genre semblable, dont l'effet burlesque résultait du mélange bizarre de deux langues d'un génie différent. Avec Crescimbeni, l'auteur regarde la poésie macaronique comme née du *pedantesco*, dont le comte Camille Scrofa, sous le nom supposé de Fidenzio Glottocrisio, fut un des créateurs. La poésie macaronique enchérissait sur la pédantesca : tandis que celle-ci se contentait de se moquer de la pédantesque affectation de mêler à la langue nationale une foule de latinismes, la macaronique mêlait aux mots latins des mots italiens, traités et arrangés d'après la grammaire latine.

L'auteur expose ensuite l'histoire de la poésie *pédantesque* et de la *macaronique*. Il résulte de ces recherches que, si Teofilo Folengo de Mantoue (mort 1544), a passé à tort pour l'inventeur de ce dernier genre, c'est pourtant lui qui, sous le nom de Merlino Cocajo, lui a donné le premier quelque importance dans la littérature.

La seconde partie renferme les morceaux les plus remarquables des poètes macaroniques italiens, français, allemands, anglais et espagnols, tels que le commencement du CARMEN MACARONICUM *de Patavinis quibusdam arte magica delusis d'Odaxius* (*Odasi*) de Padoue; les *Phantasiæ macaronicæ;* la *Morchea*, et un fragment du *Chaos del tri per uno*, de Folengo; des fragmens macaroniques français, d'Antoine del Arena, de Remy Belleau, etc.; la *Delineatio summorum capitum lustitudinis studènticæ in nonnullis academicis usitatæ :* ouvrage macaronique allemand, ainsi que la *Floia cortum versicale de Floiis*.

L'auteur annonce qu'il s'occupera d'une histoire de la poésie burlesque en général. L'ouvrage qu'il vient de publier fait espérer qu'il remplira bien la tâche qu'il s'est imposée. W.

Frankreich und Europa, etc. : La France et l'Europe, ou Réflexions sur les dernières révolutions et de leur influence sur l'Allemagne, par *Charles Panse.* Leipzig, 1831, in-8.°

Les écrivains politiques sont nombreux en Allemagne, et ils ne craignent pas d'aborder les questions les plus épineuses, malgré la censure. Aussi faut-il convenir que cette dernière ne suit certainement pas chez nos voisins les principes de justice et d'amour de M. Bonald et consorts, qui n'auraient jamais permis de publier la brochure de M. Panse.

Dans cette brochure une préface de deux lignes[1] précède une dissertation de 90 pages, sur le système de réaction, sur sa chute et sur l'influence de cette chute sur l'Europe.

L'auteur voit le système de réaction qui a pris un si grand développement depuis 1815, dans le piétisme des protestans (?), dans le rétablissement des Jésuites, dans le droit divin, dans l'aversion pour les constitutions, dans le système des impôts, la foule des employés, etc. De là il vient à parler des journées de Juillet et de leur influence décisive sur l'Europe. Sans se dissimuler les dangers du système de mouvement qui a succédé en France au système de réaction, il dit avec beaucoup de vérité : « Il est évident que le siècle est loin d'être revenu aux anciens principes ; que bien au contraire il est en marche, et dans un état de crise dont il est impossible de prévoir les conséquences ; que le mouvement actuel attaque moins le principe monarchique qu'il ne tend à conquérir le plus de liberté possible et que les États qui favorisent cette liberté, sont ceux qui auront le moins à redouter. »

1 Voici la préface : « Ce sont des réflexions d'un spectateur, peut-être des erreurs, mais je ne crois pas que ce soient des visions. »

L'auteur dit, au sujet de Polignac : « Ce ministre peut avoir eu toutes les qualités nécessaires à sa position critique. Nous n'examinerons pas cette question, quoique nous ne soyons pas pour l'affirmative. Ce qui est certain, c'est qu'il ne connaissait pas la force de l'opposition. Il rêvait un parti qu'on pouvait anéantir d'un seul coup, et lorsque lui, ou Charles, n'importe lequel des deux, voulut frapper le grand coup, il porta, à son grand étonnement, sur toute la nation. On croirait encore sérieusement qu'il n'avait affaire qu'à une poignée d'intrigans? L'armée, l'administration, les tribunaux, les écoles, étaient entre les mains de ses créatures. La Chambre des Pairs lui était dévouée; une noblesse docile était à ses ordres; une expédition couronnée de succès flattait l'orgueil national et détournait l'attention; un crédit illimité mettait à même d'exécuter les plans les plus hardis; le commerce, l'industrie, l'agriculture, étaient dans un état prospère. Paris était approvisionné pour six semaines; la congrégation et l'Église agissaient dans le sens du gouvernement, dont des publicistes habiles défendaient la cause, et avec ces ressources immenses Polignac succomba en trois jours et entraîna un roi dans sa chute! »

Ces deux citations suffiront, sans doute, pour faire juger du mérite de l'auteur et de l'intérêt que doit offrir la lecture de sa brochure.

HISTOIRE POLITIQUE.

Erinnerungen, Ueberblicke, etc. : Souvenirs, Considérations et Maximes politiques de l'antiquité, par *Henri-Théophile Reichard*, docteur en Droit. Leipzig, chez Reimer, 1829, in-8.°

Cet ouvrage renferme des tableaux de la vie politique des Phéniciens, des Grecs, des Carthaginois et des Romains, pour l'instruction des hommes d'État et des hommes publics. Il est divisé en trente-un chapitres : le premier traite de l'importance

des villes en général, comme fondement des États; le second, des villes et États phéniciens; le troisième et les suivans, de la Grèce, et en particulier de Sparte et d'Athènes; le treizième et les deux suivans, de Carthage; les autres sont consacrés à la politique et aux institutions romaines. Ce livre peut être très-utile à ceux qui n'ont pas le temps de recourir aux sources.

LITTÉRATURE.

Bibliographisches Lexicon, etc. : Dictionnaire bibliographique de la littérature des Grecs et des Romains, par *Hoffmann*. Tome I.er Leipzig, chez Naucke, 1830.

Quoique ce premier volume ne comprenne que les auteurs grecs depuis Achille Tatius jusqu'à Callimaque, l'éditeur assure que tout l'ouvrage n'aura guère au-delà de trente-cinq feuilles, qui coûteront à peu près 15 fr. Ce n'est pas trop pour une foule de notices qui paraissent aussi exactes que complètes sur les auteurs anciens, sur les éditions, les traductions latines, allemandes, françaises, italiennes, anglaises, et les commentaires dont ils ont été l'objet. Les écrivains même dont les ouvrages ont péri ou dont il ne reste que quelques fragmens, ne sont pas oubliés. (*Gazette littéraire de Leipzig.*)

Archiv für Geschichte und Litteratur, etc. : Archives pour l'histoire et la littérature, publiés par *Schlosser* et *Bercht*; second volume. Francfort, chez Brœnner, 1831.

Ce second volume d'un recueil que nous avons précédemment annoncé renferme entre autres articles : *Sur l'origine de l'opposition reprochée aux Français du dix-huitième siècle contre les principes politiques et ecclésiastiques dominans*, par M. Schlosser; — une *seconde lettre sur le Paradis de la divina commedia du Dante*, par le même; — *Sur divers ouvrages qui ont récemment en-*

richi la littérature de l'histoire des Allemands (les *Monumenta*, de Perz; les Antiquités du Droit allemand, de J. Grimm; les Traditions héroïques, de W. Grimm; Sur les peuples et les fédérations de l'ancienne Allemagne, de Wersebe; l'Histoire des empereurs francs, de Stenzel), encore par Schlosser. M. Bercht a fourni une *Critique des hypothèses sur l'homme au masque de fer*, travail qu'il faut comparer avec celui de Spittler dans le septième volume du *Magasin de Gœttingue*. Le professeur Kortüm de Bâle a fait insérer une *Histoire*, tirée des sources, *du fameux Ezzelino da Romano*. Les *Archives* obtiennent un succès mérité.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

LEVRAULT, *éditeur-propriétaire*.

TABLE DES MATIÈRES

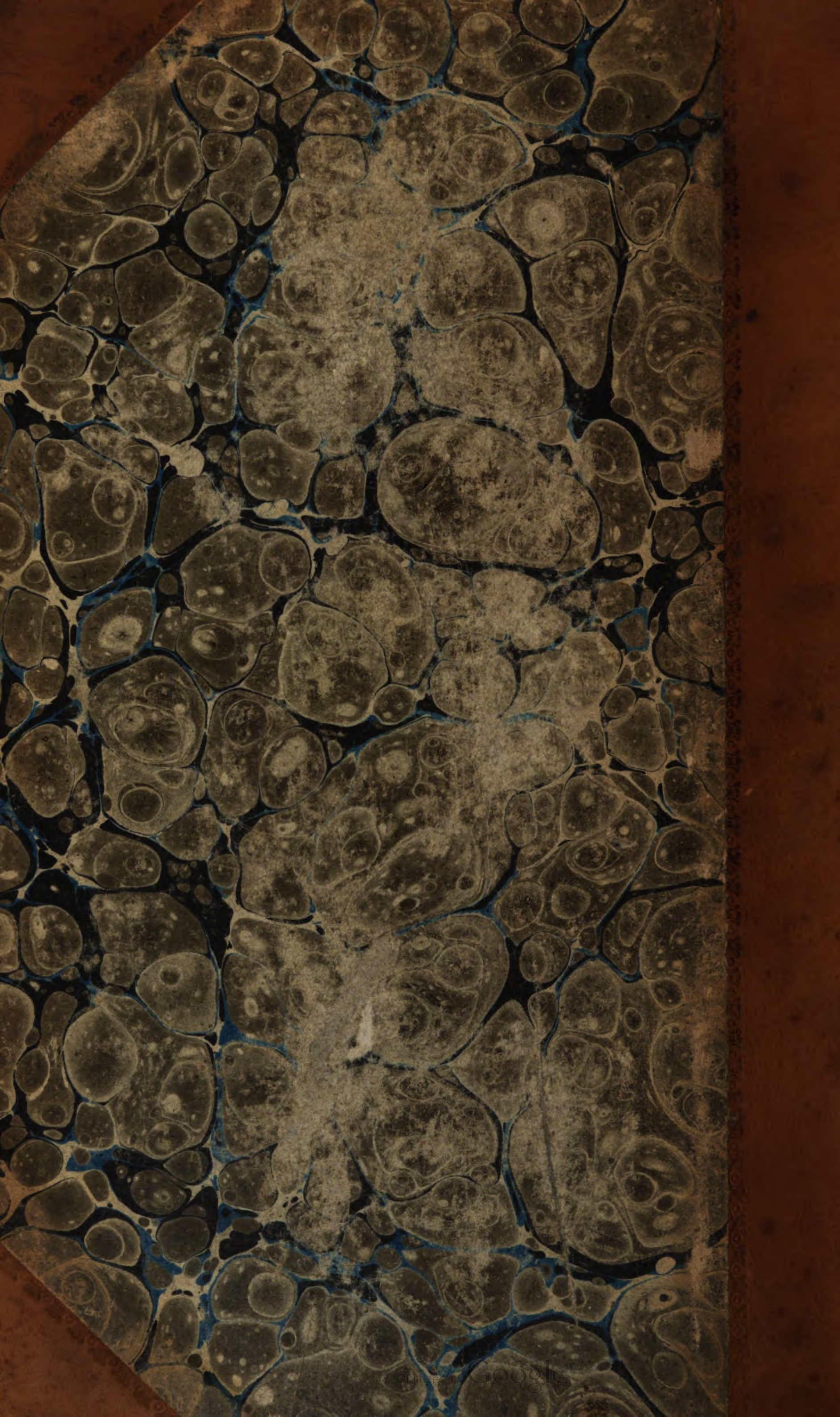
DU SEPTIÈME VOLUME.

VINGT-CINQUIÈME NUMÉRO.

VINGT-SIXIÈME NUMÉRO.

VINGT-SEPTIÈME NUMÉRO.

VINGT-HUITIÈME NUMÉRO.


Digitized by Google